




NOUVELLE DECOUVERTE
d'un tres grand
PAŸS
Situé dans L' AMERIQUE
Par R. P. LOUIS de HENNEPIN.
a Utrec
Chez GUILIAUME BROEDELET.

NOUVELLE DECOUVERTE
D'UN TRES GRAND
PAYS
Situé dans l'Amerique,
ENTRE
Le Nouveau Mexique,
ET
La Mer Glaciale,
Avec les Cartes, & les Figures necessaires, & de plus l'Histoire Naturelle & Morale, & les avantages, qu'on en peut tirer par l'établissement des Colonies.

LE TOUT DEDIE
à
Sa Majesté Britannique.
GUILLAUME III.

PAR LE
R. P. LOUIS HENNEPIN,
Missionaire Recollect & Notaire Apostolique.

A UTRECHT,
Chez GUILLAUME BROEDELET,
Marchand Libraire. MDCXCVII.

AU
ROY
DE LA GRANDE BRETAGNE.

SIRE,

VOici la Relation de la plus grande, & de la plus belle Découverte, qui ait été fai-

te dans ce Siecle, de plusieurs vaſtes Païs ſituez entre la Mer glaciale & le nouveau Mexique, laquelle je prend la liberté d'offrir á Vôtre Majeſté. Onze Ans de ſéjour, que j'ay fait dans l'Amerique, m'ont fourni le moien d'y pénétrer beaucoup plus avant, qu'on n'avoit encore fait. J'y ai découvert de nouvelles Contrées, qu'on peut appeller avec juſtice les delices de ce nouveau Monde, & qui ſont plus grandes que l'Europe entiere.

On

On les voit dans l'eſpace de plus de huit cens lieües arroſées d'un grand Fleuve, ſur les bords duquel on pourroit former un des plus puiſſans Empires de l'Univers.

Que je recueillerois un glorieux fruit de mes pénibles voyages, Sire, s'ils pouvoient contribuer à faire connoître un jour ces vaſtes Païs ſous l'Auguſte nom de Vôtre Majeſté: Je m'eſtimerois même fort heureux, ſi ſous vôtre Royale protection, & par les ſecours de vôtre Souverain

pouvoir, je pouvois ſervir de guide à quelques uns de vos ſujets pour y aller porter la lumiere de l'Euangile de Jeſus Chriſt, & en même temps la connoiſſance de vos rares vertus, & la douceur de vôtre Domination.

Ma memoire ſeroit ſans doute en bénédiction parmi tous les Peuples, qui habitent dans ce grand Païs. Ils ne demeurent apparemment dans les tenebres, & ne vivent ſans Foy, ſans Loix, & ſans Religion, que parce que perſonne ne

tra-

travaille à les amener à la lumiere de la verité. Ils célébreroient donc ſans doute avec une joye inconcevable le ſalut, qui leur auroit été revelé, & en même temps ils auroient le bonheur de voir leurs mœurs addoucies par le commerce d'une Nation polie & genereuſe, qui eſt conduite par l'un des plus vaillans & des plus magnanimes Rois du Monde.

Cette entrepriſe, Sire, eſt digne de vôtre Majeſté qui n'en fait jamais que de

grandes, qui les conduit toûjours avec une prudence admirable, & qui les pousse avec tant de force, qu'elle ne manque jamais de les faire reüssir. Aussi les voit on toûjours couronnées d'un heureux & d'un glorieux succés.

Je n'entreprendray pas, Sire, de faire ici la détail de tout ce que vôtre rare prudence, & vôtre invincible valeur ont fait pour le bonheur des Provinces Unies, & pour celuy de l'Angleterre, de l'Ecosse, & de

de l'Irlande. La felicité de ces trois Royaumes, la douceur & l'equité, avec laquelle ils ſont gouvernez, en diſent plus que je n'en ſaurois dire: Et la tranquillité, dont jouiſſent les Provinces Unies au milieu d'une Guerre effroïable qui deſole preſque toute l'Europe, auſſi bien que l'éloigement d'un redoutable Ennemi, qui avoit autrefois penetré juſques dans leur ſein, & qui vouloit y penetrer encore, n'en diſent pas moins à toute la Terre.

L'obligation, Sire, que ces heureuſes Provinces en ont à vôtre Majeſté, leur eſt commune avec tous les Hauts Alliez. Et en effet n'eſt ce pas Vôtre Majeſté, qui à la tête de ſes Armées & des leurs s'expoſe tous les jours aux fatigues & aux perils de la Guerre pour la conſervation de leur Païs, & de la liberté de leurs Peuples? N'eſt ce pas Vôtre Majeſté, qui fait le Lien de leur Union, & qui conſerve cette heureuſe intelligence

par

par la ſageſſe de ſes conſeils, par la douceur de ſa conduite Royale, par la moderation de toutes ſes actions, dont la gloire eſt ſans bornes, & par l'extréme conſideration, que tant de grands Princes ont pour les vertus heroïques de Vôtre Majeſté.

Non, Sire, je ne craindray point de le dire ici, par ce qu'un principe de Religion, auſſi bien que de reconnoiſſance & de ſincerité m'engage à rendre ce témoignage à toute la ter-

re. C'eſt, que j'ay veu moy même Vôtre Majeſté prendre ſoin de conſerver nos Egliſes dans les Païs bas, & d'en défendre le pillage, pendant que ceux, que leur conſcience obligeoit à les proteger, violoient hautement & à la face du Soleil le reſpect, qui leur eſt du.

C'eſt par cette ſage & parfaite conduite, Sire, que Vôtre Majeſté s'eſt attiré l'eſtime & les cœurs de preſque tous les Potentats chrétiens. C'eſt cette droi-

ture de Cœur, aussi bien que les grands exploits de Vôtre *M*ajesté, qui ont engagé la plus Ancienne Republique du Christianisme, je veux dire celle de Venise, le grand Duc de Toscane, & l'Etat libre de la Republique de Génes à luy envoier témoigner par de celebres Ambassades, avec quel respect & avec quelle admiration ces puissans Etats regardent Vôtre Personne Royale, & vos rares & éminentes vertus. Ce sont ces mémes vertus, qui

ſont toutes raſſemblées en vous, Sire, ſans être mélées d'aucune injuſte paſſion, qui en terniſſe l'éclat: C'eſt ſur tout cette parole, & cette foy Royale, ſur laquelle on peut s'aſſurer, qui ont porté mon Roy, le plus Catholique Roy du Monde, à s'unir à Vôtre Majeſté par une étroite Alliance.

Il y a déja long temps, Sire, que ce grand Roy, trop éloigné de nos Païs bas pour pouvoir défendre les Etats, qu'il y poſſede, a

trouvé

trouvé en Vôtre Majesté un vaillant & fidéle Defenfenseur, qui étant secondé par l'invincible Electeur Duc de Baviere, conserve ces pauvres Païs à mon Souverain, pendant qu'un autre Monarque, qui luy est si proche par le Sang, & qui professe la méme Religion que luy, a employé toutes sortes de moiens pour l'en dépouiller.

Ce qui se passe tous les jours dans nos Païs bas est une preuve éclatante de ce que j'avance touchant les sen-

ſentimens de mon Roy. Mais, Sire, ce qui s'eſt paſſé à mon égard, n'en eſt peut être pas une marque moins aſſurée. Car c'eſt par l'authorité de mon Souverain, & avec l'agréement de Sa Majeſté, de ſon Alteſſe Electorale de Baviere, & de ſes Miniſtres, qui m'a été donné, & en même temps avec le-conſentement par écrit, des Superieurs de mon Ordre, que je me ſuis entierement dévoüé au ſervice de Vôtre Majeſté.

Je ne doute point, Sire, qu'il ne ſe trouve des gens prevenus de paſſion contre moy, ou jaloux de mon bonheur, qui cenſureront, ce que je fais en cette rencontre. Mais pour moy j'en fais toute ma gloire. J'ay de bons garands de la droiture de mes intentions. C'eſt l'integrité de ma Foy, & l'obſervance réguliere de mes vœux. J'adoreray toûjours mon Dieu. Je demeureray toûjours attaché au grand Monarque, qui a daigné me recevoir ſous ſa pro-

protection. Et de plus je consacreray mes soins, ma plume & tous mes travaux au genereux Défenseur de ma Patrie, & de nos Autels, qui m'a fait la grace de me donner un favorable acces à sa Cour en un temps, auquel selon toutes les apparences d'autres Potentats m'auroient negligé, ou peut être même m'auroient interdit la leur.

Il est bien juste, Sire, que j'emploie au service de Vôtre Majesté, ce que j'ay acquis d'experience, & que

je

je communique à vos ſujets la connoiſſance, que j'ay de nos grandes Découvertes. On pourra travailler par ce moien à rendre tant de peuples aveuglez, ſuſceptibles des lumieres du Chriſtianiſme. Et en même temps le public en pourra tirer de grands avantages par le puiſſant commerce, qu'on y établira. Les Anglois, qui ſont le plus grands Navigateurs de l'Ocean formeront de grandes Colonies dans ce Nouveau monde. On y cultivera des ter-

terres vierges, qui fourniront deux récoltes par An: Et par là ces vaſtes Contrées auront droit de prétendre à l'honneur de vôtre protection Royale, & à la gloire d'appartenir à Votre Majeſté.

J'avois commencé cette grande Découverte, Sire, avec un homme, qui auroit pu contribuer beaucoup à l'avancement de ce grand ouvrage. Mais il me quitta, par ce qu'il me voyoit trop de panchant pour mon Souverain. Pen-

dant même que j'ay voyagé avec luy, il m'a ſouvent exposé au danger de perdre la vie, comme cela eſt arrivé à l'un de mes Compagnons, qui a été maſſacré par les Barbares. Mais luy même a été enfin tué de deſſein premedite, par ceux qu'il commandoit, dans une embuſcade qu'ils luy avoient dreſſé pour s'en défaire, par ce qu'il les avoit trop expoſez. C'eſt ainſi, qu'on a vu échoüer les grands deſſeins, qu'on avoit ſur les mines de Sainte

te Barbe dans le nouveau Mexique.

Tout cela m'avoit donné quelque aversion pour les voyages de cette nature, & j'avois presque perdu l'envie de continuer, ce que j'avois si bien commencé. Mais la Providence Divine, dont les ressorts sont impénétrables, & qui se sert de nos propres mouvemens pour nous conduire à son but, n'a pas permis, que j'executasse ce que j'avois resolu à cet égard. Elle m'a amené comme par la
main

main à la Cour de Vôtre Majeſté pour y contempler les merveilles de Votre Regne. J'ay veu de prés et j'y ai connu le merite & la generoſité de la Nation Angloiſe, à la vertu de laquelle rien ne peut réſiſter, & qui eſt capable de tout entreprendre, & de joüir heureuſement de nos Découvertes à l'excluſion de ſes Ennemis.

Aiant donc obtenu la permiſſion de mon Roy, & le congé de mes Superieurs je me ſuis aban-

donné, Sire, aux inſpirations ſecretes du Souverain Directeur de l'Univers, leſquelles me conduiſoient au ſervice de Vôtre Majeſté ſelon le panchant de mon cœur. Et en cela je ſuis perſuadé, que la divine bonté de mon Sauveur n'a rien fait que pour mon bien, & qu'il veut, que je me rende aux ordres de Vôtre Majeſté.

C'eſt dans cette perſuaſion, Sire, qu'apres avoir fait des veux ardens pour

la conſervation de Vôtre Perſonne Sacrée & pour la proſperité de Vôtre auguſte Regne j'oſe me dire ici avec un tres-profond reſpect, & avec une ſoumiſſion entiere

SIRE,

De Vôtre Majeſté.

Le tres-humble, tres-fidele & tres-obeiſſant Serviteur.
F. LOUIS HENNEPIN,
Miſſionaire Recollect, & Notaire Apoſtolique.

AVIS
AU
LECTEUR.

ON ne doit pas s'étonner, de ce que les hommes sont divisez entr'eux par leurs passions, & par leur interest. On les a veus ainsi dés le commencement du Monde separez les uns des autres vivre dans la mes intelligence, & s'embarrasser dans de malheureuses dissensions, qui n'ont servi pour l'ordinaire qu'a empécher les loüables desseins de ceux, qui vouloient contribuer au bien public, ou qu'à en retarder l'effet par leurs injustes oppositions.

Ne

Ne ſoiez donc pas ſurpris, mon cher Lecteur, ſi cette Rélation de mon Voyage eſt publiée ſi tard. Certaines gens, qui ne m'etoient pas favorables, ſont cauſes par leur intrigues ſecretes, que je n'ay pas fait imprimer plutôt le voyage curieux, que je publié ici en deux Tomes. Je l'ay fait dans l'Amerique ſeptentrionale depuis l'an 1679. *juſques en* 1682. *que je revins à Quebec apres y avoir employé pres de quatre ans. J'y ay découvert de grands, & de vaſtes Pays, qui étoient inconnus à l'Europe avant moy. J'avois fait deſſein d'enricher le public de cette Découverte. Mais pluſieurs incidens m'en ont ôté le moien, que je n'ay trouvé que dans cette Ville d'Utrecht.*

J'avois publié une partie de mon voyage à Paris en l'An 1684. dans la discription de la Loüisiane, qui fut imprimée alors par l'ordre du Roy de France. Cependant je n'y donnay point la connoissance du grand Fleuve Meschasipi dans toute son étenduë. Je fus obligé d'en supprimer une partie pour des raisons, que j'expliqueray tout à l'heure, & que je touche encore à la fin de ce Tome, par ce que je crus, que mon silence previendroit certaines choses, que je n'ay pourtant pu eviter, quelque precaution que j'aie pris pour cela. Je me vois aujourd'huy en liberté de la donner toute entiere. C'est ce que je fais aussi dans cet ouvrage avec toute l'exactitude, &

tou-

toute la fidelité possible.

Je fus envoyé en Canada en qualité de Missionaire l'An 1676. Cet emploi m'obligea un jour, pendant que nous étions en Mer de censurer plusieurs filles, qui étoient sur le vaisseau avec nous, & que l'on envoioit en Canada. Elles faisoient beaucoup de bruit par leurs danses, & empéchoient ainsi les Matelots de prendre leur repos pendant la nuit. De sorte que je me vis foreé de les reprimender un peu sévérement afin de les obliger de s'arrêter, & de se tenir dans la modestie & dans la tranquillité.

Ce fut là l'occasion de la colere du Sieur Robert Cavelier de la Salle contre moy, dont il n'est point revenu. Il faisoit semblant

blant de vouloir proteger ces filles dans leurs divertissemens. Il ne put donc s'empecher de me dire un peu en colere, que j'en usois en Pédant *à son égard, & à l'egard de tous les Officers, & des personnes de qualité, qui étoient dans le vaisseau, & qui se divertissoient à voir danser ces filles, puis que je les critiquois sur des bagatelles. Mais le Seigneur Francois de Laval creé premier Evéque de Quebec, qui faisoit alors le traject avec nous, m'ayant donné la direction de ces filles, je crus étre en droit de repondre au Sienr de la Salle, que je n'avois jamais été* Pedant*, terme qui, comme tout le monde sait, signifie un un homme d'un caractere d'esprit sot & impertinent, & qui af-*

fecte

fecte de faire parroitre en toutes occasions une ſcience mal-digerée. J'aioutai à cela, que ces filles étoient ſous ma direction, & qu'ainſi j'avois droit de les reprendre, & de les cenſurer, puis qu'elles ſe donnoient trop de liberté.

Cette reponſe, que je fis ſans avoir d'autre deſſein que celui de faire connoître audit Sieur de la Salle, que je faiſois mon devoir, le fit pâlir de colere, & en effet il s'emporta étrangement contre moy. Je me contentay de luy dire, le voyant dans cette diſpoſition à mon égard, qu'il prenoit mal les choſes, & que jen'avois eu ancune intention del'offenſer, comme en effet ce n'etoit pas mon deſſein. Monſieur de Barrois, qui avoit autrefois été Secre-

taire de l'Ambaſſadeur de France en Turquie, & qui faiſoit pour lors la méme fonction auprés de Monſieur le Comte de Frontenac, voyant ce bruit me tira à l'ecart, & me dit, que ſans y penſer j'avois mis le Sieur de la Salle en groſſe colere, lors que j'avois dit, que je n'avois jamais été Pedant, *par ce qu'il en avoit fait le métier pendant dix ou onze Ans, qu'il avoit été parmi les Jeſuites, & qu'en effet il avoit été Regent d'une Claſſe parmi ces Religieux.*

Je repliquai au Sieur de Barrois, que j'avois dit cela fort innocemment: que je n'avois jamais ſeu, que le Sieur de la Salle euſt vécu dans cet Ordre celebre: que ſi j'en euſſe eu connoiſſance, je me ſerois ſans doute

te empeché de proferer ce mot de Pedant *en parlant à luy : que je ſavois, que c'etoit un terme injurieux : qu'en effet on exprimoit ordinairement par là un ſavant mal-poli, ſelon l'expreſſion Françoiſe de Meſſieurs de Port Royal : qu'ainſi je n'aurois eu garde de me ſervir de ce terme, ſi j'euſſe été mieux inſtruit, que je ne l'étois, de l'Hiſtoire dudit Sieur de la Salle.*

Quoi qu'il en ſoit, la faute, que je fis fort innocemmemt en cette occaſion, a été ſans remede, comme mon Hiſtoire le fera voir. Le Sieur de la Salle, dont Dieu ſait que je regrette la mort funeſte & inopinée, a toûjours eu cette affaire ſur le cœur coutre moy. Non ſeulement donc il m'a ſouvent expoſé à de grands dan-

gers. Mais même étant de retour en France, où ma Description de la Louïsiane luy fut fort utile pour luy faire obtenir de grands privileges de la Cour, bien loin de reconnoître mes travaux pour son service, il me rendit de tres-méchans offices auprés du R. Pere Hyacinthe le Fevre Commissaire Provincial des Recollects de Paris, qui se donnoit la qualité de Commissaire Royal de tous les Recollects des Pays bas conqnis par la France. Le dit Sieur de la Salle luy fit connoître, comme je l'ay seu depuis, qu'il étoit fort mal-satisfait, de ee que je l'avois prévenu dans la Decouverte du Fleuve Meschasipi depuis sa source jusques an Golphe de Mexique dans le voyage,

que

que j'y avoit fait en l'an 1680. *deux ans avant celuy du dit Sieur de la Salle, qui l'entreprit avec le Pere Zénobe Mambré Recollect, que j'avois laissé aux Illinois, lors que je m'embarquay pour Meschasipi.*

Le Pere Hyacinthe dissimula l'entretien, qu'il avoit eu avec ledit Sieur de la Salle, dans lequel il avoit fait paroitre toute son animosité contre moy. Pendant que j'etois Gardien des Recollects de Renti en Artois, ou j'ay fait bâtir presque tout le Couvent de fond en comble durant mes trois ans, il me pria de retourner en Canada seulement pour un an, disant, que Monsieur le Comte de Frontenac, qui en est le Vice-Roy, le souhaitoit.

Je luy répondis, que j'avois essuyé assez de fatigues, & de dangers pendant onze ans, que j'avois demeuré dans l'Amerique. Mais parce qu'il me pressoit fort instamment de faire ce voyage, je luy repliquai, que les Loix particulieres de nôtre Ordre ne nous obligeoient point d'aller aux Missions d'Outre Mer contre nôtre sentiment, & qu'ainsi je le priois de me laisser dans ma liberté, puis que j'avois déja passé tant d'années dans le nouveau Monde.

Depuis ce refus le Pere Hyacinthe m'a toûjours été opposé en toutes choses. Il m'empecha d'accompagner le R. Pere Alexandre Voile Prominiſtre des Recollects d'Artois au Chapitre General tenu à Rome. Il

me fit en ſuite retourner à nôtre Couvent de Saint Omer, & du depuis il me fit donuer une obeiſſance par un ordre pretendu, & non écrit de Monſieur de Louvois premier Miniſtre d'Etat, qu'on a fait méme parler apres ſa mort, par lequel il m'étoit commandé de me rendre ſur les terres du Roy d'Lſpagne mon Souverain, à quoy j'obeis ponctuellement.

Depuis que ledit Pere Hyacinthe le Févre m'euſt ainſi fait ſortir de la Province des Recollects de St. Antoine en Artois, je preſentay un placet touchant mes griefs au Roy Louïs 14 qui campoit alors à la Chapelle de Harlemont. Sa Majeſté le fit mettre entre les mains du Grand Prevoſt de la Cour. Mais par

ce

ce que ce Prince, qui n'a jamais refusé sa justice ni sa protection aux personnes injustement opprimées, étoit alors extremement occupé à la conduite de son Armée, qui étoit fort nombreuse, à cause que Guillaume III. Roy d'Angletere s'étoit avantageusement posté à Louvain, je ne sai, comment il arriva, que mon placet fut oublié entre les mains de celuy, à qui je l'avois remis par ordre du Roy. Ainsi je n'ay point eu de satisfaction sur les justes plaintes, que je faisois contre ceux, qui m'avoient fait tort.

Du depuis j'ay été pour un temps Confesseur des Penitentes Recollectines de Gosselies. Pendant le séjour que j'ay fait dans leur Maison, qui a été de pres

de cinq ans, j'ay fait bâtir une tres belle Eglise, doublement voutée, un Parloir fort commode, & plusieurs autres edifices considerables. C'est ce que je puis prouver par l'acte de reconnoissance, que ces Religieuses m'en ont donné en bonne forme signé de leurs mains & seellé de leur Cachet conventuel, & par un autre Acte anterieur, que ces Religieuses en ont envoyé au Chapitre Provincial. Mais par je ne say quelle fatalité le Pére Louïs le Févre Provincial des Recollects de la Province de Paris, dont je suis Profés, Frere dudit Pere Hyacinthe le Févre, qui se donne la qualité de Commissaire Royal, comme je l'ay dit, n'étant pas content, de ce que son Frere m'avoit renvoyé

ſur les terres du Roy d'Eſpagne, entreprit de me faire ſortir de l'employ, que j'exerçois auprés de ces Religieuſes de Goſſelies, diſant, que Goſſelies qui eſt du Brabant, étoit de la dépendance la France, ce qui n'étoit pas veritable.

La perſécution, qu'on me faiſoit, s'accrut encore par l'intelligence ſecréte, qui étoit entre ledit R. P. Louis le Févre & quelques Récollects de la Province de Flandres, Je me trouvois pour lors en ce pays là en vertu d'ue lettre Cachet du Roy d'Eſpagne mon Souverain. Voyant donc qu'on m'accabloit de toutes parts, je me ſentis obligé de declarer devant toute la Communauté des Recollects de nôtre Ville d'Ath, que je pro-

teſ-

testois contre le dessein, qu'on avoit de m'incorporer dans la Province de Flandre, puis que je n'y pouvois point trouver d'azile: que l'on me sacrifioit à la passion dudit Pere Louïs le Févre, qui étoit l'Ennemi juré de sujets du Roy d'Espagne, & que je ne savois, ou me croire en sureté, quelque service que j'eusse rendu dans tous les lieux où j'avois demeuré jusques là.

Dieu, qui a toûjours en soin de proteger les innocens opprimez, m'a suscité Monsieur de Blathuäyt premier Secretaire des Guerres de Guillaume III. Roy d'Angleterre. Il m'a obtenu du Roy son Maître une Sauvegarde par écrit en faveur dudit Couvent des Religieuses de Gosselies, ou je demeurois alors.

Et je puis dire, que ſans cela & ſans la protection du genereux Comte d'Athlonne ce Couvent euſt été pillé bien des fois par les gens de guerre. Mais le dit Sieur de Blathuäyt a bien voulu prendre ſoin de conſerver ces pauvres Religieuſes: & du depuis méme il a joint ſes ſollicitations à celles de l'illuſtre Duc d'Ormond, & du brave Comte d'Athlonne en faveur du celebre. Monaſtre de Cambron. Si bien que la Maiſon en a été conſervée avec tous les grains, qui luy appartenoient, quoy que tout cela ſe trouvât au milieu de la puiſſante & formidable armée des Alliez.

Par deſſus tout cela Mondit Sieur de Blathuäyt a eu encore la bonté d'écrire au Nom

du

du Roy Son Maître, & par ſon Ordre expres au R. Pere Revére de Payez Commiſſaire General de nôtre Ordre à Louvain pour le prier de me donder une Obeiſſance pour les Miſſions de l'Amerique, & le temps, qui ſeroit neceſſaire pour demeurer dans telle des Provin̄ces Unies, où je trouverois à propos de me rendre pour travailler aux memoires de ma Découverte. Mais ledit Pere Commiſſaire General ayant tardé à m'envoyer mes patentes, je pris la benediction dans nôtre Ville d'Ath de Monſeigneur l'Internonce à Bruxelles en preſence de Monſieur l'Abbé de Scarlati, qui partoit pour lu Diéte de Pologne, & je me rendis à Lou-

vain

vain avec une Lettre du R. Pere Bonaventure Poërius Generalissime de nôtre Ordre, qui m'avoit fait l'honneur de m'écrire de Rome en datte du 31. Mars 1696. & qui m'assuroit, que son Commissaire General m'accorderoit assurément tout ce que je luy demanderois de sa part.

Ledit Commissaire prit copie de la Lettre de nôtre Generalissime, & cependant il écrivit à Monsieur le Baron de Malqueneck favori de son Altesse Electorale de Baviere, & a Monsieur Coxis Chef President pour Sa Majesté Catholique le Roy d'Espagne mon Souverain, desquels j'avois obtenu la permission étant au dernier Camp de Grandmont de me rendre aupres du dit Sei-

Seigneur Roy d'Angleterre pour recevoir ses ordres. Il m'envoya donc à nôtre Couvent des Recollects d'Anvers pour y faire faire des habits seculiers de l'argent, qui me fut fourni pour cela par Monsieur Hul Envoyé extraordinaire de Sa Majesté Britannique par ordre de mon dit Sieur de Blathuäyt. Là je reçus tous les ordres, qui m'étoient necessaires pour partir.

Etant muui de toutes mes patentes je me mis en chemin pour me rendre à Amsterdam avec un Capitaine de Navire Venitien. Mais par une facheuse rencontre six Cavaliers nous arretérent entre Anvers & Mordijk, & se saisirent de tout ce que nous avions d'argent. Cependant par le moyen de quelques

amis je me rendis à Loo, & à la Haye, ou je fus tres bien reçu par le dit Sieur de Blathuäyt, qui me fit donner ma subsistence pour reparer une partie du vol, qui m'avoit été fait, apres quoy j'eus l'honneur de faire la reverence au Roy avant son départ pour l'Angleterre.

Je me rendis en suite à Amsterdam, ou je croyois, que je pourrois faire imprimer les deux Tomes de ma Découverte. Mais j'y trouvay des obstacles considerables. Cela m'obligea de m'abandonner desermais à la Providence Divine, voyant que toutes les mesures, que j'avois prises pour prevenir toutes sortes de difficultez, n'empechoient pas, que je n'en trouvasse par tout.

Cet-

Cette méme Providence, dont les reſſorts ſont impénétrables, & qui nous conduit toûjours au but, qu'elle nous a marqué, m'inſpira le deſſein de quitter Amſterdam pour me rendre a Utrecht ſous l'aveu du genereux Comte d'Athlonne, General de la Cavalerie des Etats. J'avois eu l'honneur de manger ſouvent à ſa table dans les Pays-bas. Il avoit méme empeché à ma conſideration, qu'on ne demolît la clôture des hautes murailles des Religieuſes Recollectines de Goſselies. C'eſt par ſa recommandation, que pluſieurs perſonnes conſiderables par leur naiſſance, & par leur dignité ont eu la bonté de m'accorder leur protection pour l'execution de mon deſſein.

Il eſt vray pourtant, que

l'honneur, qu'ils m'ont fait, n'a pas empeché que plusieurs personnes differentes, que la charité m'empeche de nommer, n'ayent répandu plusieurs calomnies contre moy. Et cela sans doute m'a causé du trouble dans mon travail. Cependant j'espere, que Dieu leur donnera d'autres pensées de moy, & que rentrans en eux mémes, ils reconnoitront l'injustice de leur procedé a mon égard: qu'ainsi ils m'empecheront d'en porter mes plaintes aux Puissances, qui m'ont employé a travailler pour le public, en luy faisant part de ce que j'ay Découvert dans mes voyages.

Au reste j'en donne icy le premier Tome, qui sera bientôt suivi du Second, ou j'auray lieu de

de faîre connoître a toute la terre les insultes, qui m'ont été faites par des gens, qui ne cherchoient qu'a me perdre. J'espere, cher Lecteur, que vous serez content de mon travail, & sur tout de toutes les choses curieuses, que vous y trouverez.

Que si les Puissances travaillent a établir de bonnes Colonies dans les vastes Pays, dont je donne ici la Découverte, elles auront l'avantage d'avoir fondé un commerce avantageux pour leurs sujets, & en méme temps elles auront la gloire d'avoir travaillé au salut de ces pauvres Peuples, qui periront éternellement, s'ils ne sont amenez a la connoissance du vray Dieu, mais que par le

ſecours qu'on leur donnera à cet égard, pourront venir a la connoiſſance de la verité & du Salut en nôtre Seigneur Jeſus Chriſt.

Le Libraire a enrichi ce Tome de toutes les Cartes, & de toutes les Tailles douces necèſſaires pour donner une Idée nette de certaines choſes, qui ſe comprennent mieux, quand on en a quelque repreſentation devant les yeux. Vous y verrez ſur tout une deſcription du grand Saut de Niagara qui eſt la plus belle & tout enſemble la plus effroyable Caſcade, qui ſoit dans tout l'Univers. Je vous proteſte ici devant Dieu, que ma Relation eſt fidéle & ſincere, & que vous pouvez ajoûter foy, a tout ce qui y eſt rap-

rapporté. Je voudrois avoir pu la rendre plus agreable, qu'elle n'est. J'ay fait pourtant tout ce qui m'a été possible pour la rendre aisée, intelligible, & dechargée de tout embarras, afin que chacun la pût lire avec quelque satisfaction. Adieu.



TABLE DES CHAPITRES.

CHAPITRE I.

CHAPITRE II.

CAAPITRE III.

CHA-

CHAPITRE IX.

CHAPITRE X.

CHAPITRE XI.

CHAPITRE XII.

CHAPITRE XIII.

CHA-

CHAPITRE XXIX.

CHAPITRE XXX.

CHAPITRE XXXI.

CHAPITRE XXXII.

CHA-

CHAPITRE 63.

CHAPITRE 64.

CHAPITRE 65.

CHAPITRE 66.

CHAPITRE 71.

CHAPITRE 72.

CHAPITRE 73.

CHAPITRE 74.

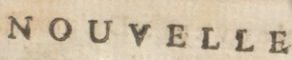
NOU-



Carte
d'un tres grand
Pays
entre le
Nouveau Mexique
et la
Mer Glaciale
Dediée a
Guilliaume III.e
Grand Bretagne
Par le R.P.
Louis de Hennepin
Mission: Recol: et Not: Apost:
Chez G. Broedelet
a Utreght
Terres Arctiques.
Cercle de Pole Arctique
I. de Island
Nouveau Danemarck
Mer Glaciale.
N. Walles
Detroit de Hudson
Baye de Hudson
Gronland
Estotilande ou Terre de Labrador ou Nouvelle Bretagne.
Mer de Nort.
Irland
I. Britanniques.
Isles de Schetlant
Nouvelle France.
Golfe de S.t Laurent
Terre Neuve
Belle Isle
Canada
Gaspesies.
Acadie
Les Iroquois
Nouvelle Angleterre
Mer de Canada ou de Nouvelle France.
Lac Superieur
Les Illinois
Floride.
Nouveau Mexique
Californie.
Mar Vermeille ou Mer Rouge.
Terre de Iesso.
Tartarie
Partie de Asie
Terre de Iesso.
Iapon
Mer de Iesso.
California
Isles Lucayes
Golfe de Mexique.
N. Biscaye
Cerlce de Tropique du Cancer
Cuba I.
Hispaniola.
Iamaica I.
Porto Rico
Isles Caribes.
Mer de Nort.
Nouvelle Espagne.
Mer de Sud ou Pacifique
Amerique Meridionale.
Guiana
Venezuela.
Cartagena
Lac de Parime
C. Equateur ou Linie Equinoctiale
Peru.
Brasiliae.
Isles Acores
Isle Barmudes
Lieues Communes de France
Lieues Communes d'Allemagne
Lieues d'Une heure de Chemin



Carte d'un tres grand Pais Nouvellement decouvert dans l'Amerique Septentrionale entre le Nouveau Mexique et la Mer Glaciale avec le Cours du Grand Fleuve Meschasipi Dediée a Guiliaume III.e Roy de la Grand Brettagne Par le R.P. Louis de Hennepin Mission: Recoll: et Not: Apost: Chez G. Broedelet a Utreght.
Lieües Communes de France
Lieües d'Allemagne
Lieües d'une Heure de Chemin
Baye de Hudson.
Port Nelson
La Brador
Nouvelle France ou Canada
Lac des Assenipoils
Lac Superieur
Lac Huron ou Karegnondi
Lac Ontari ou de Fontenac
Lac d'Erie ou du Chat
Lac des Illinois
Baye de Puans
Grands Villages des Iroquois
La Virginie
Floride
Golfe de Mexique.
Mer de Nort.
Nouveau Mexique
Partie de Nouvelle Espagne.
Baye de Spirito Sancto
Fort de Crevecoeur
Les Illinois
Lac St. Ioseph
Nadouessans
Issati
Tinthonha ou Gens de Prairies
Oua de Batons
Outoulibis
Les Hanctons
Missilimakinac
Lac Piscoutagamy
Lac des Tibitibis
Acoutamiskan
Cristinaux
Tadousac
Gaspesie
Quebec
Mont Real
Lac Champlain ou Irocois
Nouvelle Angleterre
Boston
Pleymout
Hollandia
Philadelphia
Caroline
Apalache
Pouhatan
Chesapeak Bay
C. de Trafalga
St. Matheo
St. Augustin
Cap d'Canaueral
Cap Carlos
C. d'Agnada
Bahama
Lucaioneque
Bimini
Rocques
Akansa
Coenis
Taensa
Les Koroa
Quinipissa
Quoaquis
Sablonniere R.
Emboucheure de Meschasipi
Riviere de la Magdelaine
Mines de Ste. Barbe
Massourites
Tamaroa
Chiquacha
Kitchiga
Ouisconsing
Kikapaus
Ocitagan
Fort des Miamis
Portage
Charbon de Terre
Cap St. Anthoine
Saut de St. Anthoine de Padoue
Lac de Pleurs
R. Noire
R. de Boeufs
R. St. Francois
Ohio Riviere
Tastaluca
Coca
Vitacucho
Edelano
Chicagua R.
Port Grande
R. Otenta
Lac Timagaming
Les 7 Isles
Lac d'Poux



NOUVELLE

DÉCOUVERTE

D'UN PAYS

Plus grand que

L'EUROPE

Situé dans

LAMERIQUE

Entre le

Nouveau Mexique & la Mer glaciale

AVANT PROPOS.



LEs Hommes ne se lassent jamais de contempler les objets, qu'ils ont devant les yeux, par ce qu'ils y découvrent toujours mille beautez ravissantes, capables de les satisfaire & de les instruire. Ils sont même souvent surpris & comme en-

chantez des merveilles, qu'ils y rencontrent, & c'est par là, qu'ils sont fortement engagez à les considerer avec toute l'exactitude possible dans le dessein de contenter leur curiosité naturelle, & de nourrir leur esprit.

Il en est à peu prés de même des voiageurs. Ils ne sont jamais las de faire des Découvertes. Ils cherchent toujours des Pays inconnus, & des Nations étrangeres, dont les Histoires ne parlent point, par ce qu'ils se proposent d'enrichir le public de plusieurs beautez nouvelles, dont on n'avoit point eu d'idées jusques là. Il est vrai, que leurs entreprises les exposent à de grandes peines, & à des perils presque infinis. Mais ils s'en consolent & souffrent tout avec plaisir sans s'en rebuter, par ce qu'ils esperent de contribuer par là au bien public, & même a la gloire de Dieu en contentant leurs propres desirs. Et c'est par là, qu'ils sont invinciblement portez à faire ces Decouvertes, & à chercher de nouvelles terres, & des Peuples in

con-

connus, dont on n'avoit jamais ouï parler.

Ceux, qui n'ont pour but dans leurs voiages, que d'étendre le Roïaume de Jesus Christ, ne se proposent en cela que de travailler pour la gloire de Dieu. Dans cette veüe ils exposent courageusement leur vie, qu'ils content pour rien. Ils essuyent les plus grandes fatigues, & s'engagent dans des chemins impraticables & dans mille precipices affreux pour l'execution de leurs desseins. Ils franchissent néantmoins toutes ces effroiables difficultez, afin de contribuer par ce moien a la gloire de celui, qui les a créez, & sous la conduite duquel ils entreprennent ces pénibles voïages.

Il est assez ordinaire de voir des hommes intrepides, qui affrontent hardiment la mort la plus effroiable dans les combats, & dans les voiages les plus dangereux. Ils ne se rebuttent point des hazards, ausquels ils s'exposent par Mer, ou par terre. Rien n'est à l'épreuve de leur courage, qui les rend

capables d'entreprendre tout. Auſſi les voit on ſouvent révſſir dans leurs deſſeins, & venir à bout des entrepriſes les plus difficiles. Il faut avoüer cependant, que s'ils enviſageoient meurement, & de ſang froid les perils, qu'ils ont à eſſuyer, peut-être qu'ils auroient de la peine à s'y reſondre, & ne formeroient pas leurs deſſeins avec tant de hardieſſe & d'intrepidité. Mais ils ne conſiderent ordinairement les dangers qu'en gros, & d'une veüe legere. Et quand une fois ils ont mis la main à l'oeuvre, l'occaſion les engage inſenſiblement, & les meine plus loin, qu'ils n'avoient cru d'abord. Ce qui fait, que bien ſouvent les grandes Découvertes, qui ſe font dans les voïages, ſont pluſtoſt l'ouvrage du hazard que d'un deſſein bien formé.

Il m'eſt arrivé quelque choſe de ſemblable dans le voïage, dont je veux donner ici la Relation au Public. J'ai aimé toute ma vie à voiager, & ma curioſité naturelle m'a porté à viſiter ſucceſſivement pluſieurs parties de l'Eu-

l'Europe. Mais n'étant pas ſatisfait à cet égard, j'ai porté mes veües plus loin, & j'ai ſouhaité de voir les Pays les plus êlognez, & les Nations les plus inconnües. C'eſt, ce qui m'a fait découvrir ce grand & vaſte Pays, où aucun Européen n'avoit été avant moi.

J'avoüe, que je n'avois pas preveu les embarras, que j'ai trouvez dans ce grand & pénible voiage, ni les dangers, auſquels j'ai été expoſé en le faiſant. Peut étre que j'en euſſe été effrayé en les conſiderant, & que cela m'euſt rebutté d'un deſſein ſi laborieux, & environné d'un ſi grand nombre d'affreuſes difficultez. Cependant j'ai franchi enfin toutes ces difficultez,& je ſuis ainſi venu à bout d'une entrepriſe capable d'épouvanter tout autre que moi. En quoi j'ai ſatisfait mes deſirs tant à l'égard de l'envie, que j'ai de voir des Pays nouveaux, & des Nations inconnües, qu'a l'égard du deſſein que j'ai de m'employer au ſalut des Ames, & à le gloire de Dieu.

C'eſt ainſi, que j'ai découvert un Pays admirable, dont on n'avoit point eu de connoiſſance juſques à preſent. J'en donne ici la deſcription aſſez ample, & à mon avis aſſez bien circonſtantiée. Je la diſtingue par petits chapitres pour la commodité du Lecteur. J'eſpere, que le Public me ſaura quelque gré de mon travail, par ce qu'il en pourra tirer de l'avantage. Son approbation au reſte me recompenſera abondamment de toutes les peines, que j'ai ſouffertes, & des grands dangers, que j'ai courus dans mon voiage.

Cette deſcription de ma Découverte paſſera peut être pour fauſſe & pour incroiable dans l'eſprit de ceux, ou qui n'ont jamais voiagé, ou qui n'ont jamais leu les Hiſtoires de ces Hommes hardis & curieux, qui nous ont donné les Rélations des Pays inconnus, qu'ils ont viſitez. Mais je ne m'arreſterai pas à ce que des gens de cetre trempe peuvent dire. Ils n'ont jamais eu aſſez de courage pour entre-

prendre quelque action éclattante, capable de leur acquerir de la réputation dans le Monde. Ils ſe ſont renfermez dans des bornes étroites, & n'ont rien fait, qui les diſtingue avantageuſement parmi les hommes. Ils feroient donc bien mieux d'admirer, ce qu'ils ne comprennent pas, & de demeurer dans un ſage ſilence, que de blâmer, ce qu'ils ne connoiſſent point.

On accuſe ordinairement les voiageurs de debiter quantité de menſonges & d'impoſtures. Mais les hommes d'un courage ferme & magnanime ſe mettent au deſſus de ces fades railleries. Apres tout en effet ils auront toujours pour eux l'eſtime & l'approbation des gens d'honneur, qui ayant de grandes lumieres & de la pénetration, ſont capables de juger ſainement des travaux, & du merite de ceux, qui ont ainſi hazardé leur vie pour la gloire de Dieu, & pour le bien public. Cela recompenſera heureuſement les voiageurs courageux, qui ſe ſont ainſi volontairement expo-

ſez à toutes ſortes de fatigues & de
dangers pour ſe rendre vtiles au genre
humain.

CHAPITRE I.

Motifs, qui ont engagé l'Autheur de cette Decouverte à entreprendre le voiage, dont il donne ici la Relation.

JE me ſuis toujours ſenti un grand panchant à fuïr le monde, & à vivre dans les regles d'une vertu pure & ſevere. Ce fut dans cette veüe que j'entrai dans l'Ordre de ſaint François, afin de paſſer mes jours dans une vie auſtere. J'en pris donc l'habit avec pluſieurs de mes Compagnons d'étude, à qui j'inſpirai le même deſſein. Je ſentois une joïe extreme, quand je liſois l'hiſtoire des travaux, & des voiages des Religieux de mon ordre, leſquels ont été les premiers, qui

entrepris des Miſſions. Je me repreſentois ſouvent, qu'il n'y avoit rien de plus grand, ni de plus glorieux que d'inſtruire des peuples barbares & ignorans, & de les amener à la lumiere de l'Evangile. Et comme je remarquois, que les Religieux de mon Ordre avoient travaillé avec beaucoup de zele, & de ſuccés à ce grand ouvrage, je ſentois naitre en mon cœnr le deſir de marcher ſur leurs traces, & de me conſacrer ainſi a la gloire de Dieu, & au ſalut des Ames.

J'obſervai en liſant l'hiſtoire de nôtre Ordre, que dans un Chapitre general, qui fut aſſemblé en l'an 1621., depuis que le Pere Martin de Valence l'un de nos premiers Réformateurs fût paſſé dans l'Amerique, on conta, qu'il y avoit cinq cens Convents de Recollets établis dans ce nouveau Monde, & diſtribuez en vint deux Provinces. A meſure que j'avançois en aage, cette inclination pour les voiages d'Outre-Mer ſe fortifioit dans mon cœur. Il eſt vrai, qu'une de mes Seurs

mariée à Gand, laquelle j'aime avec une extréme tendresse, me détournoit de ce dessein, autant qu'elle pouvoit, lors que j'estois aupres d'elle dans cette grande ville, où je m'estois transporté pour y apprendte la langue Flamande. Mais j'estois sollicité d'ailleurs par plusieurs de mes Amis d'Amsterdam d'aller aux Indes Orientales, & mon panchant naturel pour les voiages, joint à leurs prieres, m'ébranloit fortement, & me déterminoit presque à me mettre en Mer pour contenter mon desir.

Ainsi toutes les remontrances de ma Seur ne purent me détourner de mon premier dessein. Je me mis donc eu chemin pour voir l'Italie, & je visitai par l'ordre de mon General les plus grandes Eglises, & les Convents les plus considerables de nôtre Ordre en ce Pays-là, & en Allemagne. En quoi je commençai à satisfaire ma curiosité naturelle. Revenant enfin dans nos Pays-bas, le R. P. Guillaume Herinx Recollet, mort depuis peu Eveque

d'Ipres,

d'Ipres, s'opposa au dessein, que j'avois de continuer mes voiages. Il m'arresta donc dans le Convent de Halles en Hainaut, où je fis l'office de Prédicateur pendant un an. Apres quoi je me rendis du consentement de mon Superieur au Pays d'Artois, & de là je fus envoié à Calais pour y faire la queste, pendant qu'on y travailloit à saller les harans.

Estant là ma plus forte passion étoit d'entendre les Rélations, que les Capitaines de Vaisseaux faisoient de leurs longs voiages. Je retournai en suitte à nôtre Convent du Biez par Dunkerken. Mais je me cachois souvent derriere les portes des Cabarets, pendant que les Matelots parloient de leurs navigations. La fumée du Tabac me causoit de grands maux d'estomach en m'attachant ainsi à les écouter. Cependant j'estois fort attentif à tout ce que ces gens-là racontoient des rencontres, qu'ils avoient cües sur Mer, des hazards, qu'ils avoient courus, & des divers accidens de leurs voiages

dans les Pays élognez. J'aurois passé des jours & des nuits entieres sans manger dans cette occupation, qui m'étoit si agreable, par ce que j'y apprenois toujours quelque chose de nouveau touchant les meurs & les manieres de vivre des Nations étrangeres, & touchant la beauté, la fertilité, & les richesses des Pays, où ces gens avoient été.

Je me fortifiois donc de plus en plus dans mon ancienne inclination. Dans le dessein de la contenter d'avantage j'allai en Mission dans la pluspart des villes de Hollande, & je m'arrestai enfin à Maestricht, où je demeurai environ huit mois. J'y administrai les Sacremens à plus de trois mille blessez. Estant là dans cette occupation je courus plusieurs grands dangers parmi ces pauvres malades. J'y fus même attaqué du Pourpre & de la Dysenterie, & je me vis à deux doigts de la mort. Mais Dieu me rendit enfin ma premiere santé par les soins & par les secours d'un tres habile Medecin Hollandois.

L'année d'apres je m'engageai encore par un effet de mon zele à travailler au ſalut des Ames. Je me trouvai donc au Combat ſanglant de Seneff, où tant de gens perirent par le fer & par le feu. J'y eus beaucoup d'occupation à ſoulager, & à conſoler les pauvres bleſſez. Et enfin apres avoir eſſuié de grandes fatigues, & apres avoir couru des dangers extremes dans les Sieges de ville, à la Tranchée, & dans des Batailles, où je m'expoſois beaucoup pour le ſalut du prochain, pendant que les gens de guerre ne reſpiroient que le carnage, & le ſang, je me vis en eſtat de ſatisfaire mes premieres inclinations.

Je reçeus donc ordre de mes Superieurs de me rendre à la Rochelle pour m'y embarquer en qualité de Miſſionnaire dans le Canada. Je fis les fonctions de Curé pendant deux mois à deux lieües de cette ville, parce que j'en avois été prié par le Paſteur du lieu, qui eſtoit abſent. Mais enfin je m'abandonnai entierement à la Provi-

dence, & j'entrepris ce grand trajet de Mer de douze ou treize cens lieües, le plus grand peut être & le plus lông, qui se fasse dans l'Ocean.

Je m'embarquai donc avec Messire François de Laval créé pour lors Evéque de Petrée *in partibus infidelium*, & du depuis fait Evéque de Quebec capitale du Canada. Alors mon desir de voiager s'augmenta de plus en plus. Je restai dans ce Pays pendant quatre ans, & je fus envoyé en Mission, pendant que Monsieur l'Abbé de Fenelon, à present Archevéque de Cambrai, y demeuroit.

Je ne rapporterai pas ici les diverses avantures de nôtre navigation, ni les combats, que nous eûmes contre des Vaisseaux Turcs, de Tunis, & d'Alger, qui firent tout ce qu'ils purent pour nous prendre, & dont nous sortimes à nôtre avantage. Je crains de grossir par trop ma Rélation. Je ne parlerai point non plus de nôtre approche du Cap Breton, où nous Vîmes avec un plaisir incroiable la bataille, qui

qui s'y fait ordinairement entre ces poiſſons, qu'on appelle Eſpadons, & les Baleines, qui ſont leurs ennemies naturelles.

Je ne dirai rien non plus de la grande quantité de Morhues, que nous primes a quarante braſſes d'eau ſur le grand banc de Terre-neuve. Nous vîmes en ces lieux un fort grand nombre de Vaiſſeaux de Nations differentes, qui s'y rendent tous les ans pour la peſche de ces poiſſons, qui y eſt toujours fort abondante. Cette veüe donna beaucoup de plaiſir à nôtre équippage, qui eſtoit d'environ cent hommes, aux trois quarts deſquels j'administrois les Sacremens, par ce qu'ils eſtoient Catholiques. Je faiſois l'Office divin tous les jours de calme, & nous chantions en ſuite l'Itineraire des Clercs en Muſique traduit en vers François, apres-que nous avions fait nos prieres du ſoir.

C'eſt ainſi, que nous paſſions doucement nôtre temps dans le vaiſſeau, en attendant que nous puſſions arriver

en Canada a Quebec, qui en eſt la ville Capitale, où nous nous rendîmes à la fin.

CHAPITRE II.

Moiens par leſquels l'Autheur de ce pénible voiage s'accoutuma à ſouffrir les travaux de la Miſſion.

LE Seigneur François de Laval Evêque de Petrée ayant pris poſſeſſion de l'Evêché de Quebec par la creation, qui en avoit été faite par le Pape Clement X. & cela contre le ſentiment de quelques perſonnes de qualité, qui ſe virent fruſtrez par là de leurs prétentions, ce Prelat conſiderant, que pendant le voiage j'avois fait paroitre beaucoup de zele dans mes Prédications, & dans mon aſſiduité à faire le ſervice divin, que d'ailleurs j'avois empêché, que pluſieurs femmes & filles,

les, que l'on faiſoit paſſer avec nous, ne priſſent trop de liberté avec de jeunes gens de nôtre équippage, dont j'eus ſouvent à eſſuyer la mauvaiſe humeur pour cela: Ces raiſons & pluſieurs autres m'attirérent les éloges, & la bienveillance de cet illuſtre Evêque. Il m'obligea donc de prêcher l'Avent & le Carême au Cloitre des Religieuſes de St. Auguſtin de l'Hopital dudit Quebec.

Cependant mon inclination naturelle ne ſe ſatisfaiſoit point de tout cela. J'allois donc ſouvent a 20 & 30. lieües de nôtre habitation pour viſiter le Pays. Je portois ſur moi une petite Chapelle, & je marchois avec de larges raquettes, ſans quoi je ſerois ſouvent tombé dans des precipices affreux, où je me ſerois perdu. Quelque fois afin de me ſoulager je faiſois tirer mon petit équipage par un gros chien, que j'avois amené avec moi, & cela pour me rendre pluſtôt aux trois Rivieres, à Sainte Anne, au Cap Tourmente, au Bourg-royal, à la Pointe de

Levi,

Levi, & dans l'isle de St. Laurent. Là j'assemblois dans une des plus grandes cabannes de ces Lieux tout autant de gens, que je pouvois. Ensuite je les admettois á la Confession, & à la Sainte Communion. Pendant la nuit je n'avois ordinairement qu'un Manteau pour me couvrir. La gelée me perçoit souvent jusques aux os. J'estois obligé d'allumer du feu cinq ou six fois pendant la nuit de peur de mourir de froid, & je n'avois que tres modiquement, ce qu'il me falloit pour vivre, & pour m'empecher de perir de faim pendant le voiage.

Durant l'été je fus obligé de canoter pour continuer ma Mission. C'est à dire, que je fus reduit à voiager sur les Lacs, & sur les Rivieres dans ces petits batimens décorce, que je décrirai tout à l'heure. Ce manége se faisoit aisemens dans des endroits, où il n'y avoit que deux ou trois pieds d'eau. Mais quand je me trouvois dans des lieux plus profonds, alors le Canot, qui est rond par dessous, étoit

en

en danger de tourner, & je me ſerois ſans doute perdu dans les eaux, ſi je n'euſſe pris garde à moi de fort prés.

Au reſte j'eſtois alors obligé de voiager de cette maniere, parcequ'il n'y à point de chemins pratiquables dans ce Pays-là. Il eſtoit donc impoſſible d'aller par terre dans ces nouvelles Colonies. Il faut bien du temps pour couper, & pour bruler ce grand nombre d'arbres, qui croiſſent de tous coſtez, & pour y faire de grands chemins. Il falloit donc y aller par eau, & ſe ſervir pour cela de ces petits batteaux ronds, dont je viens de parler.

CHAPITRE III.

Deſcription des Canots, dont on ſe ſert pour voiager dans l'Amerique pendant l'Eté.

CEs Canots ſont ronds par deſſous, comme je viens de le dire,

& pointus par les deux bouts. Ils ſont aſſez ſemblables aux Gondoles de Veniſe. On ne ſauroit voiager dans l'Amerique ſans Canots, On y trouve par tout de grandes & vaſtes foreſts. Les vents impetueux en arrachent ſouvent les arbres. Le temps en renverſe un grand nombre, qui tombans de vieilleſſe s'entaſſent les uns ſur les autres. Tout cela embarraſſe les terres, & rend les chemins abſolument impraticables.

Les Sauvages conſtruiſent fort ingenieuſement ces Canots. Ils les font avec de l'écorce de Bouleau. Ils enlevent adroitement cette écorce de deſſus cette eſpece d'arbres, qui ſont d'une groſſeur plus conſiderable, que ceux que nous avons en Europe. Ces Barbares y travaillent ordinairement à la fin de l'hyver dans de grandes foreſts humides, qui ſont vers les terres du Nord.

Pour ſoûtenir l'écorce de ces Canots ils poſent au dedans des varangues, ou pieces de bois blanc, ou de

Ce-

Cedre, de la largeur de quatre doigts ou environ. Ils accommodent cela avec des Maitres ou baſtons applanis, qui font le circuit du Canot. Enſuite avec des baſtons de travers gros d'un pouce, ou d'un pouce & demy, qui ſont fort polis, ils les attachent enſemble des deux coſtez à l'écorce par le moien de certaines racines d'arbres, qu'ils fendent en deux, à peu pres comme des Oziers, dont on fait des paniers en Europe.

Ces Canots n'ont point de Gouvernail comme les groſſes Chaloupes. On les conduit à force de bras avec des avirons ou rames legeres. On les tourne d'une fort grande viteſſe pour les faire aller, où on veut. Quand on y eſt habitué, on fait avancer ces Canots d'une maniere admirable, lorsqu'il fait calme. Mais quand on a le vent favorable, ces petits baſtimens font une diligence ſurprenanté. Les ſauvages ſe ſervent en ce cas là de petites voiles faites de la même écorce, mais plus mince que celle des Canots. Pour

les Européens, ſtilez de longue main à ces maneuvres, ils ſe ſervent d'environ quatre aûnes de toile, qu'ils élevent ſur un petit Maſt, dont on enfonce le pied dans le trou d'un bois quarré fort leger, arreſté entre les varangues, & l'écorce de ces Canots par le bas.

Avec ces petits baſtimens, quand on y eſt façonné, on peut faire par fois en un jour trente ou trente cinq lieües en deſcendant les Rivieres, & quelque fois d'avantage ſur les Lacs, quand le vent eſt favorable. Il y a de ces Canots plus grands les uns que les autres. Ils portent ordinairement mille livres peſant, quelques uns douze cens, & les plus grands juſques à quinze cent livres. Les plus petits portent juſques à trois ou quatre cens peſant avec deux hommes ou femmes, qui les pouſſent. Les plus grands Canots ſont conduits par trois ou quatre hommes, & quelque fois il y a ſept ou huit Canoteurs pour faire plus de diligence, lors que les voiages ſont preſſez.

CHAPITRE IV.

Autres motifs, qui excitérent plus fortement l'Autheur de cette Découverte à l'entreprendre.

J'Avois un fort grand desir suivant en cela l'exemple de plusieurs Religieux de mon Ordre, d'étendre les bornes du Christianisme, & de convertir à la foi de l'Evangile les peuples barbares de l'Amerique. Je considerois donc l'emploi de Missionnaire, comme un emploi glorieux pour moi. Ainsi des que je vis jour à m'engager dans la Mission, je l'entrepris, quoi que cela dust m'élogner de plus de douze cens lieües du Canada. Je disposai plusieurs personnes à faire le voiage avec moi.

Dans la suite je n'ai rien negligé pour l'execution de mon dessein. Je fus envoié comme pour m'éprouver à une Mission de plus de six vingt lieües

au

au de là de Quebec. Je remontai le fleuve de Saint Laurens, & j'arrivai enfin ſur le bord d'un Lac, que les Iroquois appellent Ontario, & que nous decrirons cy-apres. Eſtant-là j'attirai à moi pluſieurs Sauvages Iroquois pour cultiver des terres, & pour dé fricher des bois afin de baſtir nôtre Demeure. J'y fis dreſſer une Croix d'une hauteur, & d'une groſſeur extraordinaire. Je fis conſtruire une Chapelle pres du Lac, & je m'établis là avec un Religieux de mon Ordre, nommé le Pere Luc Buiſſet, que j'avois attiré avec moy, & qui eſt mort du depuis dans nôtre Convent de St. François ſur Sambre. J'aurai encore à parler de lui dans la ſuite, par ce que nous avons vécu longtemps enſemble en Canada, & que nous avons travaillé en commun à nôtre établiſſement à Catarockoüy.

C'eſt-là le lieu, où nous avons ſouvent penſé a cette Nouvelle Découverte, de laquelle je fais ici la deſcription. J'eſtois éxcité à cela par la

Lecture de plusieurs voïages. Je me fortifiois dans ce dessein par les lumieres, que nous tirrions de plusieurs Sauvages. Je voiois en effet, par ce que me disoient plusieurs particuliers de diverses Nations, que l'on pouroit faire des établissemens considerables du costé du Sud-Oüest au delà des grands Lacs, & que même par le moien d'une grande Riviere, nommée Hoio, qui passe chez les Iroquois, on pourroit pénétrer jusques à la Mer vers le Cap Floride.

Je fis plusieurs voïages differens, tantost avec les habitans du Canada, que nous avions attirez pour demeurer à nôtre Fort de Catarockoüy, tantost avec des Sauvages, avec qui j'avois fait habitude. Comme je prévoiois, qu'on rendroit nos Découvertes suspectes aux Iroquois, je voulus voir les Sauvages de leur cinq Cantons. Je me rendis donc parmi eux avec un de nos soldats duditFort, faisant environ soixante & dix lieües de chemin, & ayant tous deux de larges raquettes aux pieds, à

 cause

cauſe des neiges, qui ſont abondantes en ce pays-là pendant l'hyver.

J'avois déja quelque petite connoiſſance de la langue Iroquoiſe. Ces Barbares furent ſurpris de me voir marcher comme eux dans les neiges, & cabanner dans ces vaſtes foreſts, qu'on trouve dans ce pays-là. Nous enlevions juſques à quatre pieds de neige pour faire du feu ſur le ſoir apres avoir marché pendant dix ou douze lieües tous les jours. Nous avions des ſouliers à la mode des ſauvages, leſquels eſtoient bientoſt pénetrez de cette neige, qui ſe fondoit en touchant nos pieds, échauffez du mouvement, que nous faiſions en marchant. Nous nous ſervions d'écorce de bois blanc pour nous coucher, & nous allumions un grand feu, que nous étions obligez d'entretenir avec un extreme ſoin à cauſe du grand froid. Nous paſſions ainſi toutes les nuits en attendant le retour du Soleil, pour continuer noſtre chemin. Au reſte nous n'avions point d'autre nourriture que du blé d'Inde

réduit en farine, que nous détrempions avec de l'eau pour l'avaler plus facilement.

Nous passâmes ainsi chez les Iroquois Honnehiouts, & chez les Honnontagez, qui nous reçeurent tres bien. Cette nation est la plus belliqueuse de tous les Iroquois. Quand ils nous virent, ils mirent les quatre doigts sur la bouche pour marquer l'étonnement, où ils estoient du penible voiage que nous avions fait pendant l'hyver. Mais nous regardans ensuite vêtus d'un gros & rude habit de St.François, ils s'écrierent en ces termes, Hotchitagon, c'est à dire, pieds nuds, & prononçerent ce mot, qu'ils faisoient sortir du creu de l'estomach, Gannoron, pour me dire, qu'il falloit, que nôtre voïage fust de grande importance, puis que nous l'entreprenions dans un temps si facheux.

Ces Sauvages nous presenterent de l'Elan, & du chevreuil, preparé à leur mode, dont nous mangeâmes, aprês quoi nous prîmes congé d'eux pour aller plus loin. Nous partîmes donc avec

nos couvertes ſur le dos, & nous prîmes une petite marmite avec nous pour y faire de la Sagamité, c'eſt à dire de la boullie de bled d'Inde. Nous marchions par des chemins inondez, & abſolument impraticables aux Européens. Nous eſtions ſouvent obligez de paſſer ſur des arbres de larges marais, & de grands ruiſſeaux. Enfin nous arrivâmes aux Ganniekez, ou Agniez. C'eſt l'un des cinq Cantons des Iroquois, ſitué à une bonne journée du voiſinage de la Nouvelle Hollande, nommée à preſent la Nouvelle Jork. Etant là nous fûmes obligez d'aſſaiſonner nôtre blé d'Inde, que nous pilions ordinairement entre deux pierres, avec de petites grenovilles, que les ſauvages ramaſſent dans les prez, lors que les neiges ſont fonducs vers les Feſtes de Paſques.

Nous demeurâmes quelque temps parmi cette derniere Nation, & nous logeâmes chez un Pere Jeſuite, Lionnois de naiſſance, pour y tranſcrire un petit Dictionnaire Iroquois. Le temps s'eſtant

s'estant mis au beau, nous y vîmes un jour trois Hollandois à cheval, qui venoient en Ambassade vers les Iroquois pour la traite des Castors. Ils s'estoient rendus là par ordre du Major Andris. C'est celui; qui a soûmis Baston, & la nouvelle Jorck au Roy d'Angleterre, & qui est presentement Gouverneur de la Virginie.

Ces Messieurs décendirent de leurs Chevaux pour nous y faire monter, & nous emmener avec eux à la nouvelle Orange afin de m'y régaler. Lors qu'ils m'entendirent parler Flamand, ils me tèmognérent beaucoup d'amitié. Ils me dirent, qu'ils avoient leu plusieurs Histoires des Découvertes, que nos Religieux de St. François avoient faites dans l'Amerique-Meridionale, mais qu'ils n'en avoient jamais veu avec l'habit de nôtre Ordre. Ils me temognerent ensuite, qu'ils auroient été fort aises de me voir demeurer parmi eux pour la consolation Spirituelle de plusieurs Catholiques de nos Pays-bas, qui estoient dans leurs habitations. Je

l'aurois fait tres volontiers, puis qu'ils m'en prioient. Mais je craignois de donner de l'ombrage aux Jesuites, qui m'avoient bien receu, & d'ailleurs je craignois de faire du tort à la Colonie du Canada pour le commerce du Castor, & des Pelleteries avec les sauvages, que je connoissois. Nous remerciâmes donc ces honnestes Hollandois, & nous nous rendîmes à nôtre séjour ordinaire de Catarockoüy avec moins de difficulté qu'en allant, & tout cela ne servit qu'a augmenter l'envie, que j'avois de découvrir des Nations plus éloignées.

CHAPITRE V.

Description du Fort de Catarockouy, nommé depuis le fort de Frontenac.

CE fort est situé à cent lieües de Quebec, Capitale du Canada en re-

remontant le fleuve de Saint Laurent au Sud. Il est basti prez de la décharge du Lac Ontario, qui veut dire en langue Iroquoise, Beau Lac. Ce Fort fut gazonné d'abord, & entouré de gros pieux, de grandes palissades, & de quatre Bastions par les ordres du Comte de Frontenac, Gouverneur General du Canada. On trouva qu'il estoit necessaire de le bâtir pour s'opposer aux Courses des Iroquois, & pour détourner le commerce des Pelleteries, que ces peuples font avec les habitans de la nouvelle Jorck, & avec les Hollandois, qui ont formé là une nouvelle Colonie, parce qu'ils fournissent des marchandises aux Sauvages à meilleur prix, que les François du Canada.

L'Iroquois est une Nation insolente & barbare, qui a fait perir plus de deux millions d'ames dans ces vastes Pays. Les François les craignent pour le Fort de Frontenac. Ces peuples ne laissent les Européens en repos que par la crainte de leurs armes a feu. Ils n'entretiennent commerce avec eux que par

le besoin, qu'ils ont de leurs marchandises, & des armes, qu'ils achétent, & dont ils se sont servis pour detruire ce grand nombre d'ennemis circonvoisins, qu'ils ont fait perir. Ils les ont emploiées en effet a porter le fer & le feu a cinq & six cens lieües de leurs Cantons Iroquois, afin d'exterminer les Nations, qu'ils haïssent.

Ce Fort, qui n'estoit entouré au commencement que de pieux, de pallissades & de Gazons, a été construit pendant ma Mission de trois cents & soixante toises de Circuït. On l'a revêtu de pierres de taille, que l'on trouve naturellement polies par le choc des eaux sur le bord de ce Lac Ontario ou Frontenac. On y travailla avec tant de diligence, qu'il fut mis dans sa perfection dans l'espace de deux ans par les soins du Sieur Cavelier de la Salle. qui estoit un homme habile, & grand politique, Normand de Nation. Il m'a dit plusieurs fois, qu'il estoit né a Paris, afin que le Pere Luc Buisset, dont j'ai parlé, & moy, prissions plus de confian-

ce en luy, parce qu'il avoit remarqué dans nos converſations ordinaires, que les Flamands, & pluſieurs autres peuples ſe defient aiſément des Normands. Je ſai, qu'il y a des gens d'honneur & de probité en Normandie comme ailleurs. Mais enfin il eſt certain, que les autres Nations ſont plus franches & moins ruſées que les habitans de cette Province de France.

Le Fort de Frontenac eſt donc ſitué au Nord de ce Lac, prés de ſa décharge. Il eſt placé dans une preſqu'Iſle, dont on a fait foſſoier l'Iſthme. Les autres côtez ſont entourez en partie du bord dudit Lac Ontario ou Frontenac, & en partie d'un tres-beau port naturel, où toutes ſortes de bâtimens peuvent mouiller en ſeureté.

La ſituation de ce Fort eſt ſi avantageuſe, qu'il eſt aiſé par ſon moien de couper la ſortie, & le retour des Iroquois, & de leur porter même la guerre chez eux en vingt quatre heures, lors qu'ils ſont en courſe. Cela ſe peut faire aiſément par le moien des barques,

J'y en laiſſay trois toutes pontées à mon dernier départ. On peut ſe rendre avec ces barques en tres peu de temps à la côte meridionale de ce Lac pour y ravager en cas de beſoin les Tſonnontoüans, qui ſont les plus nombreux de tous ces Cantons Iroquois. Ils y cultivent beaucoup de terres pour y ſemer du blé d'Inde, qu'ils y recuillent ordinairement pour deux ans. Enſuite ils l'enferment dans des caveaux, qu'ils creuſent en terre, & qu'ils couvrent de telle maniere, que la pluye n'y peut point faire de mal.

La terre, qui borde ce Fort, eſt extremement fertile. On en a fait cultiver plus de cent Arpens pendant deux ans & demi, que j'y ay été en Miſſion. Le blé d'Inde, le blé d'Europe, les légumes, les herbes potageres, les citroüilles & les melons d'eau y ont tres-bien reüſſi. Il eſt vrai, que dans l'abord ces blez y eſtoient fort gâtez par les ſauterelles. C'eſt ce qui arrive ordinairement dans ces nouveaux défrichemens des terres du Canada, à cauſe de

la grande humiditè du Pays. Les premiers habitans, que nous y attirâmes, y ont fait nourrir des volailles.

On y a aussi transporté des bestes à cornes, qui y ont multiplié. Il y en avoit déja environ soixante de mon temps. Les arbres y sont tres-beaux, propres à y bastir des maisons & des barques. L'hyver y est prés de trois mois plus court qu'en Canada. Il y a lieu de croire, qu'il s'y formera une Colonie considerable. J'y laissay avant mon grand voiage quinze ou seize familles avec le Pere Luc Buisset Recollect, avec lequel j'administrois les Sacremens dans une Chapelle de ce Fort.

Pendant que le bord de ce Lac estoit gelé, je me rendis sur les glaces avec des grapins attachez à mes souliers à un village des Iroquois, nommé Ganneousse vers Keuté à neuf lieües du Fort avec le Sieur de la Salle, dont j'ai parlé. Les Sauvages du lieu nous presenterent de la chair d'Elan, & de porc-Epic à manger. Apres les avoir haranguez nous attirâmes à nostre Fort un assez

grand nombre d'Iroquois pour former un village de quarente Cabannes, que ces gens habitérent entre nôtre Maison de Miſſion, & ledit Fort. Ces Barbares y défricherent des terres pour y ſemer du blé d'Inde, & des legumes, dont nous leur donnâmes des graines pour leurs Jardins. Nous leur aprîmes même contre leur coutume à manger, comme nous, de la ſoupe avec des legumes & des herbes.

Le Pere Luc & moi remarquâmes, que les Iroquois, dans la prononciation de leur langue, n'ont point de labiales, comme B. P. M. F. Nous avions le Symbole des Apoſtres, l'Oraiſon Dominicale, & nos autres prieres ordinaires, traduites en langue Iroquoiſe. Nous les faiſions apprendre & reciter aux enfans de ces Sauvages. A force de leur inculquer ces labiales, nous les façonnions à prononcer toutes les lettres comme nous. Nous les rendions familiers avec les enfans de nos habitans Européens du Fort. Ces enfans, qui nous eſtoient chers, parce qu'ils eſtoient nez

Chrêtiens, converſans ainſi avec ces petits Iroquois, ils s'entr'apprenoient leurs langues maternelles. Cela ſervoit à entretenir une bonne correſpondance avec les Iroquois. Ces Barbares demeuroient aſſidûment avec nous hors le temps de leur chaſſe.

Mais ce qui nous étoit ſenſible, c'eſt, que ces peuples allant à cette chaſſe pendant cinq ou ſix mois dans la profondeur des vaſtes foreſts, & ſouvent à plus de deux cens lieües de leur demeure ordinaire, ils y menent toutes leurs Familles avec eux. Et là ils vivent enſemble de la chair de tous les animaux ſauvages, qu'ils y tuent avec les armes, qu'ils ont troquées avec les Européens contre des Pelleteries. Un Miſſionnaire ne peut pas ſuivre ces peuples dans des lieux ſi écartez. Ainſi les enfans des Sauvages oublioient pendant le temps de leur chaſſe, tout ce que nous avions tâché de leur apprendre dans le Fort de Frontenac.

Les habitans du Canada fatiguez de ſix mois d'hyver vers Quebec, les trois

Rivieres, & l'Isle de Monréal, voiant que des Religieux de Saint François s'estoient habituez au dit Fort de Catarockoüy ou de Frontenac, où l'hyver est de trois mois plus court que chez eux, plusieurs d'entr'eux prirent la resolution d'y transporter leurs familles, & de s'y habituer. Ils se répresentoient, que nous leur administrerions les Sacremens, & que leurs enfans y recevroient une bonne education, sans qu'il leur en coutât rien, par ce qu'en effet nous les instruisions ordinairement sans en tirer aucun salaire.

Il y a eu des gens, qui ont toujours voulu se rendre les maistres en Canada, & les arbitres de tous les établissemens, qu'ils attiroient à eux par tous les moiens possibles. Ils en ont donc taché de s'attribuer la gloire de tous les bons succés. Ils ont poussé leurs creatures par tout, & ont taché de détruire nos desseins dans ce Fort. Ils ont même enfin fait sortir nos Récollets par le moien du Marquis de Denonville, qui s'est laissé surprendre aux artifices de ces gens-

là. Ce Seigneur estoit alors Gouverneur du Canada. Ils l'avoient attiré dans leurs interests.

J'espere, que Dieu y rétablira quelque jour nos pauvres Religieux, par ce que leurs desseins ont toujours été purs & innocens, & qu'on n'a pu les faire sortir de ce Fort sans injustice. Dieu ne laisse rien impuni. Il vangera quelque jour le tort, qu'on leur a fait en cela. J'ai appris depuis quelque temps, que les Iroquois, qui sont toujours en guerre avec les François de Canada, se sont saisis de ce Fort de Catarockoüy. On m'â même dit, que de rage ces Barbares ont fumé dans leurs Pipes quelques doigts de ceux, qui ont fait sortir nos pauvres Recollets de ce Fort, & que les habitans modernes du Canada en ont fait des reproches à ceux, qui en ont été les Autheurs.

CHAPITRE VI.

Description des Lacs d'eau douce, les plus grands & les plus beaux de tout l'Univers.

J'Entreprens ici la Description des choses les plus remarquables de cette grande Découverte, afin que le Lecteur puisse entrer plus aisémenr en connoissance de nôtre voïage par le moien de la Carte, que nous en avons fait dresser.

Le Lac Ontario a été nommé le Lac de Frontenac, à cause de l'illustre Comte de Frontenac, Gouverneur General du Canada. Tout le monde sait, quel est le merite & la vertu de ce Seigneur. On sait aussi, qu'elle est l'antiquité de sa Maison, & qu'il est sorti d'une longue suite d'illustres Ancêtres, qui ont été employez dans les plus grandes Charges de la Robbe & de l'Epée. On a toujours veu sa Famille inviolablement attachée aux interests du Souverain dans

les temps mêmes les plus difficiles. Je puis dire ici ſans offenſer les autres Gouverneurs du Canada, qui l'ont precedé & ſuivi, que jamais ce Pays n'a été gouverné avec tant de ſageſſe, de moderation, & d'équité que par le Comte de Frontenac.

Je ſai bien que des gens, qui veulent être les maiſtres par tout, ont taché de noircir ſa réputation, afin d'affoiblir ſa gloire, & de le rendre ſuſpect. Mais je dois dire à la loüange de cet illuſtre Seigneur, que pendant dix ans, qu'il a vécu dans ce Pays-là, il a été le Pere des pauvres, le protecteur de ceux, que l'on vouloit injuſtement opprimer, & un parfait modele de vertu & de pieté. Ceux de ſa Nation, qui s'eſtoient élevez contre-lui par un effet de leur légéreté naturelle, ont eu le déplaiſir de le voir rétabli dans ſon Gouvernement, dont leurs calomnies, & leurs malignes intrigues l'avoient fait depoſſeder. Ils avoient engagé dans leur complot l'Intendant du Cheſneau, qu'ils avoient ſurpris par leurs artifices.

Cependant on regrete fort cet illustre Comte, comme je l'ai appris depuis.

C'est donc en l'honneur de ce Comte, qu'on a donné le nom de Frontenac au Lac Ontario, afin de perpetuer sa memoire en ce Pays-là. Ce Lac a quatre vingt lieües de longueur, & vingt cinq ou trente lieües de largeur. Il est abondant en poissons, profond, & navigable par tout. Les cinq Cantons des Iroquois habitent pour la plus-part au midi de ce Lac, savoir les Ganniegez ou Agniez, les plus voisins de la nouvelle Hollande ou Jorck: les Onnontaguez, ou gens de la montagne, les plus belliqueux de leur Nation, les Onneïouts, & les Tsonnontoüans les plus nombreux vers la coste meridional de ce même Lac. On y trouve aussi les villages Iroquois, savoir Téiaiagon, Keuté, & Ganneousse, qui n'est qu'a neuf lieües du Fort de Frontenac.

Le grand fleuve de St. Laurent tire son origine de ce Lac Ontario, que les Iroquois appellent aussi dans leur langue Skanadario, c'est à dire fort beau

Lac.

Lac. Il ſort auſſi en partie des Lacs ſuperieurs, comme nous le verrons dans la ſuite.

Ce Lac Ontario eſt de Figure Ovalle. Il s'eſtend de l'Orient à l'Occident. Il eſt d'eau douce auſſi bien que les autres. Cette eau eſt tres bonne à boire, & il eſt entouré de terres fertiles. La navigation y eſt aiſée, même a de grands vaiſſeaux. Mais elle eſt plus difficile en hyver, à cauſe des grands vents, qui y regnent. De ce Lac Ontario ou Frontenac, on peut aller en barque, ou dans de grands bâtimens juſqu'au pied d'un gros rocher, qui eſt à deux lieües du grand Saut de Niagara, que nous allons décrire.

CHAPITRE VII.

Description du Saut, ou cheute d'eau de Niagara, qui se voit entre le Lac Ontario, & le Lac Erié.

ENtre le Lac Ontario, & le Lac Erié il y a un grand & prodigieux Saut, dont la cheute d'eau est tout a fait surprenante. Il n'a pas son pareil dans tout l'Univers. On en voit quelques uns en Italie. Il s'en trouve même encore dans le Roiaume de Suede. Mais on peut dire, que ce ne sont que de fort foibles échantillons de celui, dont nous parlons ici.

Au pied de cet affreux saut on voit la Riviere de Niagara, qui n'a qu'un demi quart de lieüe de largeur. Mais elle est fort profonde en de certains endroits. Elle est même si rapide au dessus du grand Saut, qu'elle entraîne violemment toutes les bestes sauvages, qui la veulent traverser pour aller pasturer



empêcher l'exécution de ce dessein, non pas tant par les Anglois & les Hollandois, que par les habitans même du Canada, dont plusieurs tachoient de traverser nôtre Découverte, on se contenta d'y bastir une maison à l'Est, dans l'embouchure de la Riviere de Niagara, où l'endroit est naturellement de défense. A costé de cette maison il y a un fort beau Havre, dans lequel on peut retirer des vaisseaux en assurance. On les peut aisément tirer à terre par le moien d'un Cabestan. Au reste on pêche en cet endroit une quantité prodigieuse de poissons blancs, d'Eturgeons, & de plusieurs autres especes, qui sont d'une saveur, & d'une bonté admirable. On en pourroit fournir une des plus grandes villes de l'Europe dans les saisons propres à la pêche.

CHAPITRE VIII.

Description du Lac Erié.

LEs Iroquois ont nommé ce Lac E-rié Tejocharontiong. Il s'étend de l'Orient à l'Occident, & peut avoir environ cent quarante lieües de longueur. Aucun Européen n'en a fait le tour. Il n'y a que ceux, qui ont travaillé à cette Découverte & moi, qui en avons consideré une grande partie. Nous étions sur un Vaisseau de soixante tonneaux, que nous avions fait faire expres à deux lieües au dessus du grand Saut de Niagara, comme nous le dirons plus au long dans la suite.

Ce Lac Erié, ou Tejocharontiong dans sa partie meridionale contient autant d'espace, que le Roiaume de France. Par le moien d'une grande Isle il forme deux Canaux, & par des Islets il se jette pendant le cours de quatorze lieües dans le Lac Ontario ou Fronte-

nac, & c'eſt ce que l'on appelle la Riviere de Niagara.

Entre ce Lac Erié, & le Lac Huron il y a un autre Détroit de trente lieües de longueur, qui eſt preſque par tout d'une même largeur. Dans le milieu ce Détroit s'élargit par un Lac plus petit que les autres, & qui eſt d'une figure circulaire de ſix lieües de diametre, ſelon l'obſervation de nôtre Pilote nommé Lucas. Nous donnâmes le nom de ſainte Claire à ce Lac. Les Iroquois, qui y paſſent ſouvent en allant à la guerre, l'ont nommé Otſi Keta. La terre & le pays, qui ſont à l'entour de cet agreable & charmant Détroit, ſont de tres-belles campagnes, comme nous le verrons dans la ſuite. Au reſte ces diverſes Rivieres nommées ainſi diverſeſement ſont la continuation du grand Fleuve de St. Laurent. Ce Lac de Sainte Claire eſt ovale dans le milieu, & eſt formé par ce Fleuve.

CHAPITRE IX.

Description du Lac Huron.

LE Lac Huron eſt ainſi nommé par les peuples du Canada, par ce que les Sauvages Hurons, qui l'habitoient, avoient leurs cheveux bruſlez de telle maniere, que leur tête reſſembloit à une hure de ſanglier. Ces Barbares nomment ce Lac Karegnondy. Les Hurons ont autrefois demeuré prés de ce Lac. Mais ils ont été preſque tout défaits par les Iroquois.

Le circuit de ce Lac peut avoir ſept cens lieües ſur deux cens de longueur. Mais ſa largeur eſt inégale. A l'Oüeſt il contient pluſieurs Iſles aſſez grandes du côté de ſon embouchure. Il eſt navigable par tout.

Il y a entre ce Lac & celui des Illinois un ſecond Détroit, qui ſe décharge dans celui-ci, & qui à une grande lieüe de large, & trois de long. Il court à l'Oüeſt-Nord-Oüeſt.

Il y a un troisiéme Détroit ou Canal entre le Lac Superieur, qui se décharge dans celui des Hurons, & ce Canal à cinq lieües d'ouverture & quinze lieües de longueur. Il est entrecoupé de plusieurs Isles, & il se rétrécit peu a peu jusqu'au Saut de Sainte Marie. C'est un rapide plein de rochers, par lequel les eaux du Lac Superieur, qui sont trés-abondantes, se déchargent & se précipitent d'une maniere fort violente. On ne laisse pas d'y monter d'un côté en Canot, pourveu qu'on perche fortement. Mais il est plus seur de porter le Canot, & les marchandises, que les Canadiens y meinent pour les troquer avec les Sauvages, qui sont au Nord de ce Lac Superieur. On appelle ce Saut de Sainte Marie Missilimakinak. Il est à l'embouchure du Lac Superieur, & se décharge en partie dans l'embouchure du Lac des Illinois vers la grande Baye des Puants, comme nous le dirons dans le Rélation, que nous ferons de nôtre retour des Issati.

CHAPITRE X.

Description du Lac nommé par les Sauvages Illinoüack, & par nous Illinois.

LE Lac des Illinois signifie dans la langue de ces Barbares, le Lac des Hommes. Ce mot Illinois signifie un homme fait, qui est dans la perfection de son âge & de sa vigueur. Il est situé à l'Occident du Lac Huron au Nord & au Sud. Il a six vingt ou cent trente lieües de longeur, & quarante de largeur. Il contient environ quatre cens lieües de circuit. Ce Lac des Illinois s'appelle dans la langue des Miamis Mischigonong, c'est à dire grand Lac. Il s'étend du Nord au Sud, & se decharge dans le Lac Huron du côté du Midi. Il n'est qu'à quinze ou seize lieües, ou environ du Lac Superieur. Sa source tend vers une Riviere, que les Iroquois appellent Hohio, & où la Riviere des Mia-

mis se decharge dans ce même Lac.

Il est navigable par tout, & du costé de l'Oüest il y a une fort grande Baye nommée la Baye des Puans, par ce que ces Sauvages, qui s'y sont retirez, ont quitté certaines eaux puantes situées vers la Mer, ou ils demeuroient, & sont venus habiter prés de cette Baye formée par le Lac des Illinois.

CHAPITRE XI.

Courte Description du Lac Superieur.

LE Lac Superieur s'étend de l'Est à l'Oüest. Il doit avoir plus de cent cinquante lieües de longueur, soixante de largeur, & environ cinq cens de circuit. Nous ne l'avons jamais traversé en barque, comme nous avons fait les autres dont, j'ai parlé jusques à present. Mais nous en avons visité les plus gran-

des hauteurs. Ce Lac paroit ſembla-ble à l'Ocean, en ce qu'il n'a n'y fond n'y rive.

Je ne parle point ici d'un grand nombre de Rivieres, qui ſe dechargent dans ce Lac prodigieux. C'eſt ce Lac avec celui des Illinois, & toutes les Rivieres, qui ſe déchargent dans l'une & dans l'autre, qui font la ſource du grand Fleuve de St. Laurent, lequel ſe rend dans l'Ocean à l'Iſle percée vers le grand Banc de Terre neuve. Nous avons voiagé ſur ce grand Fleuve dernier pendant ſix cens lieües ou environ, depuis ſon embouchure juſqu'a ſa ſource.

J'ay déja remarqué, qu'on peut appeller tous ces grands Lacs des Mers douces· Ils abondent extrémement en poiſſons blancs plus grands que des carpes, qui ſont d'une bonté extraordinaire. On y peſche á vingt ou trente braſſes d'eau des Truites Saumonnées de cinquante ou ſoixante livres peſant. On pourroit bâtir à côté de ces Lacs une infinité de belles villes ; qui auroient communication les unes avec

les autres par une navigation de plns de cinq cens lieües, & par un commerce inconcevable, qui s'y feroit. Les terres, qu'on y defricheroit, seroient sans doute tres-fertiles, si elles étoient cultivées par des Européens. Ceux qui concevront la grandeur & la beauté de ces Lacs, ou Mers douces, pourront comprendre par le moien de nôtre Carte, qu'elle est la route, que nous suivions pour faire nôtre grande Découverte.

CHAPITRE XII.

Quel est le Genie regnant du Canada.

LEs Espagnols ont fait la premiere Découverte du Canada. Ayant mis pied à terre, ils n'y trouverent rien de considerable. Cette raison les obligea d'abandonner ce pays, qu'ils appellerent, Il Capo di Nada, c'est à dire

re le Cap de rien, d'ou eſt venu par corruption le nom de Canada, qu'on lui donne dans toutes les Cartes.

Depuis que je ſuis ſorti de ce Pays-là, j'ay appris, que les choſes y ſont à peu prés au même état, que quand j'y demeurois. Ceux, qui gouvernent le Canada, y ſont portez d'un eſprit, qui fait gemir en ſecret devant Dieu ceux, qui ne peuvent pas entrer dans leurs veües. Les perſonnes de probité, qui ont du zele, & de l'attachement à la Religion, n'y trouvent rien moins, que ce qu'ils y vont chercher. On y trouve au contraire des rebuts, que la pureté de leurs intentions n'y avoit pas attendus. On y va dans le deſſein d'y ſacrifier ſon repos & ſa vie, au ſecours temporel & ſpirituel d'une Egliſe naiſſante. Mais on n'y trouve que le Sacrifice de ſa réputation, & de ſon honneur. On y croit vivre en paix dans une parfaite concorde. On n'y trouve que des chagrins, des diviſions, & des troubles. On n'y recueille que des Croix & des perſécutions, pour peu

qu'on ne donne pas dans le ſens de deux ou de trois perſonnes, qui ſont les Genies dominans du Pays. On y paroit fort éloigné de nôtre ſincerité Flamande, de cette candeur, & de cette droiture de cœur, qui font le vrai caractére du Chrétien, & que l'on voit regner par tout ailleurs.

Mais ſans décendre ici dans le detail, dont je laiſſe le jugement à Dieu, je diray, que nous, qui ſommes Flamands de naiſſance, ne nous ſommes rendus dans le Canada, que par un pur eſprit de Sacrifice, ayant renoncé à nôtre Patrie même, apres avoir tout quitté pour embraſſer la profeſſion religieuſe. Cependant nous avons été bien ſurpris en arrivant dans ce Pays-là, de trouver, que cette franchiſe, & certe droiture de cœur n'y ſont pas bien receües. Il y a un petit nombre de gens, à qui tout fait ombrage, & qui ne reviennent jamais des premieres impreſſions, qu'ils ont receües.

Quelque docilité, & quelque complaiſance, que l'on ait, on paſſe toujours

jours dans leur esprit pour être d'une humeur turbulente, quand on n'est pas tout à fait de leur avis, & qu'on tâche de leur faire entendre raison par de sages & douces remontrances. Cette conduite est peu Chrétienne, & n'a sans doute point d'autre veüe qu'un interest purement temporel. C'est ce qui m'a souvent obligé de dire à trois Religieux Flamands, que j'avois attirez avec moy en Canada, qu'il valoit mieux pour nous, qui avions quitté tous nos biens pour embrasser la pauvreté de la vie Religieuse, que nous allassions dans des Missions étrangeres pour y faire pénitence, & pour y travailler parmi des Barbares à la propagation du Regne de nôtre Seigneur Jesus-Christ.

La Providence seconda mes bonnes intentions. Le Reverend Pere Germain Allart Recollet qui est mort depuis Eveque de Vence en Provence, m'envoia des patentes pour me rendre dans la Découverte, que je m'en vais décrire cy-apres.

CHAPITRE XIII.

Description du premier embarquement en Canot à Quebec, Capitale du Canada pour nous rendre au Sud-oüest de la Nouvelle France ou Canada.

JE demeuray environ deux ans & demi au Fort de Katarockoüy ou Frontenac, & j'achevay d'y faire bâtir une Maison de Mission avec le Pere Luc Buisset. Cela nous engagea dans les travaux, qui sont inséparables de nouveaux établissemens.

Nous décendîmes en Canot le Fleuve de St. Laurent, & apres une navigation de six vingt lieües, nous nous rendîmes à Quebec dans nôtre Convent des Recollects de nôtre Dame des Anges pour y faire la retraite, & me disposer saintement à commencer nos Découvertes.

J'avoüerai franchement ici, que quand je

je considerois attentivement au pied de la Croix cette importante Mission par les seules veües de la raison naturelle, & que je la mesurois aux forces humaines, elle me paroissoit terrible, & tout ensemble temeraire & inconsiderée. Mais quand je la regardois en Dieu, & que je l'envisageois comme un effet de sa bonté, qui me choisissoit pour ce grand ouvrage, & comme un commandement, qu'il m'addressoit par la bouche de mes Superieurs, qui sont les Organes, & les interpretes de sa Volonté à mon egard, je me sentois d'abord interieurement consolé, & encouragé même à entreprendre cette Découverte avec toute la fidelité, & avec toute la constance possible.

Je m'assurois, que puis que c'estoit l'œuvre de Dieu d'éclairer le cœur de ces Barbares, ausquels on m'envoioit annonçer son Saint Nom, il lui seroit aisé, s'il le vouloit, de le faire par un foible organe comme moy, de même que par les plus grands personnages du Monde.

M'estant ainsi preparé au voiage de ma Mission, & voiant, que tous ceux, qui devoient venir de l'Europe pour cette Dêcouverte, estoient arrivez, que le Pilote, les Matelots, & les Charpentiers de Vaisseaux estoient prests, que d'ailleurs les armes, les marchandises, & les Agretz pour les barques, que l'on voûloit faire construire, estoient preparez, je pris dans nôtre Convent une Chapelle portative toute complette pour moy, & ensuite je receus la Benediction de Monsieur l'Evêque de Quebec avec son agrément par écrit. Je pris aussi le congé pat écrit tout de même du Sieur Comte de Frontenac. Ce Seigneur aimoit nos Recollets Flamands à cause de leur candeur, & de leur franchise. Il a même souvent donné des loüanges publiques à la generosité de nôtre entreprise, pendant que nous étions à sa table.

Nous nous embarquâmes enfin, selon la remarque, que j'en ay faite dans ma Description de la Loüisiane, dans nôtre petit Canot d'écorce de Boulleau

avec la Chapelle portative, dont j'ay parlé, une couverte, & une natte de joncs, qui devoit nous ſervir de lit & de Matelat. Voila tout ce qui compoſoit nôtre équippage. On nous laiſſa ainſi partir les premiers afin d'obliger nôtre monde d'expedier leurs affaires. Les habitans du Canada, qui ſont des deux coſtez du Fleuve de St. Laurens entre Quebec & Monréal, me priérent de faire l'Office parmi eux, & de leur adminiſtrer les Sacremens. Ils ne pouvoient aſſiſter au Service divin, que cinq ou ſix fois l'année, par ce qu'il n'y avoit que quatre Miſſionnaires dans l'étendüe de cinquante lieües de Pays.

Je baptiſay un enfant au lieu nommé S. Hour, dont je donnay connoiſſance au Miſſionnaire, qui eſtoit abſent, apres quoi nous continuâmes nôtre route. Nous paſſâmes à Harpentinie: le Seigneur du lieu, qui eſt des plus anciennes Familles du Canada, m'auroit donné un de ſes fils avec moy pour le voiage. Mais le Canot eſtoit

trop petit pour quatre hommes. Nous nous rendîmes ensuite aux trois Rivieres, qui est une ville fermée seulement de palissades, à trente lieües plus haut que Quebec.

Nous n'y trouvâmes point le Pere Sixte, Missionnaire Récollet. Il étoit allé en Mission. Les habitans me prierent donc d'y faire la Predication, & le Service le prémier d'Octobre. Le lendemain le Sieur Bonivet Lieutenant General de la Justice de cette ville me vint conduire jusques à une lieüe de là en remontant le Fleuve de Saint Laurens. Au reste on rencontre souvent des obstacles impréveus dans les plus loüables entreprises. En arrivant à Monréal on me débaucha nos deux Canoteurs. Cela m'obligea de me prévaloîr de l'offre, que deux autres me firent de me prendre avec eux dans leur foible bâtiment, C'est ainsi, que ceux, qui portoient envie à nôtre entreprise, commençoient deja à s'y opposer, & qu'ils tachoient de traverser la plus belle, & la plus celebre Découverte,

verte, qui ait été faite dans ce Siécle dans le Nouveau Monde.

En remontant le Fleuve nous remarquâmes qu'au dessus de l'Isle de Monréal, qui a vingt cinq lieües de circuit, en passant le Lac de St. Louis, le Fleuve de St. Laurent se partage comme en deux branches. L'une conduit à l'ancien Pays des Hurons, aux Outaoüacts, & aux autres Nations situées vers le Nord: & l'autre meine au Pays des Iroquois. Nous remontâmes par celle-cy pendant pres de soixante lieües, & cela par des rapides & par des courans affreux au travers de plusieurs Rochers. Et là le rejaillissement des eaux gronde jour & nuit comme le tonnerre pendant trois ou quatre lieües. Cependant les Canoteurs ne laissent pas de décendre entre des pierres d'une vitesse si grande, que ceux, qui font ce chemin en descéndant, en sont tout ébloüis. Ils portent ordinairement dans leurs Canots des peaux d'Elans, & d'autres pelleteries, qu'ils troquent avec les Sauvages de ces quartiers-là.

Je ne rapporteray pas ici tous les accidens, qui nous arrivérent, & qui ſont inſéparables des grands voiages. Je dirai ſeulement, que nous arrivâmes enfin au Fort de Catarockoüy, ou de Frontenac, vers onze heures de nuit le lendemain de la Touſſains. Nos Peres Recollets Gabriel de la Ribourde, & Luc Buiſſet Miſſionnaires me receurent avec beaucoup de joye dans nôtre Maiſon de Miſſion, que nous avions fait bâtir avec tant de peine l'année précedente ſur le bord du Lac Ontario prés dudit Fort de Frontenac. Ce Fort eſt ſitué a quarante quatre degrez quelques minutes de latitude Septentrionale.

J'avois oublié de dire, que ce Lac Ontario eſt formé par le Fleuve St. Laurent, & qu'il eſt aſſez profond pour porter de grands Vaiſſeaux. On n'y trouve point de fonds à plus de ſoixante & dix braſſes d'eau Les ondes ſont agitées par les vents, qui y ſont aſſez frequens, s'élevent auſſi haut que celles de la Mer & ſont plus dangereuſes, par ce qu'elles ſont plus courtes, & qu'elles

les ſe precipitent d'avantage, qu'ainſi le Vaiſſeau obeit moins à la Lame. Il y a auſſi quelques apparences de flux, & de reflux aſſez ſenſibles. On y remarque en effet, que les eaux montent & déſcendent par de petites Marées, qui montent contre le vent, & même pendant, qu'il dure.

La pêche de ce Lac Ontario, comme nous l'avons dit des autres Lacs, y eſt tres abondante en toutes ſortes de bons poiſſons. On y prend ſur tout des Truites ſaumonées beaucoup plus groſſes, que les plus gros Saumons. Les terres d'alentour ſont extremement fertiles. C'eſt cé que l'on a reconnu par experience en pluſieurs endroits, qu'on a défrichez. La chaſſe y fournit tout ce que l'on peut ſouhaiter de bêtes fauves & de gibier. On y voit les forêts peuplées des plus beaux arbres, que l'on trouve en Europe. Il y a des pins, des Cedres, & des Epinettes qui ſont une épece de Sapins communes en ce Pays-là. On y rencontre auſſi des mines de fer, & on pourroit ſans doute

en

en découvrir de tout autre metal.

Pendant le séjour, que nous fîmes dans ce Fort de Catarockoüy en attendant tout nôtre monde, nous eûmes le temps de conferer avec nos Religieux sur les mesures, que nous devions prendre pour convertir au Seigneur Jesus des Nations aussi nombreuses, qui n'ont jamais ouï parler de l'Evangile. Aussi est il certain, que de pauvres Religieux de St. François, comme nous, denuez de tout bien temporel, & de tous moiens humains, ne pouvoient prendre trop de précautions dans une Mission si importante, à cause de la varieté des humeurs de ceux, avec qui nous devions faire ce pénible voiage. Nous avions avec nous des Flamands, des Italiens, & des Normands, qui avoient tous des interêts divers. Il nous étoit donc fort difficile d'accorder tant d'humeurs differentes, sur tout dans un voiage, comme celui, que nous extreprenions, ou les Loix ne peuvent pas être observées dans toute leur vigueur, comme dans l'Europe, où on peut porter les

les hommes au bien, & les détourner du mal par l'amour de la vertu, ou par la crainte des châtimens. Mais laiſſant toute nôtre conduite à la Providence nous nous abandonnâmes entierement à nôtre devoir, preparez à tout évenement.

Les Iroquois, que nous avions attirez prés dudit Fort de Frontenac, venoient ſouvent nous rendre viſite, & nous faiſoient des preſens de chair d'Elans & de Chevreux. En recompenſe nous leur donnions de petits couteaux, & quelques morceaux de tabac, qui nous avoient été mis en main pour ce la. Ces Barbares reflechiſſans ſur nôtre voiage, mettoient quatre doigts ſur la bouche, comme ils font ordinairement, quand ils veulent admirer quelque choſe, qu'ils ne comprennent pas. Ils nous diſoient en s'écriant, Otchitagon, Gannoron, c'eſt à dire, Pieds nuds, ce que tu vas entreprendre, eſt d'une extréme importance. Ils ajoutoient qu'a peine leurs plus vaillans guerriers peuvent ſe tirer des mains de ces

Na-

Nations, que j'entreprenois de visiter. Helas, disoient ils, nous ne te verrons plus. Peut on bien vivre, & te voir quitter des gens, à qui tu apprens tous les jours à prier le Ciel. Il est certain, que les Iroquois aiment tendrement nos Religieux de St. François, par ce qu'ils les voient vivre en commun, & qu'ils ne possedent rien en particulier.

Les vivres des Iroquois sont communs entr'eux. Les plus anciennes Femmes de leurs Cabanes en font la distribution selon l'âge des personnes de leurs familles. Ils donnent à manger à tous ceux, qui se trouvent chez eux, quand ils prennent leurs repas. Ils demeureroient plutôt un jour entier sans manger, que de laisser sortir qui que ce soit de chez eux sans leur presenter de tout ce qu'ils ont.

Le Sieur de la Salle se rendit au Fort quelque temps aprés nous. Dieu l'avoit garenti comme nous de beaucoup de dangers, qu'il avoit courus dans cette grande toute depuis Quebec jusques à ce Fort au travers du long Saut, dont

nous

nous avons parlé, & de plusieurs rapides, qu'il avoit trouvez dans son chemin. Il arriva donc enfin fort extenué. La même année il fit partir quinze de nos Canoteurs, qui nous devancérent. Ils firent semblant d'aller en Canot vers les Illinois, & vers les Nations, qui demeurent prés du fleuve, qu'on appelle en langage Illinoises, Mechasipi, c'est à dire grande Riviere. On la voit sous ce nom dans la Carte. Tout cela se faisoit pour noüer une bonne correspondance avec ces Sauvages, & pour nous y preparer les vivres, & les autres choses necessaires pour travailler à nôtre Découverte. Mais par ce qu'il y avoit de mal-honnestes gens parmi eux, ils s'arrêterent au Lac Superieur à Missilimakinak, & s'amusérent à se divertir chez les Sauvages, qui sont au Nord de ce Lac. Ils dissipérent le meilleur des marchandises, qu'ils avoient, au lieu de preparer les choses dont nous avions besoin pour construire le Vaisseau, qui nous étoit necessaire pour aller de Lac en Lac

jus-

jusques à cette Riviere de Meschasipi.

CHAPITRE XIV.

Description du second embarquement, qui se fit au Fort de Frontenac, dans un Brigantin, sur le Lac Ontario, ou de Frontenac.

LE dix huitiéme Novembre de cette année là je pris congé de nos Religieux dudit Fort, & apres bien des embrassades avec de grands témoignages décharité chrétienne & fraternelle, nous entrâmes avec seize hommes dans uu Brigantin d'environ dix tonneaux. Les vents & le froid de l'automne étant pour lors assez violens, nos hommes aprehendoient d'entrer dans un si petit bâtiment. Cela nous obligea avec le Sieur de la Motte, qui commandoit, de tenir nôtre route a la côte du Nord

de ce Lac, pour nous mettre à l'abri du Nord-Oüest, qui nous auroit jetté à la côte meridionale. La navigation fut fort difficile, & nous y essuyâmes bien des risques, & y souffrîmes même des pertes en traversant ce Lac dans une saison si avancée.

Le vingt sixiéme nôtre petit bâtiment assez bien ponté d'ailleurs se trouvant effloqué à deux grandes lieües de terre, nous fûmes obligez de nous tenir à l'Ancre pendant toute la nuit à plus de soixante brasses d'eau. Nous y fûmes en un assez grand peril. Mais enfin le vent s'étant tourné au Nord-Est nous nous rendîmes heureusement au bout du Lac Ontario, ou Skannadario, comme les Iroquois l'appellent. Nous estions assez prés d'un de leurs villages, nommé Taiaiagon situé au Nord a plus de soixante & dix lieües du Fort de Frontenac, ou de Katarockoüy.

Nous troquâmes du blé d'Inde avec les Iroquois, qui ne pouvoient assez nous admirer. Ils nous visitoient sou-

vent dans nôtre Brigantin, que nous avions placé dans une Riviere, afin d'y être en assurance. Mais avant que d'y entrer nous échouâmes par trois fois, & l'on fut obligé de mettre quatorze de nos hommes dans des Canots, & de jetter même du lest de nôtre bâtiment pour nous tirer d'affaire. Il fallut même couper à coups de haches les glaces, qui nous auroient enfermez dans la Riviere, qui se jette dans le Lac.

Le vent propre à continuer nôtre voiage étant venu à nous manquer, nous ne pûmes partir que le cinquiéme de Decembre 1678. Et par ce que de la côte du Nord, où nous estions, nous avions quinze ou seize lieües de traverse à faire pour nous rendre aux terres Meridionales, où la Riviere de Niagara est située, nous ne pûmes en faire que dix lieües. Nous jettâmes donc l'Ancre à quatre ou cinq lieües de terre, & nous fûmes agitez de gros temps toute la nuit.

Le sixiéme jour de St. Nicolas, nous entrâmes dans la belle Riviere de Niagara, dans laquelle jamais Barque pareille

reille à la nôtre n'estoit entrée. Nous chantâmes le *Te Deum*, & les prieres ordinaires en action de graces. Les Iroquois Tsonnontoüans de tout le petit village, qui est placé à l'entrée de la Riviere, prirent plus de trois cens poissons blancs, plus grands que des Carpes, qui est le poisson du meilleur goust, & le moins mal faisant, qu'il y ait au monde. Ces Barbares nous les donnerent tous, attribuans leur bonne pêche à nôtre arrivée. Ils appelloient nôtre Brigantin le grand Canot de bois.

Le Septiéme nous montâmes en Canot à deux lieües vers le haut de la Riviere pour y chercher un lieu propre à bâtir. Mais ne pouvant pas remonter plus avant en Canot, à cause des rapides trop forts, que nous rencontrions, nous fûmes à la Découverte par terre à trois lieües plus haut, & ne trouvant point de terre propre à cultiver, nous couchâmes prés d'une Riviere, qui vient de l'Oüest à une lieüe au dessus du grand Saut de Niagara, qui est comme nous avons dit, le plus grand, qui soit au

Monde. Il y avoit pour lors un pied de neige, que nous enlevâmes pour y faire du feu.

Le lendemain nous retournâmes sur nos pas, & nous apperçûmes en marchant un fort grand nombre de chevreua & des bandes de Coqs d'Inde Sauvages. L'onzieme Decembre nous dîmes en ce lieu, la premiere Messe, qui y ait jamais été dite. On mit en œuvre des Charpentiers, & d'autres gens. Le Sieur de la Motte, qui les conduisoit, ne put jamais supporter la rigeur d'une vie si pénible. Il fut donc obligé d'abandonner son dessein pour quelque temps & de retourner par un chemin d'environ deux cens lieües aux habitations du Canada.

Le 12. 13. & 14. le vent ne nous fut point assez favorable pour faire monter nôtre Brigantin aux pieds des rapides, où on avoit projetté de faire bâtir quelques maisons.

En jettant les yeux sur nôtre Carte, il est aisé de voir que cette entreprise joinre à celle du Fort de Frontenac, savoir de bâtir des maisons & un second

Fort dans cet endroit de Niagara, pouroit donner de la jalousie aux Iroquois, & même aux Anglois & aux Hollandois, qui demeurent dans leur voisinage, & qui ont un commerce ordinaire avec ces Barbares. Pour prevenir les mauvais effets que cette entreprise pouvoit causer, nous fûmes en Ambassade chez les Iroquois, comme nous le verrons au Chapitre suivant.

Le 15. on me pria de me mettre au Gouvernail de nôtre Brigantin, pendant que trois de nos hommes le tireroient par terre. Nous l'amenâmes donc enfin pres du Rocher, dont nous avons parlé, & qui est d'une hauteur prodigieuse au bout des rapides de Niagara. C'est dans cet endroit, que nous amarâmes nôtre petit Vaisseau contre terre. Le 17. on fit une Cabanne de pieus pour servir de Magazin. Le 18 & 19. la terre estant extrémement gelée, nous fûmes obligez d'y jetter de l'eau boüillante à plusieurs fois pour y faire entrer les bois. Le 20. 21. 22. & 23. nôtre barque courant risque par la dérive

ve des glaccs qui l'auroient brisée, nos Charpentiers firent un Cabestan. Le gros Cable rompit par trois fois. Mais le nommé Thomas Charpentier, natif du Pays d'Artois, ayant entouré le Vaisseau avec le Cable, nous le tirâmes à terre, & le mîmes ainsi hors du risque des glaces, qui descendoient avec violence du grand Saut de Niagara.

CHAPITRE XV.

Ambassade, que nous fûmes obligez de faire par terre aux Iroquois Tsonnontoüans.

POur ne point donner d'ombrage à ces Sauvages, qui sont les plus nombreux de toute la Nation, nous fûmes obligez de prevenir en nôtre faveur ceux du petit village de Niagara. Nous leur fîmes donc connoitre, que nous n'avions pas dessein de bâtir un Fort sur le bord de leur Riviere de Niagara.

Nous

Nous leur dîmes, qne nous y ferions dresser seulement un grand Hangar ou Magazin, pour y mettre les Marchandises, que nos gens leur avoient apportées pour leur commodité. Nous leur fîmes quelques presens pour leur faire entendre, que nous demeurerions au prés d'eux, pendant que six ou Sept d'entre nous iroient à leur grand village des Tsonnontoüans pour parler d'affaires avec leurs principaux Capitaines Iroquois.

Il estoit effectivement necessaire d'y aller pour dissiper les ombrages, que les ennemis de nôtre Découverte avoient donnez à ces Sauvages de toutes nos démarches. Comme je travaillois à la construction d'une petite Cabane d'écorce pour y faire le service divin, le Sieur de la Motte, avant que de retourner en Canada, comme je l'ay marqué cy-dessus, me prià de l'accompagner dans son Ambassade.

Je le conjurai de me laisser avec le plus grand nombre de nos hommes. Il me répondit que de seize il en prenoit sept

avec luy, que j'entendois à peu prés leur langue, que ces Barbares m'avoient entretenu plusieurs fois au Conseil, qu'ils avoient tenu au Fort de Frontenac: qu'il y alloit de la gloire de Dieu : qu'il ne pouvoit se fier à ceux, qui l'accompagnoient, & que si nôtre entreprise venoit à échoüer, on s'en prendroit indubitablement à moy. Ces raisons, & d'autres plus sécretes me determinérent à le suivre dans son voiage.

Nous marchâmes avec des Souliers à la Sauvage faits d'une peau passée toute simple, mais sans semelle, par ce que la terre estoit encore couverte de Neige. Nous traversâmes des forests pendant trente deux lieües de chemin. Nous portions nos couvertures avec nôtre petit équipage, & nous passions souvent les nuits à la belle étoile. Nous n'avions avec nous que quelques petits sacs de blé d'Inde rôti. Mais nous trouvâmes en faisant nôtre voiage des Iroquois, qui estoient à la chasse, & qui nous donnerent du Chevreüil avec quinze ou seize Ecurueils noirs, qui sont tres-bons à manger.

Aprés cinq jours de marche nous arrivâmes à Tegarondies grand village des Iroquois Tſonnontoüans. Nos Hommes eſtoient fort bien equipez d'armes & d'habits, plutôt pour ſe faire honneur à eux mêmes, que pour en faire aux Barbares. Les Sauvages nous menerent dans la Cabanne du grand Chef, où les femmes & les enfans venoient nous conſiderer. Aprés les cris faits par un Ancien pour avertir le village ſelon la coûtume de ces Barbares, les plus jeunes d'entre les Sauvages nous laverent les pieds, qu'ils nous frotérent enſuite avec de la graiſſe de bêtes fauves, & de l'Huile d'Ours.

Le lendemain, qui eſtoit le premier jour de l'an 1679. je fis la prédication aprés l'office ordinaire dans une petite Chapelle faite d'écorce d'arbre. Les Peres Garnier, & Rafeix Jeſuites y eſtoient preſens. Apres le ſervice achevé quarante deux Vieillards parurent au Conſeil avec nous. Ces Sauvages, qui ſont preſque tous d'une fort belle taille, eſtoient enveloppez dans des ma-

nieres de Robbes de Castor, ou de Loup, & quelques uns en avoient d'Ecurueils noirs avec une pipe ou Calumet à la main. Les Senateurs de Venise n'ont pas une contenance plus grave, & ne parlent peut être pas avec plus de poids que les Anciens des Iroquois.

Cette Nation est la plus cruelle, & la plus Barbare de toute l'Amerique, sur tout à l'égard de leurs Esclaves, qu'ils vont chercher à deux ou trois cens lieües de leurs Cantons; comme nous le ferons voir dans nôtre second Tome. Je dois pourtant dire, qu'ils ont de tres bonnes qualitez, & qu'ils aiment les Européens, qui leur donnent des marchandises à prix raisonnable. Ils haïssent à mort ceux, qui sont attachez à leur interest, & qui veulent s'enrichir de leurs dépoüilles de pelleteries de Castor. Ils vont les chercher à plus de cent cinquante lieües de leurs villages pour avoir en échange des marchandises des Anglois & des Hollandois. Ils aiment plus ces deux dernieres Nations, que les Canadiens, par ce qu'elles sont plus trai-

traitables, & qu'elles leur donnent leurs denrées à meilleur marché.

L'un de nos hommes, nommé Antoine Braſſart, qui ſavoit fort bien l'Iroquois, & qui ſervoit d'Interprete au Sieur de la Motte, dit à cette Aſſemblée, 1. que nous venions les viſiter pour fûmer avec eux dans leurs pipes ou Calumets. C'eſt une Ceremonie, que nous decrirons cy-apres. Aprés quoi nous jettâmes au milieu du Conſeil, des haches, des coûteaux, des Capots, & un grand Colier de porcelaine blanche & bleüe. Dans la ſuite nous continuâmes de faire des preſens à tous les points, que nous propoſions à ces Barbares, & ces preſens eſtoient à peu pres de la même valeur, que les premiers.

2. Nous les priâmes d'avertir toute leur Nation des cinq Cantons Iroquois, que nous allions faire un Navire, ou grand Canot de bois au deſſus du grand Saut de Niagara pour leur aller chercher des marchandiſes dans l'Europe par un chemin plus commode, que celui qu'on fait au travers des grands rapides du

Fleuve St. Laurent: que moiennant cela nous leur donnerions les choſes à beaucoup meilleur marché que les Anglois & les Hollandois de Baſton, & de la nouvelle Jorck. Ce pretexte eſtoit ſpecieux, & aſſez bien imaginé pour detruire les Anglois & les Hollandois de l'Amerique par le moyen de ces Barbares. Car ils ne ſouffrent les Européens, que par la crainte, qu'ils en ont, ou par le profit, qu'ils font avec eux en troquant leurs marchandiſes à prix raiſonnable.

3. Nous leur dîmes, que nous leur fournirions a la Riviere de Niagara un Forgeron, & un Armurier pour raccommoder leurs haches & leurs fuſils, par ce qu'ils n'avoient perſonne parmi eux, qui entendît ce meſtier là: que pour la commodité de toute la Nation. Nous les placerions ſur le bord du Lac Ontario à l'embouchure de la Riviere de Niagara. Nous jettâmes encore au milieu de ces Barbares ſept ou huit Capots, & des morceaux d'une belle étoffe, dont ils ſe couvrent depuis la ceinture juſqu'aux genoux, pour les attirer

tirer dans nôtre parti, & les empêcher d'écouter ceux, qui voudroient leur parler contre nous, les priant de nous avertir de tout ce qu'on pourroit leur dire à nôtre desavantage avant que d'y ajouter foi.

Nous adjoutâmes plusieurs autres raisons que nous crûmes propres à les persuader, afin de les porter à favoriser nôtre entreprise. On leur donna tant en étoffe qu'en fer plus de quatre cens Frans. Nous y joignîmes d'autres marchandises d'Europe, qui sont rares en ce Pays-là. Les meilleures raisons du monde ne sont pas écoutées en ce Pays-là, si elles ne sont accompagnées de presens.

J'oubliois de dire, qu'avant que de commencer nôtre discours au Conseil, le Sieur de la Motte fit dire aux Iroquois, qu'il ne leur parleroit pas, qu'au préalable ils n'eussent fait sortir du Conseil le Pere Garnier Jesuite, qui luy étoit suspect. Les Vieillards Iroquois le prierent de se retirer. Mais par ce que j'avois beaucoup de consideration

pour lui, je ſortis avec lui, afin qu'il n'euſt pas l'affront entier. Je lui tins donc compagnie, & je fus bien aiſe de montrer par là au Sieur de la Motte, qu'il n'avoit pas eu raiſon de me mener au Conſeil, puis qu'il avoit deſſein de faire un affront de cette nature en ma preſence à un Miſſionnaire Jeſuite, qui ne ſe trouvoit parmi ces Barbares, que pour les inſtruire des Veritez de l'Evangile. Je me diſpenſay par là de me trouver à la premiere journée des affaires, dont on vouloit traiter avec les Iroquois.

Je voiois, que le Sieur de la Motte avoit été nourri parmi des gens ennemis de tout ce qui s'appelle Religieux. Je ne doutois donc point, qu'il ne m'attribuât toutes les bevües, qu'il feroit. Mais je jugeai, qu'il valloit mieux, qu'il fût trompé plutôt que moy par les perſonnes, qui l'avoient emploié. Voila pourquoi je fus ferme dans la ſuite, & je ne voulus jamais me mêler d'aucune affaire temporelle. Les Iroquois, & toutes les autres Nations

m'ont toujours aimé à cauſe de cela. Ils m'ont toujours fourni ma ſubſiſtance, & m'ont ſoulagé dans le beſoin, par ce qu'ils me vioient desintereſſé en toutes choſes. Et en effet quand ils me faiſoient quelque preſent aprés en avoir receu de moy, je le donnois auſſi tôt à leurs enfans.

Le jour ſuivant les Iroquois repondirent article par article à nôtre diſcours & à nos preſens. Ils avoient mis de petits morceaux de bois à terre pour ſe ſouvenir, de ce qui leur avoit été dit au Conſeil precedent. A chaque réponſe, qu'ils faiſoient aux articles de nôtre harangue, celui des Iroquois, qui portoit la parole, tenoit un de ces petits morceaux de bois à la main, & aprés ſon diſcours, il poſoit au milieu de l'aſſemblée de la porcelaine noire & blanche, qu'ils ont accoutumé d'enfiler dans de petits nerfs fort minces qu'ils prenent ſur les animaux, qu'ils tuent, & qu'ils font ſecher. Aprés avoir repondu a chacun de nos articles l'un apres l'autre, dont ces petits mor-

ceaux

ceaux de bois les font ſouvenir, auſſi bien que des preſens, que nous leur avions fait, tous ces Vieillards Iroquois, aprés que le plus Ancien d'entr'eux a crié par trois fois à pleine Gorge, *Niaoüa*, c'eſt à dire, voila, qui eſt bien, je te remercie, ils crient auſſi tous de même en cadence, & d'un ton haut, qu'ils tirent de l'eſtomach, *Niaoüa.*

Mais il faut remarquer ici, que tous les Sauvages, quoi que les uns ſoient plus ruſez que les autres, penſent tous à leur intereſt. Ainſi toutes nos raiſons ne contenterent les Iroquois qu'en apparence ſeulement. Ils voioient, que les Anglois & les Hollandois leur donnoient les marchandiſes à beaucoup meilleur marché que les Canadiens François. Ils avoient donc plus d'inclination pour eux, que pour ceux que j'accompagnois.

Ces Barbares ont une extreme indifference pour toutes choſes. Cependant on paſſeroit pour mal-honneſte homme parmi eux, ſi on contrediſoit aux choſes, qui ſe diſent dans leur Con-
ſeil,

ſeil, & ſi on ne convenoit de tout, quand même on diroit les plus grandes abſurditez du monde. Ils répondent donc toujours à tous, *Niaoüa*, c'eſt a dire, tu as raiſon, mon Frere, voila, qui eſt bien.

Cependant ils n'en croient, que ce qui leur plaiſt en leur particulier. En quoi je puis dire, que tous les Sauvages, que j'ay connus, font connoître l'extreme indifference, qu'ils ont pour toutes choſes, & même pour les grandes veritez de la Religion Chrétienne. C'eſt là auſſi le plus grand obſtacle, que j'ay trouvé à leur converſion. Et en effet à moins, qu'on ne ſe rende maître abſolu de ces peuples, & qu'ils ne ſoient ſoumis dès leur enfance aux maximes de nôtre Sainte Religion, quelque choſe, qu'on leur puiſſe dire, on ne les perſuadera jamais de la verité. Ils demeureront même toujours dans leur épouvantable ignorance, ſi Dieu ne travaille interieurement à les convertir.

Pendant les derniers jours de nôtre Am-

Ambassade les Guerriers Iroquois amenérent chez eux des Esclaves, qu'ils avoient faits vers la Virginie. L'un d'entr'eux étoit Houtoüägaha, ce qui signifie en la langue Iroquoise, Bredoüilleur, ou grand parleur. L'autre étoit de la Nation des Ganniessinga, aupres desquels il y avoit des Missionnaires Recollets Anglois. Les Iroquois donnerent la vie à ce dernier. Mais pour ce qui est du premier, je crois, que les Nerons, les Domitiens, & les Maximins n'ont jamais inventé rien de si cruel, pour exercer la patience des Martyrs, que ce que les Iroquois lui firent souffrir.

Ils ont accoutumé d'en user ainsi à l'égard de tous leurs ennemis, qu'ils prennent en guerre. Ils les traitent de cette maniere fort souvent pendant un mois entier. Lorsqu'ils les ont amenez dans leurs Cantons, ils les attachent à des bois faits en forme de croix de S. André. Ils y attachent les bras & les jambes de ces mal-heureux, & les exposent aux maringoüins ou petites mouches, qui les piquent jusques à la mort.

Quand

Quand ces Eſclaves ſont arrivez chez ces peuples, les enfans leur coupent des morceaux de chair ſur leurs cuiſſes, ou ſur quelque autre endroit du corps, & aprés les avoir fait cuire ſur la braiſe, ils forcent ces pauvres Eſclaves de les manger. Les Peres & Meres de ces petits Barbares en mangent eux mêmes de rage. Ainſi ils les traitent avec une extréme cruauté, telle, qu'on n'a jamais ouï parler de rien de ſemblable. Ils donnent à boire à ces petits Anthropophages du ſang de ces malheureux Eſclaves dans de petits plats décorce, afin de les animer d'avantage à exterminer leurs ennemis.

Cette horrible cruauté nous obligea de nous retirer de la Cabanne du Chef de ces Barbares, afin de leur marquer l'horreur, que nous avions de leur inhumanité. Nous ne voulûmes plus manger avec eux, & nous retournâmes ſur nos pas au travers des forêts a la Riviere de Niagara. Voila quelle fut cette funeſte Ambaſſade.

CHA-

CHAPITRE XVI.

Description d'un Vaisseau de soixante tonneaux, que nous fîmes construire prés du Détroit du Lac Erié pendant l'hyver, & le printemps de l'an 1679.

LE quatorziéme de Janvier nous arrivâmes à nôtre Cabanne de Niagara pour nous délasser des fatigues de nôtre Ambassade. Nous n'avions que du blé d'Inde à manger. Mais heureusement pour nous la pêche des poissons blancs. dont nous avons parlé cy-devant, étoit alors en saison. Cet agreable poisson nous servit d'assaisonnement à nôtre blé d'Inde. Nous nous servions du bouillon, où ce poisson avoit cuit, au lieu de boüillon de viande. Lors qu'il est refroidi dans la marmite, il se fige, & se reduit en gelée à peu prés comme du boüillon de veau.

Le vingtiéme j'entendy du bord, ou nous

nous étions, la voix du Sieur de la Salle, qui étoit venu du Fort de Frontenac dans une grande Barque. Il nous apportoit des vivres, & tous les agrets necessaires pour le Vaisseau, que nous avions fait dessein de construire au dessus du grand Saut de Niagara à l'entrée du Lac Erié. Mais par un malheur étrange, cette Barque, qui nous amenoit des marchandises, perit par la faute de deux Pilotes, qui étoient de differens âvis sur la route, qu'ils devoient suivre. Cette Barque se brisa donc sur la côte meridionale du Lac Ontario, à dix lieües de Niagara. Les Matelots ont nommé cet endroit le Cap enragé.

On sauva pourtant les Ancres, & les Cables de cette Barque. Mais on y perdit encore des Canots décorce avec des marchandises. Ces traverses auroient souvent fait abandonner cette entreprise de la Découverte, à tout autre, qu'a ceux, qui en avoient formé le genereux dessein.

Le Sieur de la Salle nous aprit, qu'il

avoit

avoit été chez les Iroquois Tſonnontoüans avant la perte de ſa Barque, & qu'il avoit ſi biens ſeu les gagner, qu'ils lui avoient parlé avec éloge de nôtre Ambaſſade, que je viens de rapporter, & qu'ils avoient même conſenti à l'execution de toute nôtre entrepriſe. Ce grand concert dura quelque temps.

Cependant par ce que certaines gens traverſoient nôtre deſſein de tout leur poſſible, on inſinua encore des ſentimens de jalouſie aux Iroquois. Le Fort que l'on bâtiſſoit a Niagara, commençoit à s'avançer. Mais on fit tant en ſecret, que ce Fort devint ſuſpect à ces Barbares. Il fallut donc en arrêter la conſtruction pour un temps, & on ſe contenta d'y faire une habitation entourée de paliſſades.

Le vingt deuxiéme nous nous rendîmes à deux lieües au deſſus du grand Saut de Niagara. On y dreſſa un Chantier pour la conſtruction du Vaiſſeau, dont nous avions beſoin pour nôtre Voiage. Nous ne pouvions bâtir dans un lieu plus commode, qu'aupres d'une

Riviere, qui descendoit dans le Détroit, qui est entre le Lac Erié, & le grand Saut. Dans toutes ces allées & venües j'avois toujours ma Chapelle portative sur mes épaules.

Le vingt sixiéme la Quille du Vaisseau, & d'autres piéces étant prêtes, le Sieur de la Salle m'envoya le nommé Maître Moyse Charpentier pour me prier d'y mettre la premiere cheville. Mais la modestie de ma profession Religieuse m'obligea de refuser cet honneur. Il promit donc dix Louis d'or pour cette premiere cheville afin d'animer le Maître Charpentier à avancer le Bâtiment.

Pendant tout l'hyver, qui n'est pas de la moitié si rude en ce Pays-là qu'en Canada, nous fimes bâtir des Cabannes décorce d'arbre par l'un des deux Sauvages de la Nation du loup, qui s'étoient donnez à nous pour la chasse des bêtes fauves. J'avois une Cabanne particuliere pour celebrer le divin Office les jours de Festes, & des Dimanches. Plusieurs de nos hommes savoient le Chant Gregorien, & les autres en avoient quelque routine. Le

Le Sieur de la Salle laissa pour Commandant à nôtre chantier le nommé Tonti Italien de naissance, qui étoit venu en France apres la Révolution de Naples, à laquelle son Pere avoit eu part. Ayant des affaires pressantes il s'en retourna au Fort de Frontenac, & je le conduisis jusques sur le bord du Lac Ontario à l'embouchure de la Riviere de Niagara. Estant là il fit semblant seulement de marquer une maison pour le Forgeron qu'on avoit promis pour la commodité des Iroquois. Ainsi ce n'est pas sans sujet, que ces Barbares ne crurent, que ce qu'ils voulurent de l'Ambassade du Sieur de la Motte.

Au reste le Sieur de la Salle entreprit son voiage a pied au travers des neiges, & fit ainsi plus de quatre vingt lieües à pied. Il n'avoit pour sa nourriture qu'un petit Sac de blé rôti, qui même lui manqua à deux journées du Fort. Cependant il ne laissa pas d'y arriver heureusement avec deux hommes & un chien, qui trainoit son petit équipage sur la glace.

En retournant à nôtre Chantier nous apprîmes, que la plus part des Iroquois étoient allez à la guerre au de là du Lac Erié pendant la construction de nôtre Vaisseau. Quoi que ceux d'entre ces Barbares, qui estoient restez, fussent moins insolens à cause de leur petit nombre, ils ne laissoient pas de venir souvent à nôtre Chantier, & de temoigner le mecontentement, qu'ils avoient, de ce que nous faisions. Quelque temps aprés l'un d'entr'eux contrefaisant l'ivrogne voulut tuer nôtre Forgeron. Mais la resistance, que lui fit le Forgeron lui même, nommé la Forge, tenant une barre de fer toute rouge l'arrêta; & d'ailleurs la reprimande, que je fis à ce seditieux, l'obligea de se retirer. Quelques jours aprés une femme Barbare nous avertit, que les Tsonnontoüans vouloient mettre le feu à nôtre Vaisseau sur le Chantier. Et ils l'auroient executé sans doute, si on n'y eût fait une garde fort exacte.

Ces frequentes alarmes, la crainte de manquer de vivres aprés la perte de

la grande Barque du Fort de Frontenac, & le refus, que les Tsonnontoüans nous firent de nous donner du blé d'Inde en payant, étonnerent nos Charpentiers. Ils étoient debauchez d'ailleurs par un malheureux, qui avoit tenté plusieurs fois de deserter par la Nouvelle Jorck dans l'endroit, qui est habité par les Hollandois, lesquels ont succedé aux Suedois. Ce malhoneête homme auroit indubitablement debauché nos Ouvriers, si je ne les eusse rassurez par les exhortations, que je leur faisois aux jours de Feste & de Dimanche aprés le service Divin. Je leur representois, que nôtre entreprise regardoit uniquement la gloire de Dieu, & le bien de quelques Colonies Chrêtiennes. Ainsi je les excitois à travailler avec plus de diligence, afin de nous delivrer de toutes ces inquietudes.

D'ailleurs les deux Sauvages de la Nation du Loup, que nous avions engagez à nôtre service, alloient à la chasse, & nous fournissoient du Chevreüil & d'autres bestes fauves pour nôtre subsisten-

ſiſtence. Cela faiſoit reprendre courage à nos Artiſans, qui s'appliquoient à leur ouvrage avec plus d'aſſiduité. Nôtre Vaiſſeau fût donc bientôt en état d'être lancé à l'eau. Ce qui fût fait aprés l'avoir benit ſelon l'uſage de nôtre EgliſeRomaine. Nous nous preſſâmes de le mettre à flot, quoy qu'il ne fût pas tout à fait achevé, afin que nous puſſions le garantir du feu, dont il eſtoit menacé.

Ce Vaiſſeau fût nommé le Griffon par alluſion aux Armes de Monſieur le Comte de Frontenac, qui ont deux Griffons pour appui. De plus le Sieur de la Salle avoit ſouvent dit de ce Vaiſſeau, qu'il vouloit faire voler le Griffon par deſſus les Corbeaux. On tira trois coups de Canon, & nous Chantâmes enſuite le *Te Deum*, qui fût ſuivy de pluſieurs cris de joye.

Les Iroquois, qui étoient venus par hazard à cette ceremonie, eurent part à nôtre joye & furent les têmoins de cette rejouiſſance. On leur donna de l'eau de vie à boire, auſſi bien qu'à

tous les hommes de nôtre équipage, qui attachérent leurs branſles ſous le pont du Vaiſſeau pour y dormir en plus grande ſeureté. Nous quitâmes alors nos Cabanes d'écorce pour nous loger dans ce bâtiment, où nous étions à couvert des inſultes des Sauvages.

Les Iroquois étant de retour de la chaſſe des Caſtors furent extremement ſurpris de voir nôtre Navire. Ils diſoient, que nous étions des Otkon, c'eſt à dire dans leur langage des Eſprits perçans. Ils ne pouvoient comprendre, que nous euſſions bâti un ſi grand Vaiſſeau en ſi peu de temps, quoi qu'au fond il ne fût que de ſoixante Tonneaux. On pouvoit le nommer un Fort ambulant. Et en effet il faiſoit trembler tous les Sauvages, qui demeurent dans l'étendue de plus de cinq cens lieües de Pays, ſur des Rivieres, & ſur ces grands Lacs, dont nous avons parlé.

Cependant les meilleurs deſſeins des hommes ſont ſouvent traverſez par des accidens impréveus, & Dieu le permet

ainſi pour les éprouver. Un de nos hommes m'avertit en ſecret, que le Sieur de Tonti prenoit ombrage, de ce que je faiſois un journal, de tout ce qui ſe paſſoit de conſiderable, & qu'il avoit deſſein de s'en ſaiſir. Cela m'obligea de me tenir ſur mes gardes, & de prendre toutes les juſtes precautions pour empêcher, qu'on ne me prît mes obſervations. Je ſouhaitois de retenir nos gens dans le devoir, & de les occuper à tous les exercices de la devotion, afin de prevenir le deſordre, & de travailler par là à l'execution de nôtre grand deſſein.

Cependant on répandoit un facheux bruit contre nous dans le Canada. On diſoit, que nous nous embarquions dans une entrepriſe temeraire, dont nous ne reviendrions jamais. Cela joint aux difficultez, que nous trouvions de toutes parts, dans le tranſport des agrets, dans le Voiage même, que nous entreprenions en un Pays inconnu au travers de pluſieurs Lacs, & de pluſieurs Rivieres, où perſonne n'avoit jamais été, &

dans les oppositions des Iroquois, me causoient une peine extréme. Ces discours souleverent les Créanciers du Sieur de la Salle, lesquels sans l'avoir ouï, & sans attendre son rotour du Fort de Frontenac, où il avoit passé l'hyver, pendant que nous y faisions construire nôtre Vaisseau, firent saisir tous les effets, qu'il avoit en Canada. Cependant le seul Fort de Frontenac, dont il étoit proprietaire, montoit deux fois plus haut que ses debtes. Mais voiant ce malheur sans remede, & qu'on n'avoit point d'autre dessein que de nous faire abandonner nôtre entreprise, dont on avoit fait les preparatifs avec tant de peine, & de dépense, nous nous affermîmes dans nôtre premiere pensée, resolus d'attendre patiemment les occasions que la Providence nous fourniroit de continuer nôtre grand dessein.

Cependant je me rendis en Canot d'écorce avec un de nos Sauvages chasseurs à l'embouchure du Lac Erié. Je montay deux fois le grand courant à la perche. Je sonday l'entrée du Lac.

Je ne le trouvay pas insurmontable à la voile, comme on me l'avoit faussement assuré. Je vis, qu'à la faveur d'un vent de Nord, ou Nord-Oüest passablement bon, nôtre Vaisseau pourroit entrer dans ce Lac Erié, & voiager ensuite dans toute son étenduë, pourveu qu'on fît force de voiles, & que d'ailleurs on mît quelques hommes à terre pour hâler au col en remontant.

CHAPITRE XVII.

Retour de l'Autheur au Fort de Frontenac.

AVant que de continuer nôtre Découverte je fus obligé de retourner au Fort de Frontenac pour y prendre deux de nos Religieux, afin qu'ils m'aidassent à faire le service. Je laissai nôtre Vaisseau sur deux Ancres à prés d'une lieu & demie du Lac Erié dans le Détroit, qui est entre le grand Saut,

& ce Lac. Le Sieur de Charon Canadien ſouhaita de retourner avec moi pour eviter les mauvais traitemens, que le Sieur de Tonti lui faiſoit ſans ceſſe. Cet homme ne pouvoit ſouffrir les Sujets du Roi d'Eſpagne. Il avoit eu part á la revolte de Naples auſſi bien que ſon Pere.

Nous nous embarquâmes ledit Charon & moy avec un Sauvage dans un Canot. Nous décendîmes le Détroit vers le grand Saut, ou nous fîmes le portage de nôtre Canot juſques au grand Rocher, dont nous avons parlé. Nous nous rembarquames au pied de ce Rocher, & nous décendîmes juſques à l'embouchure du Lac Ontario. Nous y trouvâmes la Barque, ou Brigantin, dont nous avons parlé, que le Sieur de la Foreſt nous avoit amené du Fort de Frontenac.

Aprés quelques jours, que le dit Sieur de la Foreſt employa dans la traite avec les Sauvages, nous nous embarquâmes ſur le Brigantin ayant avec nous quinze ou ſeize femmes Sauvages, qui ſe ſer-

ſervirent de cette occaſion pour eviter de faire quarante lieües de chemin par terre. Comme elles n'étoient pas accoutumées a voiager de cette maniere, le branle du Vaiſſeau leur cauſa de grands maux d'eſtomach, qui nous apportérent une étrange puanteur dans le Vaiſſeau. Mais enfin nous arrivâmes à la Riviere de Aoüeguen, où le Sieur de la Foreſt troqua de l'eau de vie contre des peaux de Caſtors. Ce commerce de boiſſons fortes ne m'eſtoit pas fort agreable. Pour peu que les Sauvages en goûtent, ils ſont plus à craindre que des enragez.

Aprés la traite nous paſſâmes de la côte Meridionale de ce Lac à la Septentrionale, & par ce que le vent étoit favorable, nous paſſâmes en fort peu de temps le village, qui eſt à l'autre bord de Keuté, & de Ganneouſſe. Mais lors que nous approchions du Fort de Frontenac, le vent nous manqua. Le calme donc m'obligea de me mettre dans un Canot avec deux petits Sauvages. Nous mîmes pied à terre dans

l'Isle de Goilans. Ce sont de certains Oiseaux de Mer, qui sont en grand nombre dans cette Isle. Nous y trouvâmes quantité d'œufs de ces Oiseaux sur le sable, où le soleil les fait éclorre. J'en emportay quatre paniers avec moy, qui furent trouvez tres bons en Aumelettes. Nos Missionnaires Recollets me receurent avec joye. Ils étoient quatre, savoir les Peres Gabriel de la Ribourde, Luc Buisset, Zenobe Mambré, & Milithon Watteau, originaires de plusieurs Provinces des Pays-bas espagnols.

Ils me firent connoitre, qu'ils savoient, que j'avois beaucoup souffert dans ma Mission pendant l'hyver, sur tout de la part de cet Italien, qui avoit secoüé le joug, & qui avoit deserté du service de son Prince naturel. Je dissimulay une partie, de ce qui s'étoit passé, par ce que je voulois attirer avec moy les Peres Gabriel, & Zenobe dans nôtre Découverte, D'ailleurs je savois, que le Sieur de la Salle, qui étoit alors au Fort de Frontenac, & dont je connoissois la conduite par experience, se

ser-

servoit volontiers de cette fameuse maxime, *Divide & impera*, & qu'il souhaitoit de l'insinuer entre ses gens pour en disposer plus aisément selon ses desseins. J'étois persuadé, qui si je lui faisois mes plaintes sur ces mauvais traitemens, il ne les auroit pas soufferts. Mais j'avois autant d'envie que lui de faire la Découverte de ce Nouveau Pays, & c'est ce que ledit Sieur de la Salle reçonnut en termes fort obligeans.

Ledit Sieur de la Salle; qui étoit d'un genie fort étendu, brussoit du desir de se rendre recommandable dans le monde par les Découvertes. Il m'avoit dit plusieurs fois, qu'il ne connoissoit point de Religieux plus propres que nos Recollects pour contribuer aux progréz des Nouvelles Colonies. Il avoit passé neuf ou dix ans dans un autre Ordre, dont il étoit sorti depuis avec la permission de son General, qui dans le congé, qu'il lui avoit donné par écrit pour cela, lui rend temoignage, qu'il avoit vécu parmi les Religieux de son Ordre sans donner le moindre soupçon de pê-

ché Veniel. Ce ſont les termes de l'Acte, que j'ay leu.

Il me dit donc, qu'étant parſuadé, que nous pouvions l'aider tres utilement dans ſon deſſein, il avoit reſolu de faire quelque choſe en faveur de nôtre Ordre. Il nous aſſembla donc tous quatre le 27. de Mai. 1679. & nous fit connoitre, qu'étant Gouverneur & proprietaire du Fort de Frontenac il mettroit ordre par ſon Teſtament, qu'aucun autre Ordre que le nôtre ne pût s'établir prés dudit Fort. Il marqua des bornes prés de la maiſon, que j'avois fait bâtir. Il planta des piquets pour le Cimetiere. Il créa même un Notaire public, nommé la Métérie qui a été le premier, qui a dreſſé un Contract au dit Fort de Frontenac, & cet homme dreſſa un acte, par lequel le dit Sieur de la Salle donnoit à nôtre Ordre la proprieté de dix huit Arpens de terre prés dudit Fort ſur le bord du Lac Ontario, & quatre vingt ou cent Arpens à défricher dans la profondeur du bois prochain; Ce que nous accep-

ptâmes pour nôtre Ordre, & en ſignâmes l'acte quatre, que nous étions.

Cela étant fait, il pria nos Religieux, qui devoient venir avec moy de ſe tenir prefts, & en attendant le temps favorable pour partir, par ce qu'il nous falloit un vent Nord-Oüeſt, nous eûmes le loiſir de conferer entre nous des meſures, qu'il nous falloit prendre pour cette Miſſion étrangere, que nous étions ſur le point de commencer. Nous rendîmes pluſieurs viſites aux Sauvages, que nous avions attirez prés du Fort. Leurs enfans, à qui nous avions donné quelque teinture des lettres pour apprendre à lire & à écrire, nous temoignoient le deplaiſir, que leurs parens & eux avoient de nous voir partir pour nôtre voiage, & nous aſſuroient, que ſi nous revenions bientôt, le reſte du Village de Ganneouſſe viendroit s'établir auprés de nous.

CHAPITRE XVIII.

Second embarquement du Fort de Frontenac.

PEu de temps aprés, le vent étant favorable, nous entrâmes dans le Brigantin le Pere Gabriel, le Pere Zenobe & moy. Nous arrivâmes en peu temps à la Riviere des Tsonnontoüans, qui se décharge dans le Lac Ontario. Pendant que nôtre monde alloit en traite avec les Sauvages, nous dressâmes une petite Cabanne d'écorce à demie lieüe dans le Bois pour y faire le service diuin plus commodément. Par ce moien nous nous retirâmes du tracas des Sauvages, qui venoient sans cesse, non pas tant pour visiter nôtre Brigantin, qu'ils admiroient, que pour troquer des marchandises, comme des couteaux, des fusils, de la poudre, du plomb, & sur tout de l'eau de vie, dont ils sont fort friands.

Pendant ce retardement, qui dura huict

huict jours, le Sieur de la Salle, qui étoit venu en Canot par la côte Meridionale du Lac pour se rendre aux Villages des Tsonnontoüans, leur fit quelques presens pour les attirer toujours d'avantage dans nos interests, & pour leur ôter les ombrages, que nos Ennemis secrets leur avoient donnez de nôtre entreprise. Cela nous fit perdre du temps à cause du commerce de nos gens avec les Sauvages. Et cela fut cause, que nous ne pûmes arriver à la Riviere de Niagara que le trentiéme Juillet.

Les 4. je me rendis par terre au grand Saut de Niagara avec le Sergent nommé la Fleur, & nous arrivâmes à nôtre Chantier, qui étoit à six lieües du Lac Ontario. Nous n'y trouvâmes plus le Vaisseau, qu'on y avoit construit. Deux petits Sauvages nous déroberent subtilement quelque peu de biscuit, qui nous restoit pour nôtre subsistance. Mais nous trouvâmes un Canot d'écorce à demi pourri & sans aviron, que nous racommodâmes du mieux,

que

que nous pûmes, & ajant fait un aviron à la hâte, nous risquâmes le voiage dans ce foible bâtiment, & nous arrivâmes enfin à bord de nôtre Vaisseau, qui étoit a l'Ancre à une lieüe du beau Lac Erié.

On eut de la joye de nous voir arrivez. Nous trouvâmes, que le Vaisseau étoit parfaitement bien équipé de voiles, de Mâts, & de toutes les autres choses necessaires à la Navigation. Nous y trouvâmes cinq petites pieces de Canon, dont deux étoient de Fonte, & deux ou trois Arquebuses à croc. Il y avoit un Griffon volant à l'éperon, & un Aigle au dessus. On voioit de plus, tous les ornemens ordinaires, & toutes les autres pieces, qui garnissent les Navires de guerre.

Les Iroquois, qui revenoient de la guerre avec des Esclaves, qu'ils avoient faits sur leurs Ennemis, furent extremement surpris de voir un Vaisseau de la grandeur du nôtre, semblable à un Fort ambulant au delà de leurs cinq Cantons. Ils vinrent à nôtre bord.

Ils étoient ſurpris entr'autres choſes, de ce que l'on avoit pû amener d'auſſi groſſes Ancres au travers des rapides du Fleuve de St. Laurent. Cela les obligeoit de dire ſouvent dans leur langue le mot de *Gannoron*, qui ſignifie, voila qui eſt admirable. Ces Barbares s'étonnoient ſur tout, de ce que n'ayant point veu d'apparence de Vaiſſeau en allant à la guerre, ils le voioient tout achevé à leur retour, en un lieu, où on n'en avoit jamais veu a deux cens cinquante lieües des habitations du Canada.

J'avertis alors nôtre Pilote de ne plus tenter de remonter les grands courans, qui ſont à l'embouchure du Lac Erié, juſqu'a nouvel Ordre. Nous redécendîmes le 16. & le 17. ſur le bord du Lac Ontario, & nous fîmes monter la Barque, que nous avions amené du Fort de Frontenac juſques à la groſſe Roche de la Riviere de Niagara. Nous y moüillâmes l'Ancre au pied des trois montagnes, où il faut faire le portage à cauſe du grand Saut de Niagara, qui interrompt la Navigation, comme nous avons dit. Le

Le Pere Gabriel, qui étoit âgé de ſoixante quatre Ans ſoutint les travaux de ce voiage, & monta & décendit par trois fois ces trois montagnes, qui ſont aſſez hautes, & aſſez eſcarpées dans cet endroit du portage. Nôtre Monde fit pluſieurs voiages pour porter les munitions de guerre & de bouche, & les autres agrets du Navire. Ce voiage fût aſſez pénible, parce qu'il y a deux grandes lieües de chemin à faire à châque fois. Il fallut quatre hommes pour porter la plus groſſe de nos Ancres. Mais on leur donna de l'eau de vie pour les encourager, & cela étant achevé nous nous rendîmes tous enſemble à l'embouchure du Lac Erié.

Pendant que nous étions là, le Sieur de la Salle me dit qu'il avoit appris d'un de ſes hommes, que j'avois blamé l'intrigue de quelques Eccleſiaſtiques du Canada avec les Iroquois, & leurs voiſins de la Nouvelle Jorck prés de la Nouvelle Orange. Je me tournay vers nos Religieux, à qui je dis, que ledit Sieur

Sieur de la Salle vouloit me surprendre, en m'obligeant d'invectiver contre des gens, qu'il vouloit faire passer pour des negotians : Aprés quoi baissant mon ton de voix, je finis le discours en disant, que les faux rapports, qu'on lui avoit faits, ne m'empécheroient pas d'avoir bonne opinion des gens, avec qui je voiois, qu'il avoit dessein de me broüiller, & que j'abandonnerois plutôt nôtre entreprise, que de souffrir, qu'on m'en imposât d'avantage

Cette réponse obligea le Sieur de la Salle de me dire, qu'il étoit persuadé, que ceux, qui lui avoient fait ces rapports étoient de mal-honêtes gens, & qu'il auroit soin de moy dans nôtre voiage, qu'il prendroit même mes interests par tout. A dire le vrai il craignoit, que je ne le quittasse. Il avoit même attiré le Pere Gabriel avec nous sans congé du Superieur. Ce bon vieillard s'étoit fié à une lettre de pur compliment, que le Commissaire Provincial du Canada, nommé le Pere Valentin le Roux, avoit écrit au dit Sieur de la Salle,

Salle, & par laquelle il lui disoit, qu'il ne lui pouvoit rien refuser. Cependant ce Commissaire Provincial crut, que ce Religieux ne partiroit point sans congé par écrit. Pour cet effet il vint en Canot au Fort de Frontenac. Mais il n'y trouva plus le Pere Gabriel, qui étoit déja parti pour Niagara sur la parole du Sieur de la Salle.

Du depuis le Pere Commissaire à envoyé une obedience à ce bon Religieux, laquelle le Sieur de la Salle avoit extorquée de lui. Cependant il craignoit avec raison, qu'on ne lui reprochât d'avoir exposé un homme de cet âge à une entreprise aussi pénible & aussi dangereuse, comme l'evenement aussi l'a fait voir, selon que nous le dirons cy-apres.

Le Sieur de la Salle ayant appris, que j'étois allé avec ledit Pere Gabriel pour visiter le grand Saut de Niagara, il nous y vint trouver avec quelques rafraichissemens afin de m'appaiser, & d'empêcher mon retour en Canada, parce qu'il avoit dessein de m'engager

à faire le voiage avec lui. Il n'eut pas beaucoup de peine à m'adoucir, par ce que j'avois autant d'envie que lui de faire cette Découverte. Ainsi nous nous rendîmes ensemble au commencement du mois d'Aoust 1679. au lieu, où nôtre Vaisseau étoit prêst à faire Voile.

CHAPITRE XIX.

Description du troisiéme embarquement pour nôtre Découverte à l'embouchure du Lac Erié, ou Erigé.

NOus avons remarqué cy devant, que les Espagnols ont été les premiers, qui ont découvert le Canada, & que nos Religieux ont été les premiers, qui s'y sont rendus avec les Colonies Françoises. Ces bons Peres étoient grands amis des Sauvages Hurons, qui leur avoient appris, que les Iro-

Iroquois alloient souvent en guerre au de là de la Virginie, ou Nouvelle Suede prés d'un Lac, qu'ils appelloient Erigé, ou Erié, qui signifie le Chat, ou Nation du Chât. Et parce que ces Barbares ramenoient des Esclaves de cette Nation du Chat en revenant a leurs Cantons tout du long de ce Lac, les Hurons l'avoient nommé en leur langue Erigé, ou Eriké, le Lac du Chat, ce que les Canadiens en addoucissant le mot ont appellé le Lac Erié, comme nous l'avons remarqué cy-devant.

Nous avions tâché plusieurs fois de remonter les courans du Détroit pour entrer dans le Lac Erié. Mais le vent n'avoit pas encore été assez fort pour cela. Il fallut donc attendre, qu'ils nous fût favorable. Cependant le Sieur de la Salle fit travailler par nos gens à défricher quelques terres à l'Oüest du Détroit de Niagara. Nous y semâmes plusieurs herbes Potageres pour ceux, qui pourroient venir s'habituer en cet endroit, afin d'entretenir la communication des Barques pour la correspon-

dan-

dance de la Navigation de Lac en Lac. Nous trouvâmes en ce lieu là du cerfeüil ſauvage, & une quantité prodigieuſe de roquembolles, qui y viennent naturellement.

Nous laiſſâmes le Pere Melithon à l'habitation, que nous avions faite au deſſus du Saut de Niagara avec des Commis, & des gens pour travailler. Nôtre monde ſe cabanna ſur le bord de la Riviere, afin que le Vaiſſeau pût monter plus aiſément ſur le Lac. Cependant nous faiſions tous les jours le ſervice Divin ſur le Vaiſſeau, & nos gens demeuroient à terre, d'ou ils pouvoient même entendre le Sermon aux jours de Feſtes, & de Dimanches.

Le Vent de Nord-Eſt s'étant fortifié, nous nous embarquâmes au nombre de trente deux perſonnes avec deux de nos Religieux, qui nous étoient venu joindre. Le Vaiſſeau étoit bien pourveu d'armes, de vivres & de marchandiſes. Il y avoit ſept petites pieces de Canon.

Les eaux ſont extremement rapides dans

dans ce Détroit à l'entrée du Lac Erié. Il n'y a ni homme, ni bête ni Barque ordinaire, qui ſoit capable d'y reſiſter. Il n'eſt donc preſque pas poſſible de remonter ce courant. Cependant nous en vinmes à bout, & nous ſurmontâmes ces violens rapides de la Riviere de Niagara par une eſpece de merveille contre l'opinion de nôtre Pilote même. Nous faiſions hâler le Vaiſſeau à la voile, quand le vent étoit aſſez fort, & dans les endroits les plus difficiles nos Matelots faiſoient des touëes, pendant que dix ou douze hommes tiroient à force par terre. Nous entrâmes ainſi heureuſement à l'entrée du Lac Erié.

Nous fîmes voile le 7. du mois d'Aoûſt de la même Année 1679. faiſant nôtre route à l'Eſt quart Sud-Oüeſt. Apres avoir chanté le *Te Deum* nous fîmes une décharge de tout le Canon, & des Arquebuſes à croc en preſence de pluſieurs guerriers Iroquois, qui ramenoient des Eſclaves de Tintonha, c'eſt à dire de la Nation des prairies.

Ce

Ce peuple est eloigné de plus quatre cens lieües de leurs Cantons. On entendoit ces Barbares crier, *Gannoron* pour marquer leur admiration.

Ceux, qui nous avoient rendu visite cy-devant, ne manquerent pas de porter la nouvelle de la grandeur de nôtre Vaisseau, dont ils avoient pris la mesure, aux Hollandois, qui demeurent à la Nouvelle Jorck. Les Iroquois ont un fort grand commerce avec eux de pelleteries, & d'autres peaux, qu'ils leur portent pour en avoir des armes à feu, & des Capots, dont ils se couvrent pendant le froid.

Au reste quoi que les Ennemis de nôtre grande Découverte eûssent fait courir le bruit à dessein de traverser nôtre entreprise, que le Lac Erié étoit rempli de battures, & de bancs de sable, qui en rendoient la Navigation impossible, nous ne laissâmes pourtant pas en sondant de temps en temps de faire plus de vingt lieües pendant l'obscurité de la nuit. Le 8. le vent favorable nous fît faire environ quarante cinq lieües de

chemin, & nous vîmes presque toujours les deux terres distantes entre l'Est & l'Oüest d'environ 15. ou 16. lieües de largeur. La plus belle Navigation du monde est à l'Oüest de ce Lac Erié. Il y a trois Caps, ou grandes pointes de terre, qui avancent dans le Lac. Nous parâmes le premier, qui est le plus grand, & nous le nommâmes du nom de Saint François.

Le 9. nous parâmes les deux autres Caps, ou pointes de terre, qui portent au large. Nous ne vîmes aucune Isle, ni battures à l'Oüest de ce Lac. Nous apperçûmes seulement une grande Isle au Sud-Oüest, distante d'environ 7. ou 8. lieües des terres du Nord, & cette Isle fait face au Détroit, qui décend du Lac Huron.

Le 10. de grand matin nous passâmes entre la grande Isle, qui est au Sud-Oüest, & sept ou huit petites Isles, & une Islette de sable située à l'Oüest. Nous abordâmes à l'entrée du Détroit, qui se décharge du Lac Huron dans le Lac Erié.

Le 11. nous entrâmes plus avant dans l'embouchure du Détroit, & nous passâmes entre deux Islettes, qui font une perspective fort Charmante. Ce Détroit est plus beau, que celui de Niagara. Il a trente lieües de longueur, comme nous avons dit, & est large d'une lieüe presque par tout, excepté dans son milieu, qu'il s'élargit, & forme ce petit Lac, que nous avons nommé de Sainte Claire. La Navigation est bonne des deux côtez des terres, qui sont basses, & unies par tout.

L'endroit de ce Détroit est un pays tres-bien situé, & d'un Sol fort temperé. Il est Nord & Sud. On le voit bordé de vastes prairies, qui sont terminées par des côteaux pleins de vignes, d'arbres fruitiers, de bocages, & de bois de haute fûtaye. Tout cela est distribué d'espace en espace, & on diroit, que ce sont autant de lieux de plaisance, placez dans de belles campagnes. On y trouve quantité de Cerfs, de biches, de Chevreux, & d'Ours peu farouches, & tres-bons à manger,

plus delicieux que le porc frais de l'Europe. On y trouve auſſi des Poules d'Inde, & des Cignes en quantité. Les haut bans de nôtre Vaiſſeau étoient garnis de pluſieurs bêtes fauves, que nos gens avoient tuées à la Chaſſe.

Le reſte de ce Détroit eſt couvert de Foreſts de Noyers, Chataigniers, Pruniers, Poiriers, & de vignes Sauvages, dont nous fîmes un peu de vin. Il y a toutes ſortes de bois propres à bâtir. Ceux, qui auront le bonheur de poſſeder un jour les terres de cet agreable & fertile Détroit, auront de l'obligation à ceux, qui leur en ont frayé le chemin, & qui ont traverſé le Lac Erié pendant cent lieües d'une Navigation inconnue.

CHAPITRE XX.

Description de ce qui se passa pendant la traverse, que nous fîmes du Détroit, qui est entre le Lac Erié, & le Lac Huron.

J'Avois souvent proposé au Sieur de la Salle, qu'il seroit à propos de faire un établissement au Dêtroit qui est entre le Lac Erié, & le Lac Ontario, dans l'endroit où la pêche est abondante en poissons de differentes especes: Cela auroit servi à entretenir la communication des Barques, qui seroient venues du Fort de Frontenac: Et d'ailleurs on y auroit mis les Forgerons, dont on avoit parlé aux Iroquois pour le service de leurs principaux Cantons. J'ajoutois à cela, que l'on auroit attiré par ce moien la plus grande partie du commerce, en donnant les marchandises à prix raisonnable à ces Barbares:

qu'il trouveroit en cela un moien facile de s'enrichir, & que la Religion s'y établiroit par des Colonies, qui ne manqueroient pas de s'y établir.

Mais le Sieur de la Salle, ni les Canadiens, qui étoient avec lui, n'étoient pas d'humeur de se borner à un établissement de cent lieües en cent lieües. Ils me firent connoitre, qu'ils apprehendoient d'être devancez dans leur Découverte par leurs envieux. Mais dans le fond leur but étoit d'enlever toutes les pelleteries, & les peaux d'Elans, & de bêtes fauves, qui se trouvoient chez les Sauvages les plus éloignez. Et en cela ils pretendoient se faire riches en peu de temps. Tant il est vray, que l'esprit humain est d'une avidité extreme, & qu'il ne sçait jamais se borner.

Voyant, que je ne pouvois leur persuader ce premier établissement, je leur fis connoitre, que ce second Détroit devoit les tenter pour nous y établir la seconde Année de nôtre Découverte. Nous y trouvions en effet tous les avanta-

tages possibles, par ce qu'etant au milieu d'un grand nombre de Sauvages, ils viendroient tous à nous pour le commerce. D'ailleurs je leur faisois connoitre, que c'étoit là le moien d'avancer le Regne de Dieu, qui ne manqueroit pas de benir leur entreprise.

Mais tout cela ne fit aucune impression sur l'esprit du Sieur de la Salle. Et à dire le vrai de mon côté j'eusse eu de la peine à prendre ce parti, par ce qu'il eust fallu renonçer au grand dessein de nôtre Découverte. Par dessus tout cela j'esperois fortement, que nous trouverions encore de plus grands avantages dans des Pays plus éloignez, que dans le lieu, où nous nous trouvions alors.

L'entrée de ce Détroit a un courant d'une grande rapidité. Cependant il s'en falloit la moitié, qu'il fût aussi violent que celuy de Niagara. Nous le surmontâmes en faisant nôtre route au Nord, & au Nord-Est jusques au Lac Huron. Il y avoit peu de profondeur à l'entrée & à la sortie sur tout du Lac de Sainte Claire.

La decharge du Lac Huron se divise en cet endroit en plusieurs Canaux presque tous barrez par des battures de sable. On fut obligé de les sonder tous, & enfin on decouvrit un fort beau & profond, du moins de deux ou trois brasses d'eau, & au Canal au milieu qui en avoit jusques à huit, large de prés d'une lieüe par tout. Nôtre Vaisseau y fût arrêté quelques jours par le vent contraire. Cette difficulté étant surmontée il s'en trouva une plus grande à l'entrée du Lac Huron. Le vent de Nord avoit soufflé quelque temps avec assez de violence. La grande abondance d'eaux, qui vient du Lac Superieur, du Lac des Illinois, & de celui des Hurons avoit tellement augmenté le courant ordinaire, qu'il étoit presque aussi rapide que celui du Detroit de Niagara. Il fût impossible de le remonter à la voile, quoy qu'on fût aidé d'un bon vent de Sud. On fut donc obligé de mettre douze de nos hommes à terre, qui tirerent le Vaisseau pendant un demi quart d'heure, au bout duquel nous en-

entrâmes avec nôtre Vaiſſeau dans le Lac Huron. Ce fût le 23. du mois d'Aoüſt.

Nous chantâmes le *Te Deum* pour la ſeconde fois pour rendre graces du bon ſucces de nôtre Navigation juſques là. Nous trouvâmes dans ce Lac une grande Baye, où les anciens Hurons habitoient. Ils avoient été convertis à la Religion Chrêtienne par les premiers de nos Recollects, qui vinrent en Canada. Mais dans la ſuite ils ont été preſque tous détruits par les Iroquois.

CHAPITRE XXI.

Relation de nôtre Navigation ſur le Lac Huron juſques à Miſſilimakinak.

AYant ainſi heureuſement ſurmonté pluſieurs rapides affreux pendant prés de trois cens lieües de chemin depuis Quebec juſques au Lac Huron,

le même jour que nous y arrivâmes, nôtre Vaisseau fit voile tout du long de la côte Orientale avec un bon vent frais ayant le Cap au Nord quart Nord-Est. Il dura jusqu'au soir, que le vent s'étant tourné au Sud-Oüest avec beaucoup de violence on mit le Cap au Nord-Oüest, & le lendemain nous nous trouvâmes à la veüe de terre par une espece de miracle. Pendant la nuit nous avions traversé une grande Baye, qu'on appelle Sakinam, & qui a plus de trente lieües de profondeur.

Le 24. on continua de faire porter au Nord-Oüest jusqu'au soir, que le calme nous prit entre les Isles, où il n'y avoit que deux brasses d'eau tout au plus. Nous allâmes avec les basses voiles pendant une partie de la nuit chercher un moüillage. Mais nous n'en trouvâmes point, dont le fonds fût bon, & le vent commençant à souffler de l'Oüest nous fîmes mettre le Cap au Nord pour gagner le large en attendant le jour. On passa la nuit en sondant devant le Vaisseau, par ce que nous

avions

avions remarqué, que nôtre Pilote, qui étoit fort habile, mais qui n'avoit jamais fait de pareilles Navigations, étoit assez negligent à cet egard. On continua de cette maniere à veiller pendant le reste du voiage.

Le 25. le calme continua jusques à midi, & nous poursuivîmes nôtre route au Nord Oüest à la faveur d'un bon vent de Sud, qui se changea bien tôt en Sud-Oüest. A minuit on fut obligé de porter au Nord à cause d'une grande pointe, qui s'avançoit dans le Lac. Mais on l'eut à peine doublée, que nous fûmes surpris d'un furieux coup de vent, qui nous contraignit de louvoïer avec deux pacfis, & de mettre ensuite à la Cap jusqu'au jour.

Le 26. la violence du vent nous obligea de faire amener le mât de Hune, de faire amarer les vergues sur le Pont & de demeurer côte à travers. A midi les vagues demeurant trop grandes, & la mer trop rude, nous fûmes obligez de relâcher le soir par ce que nous ne trouvions point de mouillage ni d'abri. A

ce coup le Sieur de la Salle entra dans la Chambre tout épouvanté, disant, qu'il recommandoit son entreprise à Dieu. Nous avions accoutumé pendant tout le Voiage de nous mettre tous à genoux pour faire les prieres du soir & du matin, & pour chanter des Hymnes. Mais la tempête étoit si violente, que nous ne pouvions nous tenir sur le pont du Vaisseau. Ainsi dans cette extremité chacun faisoit ses devotions en particulier, comme il pouvoit. Il n'y eut que nôtre Pilote, qui ne put jamais y être porté. Il se plaignoit, que le Sieur de la Salle l'avoit amené là pour lui faire perdre la gloire, qu'il avoit acquise en tant de Navigations, dont il estoit sorti à son honneur.

Dans ce facheux temps nous priâmes le Sieur de la Salle, qui estoit nôtre Chef de faire un veu particulier, ce qu'il fit. Cependant le vent s'estant un peu diminué l'on fit mettre à la Cap toute la nuit, & nous ne derivâmes qu'une lieüe ou deux au plus.

Le 27. au matin on fit voile au

Nord-

Nord-Oüeſt, qui ſe changea le ſoir en un petit vent alizé du Sud-Eſt, à la faveur duquel nous arrivâmes le même jour à Miſſilimakinak. On y mouilla à ſix braſſes d'eau dans une anſe, où il y avoit un bon fond de terre glaiſe. Cette Anſe eſt abriée du Sud-Oüeſt juſques au Nord avec une batture de ſable, qui la couvre un peu du Nord-Oüeſt. Mais elle eſt expoſée au Sud, qui y eſt tres-violent.

Miſſilimakinak eſt une pointe de terre à l'entrée, & au Nord du 3. Détroit, par ou le Lac des Illinois ſe décharge dans celui des Hurons. Ce Détroit a une lieüe de large, & trois de long. Il court à l'Oüeſt. A quinze lieües à l'Eſt de Miſſilimakinack on voit une autre pointe, qui eſt à l'entrée du Canal, par lequel le Lac Superieur ſe décharge dans celui des Hurons. Ce Canal a cinq lieües d'ouverture, & environ quinze de longueur. Il eſt entrecoupé de pluſieurs Iſles, & ſe rétrécit peu à peu juſques au Saut de Sainte Marie, qui eſt un rapide plein de Ro-

chers, par lequel le Lac Superieur jette ses eaux en les precipitant d'une maniere violente dans ce Lac des Hurons. On ne laisse pas d'y monter d'un côté en perchant en Canot. Mais pour plus grande sureté il faut porter le Canot, & les marchandises, que l'on y méne pour traiter avec les Nations, qui sont au Nord du Lac Superieur.

Il y a des Villages de Sauvages en ces deux endroits. Ceux, qui sont établis à la pointe de terre de Missilimakinak, sont Hurons, & les autres, qui sont à cinq ou six Arpens au delà, sont nommez les Outtaoüatz. Le jour de nôtre arrivée avec le Vaisseau fût le 28. d'Aoûst. 1679. Ces Barbares fûrent tout interdits de voir un Vaisseau dans leur Pays, & le bruit du Canon les épouvanta extraordinairement.

Nous fûmes dire la Messe chez les Outtaoüatz, & pendant le service le Sieur de la Salle, qui étoit bien couvert & qui avoit un manteau d'écarlate bordé de galon dor, fit poser les armes le long de la Chapelle, que l'on

avoit couverte d'écorce d'arbres. Le Sergent y laissa un factionnaire pour les garder. Les Chefs des Outtaoüatz nous firent leurs civilitez à leur mode en sortant du service Divin. Nôtre Vaisseau le Griffon estoit à l'Ancre dans cette Anse. Nous regardions avec plaisir ce grand bâtiment, qui estoit tres-bien équipé. Il estoit entouré de cent ou six vingt Canots d'écorce, qui alloient, & qui revenoient de la pêche des poissons blancs, & des Truites de 50. ou 60. livres. Ces Sauvages les prenent avec des rets, qu'ils tendent par fois à quinze ou vingt brasses d'eau. C'est par le moien de cette pêche, qu'ils subsistent.

Les Hurons ont leurs Villages entourez de pallissades de vingt cinq pieds de haut. Ils sont situez fort avantageusement sur une hauteur, qui est vers cette grande pointe de terre vis a vis de Missilimakinak. Ces Sauvages nous firent paroitre le lendemain, qu'ils faisoient plus d'estime de nôtre venue que les Outtaoüatz. Ce n'estoit pourtant

qu'un

qu'un faux semblant. Ils firent une salve de tous les fusils, qu'ils avoient, & la recommencerent trois fois pour faire honneur à nôtre Vaisseau & à nous.

La pensée leur en avoit été suggerée par quelques Européens, qui viennent en ces lieux là, & qui y font un commerce considerable avec ces Barbares. Le but de ces gens-là étoit de gagner le Sieur de la Salle par ces dehors, par ce qu'il leur portoit ombrage. Leur dessein étoit en cela de mieux joüer leur personnage dans la suite en faisant connoitre, que ce Vaisseau alloit être la cause de la ruine des particuliers, puis qu'il étoit aisé de voir, que celui, qui l'avoit fait construire, vouloit se rendre maître du commerce, & l'attirer tout à lui. Ce qui ne pouvoit servir qu'à le rendre odieux.

Les Hurons & les Outtaoüatz font des alliances ensemble pour s'opposer en commun à la fureur de l'Iroquois, qui est leur Ennemi juré. Ils cultivent du blé d'Inde, dont ils vivent toute l'année, aussi bien que du poisson, qu'ils

prennent. Ils en assaisonnent leur sagamitée, qui est une espece de boüillie qu'ils font avec de l'eau & de la farine de ce blé d'Inde. Ils pilent ordinairement ce blé dans une espece de mortier, qu'ils font du tronc d'un Arbre, lequel ils creusent par le moyen du feu.

Les Sauvages de Sainte Marie du grand Saut sont appellez par nous les Sauteurs, par ce qu'ils ont leur demeure prés de ce grand Saut. Ils subsistent par le moien de la Chasse des Cerfs, des Orignaux, ou Elans, & de quelques Castors, & par là pêche, qu'ils font de ces poissons blancs, dont nous avons parlé. Il s'en trouve en grande abondance dans leurs Cantons. Mais la pêche en est fort difficile à tous autres qu'a ces Sauvages, qui y sont elevez des leur enfance. Ces Sauteurs ne sement point de blé d'Inde, par ce que le terroir, où ils habitent, n'y est pas propre. Les broüillards, qui sont fort frequens sur le Lac Superieur, étouffent, & fond ordinairement mourir tout le blé, qu'ils peuvent semer.

Missi-

Missilimakinak, & le Saut de St. Marie sont les deux passages les plus considerables de tous les Sauvages de l'Oüest & du Nord. C'est par là, qu'ils portent leurs pelleteries aux Canadiens, & qu'ils vont en commerce tous les Ans à Mont-réal, avec plus de deux cent Canots, afin d'abbreger leur chemin de plus de cinquante lieües jusques à Quebec.

Pendant que nous demeurâmes à Missilimakinak, les Sauvages surpris de nôtre arrivée venoient voir nôtre Vaisseau comme une chose, qui n'avoit jamais été veüe sur ces Lacs. Cette entreprise poussée jusques là devoit être soûtenue par toutes les personnes bien intentionées pour la gloire de Dieu, & pour le bien de l'Estat. Cependant nous trouvâmes des dispositions, & des effets bien contraires. On avoit déja donné de mauvaises impressions aux Hurons, aux Outtaoüatz de l'Isle, & aux Nations voisines, afin qu'ils en prissent ombrage. Les quinze hommes, que le Sieur de la Salle avoit envoiez devant

des le printemps paſſé, eſtoient préve-nus à ſon desavantage, & debauchez de ſon ſervice. Une partie des mar-chandiſes, qu'on leur avoit miſes en main, eſtoient diſſipées. Bien loin d'avoir pouſſé juſques aux Illinois pour y faire la traite ſuivant l'ordre, qu'ils en avoient: le Sieur de Tonti, qui e-toit à leur tête, nous dit, qu'il avoit fait tout ce qu'il avoit pu pour les retenir dans la fidelité, mais inutilement.

Les grands vents, qui ſont ordinaires en cette ſaiſon, ou plutôt l'intereſt du commerce, retardérent longtemps plu-ſieurs de nos hommes, qui ne revin-rent qu'au mois de Novembre à Miſſi-limakinak. Cela nous obligea voiant l'approche de l'hyver, de partir ſans at-tendre, que nôtre nombre fût com-plet.

CHA-

CHAPITRE XXII.

Quatriéme embarquement de Missilimakinak pour entrer dans le Lac des Illinois.

LE deuxieme de Septembre nous levâmes l'Ancre, & nous entrâmes dans le Lac des Illinois. Nous arrivâmes à une Isle située à l'entrée de la Baye des Puans, à quarante lieües de Missilimakinak. Elle est habitée par des Sauvages de la Nation nommée Poutoüatamis. Nous y trouvâmes quelques Canadiens, que le Sieur de la Salle avoit envoiez en traite les Années precedentes. Ils lui avoient amassé une assez bonne quantité de Pelleteries.

Le Chef de cette Nation, qui avoit été autrefois en Canada, avoit une extreme consideration pour Monsieur le Comte de Frontenac, qui en estoit Gouverneur. Ce Sauvage, qui avoit de l'esprit, fit danser le Calumet par

ses

ſes Soldats. C'eſt une Cérémonie, que nous decrirons cy-apres. Mais il ſurvint une tempeſte, qui dura quatre jours. Nôtre Vaiſſeau eſtoit moüillé à trente pas du bout de l'Anſe. Ce Capitaine, qui croioit, que nôtre bâtiment alloit échoüer, vint nous joindre en Canot avec un danger extréme Mais malgre la force des vagues, qui étoient extraordinairement élevées par cette tempête, nous le tirâmes avec ſon Canot dans le Vaiſſeau. Il nous dit d'un ton reſolu, qu'il riſquoit tout, par ce qu'il vouloit perir avec les Enfans d'-Onnontio Gouverneur du Canada, qui eſtoit ſon ami particulier. Cependant la tempeſte s'appaiſa, & nous fûmes delivrez du danger, qui nous menaçoit.

Là le Sieur de la Salle, qui ne prit jamais les avis de perſonne, reſolut de renvoyer nôtre Vaiſſeau à Niagara chargé de toutes les pelleteries, qu'il avoit traitées afin de payer ſes Créanciers. On y laiſſa pluſieurs marchandiſes, & des Outils, qui étoient trop difficiles à tranſ-

transporter. Nôtre Pilote avec cinq Matelots habiles avoit ordre de revenir avec le même bâtiment pour rejoindre nos gens aux Illinois. Ils mirent à la voile le 18. de Septembre avec un petit vent d'Oüest fort favorable faisant leur Adieu d'un seul coup de Canon. On n'a jamais pu savoir, quelle route ils avoient tenue , & quoi qu'on ne doute pas, que le Vaisseau n'ait peri, on n'a pourtant jamais pu apprendre de circonstances de leur naufrage, que les suivantes.

Le Vaisseau ayant moüillé au Nord du Lac des Illinois, le Pilote Luc, qui estoit mécontent, comme nous l'avons remarqué, voulut suivre une certaine route à sa tête contre le sentiment de quelques Sauvages, qui ne manquent pas de bon sens. Ils l'assuroient, qu'il faisoit fort dangereux au milieu du Lac à cause des violentes tempestes, qui s'y élevent ordinairement. Il meprisa ces avis, & continua sa Navigation. Il ne consideroit pas, que l'abri, où il étoit, l'empêchoit de connoitre la force du vent.

vent. A peine fût il à un quart de lieüe de la côte, que ces Sauvages virent le Vaiſſeau agité d'une maniere extraordinaire ſans pouvoir reſiſter à la violence de la tempête. Ils le perdirent donc de veüe en fort peu de temps, & ils croient, qu'il fût pouſſé contre quelque banc de ſable, où il eſt demeuré enſeveli. Nous apprîmes toutes ces choſes l'année ſuivante. Il eſt certain, que la perte de ce Vaiſſeau coute plus de cinquante ou ſoixante mille Frans, tant en marchandiſes, Outils, & pelleteries, qu'en hommes, Agrets, & voitures du Canada juſques au Fort de Frontenac en Canots d'écorce. Cela paroitra incroiable à ceux, qui connoiſſent la foibleſſe de ces ſortes de bâtimens, & la peſanteur des Ancres & des Cables, dont on devoit donner onze Frans de voiture pour chaque cent peſant. Cependant la choſe eſt telle, que je le dis. J'ay été temoin de tout.

CHAPITRE XXIII.

Embarquement en Canot pour continuer nôtre Découverte depuis les Poutouatamis jusques aux Miamis, de la Baye des Puans sur le Lac des Illinois.

NOus partîmes le 19. Septembre avec quatorze hommes en quatre Canots, dont je conduisois le plus petit chargé de cinq cens livres avec un Charpentier nouvellement venu d'Europe, qui ne savoit point parer les vagues. Ainsi j'avois toute la peine de gouverner ce petit bâtiment pendant le gros temps. Les quatre Canots d'écorce étoient chargez d'une Forge avec toutes ses fournitures, de Charpentiers, de Menusiers, & de Scieurs de long, avec des armes, & des marchandises.

Nous prîmes nôtre route au Sud vers la terre ferme, éloignée de quatre lieües de l'Isle des Poutoüatamis. Au milieu de

de la traverſe, & dans le plus beau calme du monde il s'éleva tout d'un coup un orage, qui nous mit en danger, & qui nous fit craindre pour nôtre Navire, & beaucoup plus pour nous mêmes, qui achevions cette grande traverſe pendant la nuit, qui étoit obſcure. Nous criions ſans ceſſe les uns aux autres afin de ne nous point écarter. L'eau entroit ſouvent dans nos Canots. Ce vent impetueux dura quatre jours avec une furie pareille à celle des plus grandes tempêtes de Mer. Cependant nous gagnâmes enfin la terre dans une petite Anſe de ſable, & nous nous arrêtâmes là cinq jours pour attendre, que le Lac fût appaiſé. Pendant ce ſejour nôtre Chaſſeur Sauvage, qui nous accompagnoit, ne tua qu'un porc-épic, qui ſervit d'aſſaiſonnement à nos Citroüilles, & au blé d'Inde, que nous avions.

Le 25. nous continuâmes nôtre route tout le jour, & une partie de la nuit à la faveur de la Lune, le long de la côte occidentale du Lac des Illinois. Mais le vent s'étant levé un peu trop fort,

nous fûmes obligez de mettre pied à terre sur un Rocher pelé, sur lequel nous essuiâmes la pluie & la neige pendant deux jours à l'abri de nos Couvertes. Nous avions un petit feu, que nous entretenions avec le bois, que les vagues nous amenoient.

Le 28. Aprés la celebration de la Messe nous entrâmes assez avant dans la nuit, jusques à ce qu'un tourbillon de vent nous força de débarquer sur la pointe d'un Rocher couvert de brossailles. Nous y demeurâmes trois jours, & nous y consumâmes le reste de nos vivres. Il consistoit en blé d'Inde, & en Citroüilles, qu'on avoit acheté des Poutoüatamis. Nous n'avions pu en faire une plus grande provision, par ce que nos Canots étoient trop chargez, & que nous esperions d'en trouver sur nôtre route.

Nous partîmes de là le premier d'Octobre, & nous arrivâmes, aprés avoir fait douze lieües à jûn, prés d'un autre Village des Poutoüatamis. Ces Sauvages accoururent tous sur le bord du

Lac pour nous recevoir, & pour nous aider à ſortir de ces vagues, dont la fureur s'augmentoit extraordinairement. Le Sieur de la Salle craignant, que ſes gens ne deſertaſſent, & que quelqu'un d'entr'eux ne diſſipât une partie des marchandiſes mal à propos, trouva bon de paſſer outre. Nous fûmes obligez de le ſuivre à trois lieües au delà du Village de ces Barbares nonobſtant le danger, où nous étions de perir. Et en effet il ne trouva point de meilleur moyen de ſe ſauver que de ſe jetter à l'eau avec ſes trois Canoteurs. Ils enleverent tous enſemble ſon Canot avec ſa charge, & le trainerent à terre malgré les vagues, qui les couvroient par fois juſques par deſſus la teſte.

Il vint enſuite recevoir le Canot, que je gouvernois avec un homme, qui n'avoit point d'experience dans ce meſtier. Je me jettay dans l'eau juſqu'à la ceinture, & nous enlevâmes ainſi nôtre petit bâtiment. Nous fûmes recevoir de la même maniere les deux autres Canots, & par ce que les vagues

forment en ſe briſant à terre un certain crochet, qui tire au large ; ceux, qui croient être en aſſurance, ſont encore en quelque danger, par ce que la vague donnant à terre impetueuſement ſe retire en même temps au large avec la même violence. Je fis donc effort, & je mis ſur mes épaules nôtre bon Vieillard Recollet, qui nous accompagnoit. Ce bon Religieux ſe voiant hors de danger, ne laiſſa point, tout moüillé, qu'il étoit, de faire paroître une gayeté extraordinaire.

Comme nous n'avions aucune habitude avec les habitans de ce Village, nôtre Commandant fit mettre d'abord toutes les Armes en état. En ſuite il ſe poſta ſur une eminence, où il étoit difficile de nous ſurprendre, & on pouvoit s'y defendre avec peu de gens contre un plus grand nombre. Il envoia enſuite trois de ſes hommes au Village pour y acheter des vivres à la faveur du Calumet de paix, que les Poutouätamis de l'Iſle nous avoient donné, & qu'ils avoient accompagné de leurs

danses, & de toutes les autres Ceremonies, dont ils se servent dans leurs Festins, & dans leurs solemnitez publiques.

CHAPITRE XXIV.

Description du Calumet.

IL faut avoüer, que le Calumet est quelque chose de fort mysterieux parmi les Sauvages du grand Continent de l'Amerique Septentrionale. Ces Barbares s'en servent dans toutes leurs affaires les plus importantes. Cependant ce n'est dans le fond & à proprement parler qu'une grande Pipe à fûmer. Nos Européens en font tres peu d'état. Quand ils veulent parler d'un homme lache, & effeminé, ils disent ordinairement, qu'il ne vaut pas une pipe à tabac.

Il n'en est pas de même parmi les Nations Sauvages de l'Amerique. Ce

Calumet eſt une eſpece de grande Pipe à fumer, qui eſt faite de marbre rouge, noir, ou blanc, & il reſſemble aſſez à un marteau d'armes. La teſte en eſt bien polie, & le tuyau long de deux pieds & demi, eſt une Canne aſſez forte, ornée de plûmes de toutes ſortes de couleurs, avec pluſieurs Nattes de cheveux de femmes entre-laſſées de diverſes manieres. On y attache deux Aiſles, & cela eſt aſſez ſemblable au Caducée de Mercure, ou à la baguette, que les Ambaſſadeurs de paix portoient autrefois à la main

Cette Canne eſt fourée dans des Cols de Huars, qui ſont des oiſeaux tachetez de blanc & de noir, gros comme nos oyes, ou dans des Cols de Canars branchus, qui font leurs nids dans des creux d'Arbres, quoi que l'eau ſoit leur élement ordinaire. Ces Canars ſont bigarrez de trois ou quatre couleurs differentes. Au reſte chaque Nation embellit le Calumet ſelon ſon uſage, & ſelon ſon inclination particuliere.

Un Calumet, tel que je viens de le re-

representer, sert d'assurance à tous ceux, qui vont chez les Alliez de ceux, qui l'ont donné. Jamais on ne fait d'Ambassade parmi les Sauvages qu'on ne porte cette marque exterieure. C'est le Symbole de la paix. Tous ces Barbares sont generalement persuadez, qu'il leur arriveroit de grands malheurs, s'ils avoient violé la foy du Calumet. Toutes leurs entreprises de paix & de guerre, & leurs Ceremonies les plus considerables sont seellées, & comme cachetées du Calumet. Ils y font ordinairement fumer du tabac exquis à ceux, avec qui ils ont conclu quelque affaire de consequence. J'aurois peri plusieurs fois dans ce voiage, si je ne me fusse servi du Calumet. C'est, ce qu'on pourra voir dans la suite de cette Histoire, où j'auray à parler des monstres que j'ai-eus à vaincre, & des precipices, par où j'ay été obligé de passer dans cette Découverte.

Nos trois hommes ayant ce Calumet pour Passeport, & leurs armes avec eux arrivérent au petit Village des Barbares,

qui étoit à trois lieües du débarquement. Ils n'y ttouverent personne, par ce que les Sauvages ayant remarqué au passage de nos Canots, que nous ne les avions point abordez en passant prés d'eux, avoient pris l'epouvante, & s'en étoient fuïes de leur Village. Ainsi nos hommes ayant tenté en vain de parler à quelqu'un de ces Barbares se chargerent du blé d'Inde, qu'ils trouverent dans leurs Cabanes, & ils laisserent à la place des marchandises pour payer, ce qu'ils avoient pris, aprés quoi ils revinrent nous trouver.

Cependant vingt de ces Sauvages armez de haches, de fusils, d'Arcs, de fleches, & de ces Massues, qu'on appelle des Casse têtes, vinrent prés du lieu, où nous étions. Le Sieur de la Salle s'avanca pour leur parler avec quatre de nos gens armez de fusils, de Pistolets, & de sabres. Il leur demanda, ce qu'ils vouloient, & voiant qu'ils paroissoient interdits, il leur dit, qu'ils s'approchassent, de peur que quelques uns de nos gens, qu'il feignit

avoir envoyez à la Chasse, ne les tuassent, s'ils les trouvoient à l'écart. Il les fit assoir au bas de l'eminence, où nous étions postez, & d'où nous pouvions découvrir tous leurs mouvemens. On les entretint de diverses choses pour les amuser, jusques à ce que nos trois hommes fussent revenus du Village. Nos gens paroissans peu de temps aprés, les Sauvages se leverent, & firent un grand cri de joye, des qu'ils virent le Calumet de paix, qu'un de nos hommes portoit. Ils se mirent à danser à leur maniere, & bien loin de se facher, de ce qu'on leur avoit pris du blé d'Inde, au contraire ils envoierent au Village pour en apporter d'autre, & ils nous en donnerent encore le lendemain autant, que nous en pûmes mettre commodément dans nos Canots.

Cependant on jugea, qu'il étoit à propos de faire abbattre quelques Arbres des environs, & on obligea nos gens de passer la nuit sous les Armes afin d'éviter la surprise. Le jour suivant sur les dix heures du matin les An-

ciens du Village arriverent avec leur Calumet de paix, & nous firent un tres bon regal de quelque Chevreux, qu'ils avoient tuez. Nous les remerciâmes par quelques presens de haches, de Couteaux, & de quelques masses de rassades pour l'ornement de leurs femmes, dont ils demeurerent tres-satisfaits.

CHAPITRE XXV.

Continuation de nôtre Découverte en Canot d'écorce à peu prés jusqu'au bout du Lac des Illinois.

NOus partîmes le deuxiéme d'Octobre, & nous navigâmes là pendant quatre jours le long du rivage du Lac. Il étoit bordé de grands Côteaux escarpez jusques dans ledit Lac, & on y trouvoit à peine place propre à debarquer. On étoit même obligé tous les

les ſoirs de grimper ſur le ſommet, & d'y porter nos Canots, & leurs charges, par ce que nous ne voulions pas les laiſſer pendant la nuit expoſez aux vagues qui battoient au pied. Nous fûmes auſſi obligez par les vents contraires, qui furent fort violens pendant ces quatre jours, & pluſieurs autres fois depuis, de prendre terre avec de grandes incommoditez. Il falloit pour s'embarquer, que deux hommes ſe miſſent dans l'eau juſqu'à la Ceinture, & qu'ils tinſſent le Canot debout à la vague, ſelon qu'elle s'approchoit, ou qu'elle s'éloignoit de terre, juſques à ce qu'il fût chargé. On attendoit enſuite, que les autres fuſſent chargez de la même maniere, & on avoit preſque toujours la même peine aux autres débarquemens.

Le blé d'Inde, que nous mangions aſſez modiquement, & les autres vivres nous manquant, nôtre bon Vieillard Recollect tomba pluſieurs fois en défaillance. Je l'en fis revenir par deux fois avec un peu de confection d'Hia-

cinte, que je conſervois pretieuſement. Nous ne mangions en vingt quatre heures qu'une poignée de blé d'Inde cuit ſous la cendre, ou boüilli avec un peu d'eau. Pendant tout ce temps nous étions obligez de gagner le bon Pays, & de nager à force de bras des journées entieres. Nos gens ramaſſoient ſouvent de petites ſenelles, & des fruits Sauvages, qu'ils mangoient avec une extréme avidité. Pluſieurs en tomberent malades, & crûrent que ces fruits les avoient empoiſonnez. Plus nous ſouffrions, plus il ſembloit, que Dieu me donnoit de forces. Je devançois ſouvent à la nage nos autres Canots.

Pendant cette diſette, celui qui a ſoin des moindres Oiſeaux, nous fit appercevoir des Corbeaux, & des Aigles, qui étoient ſur le bord de ce Lac. Nous redoublâmes nos efforts pour approcher de ces Oiſeaux carnaciers, & nous y trouvâmes la moitié d'un Chevreüil fort gras, que les Loups avoient étranglé, & à demi mangé. Nous nous repûmes tous de cette viande, loüant

Dieu,

Dieu, qui nous avoit envoié ce ſecours ſi à propos.

Nôtre petite Flotte avançoit toujours de cette maniere vers le Sud, où nous trouvions le pays plus beau, & plus temperé.

Le Seiziéme d'Octobre nous commençames à trouver une grande abondance de chaſſe, & nôtre Chaſſeur Sauvage, qui étoit fort habile tua des Cerfs, & des Chevreux. Nos gens tuoient de leur côté des poules d'Inde fort graſſes, & enfin le dixhuitiéme du mois d'Octobre nous arrivâmes au fond du Lac des Illinois, où le gros vent nous obligea de mettre pied à terre. On alla à la Découverte, ſelon la coûtume, dans les bois, & dans les prairies. On y trouva des raiſins meurs, qui étoient fort bons, dont les grains étoient de la groſſeur d'une prune de Damas. Pour avoir ce fruit il falloit abbatre les Arbres, ſur leſquels les Vignes rampent. Nous en fîmes du vin, qui nous dura trois ou quatre mois. Nous le conſervions dans des gourdes, que nous mettions tous

les jours dans le Sable, afin d'empêcher ce vin de s'aigrir. Afin de le faire durer davantage, nous ne celebrions la Messe que les Festes & les Dimanches, l'un aprés l'autre. Tous ces bois sont remplis de Vignes, qui y viennent d'elles mêmes. Nous mangions de ce fruit pour nous ôter le degoust des viandes, que nous étions obligez de manger sans pain.

L'on remarqua dans cet endroit des pistes d'hommes toutes fraiches. Cela nous obligea de nous tenir sur nos gardes sans faire aucun bruit. Nos gens obeïrent pour un temps. Mais l'un d'entr'eux ayant apperçu un Ours, il ne put s'empecher de lui tirer un coup de fusil, dont il tua cet animal. Il le fit tomber du haut d'un chesne, sur lequel il étoit grimpé, & le fit rouler ensuite de dessus la montagne jusqu'au pied de nos Cabannes.

Ce bruit nous fit découvrir à six vingt Sauvages de la Nation des Outtoüagamis, qui demeurent vers l'extremité de la Baye des Puans. Ils étoient cabannez

nez dans nôtre voisinage. Le Sieur de la Salle étoit fort inquiet de ces pistes, qu'il avoit veües. Il blâma rudement nos gens de leur peu de prudence. Ensuite pour empêcher les surprises il mit une Sentinelle auprés de nos Canots, sous lesquels on mettoit les marchandises pour les garentir de la pluie.

Cela n'empêcha pas, que la nuit quelques Sauvages favorisez de la pluye, qui tomboit en abondance, ne se glissassent avec leur addresse ordinaire le long du côteau, où etoient nos Canots, sans que la Sentinelle y prît garde. Se couchans donc sur le ventre l'un aprés l'autre ils deroberent le justaucorps du laquais du Sieur de la Salle, & une partie, de ce qui étoit dessous, ce qu'ils se donnerent de main en mains. Nôtre Sentinelle ayant oüi le bruit, nous eveilla, & chacun courut à ses armes. Les Sauvages étant ainsi découverts leur Capitaine cria, qu'ils étoient amis. On lui répondit, que l'heure étoit indue, & qu'on ne venoit ainsi pendant la nuit, que pour voler, ou pour tuer

ceux, qui ſeroient endormis. Il repliqua, que le coup de fuſil, qu'on avoit tiré, avoit fait croire à ceux de ſa Nation, que c'étoit un parti d'Iroquois, qui ſont leurs Ennemis, par ce que leurs voiſins ne ſe ſervent point de pareilles armes à feu. Qu'ainſi ils s'étoient avancez à deſſein de les tuer: mais qu'ayant reconnu, que c'étoient des Européens du Canada, qu'ils regardoient comme leurs freres, l'impatience, qu'ils avoient de les voir, les avoit empêchez d'attendre le jour pour nous viſiter, & pour fumer avec nous dans nôtre Calumet. C'eſt le compliment ordinaire des Sauvages, & la plus grande marque, qu'ils puiſſent donner de leur affection.

Nous fîmes ſemblant de nous payer de ces raiſons, & on leur dit de s'approcher au nombre de quatre ou cinq ſeulement, par ce que leur jeuneſſe étoit accoutumée à voler, & que les Européens n'étoient pas d'humeur à le ſouffrir. Quatre ou cinq Vieillards s'étant approchez, nous les entretinmes juſ-

qu'au

qu'au jour, aprés quoi nous leur laissâmes la liberté de se retirer.

Aprés leur départ nos Charpentiers de Navire s'apperçurent, qu'ils avoient été volez. Et par ce que nous savions, que c'étoit là le genie des Sauvages, & que nous serions exposez toutes les nuits à de pareilles insultes, si nous usions de dissimulation en cette rencontre, on resolut d'en avoir raison. Le Sieur de la Salle à la tête de nos gens monta sur une petite eminence en forme de présqu'Isle, & essaïa lui même de trouver quelque Sauvage à l'écart. A peine eut il fait trois cens pas, qu'il trouva la route fraiche d'un Chasseur. Il le suivit le Pistolet à la main, & l'ayant joint bientôt aprés vis à vis d'un côteau, où j'amassois du raisin avec le Pere Gabriel, il m'appella, & me pria de le suivre. Il se saisit de ce Sauvage, & le donna en garde à ses gens. Aprés avoir seu de lui toutes les circonstances du vol, il se mit encore en campagne avec deux de ses gens, & ayant pris un Sauvage des plus considerables, il lui montra

tra de loin celui, qu'il tenoit deja prisonnier, & ensuite le renvoia à ses gens, pour leur dire, qu'il feroit tuer leur Camarade, s'ils ne rapportoient tout ce qui avoit été volé pendant la nuit.

CHAPITRE XXVI.

Accommodément fait entre les Sauvages Outtoüagamis & nous.

LA proposition du Sieur de la Salle embarrassa ces Barbares, par ce qu'ils avoient decoupé le justaucorps du Laquais, & quelques autres hardes avec les boutons, qu'ils avoient partagé entr'eux. Ainsi ne pouvant pas les rendre entieres, & ne sachant par quel moien ils pourroient delivrer leur Camarade, ils resolurent de nous l'arrâcher par force.

Le lendemain donc, qui etoit le 30. d'Octobre, ils s'avancerent tous les armes à la main pour commençer l'ata-

taque. La presqu'Isle, où nous e-
tions logez, etoit separée du bois, ou
les Sauvages paroissoient, par une plai-
ne de Sable d'environ deux portées de
fusil. On remarqua, qu'au bout de
cette plaine du côté du bois il y avoit
plusieurs petits Tertres, dont le plus
prés de nous commandoit aux autres.
Le Sieur de la Salle s'en empara, &
commanda cinq hommes avec leurs cou-
vertes à demi roulées autour du bras
gauche pour se couvrir contre les fleches
des Sauvages. Il se mit à leur suite
pour les soutenir.

Ces Barbares voiant, que nos hom-
mes s'approchoient pour les charger, les
plus jeunes d'entr'eux s'écarterent, &
se mirent à couvert d'un grand Arbre,
qui étoit sur le côteau. Cela n'em-
pêcha pas, que leurs Capitaines ne de-
meurassent prés de nous. Il n'y en a-
voit que sept ou huit, qui eussent des
fusils. Les autres étoient seulement ar-
mez d'Arcs & de fleches.

Nous étions trois Religieux occupez
alors à dire nôtre office. Comme j'en
avois

avois plus veu que les autres en matiere de guerre, ayant servi de Missionnaire dans les Armées, aux sieges de Villes, & aux Batailles, comme je l'ay remarqué cy-devant, je sortis de nôtre cabanne pour voir, quelle figure nos gens faisoient sous les Armes. J'en remarquay deux, qui étoient blémes, & qui sembloient être effrayez. Je les encourageay du mieux, que je pus & je remarquay, que leur pâleur ne les empéchoit pas de temoigner de la fierté & de le bravoure, aussi bien que leur Chef. Je m'approchay ensuite des plus Anciens des Sauvages. Ces gens me voiant sans Armes connurent bien, que je les abordois à dessein de mettre le hola, & pour être Mediateur de leurs differens. L'un de nos hommes ayant remarqué une grande bande d'étoffe, qui servoit de Frontal à l'un des Sauvages. s'en alla droit à lui, & la lui arrâcha de la tête, lui faisant connoitre par là, que c'étoit lui, qui avoit fait le vol.

Cette action hardie d'un de nos hommes qui n'étoit soutenu que par dix autres

tres contre ſix vingt Sauvages, intimida tellement ces Barbares, que deux de leurs Anciens, auprés deſquels j'étois, me préſenterent le Calumet de paix. Enſuite s'étant approchez ſur l'aſſurance, qu'on leur donna, qu'ils le pouvoient faire ſans rien craindre, ils repreſenterent, qu'ils ne s'étoient portez à cette extremité, qu'a cauſe de l'impoſſibilité, où ils étoient de nous rendre, ce qui nous avoit été derobbé, dans l'état, où ils l'avoient pris: qu'ils étoient preſts de reſtituer, ce qui étoit en ſon entier, & de payer le reſte. En même temps ils preſenterent quelques Robbes de Caſtor au Sieur de Salle pour diſpoſer ſon eſprit à la paix. Ils s'excuſerent du peu de valeur de leur preſent ſur la ſaiſon trop avancée. On ſe contenta de leurs excuſes. Ils executerent, ce qu'ils avoient promis. Ainſi la paix fût faite entr'eux & nous.

Le jour ſuivant ſe paſſa en danſes, en feſtins, & en harangues. Le premier Capitaine de ces Sauvages ſe retournant du côté des Recollects, voila, dit

dit il, des Robbes grises, dont nous faisons beaucoup d'état. Ils vont pieds nuds comme nous. Ils méprisent les Robbes de Castor, dont nous voulons leur faire present. Ils n'ont point d'Armes pour tuer. D'ailleurs ils flattent & caressent nos enfans. Ils leur donnent de la rassade, & de petits Couteaux sans en tirer aucune recompense. Ceux de nôtre Nation, qui ont porté des pelleteries aux Villages des Canadiens, nous ont dit, qu'Onontio, c'est ainsi, qu'ils appellent le Gouverneur General, les aime, par ce qu'ils ont quitté tout ce que les Européens de Canada ont de plus pretieux pour nous venir visiter, & pour demeurer avec nous. Toy qui es Capitaine de ces gens, fais en sorte qu'une de ces Robbes grises demeure avec nous. Nous lui donnerons à manger de tout ce que nous aurons, & nous le menerons à nôtre Village, aprés que nous aurons tué des Taureaux Sauvages. Tu es maître de ces guerriers. Demeure aussi avec nous. Ne vas point aux Illinois. Nous savons, qu'ils

qu'ils veulent maſſacrer tous les hommes de ta ſuite. Tu ne pourras pas reſiſter à cette grande Nation.

Ce Chef des Sauvages âjouta, qu'un Iroquois, que les Illinois avoient brulé, les avoit aſſurez, que la guerre, que les Iroquois leur faiſoient, leur avoit été conſeillée par les Canadiens, qui haiſſoient les Illinois. Il dit encore pluſieurs choſes ſemblables, qui allarmerent tous nos gens, & qui donnerent de l'inquietude au Sieur de la Salle, par ce que tous les Sauvages, que nous avions trouvé ſur la route, nous avoient dit à peu prés les mêmes choſes. Cependant par ce que nous ſavions, que toutes ces raiſons pouvoient leur avoir été ſuggerées par ceux, qui s'oppoſoient ſecretement à nôtre entrepriſe, & par la jalouſie même des Sauvages à qui la valeur des Illinois étoit redoutable, & qui apprehendoient, qu'ils ne devinſſent encore plus fiers, lors qu'ils auroient l'uſage des armes à feu par nôtre moien, nous reſolûmes de continuer nôtre voiage en prenant toutes

les precautions neceſſaires pour nôtre ſeureté.

Nous dîmes donc aux Outtoüagamis, que nous les remerciions des bons avis, qu'ils nous donnoient: que nous autres, qui étions des Eſprits, car c'eſt ainſi, qu'ils nous appellent. Ils diſent, qu'ils ne ſont que des hommes, & que nous ſommes des Eſprits: ne craignions point les Illinois, & que nous ſaurions les ranger à la raiſon par amitié, ou par force, & que nous ne manquions pas de moiens pour cela.

Le lendemain, qui étoit le 1. de Novembre, nous nous embarquâmes ſur le Lac des Illinois, & nous arrivâmes au rendez vous, que nous avions donné à vingt de nos hommes, qui devoient nous rejoindre par l'autre bord du même Lac. C'etoit à l'embouchure de la Riviere des Miamis, qui venant du Sud ſe jette dans ce Lac des Illinois.

Nous fûmes fort ſurpris de n'y trouver perſonne, parce que nos gens, que nous y attendions, avoient beaucoup moins de chemin à faire que nous, &

que

que leurs Canots étoient beaucoup moins chargez. Nous avions resolu de representer au Sieur de la Salle, qu'il ne falloit point nous expôser mal à propos, qu'ainsi il ne falloit pas attendre l'hyver pour nous rendre chez les Illinois. La raison en etoit, que dans cette saison ces peuples pour chasser plus commodément se separent par familles, ou par Tribus de deux ou trois cens personnes: que plus nous tarderions en ce lieu, plus nous aurions de peine à nous y rendre: que la Chasse venant à manquer, où nous étions tout son monde courroit risque de mourir de faim: que chez les Illinois nous trouverions du blé d'Inde pour nôtre nourriture, & que nous subsisterions mieux n'étant que quatorze hommes, que si nous étions trente deux: que si les Rivieres venoient à se glacer, nous ne pourrions point transporter nos equipages pendant l'espace de cent lieües.

Le Sieur de la Salle nous repondit, qu'étant joint aux vingt hommes, qu'il attendoit, il pourroit se faire connoitre

ſans riſque à la premiere bande des Illinois, qu'il trouveroit à la Chaſſe: qu'il les gagneroit par des careſſes & par des preſens: qu'on prendroit par ce moien quelque teinture de la langue des Illinois, & qu'ainſi on feroit en état de faire Alliance avec tout le reſte de la Nation. Nous reconnûmes par ce diſcours, qu'il n'avoit que ſa volonté pour raiſon. Il ajouta même à tout cela, que ſi tous ſes gens deſertoient, il demeureroit avec nôtre Chaſſeur Sauvage, & qu'il trouveroit bien le moien de faire vivre de chaſſe trois Miſſionnaires Recollects.

Dans cette penſée il ſe ſervit de l'occaſion de nos hommes, qu'il attendoit. Il dit donc à ceux, qui étoient preſens, qu'il étoit reſolu d'attendre les autres, & afin de les amuſer par quelque occupation utile, il leur propoſa de faire un Fort, & une maiſon pour la ſeureté de nôtre Vaiſſeau, car nous ne ſavions pas encore, qu'il eût fait naufrage: que même on y mettroit les marchandiſes, qui devoient nous venir, & qu'en

tout

tout cas il nous ſerviroit de retraite au beſoin.

CHAPITRE XXVII.

Conſtruction d'un Fort, & d'une Maiſon prés de la Riviere des Miamis.

IL y avoit à l'embouchure de cette Riviere des Miamis une eminence avec une eſpece de platte-forme au deſſus, le tout naturellement fortifié. Cette eminence étoit haute, & eſcarpée, de figure triangulaire, fermée des deux côtez par la Riviere, & de l'autre par une profonde Ravine. L'on fit abbatre les Arbres, dont elle étoit couverte. On nettoia toutes les broſſailles à deux portées de fuſil du côte du bois, & l'on commença enſuite une Redoute de quarante pieds de long ſur quatre vingt de large. On la fortifia de Poutres & de Solives équarrées à l'épreuve du mouſ-

quet posées l'une sur l'autre en travers. Nôtre dessein étoit de faire fraiser les deux fâces, qui regardoient la Riviere. Nous fîmes abbatre des pieus, que l'on vouloit planter en tenailles de vingt cinq pieds de haut du côte de la terre.

Le mois de Novembre fut emploié à ces travaux, & pendant ce temps-là nous ne mangions que de la chair d'-Ours, que nôtre Sauvage Chasseur tuoit. Il y avoit dans cet endroit plusieurs de ces animaux, qui y etoient attirez par la grande quantité de Raisins, qui s'y trouvent de tous côtez. Mais nos gens voiant le Sieur de la Salle embarrassé de la crainte, qu'il avoit, que son Vaisseau ne fût perdu, & tout chagrin d'ailleurs du retardement de nos hommes, que le Sieur de Tonti devoit nous amener : De plus la rigeur de l'hyver, qui commençoit à se faire sentir, nous faisant de la peine, nos Ouvriers ne travailloient qu'à regret, & se plaignoient de la chair grasse des Ours, dont nous vivions, & ne pouvoient digerer, qu'on les empêchat d'aller à la Chasse du Che-

vreüil pour manger avec cette viande grasse. Leur but pourtant en tout cela n'etoit que de deserter.

Nous fîmes là une Cabanne d'écorce, pendant que nous y etions afin d'y faire le service Divin plus commodément. Le Pere Gabriel & moy prêchions alternativement les jours de festes & de Dimanches, & nous choisissions toujours les sujets les plus propres à porter nos gens à la patience, & à la perseverance.

Des le commencement du mois nous avions examiné l'entrée de la Riviere. Nous y avions marqué une batture de Sable, & pour donner le moyen à nôtre Vaisseau d'y entrer plus aisément, au cas qu'il vint, on fit marquer le Canal par deux grands Masts plantez des deux côtez de l'entrée avec de pavillons de peaux d'Ours, & des balises tout du long. De plus on envoia deux de nos hommes à Missilimakinak bien instruits de tout pour servir de guide au Vaisseau.

Le vingtiéme de Novembre le Sieur de Tonti arriva avec deux Canots char-

gez de plusieurs Cerfs. Cela remit un peu l'esprit démonté de nos Ouvriers. Mais par ce qu'il ne nous amenoit que la moitié de nos hommes, & qu'il avoit laissé les autres en liberté de l'autre côte du Lac des Illinois à trois journées de nôtre Chantier, cela donna de l'inquietude au Sieur de la Salle.

Nos nouveaux venus nous dirent, que le Vaisseau n'avoit pas moüillé à Missilimakinak, & qu'ils n'en avoient appris aucune Nouvelle des Sauvages, qu'ils avoient rencontrez sur les côtes du Lac. Ils ajouterent, qu'ils n'avoient point veu non plus les deux hommes, qu'on avoit envoiez a Missilimakinak. Le sieur de la Salle craignit donc avec raison que son Vaisseau n'eust fait naufrage. Cependant il fit continuer le travail commencé au Fort, qu'on nommoit des Miamis, & ne voiant paroitre personne aprés une si longue attente, il resolut de partir de peur d'étre arrêté par les glaces. Elles commençoient déja de fermer la Riviere. Mais elles se fondirent a la premiere petite pluye que tomba.

Il nous fallut pourtant attendre le reſte de nôtre Monde que le Sieur de Tonty avoit laiſſé derriere. Afin méme de reparer la faute, qu'il avoit faite, il retourna ſur ſes pas pour les chercher, afin de les obliger de nous venir rejoindre inceſſamment. En chemin il vouloit tenir ferme, & reſiſter au gros vent contre l'opinion du Sieur D'Autrai, & de ſon autre Canoteur. Mais parce qu'il n'avoit qu'une main, ayant perdu l'autre par l'accident, que nous avons rapporté cy-devant, il ne pouvoit ſoulager les deux Hommes. De ſorte que les vagues les firent embarder, & les jetterent côte a travers ſur le bord du Lac, ou ils perdirent leurs fuſils, & leur pitit équippage. Cela les obligea de venir nous rejoindre, & par bonheur le reſte de nos Hommes arriva peu de temps aprés eux, a la reſerve de deux, dont on ſe défioit le plus & qu'on crojoit avoir deſerté.

CHAPITRE XXVIII.

Embarquement au Fort des Miamis pour nous rendre a la Riviere des Illinois.

NOus nous embarquâmes le troisiéme de Decembre dans huit Canots au nombre de trente Hommes & de trois Missionnaires Recollects. Nous quittâmes le Lac des Illinois, & nous remontâmes la Riviere des Miamis, que nous avions des-ja visitée. Nous fîmes nôtre route au Sud Est pendant prés de vingt cinq lieües, & nous ne pûmes reconnoitre le Portage, que nous devions faire de nos Canots, & de tout l'équipage pour aller nous embarquer à la Source de la Riviére des Illinois. Cette Riviere se jette, & perd son nom dans le Fleuve Meschasipi, qui dans le langage des Illinois signifie la grande Riviére.

Nous étions donc monté trop haut avec nos Canots dans cette Riviere des Mia-

Miamis ſans reconnoitre le lieu, ou nous devions aller par terre pour prendre la Source de cette Riviére qui ſe rend aux Illinois. Cela nous obligea de nous arrêter afin de prendre avec nous le Sieur de la Salle, qui étoit allé a la Découverte par terre, & par ce qu'il ne revenoit point, nous ne ſavions quelle reſolution prendre. Cela m'obligea de prendre deux de nos Hommes les plus gaillards, d'entrer avant dans le bois, & de décharger leurs fuſils pour l'avertir du lieu ou nous l'attendions. Deux autres montérent au haut de la Riviere pour tacher de le trouver. Tout cela pourtant inutilement. La nuit les obligea de revenir ſur leurs pas.

Le lendemain je me mis avec deux de nos Hommes en Canot allegé pour faire plus de diligence a le chercher, en remontant la Riviere. Mais nous ne le trouvâmes point. Enfin ſur les quatre heures aprés midi nous l'apperçûmes de loin aiant les mains & le viſage tout noirs du charbon, & du bois qu'il avoit attiſé pendant la nuit, qui avoit

été fort froide. Il avoit à ſa Ceinture deux animaux de la groſſeur des Rats muſquez, dont la peau étoit parfaitement belle, & qui ſembloient étre une eſpece d'hermines. Il les avoit tuez à coups de bâton, ſans que ces petites bétes priſſent la fuite. Elles ſe pendent ordinairement par la queüe à des branches d'Arbre. Nos Canoteurs en firent bonne chere, parce qu'elles étoient fort graſſes.

Il nous dit, que les Marais, qu'il avoit trouvez dans ſon Chemin, l'avoient obligé de prendre un grand détour, de ſorte qu'étant d'ailleurs fort incommodé de la neige, qui tomboit en abondance, il n'avoit pu arriver au bord de la Riviere, qu'à deux heures de nuit. Il avoit tiré deux coups de fuſil pour nous avertir. Mais perſonne n'ayant répondu, il avoit creu, que les Canots l'avoient devancé. Il continua donc ſon chemin en remontant le long de la Riviere.

Ayant marché de cette ſorte plus de trois heures, il vit du feu ſur un tertre, ſur

lequel il monta bruſquement, & aprés avoir appellé deux ou trois fois. Mais au lieu de nous trouver endormis, comme il ſe l'étoit imaginé, il ne vit qu'un petit feu entre des broſſailles, & ſous un Chêne, il remarqua la place d'un homme, qui s'y étoit couché ſur des herbes ſeches, & qui en étoit ſorti apparemment au bruit qu'il avoit ouï. C'étoit ſans doute quelque Sauvage, qui s'étoit mis là en embuſcade pour ſurprendre, & pour tuer quelqu'un de ſes Ennemis le long de la Riviere. Il l'appella en deux au trois langues differentes, & enfin pour faire connoitre qu'il ne le craignoit point, il cria, qu'il alloit ſe coucher en ſa place. Il renouvella le feu, & aprés s'être bien chauffé il creut, que pour l'empecher d'étre ſurpris, il devoit abbattre autour de lui quantité de broſſailles qui venant à tomber parmi celles qui reſtoient debout, embarraſſeroient le chemin de telle maniere, qu'on ne pourroit s'aprocher de lui ſans faire beaucoup de bruit, & que cela l'éveilleroit. Il éteignit en

ſuite le feu, & s'endormit quoi qu'il neigeât abondamment toute la nuit.

Le Pere Gabriel & Moi priâmes le Sieur de la Salle de ne plus quitter ſon monde, comme il avoit fait, & nous lui repreſentâmes le plus fortement, que nous pûmes que tout le bon-heur de nôtre entrepriſé dependoit uniquement de ſa preſence.

Nôtre Sauvage étoit reſtê derriere pour chaſſer. Ne nous trouvant point au Portage, que nous avions paſſé, il monta plus haut, & nous vint dire, qu'il failloit décendre la Riviere. On l'envoia avec tous nos Canoteurs, & je reſtay avec le Sieur de la Salle, qui étoit fort fatigué. Le feu ſe prit pendant la nuit dans nôtre Cabanne, qui n'eſtoit composée que de Nattes de joncs. Nous y euſſions tous eſtê bruſlez, ſi je n'avois renverſê fort promptement la Natte qui ſervoit de porte à nôtre petit logis, lequel étoit tout en feu.

Le lendemain nous joignîmes nos gens au portage, ou le Pere Gabriel avoit fait pluſieurs Croix ſur les Arbres

pour

pour nous le faire connoitre plus aisément. Nous y trouvâmes quantité de cornes de bœufs ou Taureaux Sauvages, plusieurs carcasses de ces animaux monstrueux & quelques Canots, que les Sauvages avoient faits avec des peaux de bœufs pour passer la Riviere avec leurs charges de viande.

Cet endroit est situé au bord d'une grande Campagne, à l'extremité de laquelle du côte du Couchant il y a un Village de Miamis Mascouteins, & Oïatinons ramassez ensemble. La Riviere des Illinois a sa source dans cet endroit dans une Campagne au milieu de beaucoup de terres tremblantes, sur lesquelles on peut à peine marcher. La Source de cette Riviere n'est élognée que d'une lieüe & demie de celle des Miamis. Ainsi nous transportâmes tout nôtre equipage avec nos Canots par un Chemin, que l'on ballisa pour la facilité de ceux, qui viendroient aprés nous. Nous laissâmes au portage de la Riviere des Miamis, de même qu'au Fort, que l'on avoit construit à son embou-

chure, des lettres, qui étoient attâchées au paſſage ſur des Arbres pour ſervir d'inſtruction à ceux, qui devoient nous venir joindre avec le Vaiſſeau au nombre de vingt cinq perſonnes.

CHAPITRE XXIX.

Deſcription de nôtre embarquement à la ſource de la Riviere des Illinois.

LA Source de cette Riviere, comme nous venons de le dire, eſt au milieu de pluſieurs terres tremblantes, ſur leſquelles à peine peut on marcher. Cette Riviere eſt navigable à cent pas de ſa ſource pour des Canots d'écorce & s'augmente de telle ſorte en tres peu de temps, qu'elle eſt preſque auſſi large & auſſi profonde, que la Sambre & la Meuſe. Elle a ſon cours au travers de pluſieurs vâſtes Marais, & elle y fait tant de détours, quoi qu'elle coule aſ-

ſez rapidement, qu'aprés avoir vogué une journée entiere, on remarquoit par fois, que nous n'avions pas avancé plus de deux lieües en droite ligne. On ne voioit de toutes parts, tant que la veüe pouvoit s'étendre, que des Marais pleins de joncs & d'Aunes. Nous n'euſſions pu trouver à nous cabanner durant plus de quarante lieües de chemin ſans quelques mottes de terres glacées, ſur les quelles nous faiſions du feu.

Les vivres nous manquoient, & nous ne trouvions point de Chaſſe aprés avoir traverſé tous ces Marais, comme nous l'avions eſperé. Ce ne ſont que de grandes Campagnes Découvertes, dans leſquelles il ne croit, que de grandes herbes, qui ſont ſeches ordinairement dans la ſaiſon, que nous y arrivâmes. Les Miamis les avoient bruſlées en chaſſant aux bœufs ou Taureaux Sauvages. Quelque diligence, que nos gens apportaſſent pour tuer des bêtes fauves, nos Chaſſeurs n'attraperent rien pendant plus de ſoixante lieües. On ne tua qu'un Cerf maigre, un petit Chevreüil, quelques

Cignes,

Cignes, & deux Outardes pour la subsistence de trente ou trente deux personnes. Si nos Canoteurs l'eussent pû, ils auroient infailliblement deserté en abandonnant tout pour entrer dans les terres, afin de se joindre aux Sauvages, que nous voiions dans les Campagnes. Ils y avoient mis le feu dans les herbes fanées pour tuer plus facilement les Taureaux, & les Vâches Sauvages.

Ces animaux y sont ordinairement en grand nombre. C'est ce qu'il est aisé de reconnoitre par la quantité de cornes, & de carcasses de ces bêtes, que nous voiions de tous costez. Les Miamis les chassent ordinairement à la fin de l'Automne.

Nous continuâmes nôtre route sur cette Riviere des Illinois pendant tout le reste du mois de Decembre. Enfin aprés avoir navigé en Canot d'écorce depuis la Source de cette Riviere pendant six vingt, ou cent trente lieües à compter depuis le Lac, qu'on appellé aussi des Illinois, nous arrivâmes enfin sur la fin du mois de Decembre 1679. au Village des Illinois. Pen-

Pendant le temps de nôtre dernier debarquement, ſur le bord de cette Riviere, lequel fût aſſez long, nous ne tuâmes qu'un bœuf ou Taureau Sauvage, & quelques poules d'Inde. Les Sauvages ayant mis le feu dans les herbes ſêches de toutes les prairies de nôtre route, les bêtes fauves avoient pris l'épouvante, & s'étoient retirées. Ainſi quelque ſoin que l'on prît de la Chaſſe, nous ne ſubſiſtâmes que par une pure providence Divine, qui donne des forces en un temps, qu'il ne donne pas dans un autre. Enfin n'ayant plus rien à manger, nous trouvâmes un bœuf ou Taureau Sauvage monſtrueux embourbé ſur le bord de la Riuiere. Douze de nos hommes eurent bien de la peine à le tirer de lá avec un Cable.

CHA-

CHAPITRE XXX.

Description de la Chasse, que les peuples de ces Pays-là font, des Taureaux, & des Vâches Sauvages, de la grosseur de ces animaux, & des avantages, que l'on peut tirer des terres, des bois, & du continent, où ils paissent avec d'autres bêtes fauves.

LOrs que les Sauvages voient un troupeau de ces bœufs, ou Taureaux, ils s'assemblent en grand nombre, & mettent le feu de toutes parts aux herbes seiches à l'entour de ces bêtes, à la reserve de quelques passages, qu'ils laissent exprès. C'est dans ces lieux, où ils se postent avec leurs Arcs, & leurs Flêches. Ces animaux, qui veulent eviter le feu sont forcez de passer prés des Sauvages. Alors ils les tuent, & en abbattent par fois jusques à cent ou

six



ſix vingt en un jour. Ils en font la diſtribution ſelon le nombre, & le beſoin des familles, & ces Sauvages tout triomphans du maſſacre de tant d'animaux, vont avertir leurs femmes d'aller querir ces viandes. Elles ſe rendent ſur les lieux, & chargent ſur leurs dos juſques a deux ou trois cens livres peſant, & jettent encore leurs Enfans par deſſus tout le fardeau, qui ne paroit pas plus les charger que les Armes de nos Soldats.

Ces bœufs ou Taureaux Sauvages ont de la laine fort fine au lieu de poil. Les femelles l'ont plus longue que les masles. Leurs Cornes ſont preſque toutes noires, beaucoup plus groſſes, mais un peu moins longues que celles des bœufs ou Taureaux, qu'on voit en Europe. Leur tête eſt d'une groſſeur monſtrueuſe. Ils ont le col fort court, mais fort gros, & quelque fois de ſix pants de largeur. Ils ont une boſſe, ou petite élevation entre les deux épaules. Leurs jambes ſont groſſes & courtes, couvertes d'une laine fort longue. Ils ont

ſur

ſur la tête & entre les cornes des crins noirs, qui leur tombent ſur les yeux, & qui les rendent affreux.

La chair de ces animaux eſt fort ſucculente. Ils ſont fort gras en Automne, par ce qu'ils paiſſent pendant tout l'Eté dans des prairies, où l'herbe leur monte juſqu'au cou. Ces vaſtes pays ſont ſi pleins de prairies, qu'il ſemble que ce ſoit l'élement des Taureaux Sauvages & le pays des bêtes fauves. On trouve d'eſpace en eſpace & aſſez prés les uns des autres des bois, où ces animaux ſe retirent pour ruminer, & pour ſe mettre à couvert de l'ardeur du Soleil.

Ces animaux changent de Contrées ſelon le changement des ſaiſons, & ſelon la diverſité des Climats. Quand ils ſont dans les pays du Nord, & qu'ils commencent à ſentir les approches de l'hyver. Ils paſſent aux terres du Sud. Ils ſe ſuivent ordinairement l'un l'autre, & on les voit ainſi par fois pendant une lieüe de chemin. Ils s'arrêtent tous au même endroit, & la place, où ils ont

ont couché, eſt ſouvent remplie de pourpier Sauvage, dont nous avons mangé bien des fois. Ce qui donne lieu de croire, que le fumier des bœufs & des Vâches en feroit venir dans ces pays. Les Chemins, par où ces bêtes ont paſſé, ſont frayez comme nos grands Chemins d'Europe. On n'y voit point d'herbe. Ils paſſent à la nage les Fleuves & les Rivierers, qu'ils trouvent dans leur Chemin, afin d'aller paître d'une terre à l'autre. Les Vâches Sauvages vont dans les Iſles pour y faire leurs veaux, afin que les loups ne les mangent pas. Mais quand une fois leurs veaux ſont aſſez grands pour courir aprés leurs meres, les loups n'oſent s'en approcher, par ce que les Vâches les tueroient.

Les Sauvages ont cette prevoiance dans leur Chaſſe, c'eſt que pour ne point déchaſſer ces animaux de leurs Contrées, ils ne pourſuivent ordinairement que ceux, qu'ils ont bleſſez à coups de Fléches. Pour les autres ils s'échappent à la ſuite, & on les laiſſe aller en liberté

de

de peur de les effaroucher. Au reste quoi que les Sauvages de ces vastes Continens soient naturellement portez à detruire les animaux, cependant ils n'ont jamais pû exterminer ces Taureaux Sauvages. Ces bêtes multiplient tellement, que quelque destruction qu'on en fasse à une fois, il en revient encore davantage l'année suivante dans la saison ordinaire.

Les femmes Sauvages filent au fuseau la laine de ces bœufs, & en font des Sacs pour porter la viande boucannée, ou sechée au soleil. Elles la conservent pendant trois ou quatre mois de l'Année, & quoi qu'elles n'ayent point de Sel, elles la preparent pourtant si bien, qu'elle ne contracte aucune corruption. Quatre mois aprés qu'elles ont ainsi accommodé cette viande, on diroit en la mangeant, qu'elle vient d'être tuée tout fraichement. Nous buvions le boüillon, où cette viande avoit cuit, & nous nous en servions comme les Sauvages au lieu d'eau. C'est la boisson ordinaire de tout le peu-

ple

ple de l'Amerique, qui n'a point de commerce avec les Européens.

Les peaux de ces bœufs Sauvages pesent ordinairement cent ou six vingt livres. Les Barbares coupent le dos à l'endroit du col, qui est le plus gros & le plus épais, & ne prennent que la partie du ventre la plus mince. Ils la passent avec de la cervelle de toutes sortes d'animaux, & par ce moien ils la rendent souple comme nos peaux de Chamois passées en huile. Ils la peignent de diverses couleurs, & la garnissent de porc-Epic blanc & rouge. Ils en font des Robbes pour s'en servir de parade dans les Festins. En hyver ils s'en couvrent contre le froid, particulierement pendant la nuit. Leurs Robbes, qui sont couvertes de laine frisée, paroissent tout à fait agreables.

Quand les Sauvages ont tué quelques Vâches, les petits veaux suivent le Chasseur, & leur vont lêcher la main ou le doigt. Ces Barbares en amenent par fois a leurs Enfans. Mais aprés qu'ils s'en sont divertis, ils leur cassent la tête

pour

pour les manger. Ils conſervent les ongles de tous ces petits animaux, & les font ſécher, aprés quoi ils les attâchent à des vergettes, & les ſecoüient ſelon la diverſité des poſtures & des mouvemens de ceux, qui chantent, & qui danſent. Cette machine a quelque choſe d'approchant des Tambours de Baſque.

On pourroit facilement apprivoiſer ces petits animaux, & s'en ſervir pour labourer la terre. Ces bœufs ou Taureaux Sauvages ſubſiſtent dans toutes les ſaiſons de l'année. Quand ils ſont ſurpris de l'hyver, & qu'ils ne peuvent gagner à temps les terres du Sud, qui ſont dans un Climat plus chaud, & que la terre eſt toute couverte de neige, ils ont l'addreſſe de renverſer la neige, & de brouter l'herbe, qui eſt deſſous. On les entend meugler, mais non pas ſi communément qu'en Europe.

Ces bœufs ou Taureaux Sauvages ont le corps, & ſur tout par devant, beaucoup plus grands que nos bœufs d'Europe. Cette grande maſſe de chair ne

les empêche pourtant pas d'aller fort vîte. Il y a peu de Sauvages, quoy qu'ils ſoient fort legers, & fort vîtes, qui les puiſſe atteindre à la courſe. Souvent ces animaux tuent ceux, qui les ont bleſſez, & ſur tout lors qu'ils ſont en chaleur, & qu'un homme ſeul les pourſuit. On en voit ſouvent des bandes de deux, trois, ou quatre cens.

On trouve beaucoup d'autres ſortes d'animaux dans ces vaſtes plaines, comme je l'ay remarqué dans la Deſcription de la Loüiſiane. On y avoit des Cerfs, des Chevreux, des Caſtors, & les Loutres y ſont communes. On y trouve auſſi des Outardes, qui ont le Soût de toutes ſortes de viandes, des Cignes, des Tortues, des poules d'Inde, des Perroquets, & des Perdrix. Il y a une quantité prodigieuſe de Pelicans, qui ont des becs monſtreux, & beaucoup d'autres Oiſeaux de differentes eſpeces, qui y ſont en tres-grand nombre.

La pêche y eſt tres-abondante dans les Rivieres, & la terre y eſt exrraordinairement fertile. Ce ſont des prai-

res ſans bornes, meſlées de Forêts de haute futaïe, où il y a de toutes ſortes de bois propres à bâtir. On y trouve entr'autres d'excellens Chênes, pleins comme ceux de l'Europe, & beaucoup plus ſolides, & plus condenſez que ceux de Canada. Les arbres y ſont d'une groſſeur & d'une hauteur prodigieuſe. On y trouveroit les plus belles pieces du monde pour y conſtruire des Vaiſſeaux, qu'on pourroit faire ſur les lieux, & amener enſuite des bois, qui ſerviroient de leſt aux navires, pour la conſtruction des Vaiſſeaux de l'Europe. Cela ſeroit d'une tres-grande épargne, & donneroit aux Arbres le temps de recroitre dans les Foreſts de l'Europe, qui ſont fort épuiſées.

On voit dans ces Forêts pluſieurs ſortes d'Arbres fruitiers, & des Vignes Sauvages, qui produiſent des grappes d'environ un pied & demi de longueur, leſquelles meuriſſent parfaitement, & dont on peut faire de fort bon vin. On y trouve auſſi des Campagnes de tres-bon Chanvre, qui y croit naturellement

ment de six ou sept pieds de hauteur. Enfin par les essais, que nous en avons fait chez les Illinois, & chez les Issati, on est persuadé, que la terre est capable de produire toutes sortes de fruits, d'herbes, & de grains, en plus grande abondance même que les meilleures terres de l'Europe, puis qu'on y peut faire la Récolte deux fois par an.

L'air y est fort temperé & fort sain. Le pays y est arrosé d'une infinité de Lacs, de Rivieres, & de ruisseaux, dont la plus part sont navigables. On n'y est presque point incommodé des Maringoüins, ou petites mouches, qui regnent fort dans le Canada, ni d'autres animaux nuisibles. En y cultivant la terre on pourra subsister la seconde Année independamment des vivres de l'Europe. Ce vaste Continent pourroit fournir dans peu pain, vin, & viande à toutes les Isles Meridionales de l'Amerique. Les boucanniers Flibustiers, & d'autres pourroient tuer dans ces pays-là beaucoup plus de Taureaux Sauvages, que dans tout le reste des Isles, qu'ils habitent.

Il y a des mines de charbon, d'ardoise, & de fer. Les morceaux de Cuivre rouge fort pur, que l'on trouve en divers endroits, font juger, qu'il y en a des mines, & peut être en trouveroit on d'autres Metaux & Mineraux. On pourra les découvrir quelque jour. On à déja trouvé chez les Iroquois une Fontaine de Sel d'alun.

CHAPITRE XXXI.

Description de nôtre arrivée chez les Illinois, peuple fort nombreux par rapport aux autres Sauvages de l'Amerique.

L'Etymologie de ce mot Illinois vient, selon que nous l'avons dit, du terme *Illini*, qui dans la langue de cette Nation signifie un homme fait ou achevé, de même que le mot *Alleman* veut dire tout homme, comme si on vou-

vouloit ſignifier par là, qu'un Allemand tient du cœur & de la bravoure de tous les hommes de quelque Nation, qu'ils ſoient.

Le plus grand Village des Illinois eſt composé de quatre ou cinq cens Cabannes, chacune de cinq ou ſix feux. Ces Villages ſont ſituez dans une plaine un peu marécageuſe à quarante degrez de latitude ſur la rive droite d'une Riviere auſſi large que la Meuſe l'eſt devant Namur. Leurs Cabannes ſont faites comme de longs berceaux. Elles ſont couvertes de Nattes de joncs plats, ſi bien couſues, qu'elles ſont impenetrables au vent, à la neige, & à la pluye. Chaque Cabanne a cinq ou ſix feux, comme je viens de le dire, & chaque feu une ou deux familles. Tous ceux, qui y habitent, vivent enſemble en bonne intelligence.

C'eſt la coûtume de ce peuple, dés qu'on a fait la Recolte du blé d'Inde, de l'enfermer dans des creux ſous terre, afin de le conſerver pour l'Eté, que la viande ſe corrompt aiſément. Aprés cela

ils s'en vont au loin passer l'hyver à la Chasse des bœufs ou Taureaux Sauvages, & des Castors, où ils ne portent que tres-peu de grain. Cette provision de blé d'Inde leur est extremément pretieuse. On ne sauroit leur faire un plus grand déplaisir, que d'y toucher pendant leur absence.

Nous trouvâmes le Village vuide, comme nous l'avions preveu, par ce que les Sauvages étoient allez à la Chasse en divers endroits selon leur coûtume. Leur absence nous mit dans un grand embarras. Les vivres nous manquoient. Cependant nous n'osions prendre de leur blé d'Inde dans ces fosses, où ils l'enferment pour le conserver afin de s'en servir à leur retour de la Chasse pour semer leurs terres, & pour subsister jusques à une autre Recolte. Enfin pourtant ne pouvant pas penser à décendre plus bas sans vivres, par ce que le feu, qu'on avoit mis dans les Campagnes, avoit fait fuir toutes les bêtes fauves, le Sieur de la Salle resolut de prendre vingt minots du blé de ces Barbares

bares dans l'esperance de les appaiser par quelque present.

Nous nous embarquâmes avec cette nouvelle provision le même jour, & nous décendîmes durant quatre jours sur la même Riviere, qui coule au Sud quart Sud-Owëst.

Le premier jour de Janvier 1680. immediatement aprés la Messe, souhaitant une heureuse Année au Sieur de la Salle, & à tout nôtre monde avec les paroles les plus touchantes, que je pus, je priay tous nos mécontens de s'armer de patience, leur representant, que Dieu pourvoiroit à tous nos besoins, & que vivans en bonne union, il nous susciteroit des moiens propres à nous faire subsister. Nous embrassâmes tous nos Hommes l'un aprés l'autre, le Pere Gabriel, le Pere Zenobe & moy de la maniere la plus tendre & la plus Cordiale. Nous les encourageâmes à poursuivre avec ardeur cette importante Découverte, que nous avions si bien commencée.

Sur la fin du quatriéme jour de l'an

nous traversâmes un petit Lac long d'environ sept lieües, & large d'üne, nommé *Pimiteouï*, ce qui signifie en leur langue, qu'il y a en cet endroit beaucoup de bêtes grasses. Le Sieur de la Salle jugea par l'Astrolabe, qu'il étoit à trente trois degrez quarante cinq minutes. Ce Lac est fort remarquable, en ce que la Riviere des Illinois étant glacée jusques là, ce qui ne dure que quatre ou cinq Semaines, & n'arrive que rarement, elle ne l'est jamais depuis cet endroit jusqu'a son embouchure dans Meschasipi. La Navigation y est interrompüe en certains endroits à cause de l'amas des glaces, qui y derivent d'en haut.

L'on avoit assuré nos gens, que les Illinois avoient été prevenus contre nous. Nous nous trouvâmes tout d'un coup au milieu de leur camp, qui bordoit deux costez de la Riviere en un endroit, où le courant portoit nos Canots plus vîte qu'on ne vouloit. Le Sieur de la Salle fit promptement prendre les Armes, & ranger ses Canots de front,

de ſorte qu'ils occupoient toute la largeur de la Riviere. Dans les deux Canots les plus proches des deux bords ſe trouvoient le Sieur de la Salle, & le Sieur de Tonty, qui n'étoient éloignez du bord que d'une demie portée de Piſtolet.

Les Illinois, qui n'avoient pas encore découvert la petite Flotte, furent ſurpris de la voir. Les uns coururent aux armes, & les autres prirent la fuite avec un extreme deſordre. Le Sieur de la Salle avoit un Calumet de paix. Mais il ne voulut pas le montrer à ces Barbares, de peur qu'ils ne l'interprétaſſent à foibleſſe. Comme on fut bientôt ſi prés d'eux, qu'on pouvoit s'entendre, nous leur criâmes, que nous étions Canadiens. Nos hommes avoient leurs Armes à la main Nous nous laiſſâmes emporter par le courant tous de front, par ce qu'il n'y avoit point de débarquement qu'au pied de leur camp.

Les Guerriers des Illinois étant diſperſez coururent aux Armes, mais avec tant de confuſion, qu'avant qu'ils ſe

fussent reconnus, nos Canots avoient pris terre. Le Sieur de la Salle y sauta le premier. L'on pouvoit defaire les Sauvages dans le desordre, où ils étoient. Mais comme ce n'étoit pas nôtre dessein, nous fîmes halte, afin de donner aux Sauvages le temps de se r'assurer.

Ces Barbares intimidez de cette action si hardie presentérent aussi-tôt le Calumet de paix, quoy qu'ils fussent plusieurs milliers d'hommes. Nos gens leur presentérent le leur en même temps, & leur terreur se changeant en joye nous leur fîmes connoitre, que nous acceptions la paix. Alors ils renvoierent querir ceux, qui avoient pris la fuite. Je me rendis en diligence du côté des Sauvages avec le Pere Zenobe, & prenant leurs Enfans par la main pour les r'assurer de leur frayeur, nous leur témoignâmes toute la tendresse possible, & nous entrâmes avec les Vieillards & les Maîtres dans leurs Cabannes. Nous avions compassion de ces pauvres Ames, qui ne se perdent que par ce qu'ils ne

connoissent point Dieu, faute de Missionnaires, qui les instruisent.

La joye des uns & des autres fut aussi grande, que leur apprehension avoit été forte. Celle de quelques uns des Sauvages avoit été telle, qu'ils furent deux jours à revenir des lieux, où ils s'étoient sauvez. Nous leur dîmes, que nous n'étions venus chez eux que pour leur faire connoitre le vrai Dieu, pour les proteger contre leurs Ennemis, & pour leur apporter des Armes à feu, dont ils n'avoient point de connoissance, & les autres commoditez de la vie. Nous entendîmes une grande suite de voix, qui nous paroissoit sortir du fond du cœur de ces Sauvages, qui sont les plus humains de toute l'Amerique Septentrionale, & qui crioient en repetant ces mots, *Tepatoüi-Nika* c'est à dire en leur langue, Voila qui est bien mon Frere, mon Ami. Tu as l'esprit bien fait d'avoir eu cette pensée. En même temps ils nous frotterent les jambes jusques à la plante des pieds auprés du feu avec de l'huile d'Ours, & de la

graisse de Taureaux Sauvages pour nous délasser. Ils nous mirent les trois premiers morceaux de la chair de ces animaux à la bouche, nous caressant ainsi avec des amitiez tout à fait extraordinaires.

Aussi-tôt aprés le Sieur de la Salle leur fit un present de tabac de la Martinique, & de quelques haches. Il leur dit: qu'il les avoit fait prier de s'assembler pour traiter d'une affaire, qu'il vouloit leur expliquer avant que de leur parler d'aucune autre. Il ajouta, qn'il savoit, combien le blé d'Inde leur étoit necessaire: que cependant la necessité des vivres, où ses gens & lui s'étoient trouvez en arrivant à leur Village, & l'impossibilité de trouver des bêtes à la Campagne, l'avoit obligé de prendre quelque quantité de blé d'Inde, qu'il avoit dans ses Canots: qu'on n'y avoit point encore touché: que s'ils vouloient le lui laisser, il leur donneroit en échange des haches, & d'autres choses, dont ils auroient besoin. Que s'ils ne pouvoient s'en passer, il leur

étoit libre de le reprendre, mais que s'ils ne pouvoient lui fournir les vivres necessaires pour sa subsistence & pour celle de ses gens, il s'en iroit chez leurs voisins, qui lui en fourniroient en payant, & qu'en échange il leur laisseroit le Forgeron, qu'il avoit amené pour raccommoder leurs haches, & tous les autres instrumens, que nous autres Européens leur donnerions à l'avenir. Les Sauvages accorderent au Sieur de la Salle, ce qu'il leur demandoit, & nous fîmes alliance avec eux.

Pour rendre ferme & inviolable cette Alliance que nous contractions avec les Illinois, il nous fallut prendre plusieurs precautions necessaires. Un des Chefs des Sauvages Maskoutens nommé Monso, nous vint traverser le soir même de nôtre arrivée. Nous apprîmes, qu'il étoit envoié par d'autres que par ceux de sa Nation, & qu'il avoit avec lui quelques Miamis, & de jeunes gens, qui avoient apporté des chaudieres, des haches, des couteaux, & d'autres denrées. On l'avoit choisi

pour cette Ambaſſade pluſtôt qu'un autre, par ce que les Illinois avoient plus de créance en lui qu'aux autres Miamis. Et en effet les Illinois n'avoient point été en guerre avec les Maskoutens. Il cabala donc toute la nuit, diſant que le Sieur de la Salle n'étoit qu'un broüillon, qu'il étoit ami des Iroquois, & qu'il ne venoit chez eux, que pour devançer leurs Ennemis : qu'ils alloient venir de tous coſtez avec les Européens qui étoient en Canada pour detruire leur Nation. Il leur fit des preſens, de tout ce qu'il avoit apporté, & leur dit même, qu'il venoit de la part de quelques Canadiens, qu'il leur deſigna.

Ce Conſeil ſe tint la nuit, que les Sauvages choiſiſſent ordinairement pour traiter de leurs affaires ſecretes. Cet Ambaſſadeur ſe retira la même nuit. On trouva le lendemain les Chefs des Illinois tout changez. Ils étoient pleins de froideur & défiance, & paroiſſoient même machiner quelque choſe contre nous. Cela nous fit beaucoup de pei-

ne. Mais le Sieur de la Salle, qui avoit gagné l'un des Chefs de ce peuple par des presens, apprit de lui le sujet de ce changement. Cela lui donna le moyen de dissiper adroitement leurs soupçons.

Non seulement donc nous trouvâmes les moiens de r'assurer cette Nation. Mais dans la suite nous des-abusâmes encore les Maskoutens, & les Miamis. Nous fîmes même une Alliance entre ces derniers & les Illinois, qui subsista pendant tout le temps, que nous fûmes sur le lieu.

CHAPITRE XXXII.

Recit de ce qui se passa entre les Illinois & nous jusques à la construction d'un Fort.

PEndant que nous demeurions parmi cette Nation, le nommé Nikanapé Frere de Chassagoüiasse le plus con-

considerable des Capitaines Illinois, lequel étoit absent, nous invita tous à un Festin. Lors que tout le monde fût assis dans la Cabanne, Nikanapé prit la parole, & nous fît un discours bien different de celui de leurs Anciens à nôtre arrivée. Il dit donc, qu'il ne nous avoit pas tant conviez pour nous faire bonne chere, que pour nous guerir l'esprit de la fantaisie, que nous avions de décendre Meschasipi, c'est à dire la grande Riviere, jusques à la Mer. Il assuroit, que personne ne l'avoit entrepris sans y perir: que ses bords étoient peuplez d'une infinité de Nations Barbares, qui nous accableroient sans doute par leur nombre, quelque Valeur, & quelques Armes, que nous pussions avoir: que ce Fleuve étoit plein de Monstres, de Tritons, de Crocodiles, & de Serpens: que supposé que la grandeur de la Barque, que nous allions faire pour cela, nous garentit de tous ces dangers, il y en avoit un autre absolument inevitable. C'est, que le bas de Meschasipi étoit plein de Sauts,

& de

& de precipices, qui étant joints à la rapidité du courant nous feroient perir ſans reſſource: que tous ces rapides, & ces precipices abboutiſſoient à un Gouffre, où cette Riviere ſe perdoit ſous terre, ſans qu'on Seût ce qu'elle devenoit.

Il joignit à tout cela tant de circonſtances, & prononça ſon diſcours ſi ſerieuſement, & avec tant de marques d'affection, que nos gens, qui n'étoient pas accoutumez aux manieres des Sauvages, & dont deux entendoient la langue des Illinois, en furent ébranlez. Nous remarquâmes leur apprehenſion ſur leurs Viſages, qui paroiſſoient tout effrayez. Mais comme ce n'eſt pas la coûtume d'interrompre les Sauvages, quand ils parlent, & que même en le faiſant nous euſſions augmenté l'inquietude de nos gens, nous lui laiſſâmes paiſiblement achever ſon diſcours, aprés quoi nous lui répondîmes ſans faire paroitre aucune émotion.

Nous lui dîmes, que nous lui étions bien obligez des avis, qu'il nous don-

noit, & que nous acquerrions d'autant plus de gloire, que nous aurions trouvé de grandes difficultez à surmonter: que nous servions tous le grand Maître de la vie des hommes, & de nos Chefs: qu'il commandoit à la Mer, & à tout le monde: que nous nous estimerions heureux de mourir en portant le nom du grand Capitaine du Ciel, & de celuy, qui nous avoit envoiez, jusques au bout de la terre: que nous croiions, que tout ce qu'il nous avoit dit, étoit une invention de son amitié pour nous empêcher de quitter sa Nation: qu'il se pouvoit faire, que tout cela n'étoit que l'artifice de quelque méchant esprit, qui leur avoit donné de la défiance de nos desseins: que nos desseins étoient pleins de sincerité, & qui si les Illinois avoient une veritable amitié pour nous, ils ne devoient pas nous dissimuler les sujets de leur inquietude, afin que nous pussions les satisfaire: qu'autrement nous aurions lieu de croire, que l'amitié, qu'ils nous témoignoient à nôtre arrivée, n'étoit qu'une

qu'une amitié feinte & pleine de dissimulation. Nikanapé demeura sans repartie, & nous presentant à manger il changea de discours.

Aprés le repas nôtre Truchement ayant été bien instruit reprit la parole, & dit à ceux, qui étoient presens, que nous n'étions pas surpris, que leurs voisins devinssent jaloux des commoditez, qu'ils recevoient du commerce, qu'ils alloient avoir avec nous, ni qu'ils leur fissent des rapports à nôtre desavantage. Mais qu'il s'étonnoit, de ce qu'ils y donnoient créance si facilement, & de ce qu'ils nous cachoient la verité, puis que nous leur avions communiqué franchement, & sincerement tous nos desseins.

Nous ne dormions pas Mon Frere, ajouta il en s'addressant à Nikanapé, lors que Monso vous a parlé la nuit en cachette à nôtre desavantage, & quand il vous a dit, que nous étions les Espions des Iroquois. Les presens, qu'il vous a faits pour vous persuader ses mensonges, sont encore cachez dans cette Cabanne.

Pour-

Pourquoy a il pris la fuite aussi tôt aprés, qu'il vous a eu parlé? Pourquoi ne se montroit il pas de jour s'il n'avoit que des veritez à dire? N'as-tu pas veu, qu'à nôtre arrivée nous avons pu tuer tes Neveux, & que dans la confusion, où ils étoient, nous eussions pu faire seuls, ce qu'on te veut persuader, que nous executerions avec l'assistance des Iroquois aprés que nous nous serons établis chez toi, & que nous aurons fait amitié avec ta Nation? A l'heure que je parle, ces guerriers, qui sont icy avec moi, ne pourroient ils pas vous égorger tous tant que vous êtes d'Anciens, pendant que vos jeunes gens sont a la Chasse? Ne sçais-tu pas, que les Iroquois, que tu crains, ont souvent éprouvé nôtre valeur? qu'ainsi nous n'aurions pas besoin de leur secours, si nous avions dessein de te faire la guerre?

Mais pour te guerir entierement l'esprit, cours aprés cet imposteur. Nous l'attendrons ici pour le convaincre, & pour le confondre. Comment nous

connoit il lui, qui ne nous a jamais veus? Comment peut il ſavoir les complots, que nous avons faits avec les Iroquois, qu'il connoit auſſi peu que nous? Regarde nôtre équipage. Ce ne ſont que des Outils & des marchandiſes, qui ne nous peuvent ſervir qu'à faire du bien, & qui ne ſont propres ni pour les attaques, ni pour les retraites.

Ce diſcours les emut, & les obligea de faire courir aprés Monſo pour le ramener. Mais la neige, qui tomba la nuit en abondance, & qui couvrit les piſtes, empêcha, qu'on ne le put joindre. Cependant nos gens, qui avoient été épouvantez, ne furent pas tout à fait gueris de leurs craintes mal-fondées. Six d'entr'eux, qui étoient de garde, & entr'autres deux Scieurs de long, ſans leſquels nous ne pouvions faire de Barque pour aller à la Mer, & qui avoient été corrompus d'ailleurs a Miſſilimakinak, s'enfuirent la nuit ſuivante, & enlevérent, ce qu'ils crurent leur devoir être neceſſaire. En quoi il eſt vrai de dire, qu'ils s'expoſerent

à un danger de perir, beaucoup plus certain que celui, qu'ils vouloient éviter.

Le Sieur de la Salle voiant, que ces six Deserteurs n'avoient laissé dans leur Cabanne, qu'un seul homme, qui leur étoit suspect, commanda au reste de nos gens, afin d'empêcher le mauvais effet, que cette desertion pourroit produire dans l'esprit des Illinois, de dire, que leurs Camarades étoient partis sans son ordre, & qu'il auroit bien pu les faire poursuivre, & les punir pour en faire un exemple: Mais qu'il ne vouloit pas faire connoitre aux Sauvages le peu de fidelité de nos hommes. Nous exhortâmes les autres à être plus fideles que ces fugitifs, & à n'en pas venir à de pareilles extremitez par la crainte des dangers, que Nikanapé leur avoit faussement exaggerez: Nous leur dîmes que le Sieur de la Salle ne pretendoit mener avec lui que ceux, qui l'accompagneroient volontairement: qu'il leur donnoit parole de laisser aux autres au printemps la liberté de retourner en Canada,

nada, où ils pourroient aller en Canot ſans courir aucun riſque : qu'ils ne pouvoient l'entreprendre alors qu'avec un peril maniſeſte de la vie, & qu'une retraite ſemblable les couvriroit d'une éternelle confuſion de l'avoir lachement abandonné par une conſpiration, qui ne pourroit pas demeurer impunie, lors qu'ils ſeroient en Canada.

Le Sieur de la Salle tacha ainſi de r'aſſurer ſes gens. Cependant il connoiſſoit leur inconſtance. Diſſimulant donc le chagrin, qu'il avoit de leur peu de courage, il reſolut de les éloigner des Sauvages afin de couper le Chemin à de Nouvelles ſubornations. Mais afin de les y faire conſentir ſans murmure, il leur dit, qu'ils n'étoient pas tout à fait en ſeureté parmi les Illinois : que d'ailleurs un pareil ſejour les expoſoit aux attaques des Iroquois, que peut être ces Barbares viendroient attaquer les Illinois avant l'hyver, & que ces derniers n'étoient pas capables de leur reſiſter : que ſelon toutes les apparences ils s'en fuïroient au premier Choc : que les Iro-

quois

quois ne pouvant les attraper, par ce que les Illinois courent beaucoup plus vite qu'eux, ils déchargeroient leur furie sur nous; que nôtre petit nombre seroit incapable de faire tête à ces Barbares: qu'il n'y avoit qu'un seul remede, qui étoit de se fortifier dans quelque Poste facile à defendre: qu'il y en avoit un de cette sorte prés du Village; où ils seroient à couvert des insultes des Illinois, & de l'attaque de ces autres Barbares: que nous ne pourrions pas s'y être forcez, & que cela même les empêcheroit de nous attaquer.

Ces raisons, & plusieurs autres semblables, que je leur deduisis, les persuaderent, & les engagérent à entreprendre de bonne grace la construction d'un Fort. On choisit une place propre à cela distante de quatre journées du grand Village des Illinois en décendant vers le Fleuve Meschasipi.

CHAPITRE XXXIII.

Reflexion sur l'humeur des Illinois, avec un petit détail du peu de fruit, qu'on pouvoit éperer de leur converſion.

IL eſt bon d'obſerver ici, qu'il y a des Miamis ſituez au Sud-Oüeſt du fond du Lac des Illinois. Ils habitent ſur le bord d'une Riviere aſſez belle, qui eſt environ à quinze lieües dans les terres à quarante & un degré de latitude Septentrionale. La Nation des Maskoutens & celle des Outoüagamis demeurent environ à quarante trois degrez de latitude ſur le bord de la Riviere appellée Melleoki, qui ſe décharge aſſez prés de leur Village dans le Lac des Illinois. Du côté de l'Oüeſt on trouve les Kikapous, & les Ainoves, qui ont deux Villages. A l'Oüeſt de ces derniers au haut de la Riviere de Chécagoumenant il y a un autre Villa-

ge d'Illinois Caſcaſchia ſitué à l'Oüeſt du fond du même Lac, tirant un peu à Sud-Oüeſt environ les 41. degrez de latitude. Les Authoutantas, & Maskoutens Nadoüeſſiouz demeurent à cent trente lieües des Illinois dans trois grands Villages bâtis proche d'une Riviere, qui ſe décharge dans le Fleuve Meſchaſipi. C'eſt du côté de l'Oüeſt au deſſus de la Riviere des Illinois vis à vis de l'embouchure de Oüiſconſin, il y a une autre Riviere, qui ſe décharge dans le même Fleuve. Nous parlerons encore dans la ſuite de pluſieurs autres Nations.

La pluspart de tous ces Sauvages, & ſur tout les Illinois font leurs Cabannes de Nattes de jones plats, & doublées, leſquelles ſont couſues enſemble. Ils ſont de grande ſtature, forts & robuſtes, adroits à l'Arc & à la Fleche. Ces derniers n'avoient point encore d'Armes à feu. Nous en avons donné à quelques uns. Ils ſont errans, pareſſeux, craintifs, libertins, & préſque ſans reſpect pour leurs Chefs. Ils ſont coleres, & grands larrons.

Leurs

Leurs Villages ne ſont fermez d'aucunes paliſſades, par ce qu'ils n'ont pas aſſez de cœur pour les defendre. Ils fuient à la premiere nouvelle, qu'ils apprennent de l'armée Ennemie. La bonté & la fertilité de leurs Campagnes leur fourniſſent tout ce qui eſt neceſſaire à la vie. Ils n'ont l'uſage des inſtrumens & des armes de fer, que depuis que nous y avons été. Outre l'Arc & la Fleche ils ſe ſervent encore en guerre d'une eſpece de demie pique, & de Maſſüe de bois.

Les Hermaphrodites ſont en grand nombre parmi eux. Ils ont ordinairement pluſieurs femmes, & prennent ſouvent toutes les Sœurs, diſſans qu'elles s'accordent mieux que des étrangeres. Cependant ils en ſont ſi jaloux, qu'ils leur coupent le nez ſur le moindre ſoupçon. Ils ſont impudiques jusqu'a tomber dans le peché qui eſt contre nature. Ils ont des garçons, à qui ils donnent l'équipage de filles, par ce qu'ils les emploient à cet abominable uſage. Ce garçons ne s'occupent qu'aux

ouvrages des femmes, & ne se meslent ni de la Chasse ni de la guerre. Ils sont fort superstitieux, quoy que sans aucun culte de Religion. Au reste ils sont grands joüeurs, comme sont tous les Sauvages, que j'ay pu connoitre dans l'Amerique.

Comme il y a dans de certains endroits pierreux de leur pays une fort grande quantité de serpent, qui les incommodent beaucoup, ces Barbares connoissent aussi plusieurs herbes propres à les guerir de leurs morsures, dont l'usage est beaucoup plus assuré, que celui du Theriaque & de l'Orvietan. Quand ils se sont frottez de ces herbes ils se joüent impunément avec ces insectes, quelques venimeux qu'ils soient. Ils les font même entrer fort souvent bien avant dans leur gorge.

Ils vont tous nuds en été, excepté qu'ils se couvrent les pieds d'une espece de souliers qu'ils font avec des peaux de bœufs. En hyver le froid est assez picquant dans leurs Campagnes, quoy qu'il ne dure pas long-temps. Mais

ils s'en garantiſſent par le moien des peaux de beſtes Sauvages, qu'ils paſſent, & qu'ils peignent fort proprement, & dont ils ſe font des couvertures, & une eſpece de Robbes.

Pour ce qui eſt des converſions, qu'on peut faire de ces gens là touchant l'Evangile, on ne ſauroit faire aucun fond ſur eux. Ces Sauvages, de même que tous ceux de l'Amerique ſont fort peu diſpoſez aux lumieres de la foi, par ce qu'ils ſont brutaux & ſtupides, & que leurs meurs ſont extremement corrompues, & opposées au Chriſtianiſme. Il faudra donc bien du temps pour les rendre capables de recevoir nos veritez. J'en ay trouvé quelques uns, qui étoient d'une humeur aſſez docile. Le Pere Zenobe a baptizé quelques Enfans moribons parmi ces Barbares, & deux ou trois perſonnes mourantes, qui lui temoignerent quelque diſpoſition pour cela. Ces peuples ſe ſeroient laiſſé baptiſer, comme on euſt voulu, mais ſans aucune inſtruction preallable, & ſans aucune connoiſſance de la nature & de l'effica-

ce du Sacrement, par ce qu'ils sont fort grossiers, & qu'ils n'ont point d'attention aux veritez, qu'on leur préche.

Le Pere Zenobe avoit trouvé deux Sauvages, qui s'étoient attachez a lui, & qui lui avoient promis de le suivre par tout. Il crut, qu'ils lui tiendroient parole, & que par ce moien il s'assureroit de la Validité de leur baptéme. Mais cela n'a servi dans la suite, qu'à lui faire naître des scrupules sur ce sujet, par ce qu'il apprit, qu'un Sauvage nommé Chassagoüache, qui avoit été baptizé, étoit mort entre les mains des Jongleurs, abandonné aux superstitions de son pays, & que par consequent il étoit *duplo filius gehennæ*. Car ce malheureux ayant profané son baptéme par les crîmes infâmes, ausquels il s'abandonna dans la suite, meritoit sans doute d'être chatié doublement dans l'autre vie.

CHAPITRE XXXIV.

Construction d'un Fort, que nous fîmes bastir sur la Riviere des Illinois, nommé Chécagou par ces Barbares, & par nous le Fort de Crevecœur, ensemble la fabrique d'une nouvelle Barque pour décendre à la Mer.

IL faut remarquer ici, que quelque hyver, qu'il fasse dans les Contrées de ce charmant Pays des Illinois, il ne dure que deux mois tout au plus. Et en effet le 15. de Janvier il survint un grand degel, qui rendit la Riviere libre au dessous du Village, où nous étions. Nous nous trouvâmes donc tout d'un coup comme dans une espece de printemps. Le Sieur de la Salle me pria de l'accompagner. Nous nous rendîmes donc en Canot au lieu, que nous allions choisir pour travailler à ce Fort.

C'étoit un petit tertre élogné d'environ

 ron

ron deux cens pas du bord de la Riviere, laquelle s'étendoit jusqu'au pied dans le temps des pluyes. Deux ravînes larges & profondes fortifioient les deux autres côtez de cette petite eminence. On acheva de retrancher une partie du quatriéme par un fossé, qui joignoit ensemble les deux ravines. On fit border leur talus exterieur, qui lui servoit de contrescarpe par des Chevaux de Frize, & ensuite on escarpa cette eminence de tous costez. On en fit soutenir la terre, autant qu'il étoit necessaire, par de fortes pieces de bois, & par des Madriers.

On fît faire le logement à deux des Angles de ce Fort, afin que nos gens fussent toujours prests en cas d'attaque. Les Peres Gabriel, Zenobe & moy nous logeâmes dans une Cabanne couverte de planches, que nous ajustâmes avec nos Ouvriers. Nous nous y retirions aprés le travail avec tout nôtre monde pour la priere du soir, de même que nous nous y trouvions le matin pour le même sujet. Nous ne pouvions

vions plus dire la Messe, par ce que le Vin, que nous avions fait des gros Raisins du pays, avoit manqué. Nous nous contentions de chanter les Vespres les jours de festes, & les Dimanches, & nous faisions la predication aprés les prieres du matin. On mit la forge le long de la Courtine, qui regardoit le bois. Le Sieur de la Salle se posta au milieu du Fort avec le Sieur de Tonty, & on fit abbattre du bois pour en faire du Charbon pour la forge.

Pendant qu'on travailloit à cet ouvrage, nous pensions sans cesse à nôtre grande Découverte. Nous voyions, que la construction de la Barque étoit fort difficile, par ce que nos Scieurs de long avoient deserté. On s'avisa donc de dire à nos gens, que s'il y avoit parmi eux quelqu'un, qui fust de bonne volonté, & qui voulût essayer de faire des planches de Bordage, on esperoit d'en venir à bout; qu'il faudroit un peu plus de peine & de temps, mais qu'au pis aller, on en seroit quitte pour en gâter quelques unes.

Deux de nos hommes s'offrirent de s'y employer. On en fît l'essay. Ils reussirent assez bien, quoi qu'ils n'eussent jamais travaillé à de pareil Ouvrage. On fît donc commencer une Barque de quarante deux pieds de quille, & de douze de large. On s'occupa à cela avec tant d'empressement que nonobstant les Travaux du Fort, qu'on nomma de Crevecœur à cause du chagrin, que nos Deserteurs nous avoient donné. Le bordage fût scié, tout le bois de la Barque prest, & la Barque dressée jusques au cordon le premier du Mois de Mars.

J'ai déja remarqué, que l'hyver qui n'est pas grand dans le païs des Illinois, n'est pas plus froid qu'en Provence. Cependant l'année 1680. la neige dura plus de vingt jours. Cela surprit les Sauvages, qui n'avoient jamais experimenté un hyver si rude. Ainsi, le Sieur de la Salle & moy nous nous voyions exposez à de nouvelles fatigues, qui peut être sembleront incroiables à ceux, qui n'ont point d'experience des grands Voiages,

& des

& des Nouvelles Découvertes.

Cependant le Fort de Crevecœur étoit presque achevé. On avoit preparé tout le bois necessaire pour nôtre Barque. Mais nous n'avions ni cordages ni voiles. Nous n'avions pas même assez de fer. Nous n'apprenions aucune nouvelle de nôtre Vaisseau le Griffon, ni de ceux qu'on avoit envoiez pour s'informer, de ce qu'il étoit devenu. L'Eté s'approchoit, & si nous attendions encore quelques mois inutilement, nôtre entreprise seroit retardée d'une Année, & peut être de deux ou trois, par ce que nous étions loin du Canada, qu'ainsi il nous étoit impossible de donner les ordres aux affaires, ni d'amasser les choses, dont nous avions besoin. Pour ce qui est de retourner au Fort de Frontenac, nous en étions à quatre ou cinq cent lieües, qu'il falloit traverser par terre, & même dans les neiges, à quoi il n'y avoit point d'apparence.

Le Sieur de la Salle ne voiant point revenir son Vaisseau le Gryphon, & n'ap-

n'apprenant aucunes Nouvelles de ceux, qu'il avoit envoyez au devant, ne se rebuta point de toutes ces difficultez. Son courage passa par dessus, & sans s'embarrasser d'un si long & d'un si pénible Voiage, il l'entreprit & en fit une partie avec deux grandes Raquettes aux pieds de peur d'enfoncer dans les neiges.

Dans cette extremité d'affaires nous prîmes tout deux une resolution aussi extraordinaire, qu'elle étoit difficile à executer: Moi d'aller en Canot avec deux hommes dans des pays inconnus, où on étoit à tout moment dans un tres grand danger de la vie: Lui d'aller à pied jusqu'au Fort de Frontenac avec trois hommes, qui l'accompagnoient, sans avoir d'autre moien de subsister non plus que moi, que ce que nous pouvions tuer de bêtes fauves avec le fusil, sans avoir d'autre boisson que l'eau, que nous rencontrerions sur nôtre route. Mais il y avoit cette difference entre le Sieur de la Salle & moi, que les quatre où cinq nations, par lesquelles il de-

devoit passer, connoissoient les Européens, qui sont en Canada, par ce qu'ils avoient commerce avec eux, & que ceux, où j'allois à plus de six ou sept cens lieües des Illinois, n'avoient jamais veu d'Européens. Cependant toutes ces difficultez ne nous étonnerent ni l'un ni l'autre. Toute nôtre peine étoit seulement de trouver parmi nos gens des hommes assez hardis pour nous accompagner, & d'empécher, que les autres, qui étoient déja fort ébranlez, ne desertassent aprés nôtre départ.

CHAPITRE XXXV.

Recit de ce qui se passa avant le départ de l'Autheur pour sa nouvelle Découverte, avec le Retour du Sieur de la Salle au Fort de Frontenac, & les instructions, qu'un Sauvage nous donna touchant le Fleuve Meschasipi.

AVant nôtre départ nous trouvâmes heureusement le moien de desabuser nos gens des fausses impressions, que les Illinois leur avoient données à la sollicitation de Monso Capitaine des Maskoutens. Quelques Sauvages des pays éloignez arrivérent au Village des Illinois. L'un d'eux nous assura de la beauté du Fleuve Meschasipi. Nous en fûmes encore instruits par plusieurs autres Sauvages. Mais un Illinois nous dit en particulier, & fort en secret, que ce Fleuve étoit navigable. Cependant

ce Récit ne ſuffiſoit pas pour deſabuſer nos gens. Afin donc de les r'aſſurer entierement, nous entreprîmes de le faire avoüer aux Illinois, quoi que nous euſſions appris, qu'ils avoient reſolu dans un Conſeil qu'ils avoient tenu ſecretement, de nous dire toujours la même choſe. Il s'en preſenta peu de temps aprés une occaſion tout à fait favorable.

Un jeune guerrier Illinois, qui avoit fait des priſonniers du côte du Sud, avoit devancé ſes Camarades. Il paſſa à nôtre Chantier, & on lui donna du blé d'Inde à manger. Comme il revenoit du bas de ce Fleuve, dont nous fîmes ſemblant d'avoir quelque connoiſſance, ce jeune homme nous en fit une Carte aſſez exacte avec du charbon. Il nous aſſura, qu'il avoit été par tout avec ſa Pirogue, qui eſt un Canot de bois creuſé avec du feu: qu'il n'y avoit juſques à la Mer, que les Sauvages appellent le grand Lac, ni Saut, ni rapide: mais que par ce que ce Fleuve devient fort large en approchant de ſon embouchure,

chure, il y avoit en quelques endroits des battures de Sable, & au milieu des Canaux fort profonds, & des vaſes, qui en barroient une partie. Il nous dit auſſi le nom de pluſieurs Nations, qui habitent ſur ſon rivage, & de diverſes Rivieres, qu'il reçoit.

J'écrivis toutes ces choſes, & je pourray bien en faire le recit plus au long dans cet Ouvrage. Nous le remerciâmes par un petit preſent, que nous lui fîmes, de ce qu'il nous avoit découvert la verité, que les principaux de ſa Nation nous avoient déguiſée. Il nous pria de ne leur rien temoigner, de ce qu'il avoit dit, & on lui donna une hache pour lui fermer la bouche à la maniere des Sauvages, quand ils veulent recommànder le ſecret.

Le lendemain au matin aprés les prieres publiques nous allâmes au Village, où nous trouvâmes les Illinois aſſemblez dans la Cabanne d'un des plus conſiderables de la Nation, qui leur faiſoit feſtin d'un Ours. C'eſt un mets, dont ils font beaucoup de cas. Ils nous firent

rent place au milieu deux ſur une belle Natte de joncs, qu'ils nous preſenté-rent. Nous leur fîmes dire par un de nos hommes, qui ſavoit la langue, que nous voulions leur apprendre, que Celui, qui a tout fait, que nous appellions le grand Maître de la vie, prenoit un ſoin particulier de nous: qu'il nous avoit fait la grace de nous inſtruire de l'état de Meſchaſipi: que nous étions en peine d'en connoitre la verité, depuis qu'ils avoient voulu nous perſuader, que la Navigation en étoit impoſſible: Aprés quoi nous ajoutâmes tout, ce que nous avions appris le jour precedent ſans faire connoitre en aucune maniere le moien, par lequel nous en avions été inſtruits.

Ces Barbares crurent, que nous avions appris toutes ces choſes par quelques voies extraordinaires. Aprés s'être fermê la bouche avec la main, ſelon leur maniere de temoigner leur admiration, ils nous dirent, que la ſeule envie, qu'ils avoient d'arrêter nôtre Capitaine avec les Robbes griſes, ou les

Pieds

Pieds nuds, comme les Sauvages ont accoûtumé d'appeller nos Religieux de S. François, pour rester avec eux, les avoit obligez de nous cacher la verité. Ils nous avouérent donc, tout ce que nous avions appris du jeune Guerrier, & du depuis ils ont persisté dans les mêmes sentimens.

Cette rencontre diminua de beaucoup la crainte de nos gens, & ils en furent entierement delivrez par l'arrivée de plusieurs Osages, Cikaga, & Akansa, qui étoient venus du Sud pour nous voir, & pour troquer avec nous des haches contre des Pelleteries, qu'ils avoient apportées. Ils nous dirent tous, que le Fleuve Meschasipi étoit navigable par tout jusques à la Mer, & que nôtre arrivée étant publiée toutes les Nations du bas Fleuve viendroient nous danser le Calumet de paix pour entretenir une bonne correspondance avec nous, & pour faire commerce avec nôtre monde.

Les Miamis arrivérent en même temps, & danserent le Calumet de paix

aux Illinois. Ils firent donc alliance avec eux contre les Iroquois leurs plus implacables Ennemis. Le Sieur de la Salle leur fît quelques presens afin de les unir plus fortement ensemble.

Nous nous trouvions alors trois Missionnaites Recollects avec le petit nombre d'Européens, qui étoient au Fort de Crevecœur, & nous n'avions plus de Vin pour celebrer la Messe. Le Pere Gabriel, qui avoit besoin de soulagement à cause de son grand âge, temoigna, qu'il resteroit seul tres-volontiers avec ceux de nos gens, qui demeureroient dans le Fort. Le Pere Zenobe, qui avoit souhaité la grande mission des Illinois, lesquels étoient au nombre de sept à huit mille ames, s'ennuyoit parmi ce peuple. Il ne pouvoit se façonner aux manieres importunes des Sauvages, avec lesquels il demeuroit.

Nous en parlâmes au Sieur de la Salle, qui fît present de trois haches à l'hôte de ce Religieux nommé Omahouha, c'est à dire Loup. Cet homme étoit le Chef d'une famille ou Tribu.

C'étoit

C'étoit, afin qu'il eût ſoin de ce bon Pere. Il le logeoit chez lui, & paroiſſoit l'aimer comme l'un de ſes Enfans. Ce Religieux, qui n'étoit qu'a une demie lieüe du Fort, vint nous temoigner ſon chagrin, & nous repreſenta, qu'il ne pouvoit ſe façonner aux manieres de ces Barbares, quoi qu'il eût déja appris leur langue en partie.

J'offris de prendre ſa place de Miſſion, pourveu qu'il voulût prendre la mienne, qui étoit d'aller vers ces Nations avancées, que nous ne connoiſſions, que par ce que les Sauvages nous en avoient dit, ce qui étoit fort ſuperficiel. Cela donna à penſer au Pere Zenobe, lequel enfin aima mieux reſter avec les Illinois, dont il avoit quelque connoiſſance, que de s'expoſer à des dangers preſque aſſurez parmi des peuples inconnus.

Le Sieur de la Salle laiſſa le Sieur de Tonty pour Commandant au Fort de Crevecœur avec le reſte de nos Soldats, & les Charpentiers, qui travailloient à la conſtruction de cette Barque, que

nous

nous destinions à décendre jusques à la Mer. Nous pretendions commencer ce Voiage par la Riviere des Illinois, qui perd son nom dans le Fleuve Meschasipi. Au reste nous esperions de nous garantir des Fleches des Sauvages, qui pourroient nous attaquer, par ce que nous avions dessein de revétir cette Barque d'une espece de parapet Le Sieur de la Salle laissa audit Sieur de Tonty de la poudre, du plomb, un Forgeron, des fusils, & d'autres Armes pour se defendre, au cas que les Iroquois le vinssent attaquer, & avant que de retourner au Fort de Frontenac, où il vouloit aller querir du renfort, des Cables, & des Agrets pour cette barque. Il la vit élever jusques au cordon.

Il ne savoit, comment me disposer à aller decouvrir par avance, la route, qu'il seroit obligé de suivre pour se rendre à ce Fleuve Meschasipi à son retour de Canada. J'avois un Abcés à la bouche, qui suppuroit tous les jours depuis un An & demi, quoi que sans puanteur. Je lui temoignay la repugnance,

ce, que j'avois à faire le Voiage, dont il s'agissoit, & je lui dis, que j'avois besoin d'aller en Canada pour me faire traiter. Il me répondit, que si je refusois d'aller, il ne manqueroit pas d'écrire à mes Superieurs, que j'avois empeché le bon succes de nos Missions Nouvelles.

Le bon Pere Gabriel de la Ribourde, qui avoit été mon Pere Maître de Noviciat dans nôtre Convent de Bethune au pays d'Artois, me pria de passer outre nonobstant mon incommodité, disant, que si je mourois dans cette entreprise, Dieu seroit un jour glorifié de nos Travaux Apostoliques. Il est vrai, mon Fils, ajoutoit ce venerable Vieillard, qui avoit blanchi en vivant pendant quarante ans dans l'austerité de la penitence, que vous aurez des monstres à vaincre, & des precipices affreux à passer dans cette entreprise, qui demande la force & le courage des plus robustes. Vous ne savez pas un mot de la langue de ces peuples, que vous allez tacher de gagner à Dieu. Mais

cou-

courage vous remporterez autant de vi-
ctoires, que vous recevrez de com-
bats.

Considerant donc, que ce bon Vieil-
lard avoit bien voulu me venir secon-
der à son âge dans la seconde Année de
nôtre Découverte, esperant d'établir
le Regne de Jesus-Christ crucifié parmi
des peuples Barbares & inconnus, &
voiant d'ailleurs, qu'étant l'unique he-
ritier d'une Maison noble de Bourgo-
gne il avoit bien voulu sacrifier tout ce-
la à l'honneur de la Mission, j'entre-
pris ce dangereux voiage avec une en-
tiere assurance, esperant, que je pour-
rois m'établir parmi ces Barbares pour
y annoncer l'Evangile.

Le Sieur de la Salle me voiant reso-
lu à cette entreprise, me dit, que je
lui faisois un extréme plaisir. Dieu sait,
s'il parloit alors selon son cœur. Quoi
qu'il en soit, il me donna un Calumet
de paix, & un Canot d'écorce avec deux
hommes, dont l'un s'appelloit Antoi-
ne Auguel, surnommé le picard du Gay,
& l'autre s'appelloit Michel Ako, natif
du

du Poitou. Il chargea ce dernier de quelques marchandises destinées à faire des presens, qui pouvoient valoir environ mille Frans en ce pays-là. Pour moi il me donna dix couteaux, douze aleînes, un petit rouleau de tabac de Martinique, environ deux livres de rassade noire & blanche, & un petit pacquet d'aiguilles pour faire des presens aux Sauvages, ajoutant qu'il m'en auroit donné davantage, s'il avoit pu.

On peut juger de la force de mon équipage pour une entreprise comme la mienne. Je reçus la benediction du Pere Gabriel. Je pris congé du Sieur de la Salle, & aprés avoir embrassé tous nos gens, qui me vinrent conduire jusques au Canot, le Pere Zenobe resta parmi les Illinois, & le bon Pere Gabriel finit ses Adieux par ces paroles de l'Ecriture, *Viriliter age, & confortetur cor tuum*, portez vous courageusement, & que vôtre cœur soit fortifié.

CHA-

CHAPITRE XXXVI.

Depart de l'Autheur en Canot du Fort de Crevecœur avec les deux Hommes, dont il a été parlé, pour se rendre aux Nations élognées.

IL faut avoüer, qu'en considerant meurement les grands dangers, ausquels j'allois m'exposer parmi tant de Nations Barbares avec deux hommes seulement, tout autre que moi en auroit été fort ébranlé. Et en effet je n'eusse pas été la duppe du Sieur de la Salle, qui m'exposoit temerairement, si je n'eusse mis toute ma confiance en Dieu, qui pouvoit donner un heureux succez à nôtre Découverte.

Nous partîmes du Fort de Crevecœur le 29. de Fevrier l'an 1680. & sur le soir en descendant la Riviere des Illinois, nous rencontrâmes sur nôtre route plusieurs bandes de ces Sauvages, qui re-

revenoient dans leurs Villages dans leurs pyrogues ou gondoles chargées de Taureaux ſauvages, qu'ils avoient tuez à la Chaſſe. Ils voulurent nous obliger de retourner avec eux, & nos deux Canoteurs furent fort ébranlez. Ils me diſoient, que le Sieur de la Salle les expoſoit à la boucherie.

Cependant ils n'oſerent me quitter, parce qu'en s'en retournant, ils auroient été obligez de repaſſer par nôtre Fort, où on n'auroit pas manqué de les arrêter. Nous pourſuivîmes donc nôtre Navigation le lendemain, & mes deux hommes m'avoüerent le deſſein, qu'ils avoient eu de me laiſſer avec les Sauvages, diſans que pour eux, ils ſe ſeroient ſauvez avec les marchandiſes, ajoutans, que le Sieur de la Salle leur devoit beaucoup plus, que ces marchandiſes ne valoient. On peut juger quel beau preſage je pouvois tirer de ce deſſein.

La Riviere des Illinois, ſur laquelle nous navigions eſt auſſi profonde, & auſſi large, comme je l'ay déja dit, que la Meuſe à Namur. En deux autres

endroits elle s'élargit jusques à un quart de lieüe. Elle est bordée de costeaux, dont la pante est couverte de bois, & de grands Arbres. Ces costeaux sont éloignez d'une demie lieüe les uns des autres. Ils laissent entr'eux un terrain marécageux, & souvent inondé, sur tout en Automne, & au printemps. Cependant il ne laisse pas d'y croître de fort grands Arbres. Quand on est sur ces côteaux, on découvre de belles prairies à perte de veüe, garnies d'espace en espace de petits bois de haute futaye, qui semblent avoir été plantez exprés. Le courant de la Riviere n'est sensible que dans le temps des grandes pluïes. Elle est capable de porter en tout temps, pendant environ cent lieües de Chemin, de grandes Barques, depuis son embouchure jusques au Village des Illinois. Son cours va presque toujours au Sud quart Sud-Oüest.

Le 7. de Mars nous trouvâmes environ à deux lieües de son embouchure une Nation appellée Tamaroa, ou Maroa, composée de deux cens familles.

 Ils

Ils voulurent nous mener à leur Village, situé à l'Oüest du Fleuve Meschasipi, à six ou sept lieües de l'embouchure de cette Riviere des Illinois. Mais mes deux Canoteurs esperans de faire un plus grand gain, aimerent mieux passer outre, suivant le Conseil, que je leur donnois. Et en effet ils auroient été indubitablement volez par ces Sauvages. Ils voioient, que nous portions du fer, & des Armes à leurs Ennemis, ce qu'*ils* ne vouloient pas souffrir. Mais ils ne purent nous attraper dans leur pyrogues, ou Canots de bois creusé avec le feu, par ce que ces Vaisseaux sont beaucoup plus lourds que ceux d'écorce, qui alloient bien plus vîte que les leurs.

Ils depécherent quelques jeunes gens de leur troupe pour nous percer à coups de Fleches dans quelque détroit de la Riviere. Mais tout cela fut inutile. Nous reconnûmes quelque temps aprés le lieu de leur embuscade par le feu, qu'ils y avoient allumé, & cela nous obligea de traverser promptement la Riviere. Nous gagnâmes l'autre bord, &

nous

nous campâmes dans une petite Isle, laissant nôtre Canot chargé sur le bord pendant la nuit, sous la garde d'un petit Chien, afin qu'il nous eveillast, & que nous pussions nous embarquer plus promptement au cas, que ces Barbares voulussent nous surprendre en passant la Riviere à náge.

Aprés avoir evité ces Sauvages, nous arrivâmes bientôt à l'embouchure de la Riviere des Illinois, éloignée de cinquante lieües du Fort de Crevecœur, & d'environ cent lieües du grand Village de ces Barbares. Cette embouchure est située entre le 35. & le 36. degré de latitude, & par consequent à six vingt ou cent trente lieües du Golfe de Mexique, selon nôtre conjecture, en quoi je ne comprens pas les detours, que le grand Fleuve Meschasipi peut faire jusques à la Mer.

A l'Angle, que cette Riviere des Illinois forme à son embouchure du côté du Sud, on voit un Rocher plat, escarpé d'environ quarante pieds de hauteur, propre à y bastir un Fort. Du côté du Nord, vis à vis du Rocher tirant

rant vers l'Oüeſt au delà du Fleuve, il y a des Campagnes de terre noire, dont on ne voit pas le bout. Elles paroiſſent toutes preſtes à être cultivées, & ſeroient ſans doute tres avantageuſes par les deux Recoltes de grains, qu'on y pourroit faire tous les Ans. Elles fourniroient aiſément la ſubſiſtance d'une Colonie.

Les glaces, qui derivoient du côté du Nord, nous retardérent juſques au 12. du mois des Mars dans le lieu, où nous nous étions arrêtez. Mais cela ne dura pas longtemps, & nous continuames nôtre route en traverſant & en ſondant de tous côtez le Fleuve Meſchaſipi, pour voir, s'il étoit navigable. On trouve trois petites Iſles au milieu prés de l'embouchure de la Riviere des Illinois, & ces Iſlettes arreſtent les bois & les Arbres, qui derivent du Nord. Cela eſt cauſe, qu'on trouve pluſieurs battures de ſable fort larges. Cependant les Canaux y ſont aſſez profonds, & on y trouve aſſez d'eau pour porter des grandes Barques. Les grands bateaux

teaux plats y peuvent paſſer en tout temps.

Ce grand Fleuve Meſchaſipi va au Sud-Sud-Oüeſt, & vient du Nord, & du Nord-Oüeſt. Il coule entre deux chaînes de montagnes aſſez petites en cet endroit, qui ſerpentent comme ce Fleuve. En quelques lieux elles ſont aſſez éloignées des bords, de ſorte qu'entre les montagnes & le Fleuve, il y a de grandes prairies, où on voit ſouvent paître des troupes de bœufs ou Taureaux ſauvages. En d'autres endroits ces eminences laiſſent des eſpaces en demi cercles, qui ſont couverts d'herbes ou de bois.

Au de là de cette montagne, on découvre à perte de veüe de grandes Campagnes, que nous pouvons veritablement appeller les delices de l'Amerique. Ce grand Fleuve à preſque par tout une demie lieüe, & en quelques endroits une lieüe de large. Il eſt diviſé par quantité d'Iſles couvertes d'Arbres, entrelaſſez de tant de vignes, qu'on a de la peine à y paſſer. Dans cet en-

droit du côte de l'Oüeſt, il ne reçoit aucune Riviere conſiderable, que celle d'Otontenta, & une autre, qui vient de l'Oüeſt Nord-Oüeſt à ſept ou huit lieûes du Saut de S. Antoine de Padoüe, comme nous le verrons dans la ſuite.

C'eſt ici, que je veux bien, que toute la terre ſache le Myſtere de cette Découverte, que j'ay caché juſques à preſent pour ne pas donner de chagrin au Sieur de la Salle, qui vouloit avoir ſeul toute la gloire, & toute la connoiſſance la plus ſecrete de cette Découverte. C'eſt pour cela qu'il a ſacrifié pluſieurs perſonnes, leſquelles il a expoſées pour empêcher, qu'elles ne publiaſſent ce qu'elles avoient veu, & que cela ne nuiſiſt à ſes deſſeins ſecrets.

CHA-

CHAPITRE XXXVII.

Quels ont eté les motifs, que l'Autheur a eus cy-devant de cacher les memoires, qu'il avoit de cette Découverte, & de ne les pas inserer dans la Description de sa Louisiane, touchant le bas du grand Fleuve Meschasipi, avant que de remonter vers sa source, comme il a fait.

IL faut avouër, qu'il est bien doux & bien agreable de repasser dans son esprit les fatigues & les travaux que l'on a essuiëz. Je ne pense jamais qu'avec admiration, à l'extreme embarras, ou je me trouvay a l'embouchure de la Riviere des Illinois dans le Fleuve Meschasipi, n'ayant que deux hommes avec moy sans provision, hors d'état de nous defendre contre les insultes, ausquelles nous étions sans cesse exposez, & cela dans le dessein d'aller dans un pays inconnu, & parmi des Na-

Nations Barbares, que je ne ſente une joie ſecrete en mon cœur de me voir échappé de tant de dangers, & heureuſement revenu d'un Voiage ſi difficile, & ſi perilleux.

Cette Riviere des Illinois ſe jette dans Meſchaſipi entre le 36. & 33. degré de latitude. Au moins cela me parut ainſi par mon obſervation dans le temps, que j'y paſſay, quoi qu'on la mette ordinairement au 38. Ceux, qui en feront le Voiage cy-aprés, auront plus de temps, que je n'en eus pour en bien prendre les meſures, par ce que je me trouvay envéloppé par la conjoncture du temps dans de grandes & de facheuſes affaires tant du côté du Sieur de la Salle, que de celui de ces deux hommes, que j'avois avec moy, & qui devoient m'accompagner dans mon Voiage.

J'étois aſſuré d'une maniere à n'en pouvoir douter, que ſi je deſcendois au bas du Fleuve Meſchaſipi, le Sieur de la Salle ne manqueroit pas de me decrier dans l'eſprit de mes Superieurs,

par ce que je quittois la route du Nord, que je devois ſuivre ſelon ſa priere, & ſelon le projet, que nous en avions fait enſemble. Mais d'ailleurs je me voiois à la veille de mourir de faim, & de ne ſavoir que devenir, par ce que ces deux hommes, qui m'accompagnoient, me menaçoient tout ouvertement de me quitter pendant la nuit, & d'emmener le Canot avec tout ce qui étoit dedans, ſi je les empêchois de deſcendre vers les Nations, qui habitent au bas de ce Fleuve.

Me voiant donc dans cet embarras, je crus, que je ne devois point heſiter ſur le parti, que j'avois a prendre, & que je devois preferer ma propre conſervation à la paſſion violente, qu'avoit le Sieur de la Salle de jouir ſeul de la gloire de cette Découverte. Nos deux hommes me voiant donc reſolu de les ſuivre par tout, me promirent une entiere fidelité. Ainſi aprés nous être donné la main pour nôtre aſſurance mutuelle, nous nous mîmes en Chemin pour commencer nôtre Voiage.

Ce fut le 8. de Mars de l'an 1680.

que nous nous embarquâmes dans nôtre Canot, aprés avoir fait nos prieres ordinaires. Nous continuâmes ainsi nos devotions accoûtumées du soir & du matin selon l'usage, pratiqué parmi nous. Les glaces, qui descendoient sur le Fleuve en cet endroit, nous incommoderent beaucoup, par ce que nôtre Canot d'écorce n'y pouvoit resister. Cependant nous gagnions toujours quelque distance commode pour nous échapper entre les glaçons. Ainsi nous arrivâmes aprés environ six lieües de Chemin à la Riviere d'une nation, que l'on appelle les Osages, & qui demeurent vers les Missorites. Cette Riviere vient de l'Occident, & elle nous paroissoit presque aussi forte que le Fleuve Meschasipi, où nous étions alors, & dans lequel elle se décharge. L'eau en est extremement trouble par les terres bourbeuses, qu'elle entraine avec elle, de sorte qu'a peine en peut on boire.

Les Issati, qui habitent au haut de ce Fleuve Meschasipi, vont souvent en guerre au delà même du lieu, où je me trou-

trouvois alors. Ces peuples, dont je ſavois la langue, par ce que j'eus occaſion de l'apprendre, pendant le ſejour, que je fis enſuite parmi eux, m'ont appris, que cette Riviere des Oſages, & de Meſſorites étoit formée de quantité d'autres, & qu'on en trouve la Source en remontant à dix ou douze journées de Chemin à une montagne, d'ou on voit ſortir tous ces ruiſſeaux, qui compoſent enſuite cette Riviere. Ils ajoutoient, qu'au delà de cette montagne on voit la Mer, & de grands Vaiſſeaux, que ces Rivieres ſont peuplées d'une grande quantité de Villages, où on trouve pluſieurs Nations differentes: qu'il y a des terres & des prairies, & une grande Chaſſe de Taureaux ſauvages & de Caſtors.

Quoi que cette Riviere ſoit fort groſſe, le Fleuve, où nous étions alors, n'en paroiſſoit pas augmenté. Elle y entraine tant de vaſe, que depuis ſon embouchure l'eau du grand Fleuve, dont le lit eſt auſſi fort plein de limon reſſemble plustôt à de la boüe pure, qu'a

de l'eau deRiviere. Céla dure ainsi jusques à la Mer pendant plus de deux cent lieües, par ce que Meschasipi serpente en plusieurs endroits, & qu'il reçoit sept grandes Rivieres, dont l'eau est assez belle, & qui sont presque aussi grandes que Meschasipi.

Nous Cabannions tous les jours dans des Isles, au moins quand nous le pouvions, & pendant la nuit nous éteignions le feu, que nous avions fait pour cuire nôtre blé d'Inde. On sent dans ces Contrées le feu, que l'on y fait, selon le changement des vents, jusques à deux, ou trois lieües. C'est par là, que les guerriers Sauvages reconnoissent les lieux, où sont leurs Ennemis pour s'approcher d'eux.

Le 9. les glaces, qui décendoient du Nord, commencerent un peu à s'éclaicir. Aprés environ six lieües de Chemin nous trouvâmes sur le bord Meridional du Fleuve un Village, que nous crûmes habité par les Tamaroa, qui nous avoient poursuivi cydevant. Nous n'y trouvâmes personne, & étant entrez

trez dans leurs Cabannes nous y prîmes quelques minots de blé d'Inde, qui nous fît grand bien sur nôtre route. Nous n'osions nous écarter du Fleuve pour la Chasse de peur de tomber dans l'embuscade de quelques Barbares. Nous laissâmes six coutéaux à manches, & quelques brasses de rassade noire à la place du blé d'Inde, que nous emportions comme pour en faire le payement aux Sauvages.

Le 10. nous décendîmes à environ trente huit ou quarante lieües des Tamaroa. Nous y trouvâmes une Riviere, que les guerriers des Illinois nous avoient dit cy-devant être située prés d'une Nation, qu'ils appellent Oüadebache. Nous n'y vîmes que des vases, & des joncs, & nous trouvâmes les Rivages du Fleuve fort marécageux, de sorte qu'il falloit décendre à perte de veüe sans trouver de lieu propre à Cabanner.

Nous demeurâmes donc tout le jour en cet endroit pour y boucanner une Vâche Sauvage, que nous avions tuée, pen-

pendant que cette bête monſtrueuſe paſſoit à la nage d'une terre à l'autre. Nous y laiſſâmes les morceaux de cette Vâche, que nous ne pûmes emporter, par ce que nôtre Canot étoit trop petit, & nous nous contentâmes de quelques uns, que nous avions enfumez en maniere de bandes de lard, par ce que nous ne pouvions pas conſerver cette viande autrement, faute de ſel.

Nous nous embarquâmes le 14. chargez de blé d'Inde, & de bonne viande, qui nous ſervoit de leſte, & dont nous vécûmes pendant prés de quarante lieües. A peine pûmes nous debarquer à cauſe de la grande quantité de joncs, & de boües, que nous trouvâmes aux deux bords du Fleuve. Si nous euſſions été en Chaloupe, nous euſſions couché dedans, par ce qu'il étoit fort difficile de debarquer, à cauſe des Vaſes, de l'écume, & des terres tremblantes.

Le 15. nous trouvâmes trois Sauvages ſur nôtre route. Ils revenoient de la guerre, ou de la Chaſſe. Comme

nous

nous étions en état de leur tenir teste, nous les abordâmes, & cela les fît fuir. L'un d'eux pourtant aprés avoir fait quelques pas revint à nous, & nous presenta le Calumet de paix, que nous reçeûmes avec joye. Cela obligea les autres de revenir à nous. Nous n'entendions point leur langue. Nous leur nommâmes deux ou trois Nations differentes. L'un d'entr'eux nous repondit par trois fois *Chikacha*, ou *Sikacha*, qui étoit apparemment le nom de sa Nation. Ils nous presenterent des Pelicans, qu'ils avoient tuez avec leurs Fleches, & nous leur donnâmes de nôtre viande boucannée. Ces gens ne pouvant pas entrer dans nôtre Canot, par ce qu'il étoit trop petit & embarrassé, ils continuerent leur Chemin par terre, nous faisant signe de les suivre à leur Village. Mais enfin nous les perdîmes de vüe.

Aprés deux journées de navigation nous trouvâmes beaucoup de Sauvages sur la côte Occidentale du Fleuve. Nous avions entendu auparavant un bruit sourd comme d'un tambour, & plusieurs

ſieurs voix d'hommes, qui crioient *Saſacoüeſt*, qui ſignifie àlerte, ou qui vive. Comme nous n'oſions nous approcher, ces Sauvages nous envoïerent une Pyrogue, ou grand Canot de bois, qu'ils font d'un tronc d'Arbre creuſé avec le feu à la maniere des petits baſteaux ou Gondoles de Veniſe.

Nous leur preſentâmes le Calumet de paix, & les trois Sauvages, dont nous avons parlé cy-deſſus, nous firent connoître par leurs geſtes & par leurs paroles, qu'il nous falloit mettre pied à terre, & aller avec eux chez leurs amis les *Akanſa*. Ils porterent donc nôtre Canot, & les marchandiſes de nos hommes fort fidelement. Ces gens nous regalerent à leur mode avec beaucoup de marques d'amitié. Ils nous donnerent une Cabanne particuliere, des fèves, de la farine de blé d'Inde, & des viandes boucannées. Nous leur fîmes de nôtre part des preſens de nos marchandiſes d'Europe, dont ils faiſoient grand cas. Ils mettoient les doits ſur la bouche pour marquer, qu'ils les

ad-

admiroient, & ſur tout nos Armes à feu.

Ces Sauvages ſont fort differens de ceux du Nord, qui ont ordinairement l'humeur triſte, morne, & ſevere. Ceux-ci ſont beaucoup mieux faits, honeſtes, liberaux, & fort gais. Leur jeunes gens ſont ſi modeſtes, qu'ils n'oſeroient parler devant les Vieillards, à moins qu'on ne les interroge. Nous apperçumes parmi ces peuples des poules domeſtiques, des poules d'Inde en grand nombre, & des Outardes apprivoiſées, comme les Oyes en Europe. Leurs Arbres commençoient déja à montrer leurs fruits, comme les peſches, & autres fruits de cette nature.

Nos deux hommes commençoient à gouſter la maniere d'agir de ces peuples. S'ils avoient pu retirer des Caſtors, & des Pelleteries en échange de leurs marchandiſes, ils les auroient toutes troquées, & m'auroient laiſſé parmi ces Barbares. Mais je leur fis connoître, que cette Découverte leur étoit de plus grande importance, que le re-

retour de leurs marchandiſes, qu'ainſi il n'étoit pas encore temps de penſer au négoce. Je leur conſeillay donc de chercher un lieu propre à y cacher tous les effets, qu'ils avoient amenez avec nous dans le Canot, juſques à leur retour. Ils entrerent dans mon ſentiment, & nous ne penſâmes plus qu'aux moiens d'executer ce deſſein.

Le 18. aprés pluſieurs danſes & feſtins de nos hoſtes, nous nous embarquâmes avec tout nôtre équipage un peu aprés midi. Ces Sauvages ne nous voioient emporter nos marchandiſes qu'a regret. Cependant par ce qu'ils avoient reçeu nôtre Calumet de paix, & qu'ils nous en avoient donné un autre, ils nous laiſſerent aller en toute liberté.

CHA-

CHAPITRE XXXVIII.

Continuation du Voiage de l'Autheur ſur le Fleuve Meſchaſipi.

NOus trouvâmes en décendant le Fleuve un endroit entre deux élevations de terre, qui avoit à l'Eſt un petit bois. Nous avions une beſche & une pioche, dont nous nous ſervîmes à faire une cave. Nous y ſerrâmes toutes les marchandiſes de nos hommes nous reſervant ſeulement les plus neceſſaires, & ce qui étoit propre à faire des preſens. Aprés quoi nous mîmes des pieces de bois ſur cette petite cave, que nous couvrîmes de gazons, de telle maniere, qu'on n'en pouvoit rien remarquer. Nous ramaſſâmes toute la terre, que nous en avions tirée, & nous la jettâmes dans la Riviere.

Nous nous rembarquâmes fort promptement aprés avoir achevé cet ouvrage,

ge, & nous enlevâmes l'écorce de trois Chênes, & ſur un gros Cottonier on fît une figure de quatre Croix, afin de reconnoitre l'endroit de nôtre cache. Nous arrivâmes enſuite à ſix lieues des *Akanſa* que nous avions quittez, & nous y trouvâmes un autre Village de la même Nation, & puis un autre de même environ deux ou trois lieües plus bas.

Il ſembloit, que ces Barbares avoient envoié des Meſſagers à toutes ces Nations pour les avertir de nôtre arrivée. Ces peuples nous firent le meilleur accueil du monde. Leurs femmes, leurs Enfans, & le Village tout entier nous faiſoient de grandes acclamations, & nous donnoient tous les temoignages poſſibles de joye. Nous leur donnâmes de nôtre part des marques de nôtre reconnoiſſance en leur faiſant des preſens, qui montroient, que nous étions venus en paix & en amitié.

Le 21 cette Nation nous mena en pyrogue chez un peuple plus avancé, dont ils nous firent connoitre le nom à force de nous le repeter. C'étoient les

Taen-

Taenſa. Ils nous conduiſirent donc en ce lieu-là. Ces Sauvages demeurent prés d'un petit Lac, que le Fleuve Meſchaſipi forme dans les terres. Le temps ne nous permit pas de conſiderer pluſieurs de leurs Villages, par leſquels nous paſſâmes.

Ces gens nous recurent avec beaucoup plus de ceremonie, que les *Akanſa.* L'un de leurs Chefs nous vint joindre ſur le bord du Fleuve en cérémonie. Il étoit couvert d'une Robbe ou couverture blanche faite d'une écorce d'Arbre, qu'ils filent en ce Pays-là. Deux de ſes hommes le devançoient avec une eſpece de Lame ou plaque de cuivre, qui brilloit au Soleil comme de l'or. Ils recurent nôtre Calumet de paix avec de grandes marques de joye. Leur Chef ſe tenoit gravement dans ſa poſture, & tout ce qu'il y avoit là d'hommes de femmes & d'Enfans lui rendoient de fort grand reſpects auſſi bien qu'à moy. Ils baiſoient les manches de mon habit de St. François, que j'ay toujours porté parmi

mi toutes les Nations de l'Amerique. Cela me faiſoit connoitre, que ces peuples avoient veu ſans doute de nos Religieux parmi les Eſpagnols, qui habitent dans le Nouveau Mexique, par ce qu'ils ont accoutumé de baiſer l'habit de nôtre Ordre, mais tout cela par conjecture.

Ces *Taenſa* nous conduiſirent avec tout nôtre équipage, pendant que deux de leurs hommes apportoient nôtre Canot d'écorce ſur leur dos. Ils nous mirent dans une belle Cabanne couverte de Nattes de joncs plats, ou de Cannes polies. Le Chef nous régala de tout ce que cette Nation pouvoit nous donner à manger, aprés quoy ils firent une eſpéce de danſe, les hommes & les femmes tenans leurs bras entremeslez. Dés que les hommes avoient achevé la derniere Syllabe de leurs chanſons, les femmes, qui ſont à demi couvertes en ce pays-là, chantoient alternativement d'une voix aigre, & deſagreable qui nous perçoit les oreilles.

Ce pays-là eſt rempli de palmiers, de lauriers ſauvages, & de pluſieurs

au-

autres Arbres qui ſont ſemblables aux nôtres de l'Europe, comme de pruniers, de meuriers, de pêchers, de poiriers, de pomiers de toutes eſpeces. Il y a de cinq ou ſix ſortes de noiërs, dont les noix ſont d'une groſſeur extraordinaire. Ils ont auſſi pluſieurs fruits ſecs, qui ſont fort gros, & que nous trouvâmes fort bons. Il y a encore pluſieurs Arbres fruitiers, que nous n'avons point en Europe. Mais la ſaiſon étoit alors trop peu avancée pour en reconnoître le fruit : Nous y vîmes des vignes, qui étoient preſtes à fleurir. En un mot l'eſprit & l'humeur de ce peuple nous parurent fort agreables. Ils ſont dociles, traitables, & capables de raiſon.

Nous couchâmes parmi cette Nation, & nous y reçûmes tout le bon traitement, que l'on peut ſouhaiter. Je fis mettre à nos hommes leurs plus belles hardes, & ils s'armerent depuis la tête juſqu'aux pieds. Je leur fis voir un Piſtolet, qui tiroit quatre coups conſecutifs. L'habit de St. François,

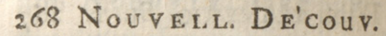
que j'avois alors avec la ceinture blanche par dessus, étoit encor presque tout neuf, lors que je partis du Fort de Crevecœur. Ces Sauvages admiroient nos Sandales, & la nudité de nos Pieds. Tout cela aussi bien que nôtre maniere d'agir attira également l'amour & le respect de ces gens là, & imprima de si favorables sentimens pour nous dans leur esprit, qu'ils ne savoient quelle caresse nous faire.

Ils auroient bien voulu nous retenir avec eux, afin même de nous donner de plus fortes marques de leur estime, ils envoierent pendant la nuit avertir les *Koroa* leurs Alliez de nôtre arrivée parmi eux. Cela fut cause, que les Chefs & les principaux d'entr'eux vinrent nous voir le lendemain pour nous temoigner la joye, qu'ils avoient de nôtre venue chez leurs amis. Je fis écarrer un Arbre de bois blanc par nos deux hommes, & ensuite nous en fîmes une Croix, que nous plantâmes à douze pieds de la maison, ou grande Cabanne, où nous étions logez.

Le

Le 22. nous quittâmes cette Nation, & le Chef de *Koroa* nous accompagna juſques dans ſon Village. Il eſt ſitué à dix lieües plus bas dans un païs fort agreable. On y voit du blé d'Inde d'un côté, & de belles prairies de l'autre. Nous leur preſentâmes trois haches, ſix couteaux, quatre braſſes de tabac de Martinique, quelques aleſnes, & de petits pacquets d'éguilles. Ils les reçurent avec de grandes acclamations de joye. Ce Chef nous preſenta un Calumet de paix de marbre rouge, dont le tuiau étoit orné de plûmes de quatre ou cinq ſortes d'Oiſeaux differens.

Pendant le regal, que ce Chef nous fît, il nous apprit avec un baſton, dont il fît diverſes marques ſur le Sable, qu'il y avoit encore ſix ou ſept jours de navigation juſques à la Mer, laquelle il nous repreſenta comme un grand Lac, où l'on voioit de grands Canots de bois. Le 23. ce Chef des *Koroa* nous voiant diſpoſez à partir pour aller vers la Mer, il fît entrer pluſieurs de ſes hommes dans deux pyrogues pour décendre le



Fleuve avec nous. Il leur avoit fait prendre des vivres avec eux, & cela nous empéchoit d'avoir aucune défiance.

Mais quand j'apperçus les trois *Chikacha*, dont j'ay parlé, qui nous suivoient chez toutes les Nations, où nous allions, j'avertis nos deux hommes de prendre garde à eux, & de voir dans nos débarquemens, s'ils ne se mettroient point en embuscade pour nous surprendre. Nous étions alors au jour de Pasques. Mais nous ne pouvions point dire la Messe, faute de vin, qui nous avoit manqué dés le Fort de Crevecœur. Nous nous retirames donc à l'écart de ces peuples, qui avoient toujours les yeux sur nous, afin de reciter nos prieres, & de faire les fonctions de vrais Chrétiens dans ce jour solemnel. J'exhortay nos hommes à la confiance en Dieu, aprés quoy nous nous embarquâmes à la veüe de tout le Village.

Les trois *Chikacha* entrerent dans les Pyrogues des *Koroa*, qui nous accom-

pagne-

pagnerent jusques à six lieües au dessous de leur Village. Là le Fleuve Meschasipi se divise en deux Canaux, qui forment une grande Isle, laquelle nous parut extremement longue. Elle peut être d'environ soixante lieües d'étendue selon les observations, que nous en fîmes en suivant le Canal, qui est du coté de l'Oüest. Les *Koroa* nous obligerent de le prendre par le signal, qu'ils nous firent. Les *Chikacha* vouloient nous faire aller par l'autre Canal, qui est à l'Est. C'étoit, peut être pour avoir l'honneur de nous conduire vers neuf ou dix Nations differentes, qui sont de ce côté-là, & qui paroissoient de fort bonnes gens, comme nous le remarquâmes à nôtre retour.

Nous perdîmes là les Sauvages, qui nous accompagnoient, par ce que leurs Pyrogues ne pouvoient pas aller si vîte que nôtre Canot d'écorce, qui étoit plus leger, que ces Pyrogues. Le Courant de ce Canal étant fort rapide, nous fîmes ce jour là selon nôtre jugement trente cinq ou quarante lieües & nous

n'étions pas encore au bout de cette Isle, dont nous venons de parler. Nous traversâmes le Canal, & nous cabannâmes dans cette Isle, nous en partîmes le lendemain.

Le 24. aprés avoir encore navigé pendant prés de trente cinq ou quarante lieües, nous apperçûmes deux pêcheurs sur la rive du Fleuve, lesquels prirent la fuite. Quelque temps aprés nous entendîmes quelques cris de guerre, & selon toutes les apparences le bourdonnement de quelque tambour. Nous apprîmes depuis, que c'étoit la Nation de Quinipissa, & comme nous étions dans l'apprehension des *Chikacha*, nous tenions toujours le milieu du Canal, & nous poursuivions ainsi nôtre route avec toute la diligence possible.

Nous débarquames fort tard dans un Village sur le bord du Fleuve. On nous a dit depuis, que c'étoit la Nation des *Tangibao*. Il y a tous les sujets du monde de croire, que ces derniers avoient été saccagez par leurs Ennemis. Nous trouvâmes dans leurs Cabannes

bannes dix hommes tuez à coup de flêches. Cela nous obligea de ſortir promptement de leur Village, & de traverſer le Fleuve en avançant toujours nôtre Chemin vers le grand Canal. Nous cabannâmes le plus tard, que nous pûmes ſur le bord du Fleuve, où nous fîmes promptement du feu avec le bois flotté, que nous trouvâmes ſur le Rivage. Nous fîmes cuire enſuite nôtre blé d'Inde en farine, & nous l'aſſaiſonnâmes de viande boucannée aprés l'avoir pilée.

Le 25. Les dix Sauvages tuez à coups de flêches nous ajant donné de l'inquietude pendant toute la nuit, nous nous embarquâmes à la petite pointe du jour & aprés une navigation qui fut encore plus longue que celle du jour precedent, nous arrivâmes à une pointe, où le Fleuve ſe diviſe en trois Canaux. Nous paſſâmes en diligence par celui du milieu, qui étoit tres-beau & fort profond; L'eau y étoit *Somache*, où à demi ſalée & trois ou quatre lieües plus bas nous la trouvâmes entierement ſalée. Pouſſant encore un peu plus avant nous decouvrî-

mes la Mer, ce qui nous obligea d'abord de nous mettre à terre à l'Eſt du Fleuve Meſchaſipi.

CHAPITRE XXXIX.

Raiſons, qui nous obligerent de remonter le Fleuve Meſchaſipi ſans aller plus loin vers la Mer.

NOs deux hommes craignoient extremement d'être pris par les Eſpagnols du Nouveau Mexique, leſquels ſont à l'Oüeſt de ce Fleuve. Ils étoient dans une peine étrange, & ils me diſoient à tous momens, que ſi malheureuſement ils venoient à tomber entre les mains des Eſpagnols de ce Continent, ils ne reverroient jamais l'Europe. Je ne leur diſois pas tout ce que je penſois. Nos Religieux ont vingt cinq ou trente Provinces dans l'Ancien & dans le Nouveau Mexique. Ainſi quand j'euſſe été pris, je ne pouvois en avoir que de la conſolation, & la joye de finir

finir mes jours parmi mes Confreres dans un pays aussi charmant que celui là. J'aurois été garenti par là d'une infinité de hazards, & de tous les dangers, que j'ay eu a essuïer depuis. J'aurois même insensiblement passé mes jours en travaillant à mon Salut dans un pays, que l'on peut appeller avec raison les delices de l'Amerique. Mais l'embarras extraordinaire de nos hommes me fît prendre une autre resolution.

Je ne fais pas profession d'être Mathematicien. Cependant j'avois appris à prendre les hauteurs par le moien de l'Astrolabe. Monsieur de la Salle n'avoit eu garde de me confier cet instrument pendant que nous étions ensemble, par ce qu'il vouloit se reserver l'honneur de toutes choses. Nous avons pourtant connu du depuis, que ce Fleuve Meschasipi tombe dans le Golfe de Mexique entre le 27. & le 28. degré de latitude, & comme on le croit, dans l'endroit, où toutes les Cartes marquent la Rio Escondido, qui veut dire Riviere cachée. La Riviere

de la Magdeleine eſt entre cette Riviere, & les mines de Sainte Barbe du Nouveau Mexique.

Cette embouchure de Meſchaſipi eſt élognée d'environ trente lieües de *Rio bravo*, de ſoixante lieües de Palmas, de 80. ou 100. lieües de *Rio de Panuco* ſur la côte la plus prochaine des habitations des Eſpagnols. Suivant cela nous avons jugé par le moien de la bouſſole, qui nous a toujours été fort neceſſaire pendant toute nôtre Découverte, que la Baye du St. Eſprit étoit au Nord-Eſt de cette embouchure.

Pendant toute nôtre route depuis l'embouchure de la Riviere des Illinois, qui entre dans Meſchaſipi, nous avons preſque toujours navigé au Sud, & au Sud-Oüeſt juſques à la Mer. Ce Fleuve ſerpente en pluſieurs endroits, & il eſt preſque par tout d'une lieüe de largeur. Il eſt fort profond, & n'a point de bancs de ſable. Rien n'en empéche la navigation, & les Navires même les plus conſiderables peuvent y entrer ſans peine. On eſtime, que ce Fleuve

a plus

a plus de huit cent lieües d'étendue dans les terres depuis ſa Source juſques à la Mer, en y comprenant les détours, qu'il fait en ſerpentant. Son embouchure eſt à plus de trois cent quarante lieües de celle de la Riviere des Illinois. Au reſte par ce que nous avons navigé d'un bout a l'autre de ce Fleuve en le remontant, nous en decrirons la Source dans la ſuite.

Les deux hommes, qui m'accompagnoient, avoient bien de la joye, de même que moi, d'avoir eſſuié les fatigues de nôtre Voiage. Cependant ils avoient du chagrin d'ailleurs de n'avoir pas amaſſé des Pelleteries pour les marchandiſes, que nous avions cachées. D'ailleurs ils étoient ſans ceſſe dans la crainte d'être pris par les Eſpagnols. Ils ne me donnerent donc pas le temps, que j'aurois bien ſouhaité pour obſerrer exactement l'endroit, où nous étions alors. Ils ne voulurent jamais travailler avec moy à la conſtruction d'une petite Cabanne, que nous euſſions couverte avec des herbes ſeches des prai-

ries. Mon dessein étoit d'y laisser une lettre écrite de ma main, & cachetée pour la faire tomber entre les mains des gens du pays. Cela m'obligea, de peur de les irriter, de leur dire, que nous ferions toute la diligence possible pour remonter le Fleuve vers le Nord, où ils pourroient facilement troquer leurs marchandises. Je leur faisois toujours esperer, que je contribuerois en toutes choses à leur bonheur.

Tout ce que je pus obtenir d'eux avant que de remonter Meschasipi, fut, qu'ils écarrérent une Arbre de bois dur, dont nous fîmes une Croix d'environ dix ou douze pieds de haut, que nous enfonçâmes ensuite dans la terre, laquelle par bonheur étoit d'une argile ferme en cet endroit. Nous y attachâmes une lettre avec mon nom, & celui des deux hommes, qui étoientavec moy, avec un recit succint de nos qualitez, & du sujet de nôtre Voiage. Aprés quoi nous étant mis à genoux, nous chantâmes quelques Hymnes propres à nôtre dessein, comme le *Vexilla Regis* & autres, & ensuite nous partîmes.

Pendant le ſejour, que nous fîmes à l'embouchure de Meſchaſipi, nous n'apperçûmes ame vivante. Ainſi nous n'avons pu ſavoir, s'il y a des peuples, qui habitent ſur le bord de la Mer. Nous ne couchions pendant ce temps là qu'a la belle étoile, comme pendant tout le reſte du Voiage, lors qu'il ne pleuvoit point. Mais pendant la pluie nous nous couvrions de nôtre Canot, que nous poſions renverſé ſur quatre fourches. Enſuite nous y attachions des écorces de bouleau, que nous déroulions, les pendant plus bas que nôtre Canot, pour nous mettre à l'abri de la pluie.

Nous partîmes enfin le 1. d'Avril, par ce que nos vivres commençoient a diminuer. Il eſt fort remarquable, que pendant toute cette navigation Dieu nous preſerva heureuſement pour nous des Crocodiles, que l'on trouve en abondance dans ce Fleuve Meſchaſipi, ſur tout en approchant de la Mer. Ils ſont fort à craindre, quand on n'eſt pas ſoigneuſement ſur ſes gardes. Nous ménagions nôtre blé d'Inde le plus,

qu'il nous étoit possible, par ce que le bas Fleuve est extremement bordé de cannes, & que les débarquemens y sont fort incommodes. Nous n'osions donc chasser, par ce que cela nous auroit trop fait perdre de temps.

Au reste nôtre Canot n'étant chargé que de peu de vivres, & de quelques petits presens, il ne prenoit ordinairement que deux ou trois pouces d'eau. Par ce moien en approchant de la terre le plus qu'il nous étoit possible, nous evitions les courans, & la rapidité du Fleuve. Nous fîmes tant de diligence pour eviter les surprises, que nous nous rendîmes au Village des *Tangibao*. Mais par ce que nous avions toujours dans l'esprit ces hommes tuez à coups de fleches, que nous avions veüs dans leurs Cabannes, en y passant la premiere fois nous nous contentâmes de manger de nôtre farine de blé d'Inde detrempée dans de l'eau, & nous avions par dessus cela de la viande de Taureau sauvage boucannée, que nous trempions dans de l'huile d'Ours, que nous con-

ſervions pour cela dans des Veſſies, afin d'avaler plus aiſément cette chair deſſechée. Aprés avoir fait les prieres du ſoir, nous navigâmes toute la nuit avec un gros morceau de Tondre, ou de méche allumée pour faire fuir les Crocodiles, qui pouvoient ſe rencontrer ſur nôtre route, par ce qu'ils craignent extrémement le feu.

Le lendemain 2. *Michel Ako* nous fît remarquer dés la pointe du jour en avançant ſur nôtre route, qu'il y avoit une fort grande fumée, qui n'étoit pas fort loin de nous. Nous crûmes, que c'étoient les Quinipiſſa, & nous apperçûmes quelque temps aprés quatre femmes chargées de bois, qui doubloient le pas pour arriver avant nous à leur Village. Mais nous les paſſâmes à force de ramer. Je tenois à la main le Calumet de paix, que les Sauvages nous avoient donné. Nôtre Picard du Guay ne put s'empécher de tirer un coup de fuſil ſur une bande d'Outardes, qui paroiſſoient dans les roſeaux. Ces quatre femmes Sauvages

ayant ouï le coup jetterent leur bois à terre, & s'étant mises à courir de toute leur force, elles furent plus tôt que nous au Village, où elles mirent tout en allarme.

Les Sauvages effrayez de tout cela, par ce qu'ils n'avoient jamais veu d'armes à feu, se mirent à fuir. Ils croioient, que c'étoit le tonnerre, ne comprenant pas, comment il se peut faire, qu'un morceau de bois avec du fer, qu'ils voient entre les mains des Européens, jette du feu, & aille tuer du monde bien loin. Ces Barbares donc tout armez, qu'ils étoient à leur maniere ne laissérent pas de se sauver en grande confusion. Cela m'obligea de mettre pied à terre, & de montrer le Calumet de paix, qui étoit le Symbole de nôtre alliance avec eux. Nous montâmes donc dans leur Village avec eux, & ils nous firent apprêter un repas à leur mode.

Dans le même temps ils firent avertir leurs voisins de nôtre arrivée. Comme nous étions occupez à prendre nôtre refection dans le plus grand de leurs

ap-

appartemens, nous vîmes entrer à la file plusieurs Sauvages, qui nous faisoient tout le bon accueil, dont ils pouvoient s'aviser. Peu s'en fallut, que nos deux hommes ne demeuraſſent avec cette Nation. Il n'y eut que les marchandiſes, que nous avions cachées, qui les obligérent de quitter ces peuples. Et c'eſt auſſi le motif ſecret, que j'avois eu de les faire cacher, afin que nos hommes ne penſaſſent qu'à faire nôtre route. Ces derniers Sauvages nous ayant donné autant de vivres, que nous voulûmes, nous les quittâmes aprés leur avoir fait quelques preſens.

Nous partímes le 4. d'Avril, & nous faiſions beaucoup de diligence dans nôtre Voiage, par ce que nous avions pris des forces. Nous arrivâmes aux *Koroa*. Ces peuples ne furent pas ſurpris de nôtre arrivée comme la premiere fois. Ils nous reçurent d'une maniere tout extraordinaire. Ils portérent nôtre Canot en triomphe ſur leurs épaules. Il y avoit douze ou quinze hommes, qui marchoient devant nous

en dansant avec des bouquets de plûmes à la main. Toutes les femmes du Village suivoient avec les Enfans, dont les uns me tenoient par la ceinture de laine blanche, que je portoîs en cordon de St. François. Les autres me prenoient par le manteau , ou par l'habit. Ils en faisoient de même à nos deux hommes, & ils nous conduisirent ainsi à l'appartement, qui nous étoit destiné.

Ils ornérent ce lieu de Nattes de joncs peints de deux couleurs, & de couvertures blanches filées fort proprement avec de l'écorce d'arbre , comme nous l'avons déja remarqué. Aprés que nous nous fûmes rassasiez de tout ce que ces peuples nous avoient presentê pour nous regaler , ils nous laissérent en liberté de nous reposer tranquillement pour nous délasser. Nous fûmes surpris de voir en ce lieu, que le blé d'Inde, qui n'étoit qu'à deux pieds de terre, lors que nous passâmes la premiere fois parmi ce peuple, étoit déja en lait, & bon à manger. Nous apprîmes par les Nations

voi-

voiſines de leur Climat, que ce blé meurit en 60. jours. Nous y remarquâmes auſſi d'autre blé qui étoit déja hors de terre à la hauteur de trois ou quatre poûces.

CHAPITRE XL.

Départ de Koroa ſur le Fleuve Meſchaſipi.

NOus partîmes de *Koroa* le lendemain 5. Avril, & ſi j'euſſe peu faire entendre raiſon à nos deux hommes, je n'euſſe pas manqué de prendre connoiſſance de pluſieurs Nations differentes, qui habitent ſur la côte Meridionale de ce Fleuve. Mais ils ne penſoient qu'a ſe rendre vers les Nations du Nord pour ramaſſer toutes les Pelleteries, qu'ils pourroient, en échange des marchandiſes, qu'ils avoient laiſſées au deſſous des Akanſa. L'avidité du gain les emporta, & je fus contraint de

de les ſuivre, pàr ce qu'il n'y avoit pas lieu de reſter ſeul parmi tant de Nations éloignées de l'Europe. Il me fallut donc prendre patience, & faire bonne mine. Quelques efforts, que je fiſſe pour leur perſuader, qu'il falloit preferer le bien public aux avantages des particuliers, ils l'emportérent ſur moi, & je fus obligé de me rendre, ne pouvant pas faire autrement. Nous ne pûmes arriver aux *Taenſa* que le 7. Avril.

Ces Sauvages avoient déja reçeu des Couriers, qui les avoient avertis de nôtre retour. Cela fut cauſe, qu'ils firent venir pluſieurs de leurs voiſins, qui habitoient dans la profondeur des terres de l'Eſt, & de l'Oüeſt, afin d'avoir quelques unes de nos marchandiſes, s'il étoit poſſible, par ce que ces Barbares ne ſe peuvent laſſer de les admirer. Ils en ont envoié a pluſieurs autres Nations plus avancées, avec leſquelles ils ont Alliance.

Ils firent tous leurs efforts pour nous retenir chez eux. Ils nous offrirent l'un
de

de leurs meilleurs logemens pour nôtre usage, & des Calumets de marbre noir, rouge, & jaspé. Mais nos hommes avoient le cœur tourné vers le lieu, où ils avoient caché leurs marchandises, de sorte qu'ils n'eurent aucun égard à tous leurs offres. Ils me dirent donc, qu'il falloit absolument partir. Si j'avois eu avec moi tout ce qui m'étoit necessaire, comme j'avois ma Chapelle portative, je serois resté parmi ces bons peuples, qui me temoignoient une amitié si cordiale. Mais on a dit il y a long temps, que nos compagnons sont souvent nos maîtres. Je fus donc obligé de suivre le sentiment de nos hommes.

Nous nous embarquâmes le 8. d'Avril, & quelques *Taensa* vinrent nous conduire dans leurs Pyrogues les plus legeres, par ce qu'ils ne pouvoient pas ramer assez fort pour suivre nôtre Canot d'écorce avec les autres. Quelques efforts même, qu'ils fissent avec leurs perches, ils ne purent aller assez vîte. Ainsi ils furent obligez de nous quitter,

ter, & de nous laisser prendre le devant. Nous leur jettâmes deux brasses de Tabac de Martinique pour les obliger de se souvenir de nous, & ces Sauvages en nous quittant admiroient, comment nous pouvions tirer trois ou quatre Canars d'un seul coup de fusil, ce qui leur faisoit faire des huées, & des cris d'étonnement. Aprés que nos deux hommes les eurent salüez à grands coups de chapeau, ils redoublerent leurs efforts à ramer, pour faire connoitre à ces Barbares, qu'ils étoient capables de quelque chose de plus, que ce qu'ils leur avoient veu faire.

Le 9. nous arrivâmes aux *Akansa* environ à deux heures de Soleil. Il nous sembloit, qu'aprés avoir été reçeus avec tant d'humanité de toutes ces Nations, qui meritent mieux le nom de peuples humains, que de Barbares par leur douceur admirable, nous n'avions aucun sujet de crainte ni de défiance, & que nous étions en aussi grande seureté parmi eux, que si nous eussions voiagé dans les Villes de Hollande, dans les-

lesquelles on n'a rien à craindre. Nous ne fûmes pourtant pas sans inquietude, quand nous fûmes à l'endroit, où nous avions caché les marchandises de nos hommes. Les Sauvages avoient brulé les Arbres, sur lesquels nous avions fait des Croix pour reconnoitre l'endroit de nôtre cache. D'abord nos deux hommes pâlirent dans la crainte, qu'on ne leur eust enlevé leur thresor. Ils ne perdirent point de temps, & coururent en diligence vers le lieu de question.

Pour moy je restay sur le bord du Fleuve pour regommer nôtre Canot, qui prenoit eau par plusieurs endroits. Le Picard du Guay me vint retrouver en diligence pour se rejoüir avec moy, de ce qu'ils avoient retrouvé la cache en bon état. Il me dit avec de grands transports de joye, que tout y étoit de même, que nous l'avions laissé. Cependant afin que les *Akansa*, qui venoient à nous à la file, ne vissent point nos hommes occupez à découvrir leurs marchandises, je pris le Calumet de paix, & je les arrestay à fumer. C'est

une loy inviolable parmi eux de fumer dans une conjoncture pareille, par ce que si on le refusoit, on courroit risque d'être massacré par les Sauvages, qui ont une extreme veneration pour le Calumet.

Pendant que j'amusois les Sauvages, nos deux hommes vinrent prendre le Canot, que j'avois regommé, & ils y remirent adroitement les marchandises, qu'ils avoient tirées de leur cache, & ensuite ils vinrent me prendre au lieu, où j'étois avec les Sauvages. Je les entretenois par signes, en marquant mes pensées sur le Sable, que je tachois de leur faire comprendre par là. Je ne savois pas un mot de leur langue, qui est toute differente de celle des peuples, avec qui nous avons conversé avant & depuis ce Voiage.

Nous remontâmes le Fleuve fort gayement. Nous navigions à force de rames avec tant de vistesse, que les *Akansa*, qui marchoient par terre, étoient obligez de doubler les pas pour nous suivre. L'un d'entr'eux plus alerte

que les autres courut au Village, où nous fûmes reçus avec plus de marques de joye encore, qu'ils n'avoient fait la premiere fois. Tout cela se faisoit de leur part dans la veüe de profiter de nos marchandises, qui passent pour de grandes richesses parmi ces peuples.

Il seroit inutile de décrire toutes les circonstances de ce qui se passa dans les danses, & dans les festins, que nous firent ces Sauvages. Nos deux hommes voiant qu'ils ne pouvoient point s'enrichir avec ces peuples par le commerce de pelleteries, par ce qu'ils n'ont jamais trafiqué avec les Européens, & qu'ils ne se soucient ni de Castor, ni de peaux de bestes fauves, dont ils ne connoissent point l'usage, me presserent de me rendre en diligence vers les Nations du Nord, où ils esperoient de trouver de ces marchandises en abondance. Et en effet les Sauvages, qui habitent vers la source du Fleuve Meschasipi, commençoient d'aller en traité du côté du Lac superieur chez les peuples, qui ont commerce avec les Européens. Nous

laiſſâmes des marques de nôtre amitié aux *Akanſa* par quelques preſens, que nous leur fîmes.

Nous partîmes le 1 Avril, & dans l'eſpace d'environ ſoixante lieües de navigation nous ne trouvâmes aucun Sauvage *Chikacha*, ni *Meſſorite*. Apparemment ils étoient tous à la Chaſſe avec leurs familles, ou peut être étoient ils en fuite par la crainte, qu'ils avoient de la Nation des prairies, qui ſont appellez *Tintonha* par les habitans de ces Contrées. Ce ſont leurs Ennemis jurez.

Nous n'en fûmes que plus heureux pendant nôtre route, par ce que nous trouvions par tout du gibier en abondance. Cependant avant que d'arriver à l'endroit, où la Riviere des Illinois ſe jette dans ledict Fleuve, nous trouvâmes une bande de Sauvages Meſſorites, qui venoient du haut du Fleuve. Mais comme ils n'avoient point de pyrogues pour venir à nous, nous traverſâmes à l'autre bord du côté de l'Eſt, & de peur d'être ſurpris pendant la nuit,

nous ne nous arretâmes en aucun lieu. Nous nous contentâmes donc de manger de la farine de blé d'Inde rôti, & de la viande boucannée, par ce que nous n'osions faire du feu de peur d'être découverts par quelque embuscade de Sauvages, qui nous auroient sans doute massacrez, nous prenant pour Ennemis, avant que de nous reconnoitre. Cette precaution nous fît heureusement eviter le danger, que nous aurions couru sans cela.

J'avois oublié, pendant que je voiageois sur le Fleuve Meschasipi de rapporter, ce que les Illinois nous avoient souvent dit, & que nous prenions pour des contes faits à plaisir. C'est qu'à peu prés vers l'endroit, appellé dans la Carte le Cap de St. Antoine assez prés de la Nation des Messorites, on y voit des Tritons & des Monstres marins dépeints, que les hommes les plus hardis n'osent regarder, par ce qu'il y a de l'enchantement, & quelque chose de surnaturel. Ces pretendus monstres affreux ne sont dans le fond qu'un Cheval assez mal-peint

avec du Matachia de couleur rouge, & quelques bêtes fauves griffonnées par les Sauvages, 'qui âjoutent qu'on ne sauroit y atteindre. Mais si nous n'avions point étez pressez pour éviter quelque surprise des Barbares, il nous étoit facile de les toucher, car le dit Cap de St. Antoine, n'est point si escarpé, n'y si élevé que la chaîne des Montaignes qui sont du côté du Saut de Saint Antoine de Padoue qui est vers la source de Meschasipi. Ces Barbares ajoutoient de plus que le Rocher, ou ces monstres étoient peints, étoit tellement escarpé, que les passans n'y pouvoient aller. Et en effet la tradition commune parmi ces peuples est, qu'il y eut autrefois plusieurs Miamis noiez dans cet endroit du Fleuve Meschasipi, par ce qu'ils étoient vigoureusement poursuivis par les Matsigamea. Depuis ce temps là les Sauvages, qui passent par cet endroit, ont accoutumé de fumer, & de presenter du tabac à ces Marmousets, qui sont peints fort grossierement, & cela, disent ils, pour appaiser le *Mani-*

tou, qui ſelon le langage des Algonquins, & de l'Acadie, ſignifie un eſprit malin, ce que les Iroquois appellent *Otkon*, qui eſt une eſpece de ſorcelerie, & d'eſprit méchant, dont ils ignorent la malignité.

Pendant que j'étois à Quebec, on me dit, que le Sieur Jolliet avoit autrefois été ſur ce Fleuve Meſchaſipi, & qu'il avoit été obligé de retourner en Canada, par ce qu'il n'avoit pu paſſer au delà de ces monſtres, en partie par ce qu'il en avoit été effraié, & en partie auſſi par ce qu'il craignoit d'être pris par les Eſpagnols. Mais je dois dire ici, que j'ay voiagé en Canot fort ſouvent avec ledit Sieur Jolliet ſur le Fleuve S. Laurent, & même dans des temps fort dangereux à cauſe des grands vents, dont pourtant nous étions heureuſement échappez au grand étonnement de tout le monde, par ce qu'il étoit tres-bon Canoteur. J'ay donc eu occaſſion de lui demander bien des fois, ſi en effet il avoit été juſques aux *Akanſa*.

Cet homme, qui avoit beaucoup

de consideration pour les Jesuites, qui étoient Normands de Nation (par ce que son Pere étoit de Normandie) m'a avoüé, qu'il avoit souvent oüi parler de ces Monstres aux Outtaoüats, mais qu'il n'avoit jamais été jusques là, & qu'il étoit resté parmi les Hurons & les Outtaoüats pour la traite des Castors & des autres Pelleteries. Mais que ces peuples lui avoient souvent dit, qu'on ne pouvoit décendre ce Fleuve a cause des Espagnols, qu'on lui avoit extremement fait apprehender. J'ay ajouté beaucoup de foi à ce discours du Sieur Jolliet, par ce qu'en effet dans toute nôtre route sur le Fleuve Meschasipi, nous n'avons trouvé aucune marque, qui nous pût faire connoitre, que les Espagnols ayent accoutumé d'y voiager, comme nous le ferons voir dans nôtre second Tome.

CHA-

CHAPITRE XLI.

Deſcription de la beauté du Fleuve Meſchaſipi: des terres, qui le bordent de part & d'autre, & qui ſont d'une beauté raviſſante: & des mines de cuivre, de plomb, & de charbon de terre, qu'on y trouve.

QUand on eſt arrivé a 20. ou 30. lieües au deſſous des *Maroa*, les bords de ce Fleuve Meſchaſipi ſont pleins de cannes juſques à la Mer. On trouve cependant environ trente ou quarante endroits, où il y a de tres beaux côteaux avec des debarquements commodes & ſpatieux. L'inondation du Fleuve ne s'étend pas bien loin, & derriere ces bords noïez, on découvre les plus beaux pays du monde pendant la longueur de deux cens lieües. Nous ne pouvions nous laſſer de les admirer. On nous a aſſuré, qu'en largeur ce

ſont de vaſtes Campagnes, où on trouve des terres admirables bordées de fois à autre par des côteaux extremement agreables, par des bois de haute fûtaie, & par pluſieurs bocages, où l'on peut aller commodément à cheval, par ce que les chemins ſont fort nets, & qu'on n'y trouve aucun embarras.

Ces petites forêts bordent tout de même les Rivieres, qui coupent ces Campagnes en divers lieux, & qui ſont fort abondantes en Poiſſon, de même que le Fleuve Meſchaſipi. Au reſte les Crocodiles y ſont fort à craindre, quand on ſe neglige. Les Sauvages diſent, qu'ils entrainent par fois ceux de leurs gens, qu'ils peuvent ſurprendre. Cependant cela arrive aſſez rarement, car aprés tout il n'y a point d'animal, quelque feroce qu'il ſoit, qui ne craigne l'homme.

Les Campagnes de ces vaſtes pays ſont pleines de toute ſorte de gibier & de Venaiſon. On y trouve des Taureaux Sauvages, des Cerfs, des Chevreüils, des Ours, des poules d'Inde,

des perdrix, des Cailles, des perroquets, des bécasses, des Tourterelles, des pigeons ramiers, des Castors, des Loutres, des Martres, & des Chats sauvages, pendant plus de cent cinquante lieües. Nous n'avons pourtant point remarqué, qu'on voie des Castors en approchant de la Mer. Nous esperons de parler de tous ces animaux, que nous avons trouvez dans nôtre route, & d'en faire un plus grand détail. Cependant nous avons cru, que pour faire plaisir au Lecteur, il en falloit décrire quelques uns des moins connus.

Il y a un petit animal, dont j'ay déja fait mention en passant, qui est assez semblable à un Rat pour la figure. Il est aussi gros qu'un chat, & a le poil argenté, meslé de noir. Sa queüe est sans poil grosse comme un bon doit, environ d'un pied de longueur, de laquelle il se sert pour se pendre aux branches d'Arbres. Il a sous le ventre une espece de Sac, dans lequel il porte ses petits, quand on le poursuit.

Il n'y a point de beste farouche dans

tout ce pays-là, qui ſoit dangereuſe, pour les hommes. Celles, qu'un appelle *Michibichi*, n'attaquent jamais l'homme, quoi qu'elles devorent toutes les bêtes, quelques fortes qu'elles puiſſent être. La tête en eſt aſſez ſemblable à celle d'un Loup cervier, mais elle eſt beaucoup plus groſſe. Elles ont le corps long, auſſi grand que celui d'un Chevreüil, mais beaucoup plus menu. Leurs jambes ſont auſſi plus courtes, & elles ont les pattes comme celles d'un Chat, mais beaucoup plus groſſes. Les griffes en ſont fortes & longues, & elles s'en ſervent pour tuer les bêtes, qu'elles veulent devorer. Elles en mangent quelque peu aprés les avoir attrapées, & enſuite elles les emportent ſur leur dos, & les cachent ſous des fueilles, ſans que les autres bêtes carnaſſieres y touchent ordinairement. Leur peau, & leur queüe reſſemblent aſſez à celles du Lion, dont elles ne different qu'en groſſeur à la reſerve de la tête, qui eſt celle d'un Loup cervier.

Dans les terres, qui ſont à l'Oüeſt

de

de ce Fleuve Meſchaſipi il y a des Animaux, qui portent les hommes. Les Sauvages nous en ont montrê des pieds decharnez. Ce ſont aſſurément des pieds de cheval.

On trouve dans tous ces pays-là des Arbres de toutes les eſpeces, que nous connoiſſons, & qui ſont propres à tous les uſages, auſquels on les veut faire ſervir. On y voit les plus beaux Cedres du monde, & une autre eſpece d'Arbre, qui jette une gomme ſi agreable, qu'elle ſurpaſſe les meilleures paſtilles de l'Europe, pour l'odeur. Les Cotonniers y ſont fort grands, & les Sauvages en font des Canots ou Pyrogues de quarante ou cinquante pieds de long, leſquels ils creuſent avec le feu. Nous en avons veu pluſieurs dans leurs Villages, qui avoient plus de cent pieds de long, & quelque fois même davantage. Il y a des Arbres propres à conſtruire de grands Vaiſſeaux. Nous avons déja dit, qu'on trouve du Chanvre dans les Campagnes, qui y vient ſans ſemer. On y peut faire auſſi du

Goudron particulierement vers la Mer.

J'ay fait connoitre dans la Description de ma *Loüisiane*, que l'on trouve par tout des prairies, qui sont par fois & d'espace en espace de quinze ou vint lieües de front, & de cinq ou six de profondeur, qui sont toutes disposées à y mettre la charue. La terre y est noire & tres-bonne, capable de fournir la subsistance à de grandes Colonies, qui s'y établiroient. Les fêves y croissent naturellement sans les semer, & la tige subsiste plusieurs Années portant du fruit. Elle devient grosse comme le bras, & monte comme le lierre jusques au sommet des plus hauts Arbres. Les Peschers y sont semblables à ceux de l'Europe, & y portent de tres-bons fruits en si grande abondance, que les Sauvages sont souvent obligez de les soutenir avec des fourches.

Pour ce qui est des Arbres, qu'ils cultivent dans leurs deserts, on y voit des Forests entieres de Meuriers, dont on cueille des fruits des le mois de May. Il y a aussi beaucoup de pruniers, dont les

les fruits sont musquez. On y trouve communément des vignes, des grenadiers, & des Maronniers. La Recolte du blé d'Inde se fait trois ou quatre fois l'Année. J'ay déja dit, que nous y en trouvâmes, qui étoit meur, & que l'autre étoit déja levé. On y reconnoit peu d'hyver, si ce n'est par les pluïes.

Nous n'avons pas eu le temps de chercher des mines. Nous avons seulement trouvé du charbon de terre en plusieurs endroits. Les Sauvages, qui ont du cuïvre & du plomb, nous ont conduits dans des lieux, où on en peut trouver en assez grande abondance pour en fournir tout un Roiaume. Il y a des carriéres de fort belles pierres, comme du marbre blanc, noir, & jaspé. Les Sauvages ne s'en servent ordinairement, que pour faire les Calumets, dont nous avons fait mention.

Ces peuples quoi que Barbares paroissent communément d'un bon naturel. Ils sont affables, obligeans, & dociles. Dans le second Tome de cette Dé-

couverte nous ferons connoitre, Dieu aidant, les meurs de tant de Nations differentes, que nous avons veües. Il semble, que celles, avec qui nous étions dans le temps, que j'ay marqué au Chapitre precedent, n'ont aucun veritable sentiment de Religion, non plus que les autres. On ne voit aucun culte reglé établi parmi eux. L'on y remarque seulement quelques Idé es fort confuses, & quelque espece de Veneration pour le Soleil, lequel ils reconnoissent, mais seulement en apparence, pour celui qui a tout fait, & qui conserve tout.

C'est pour cela, que quand les Nadoüessans, & les Issati prennent du Tabac, ils jettent leurs regards sur le Soleil, lequel ils appellent *Loüis* en leur langage. Afin même de marquer le respect, qu'ils lui portent, & de lui rendre une espece d'adoration, des qu'ils ont allumé leur Pipe ou Calumet, ils le presentent a ce grand Astre avec ces paroles, *Tchendiouba Loüis*, c'est à dire, fume Soleil.

Au reſte cette rencontre du mot de *Loüis*, qui eſt ſouvent dans la bouche de ces Barbares, me donna quelque eſperance de ſuccés dans mon entrepriſe, par ce que c'eſt mon nom de Religion, & que je voiois, qu'ils le prononçoient continuellement. Ils ne continuent en effet de fumer, qu'aprés avoir rendu hommage au Soleil ſous ce nom de *Loüis.* Lors qu'ils veulent exprimer le nom de la Lune, ils l'appellent *Loüis Baſatſche*, comme qui diroit, le Soleil, qui paroit pendant la nuit. Ainſi parmi ces Barbares le nom du Soleil & de la Lune s'exprime par le même mot de *Loüis.* Mais pour mettre de la difference de l'un à l'autre, ils ajoutent le mot de *Baſatſche*, pour ſignifier la Lune. De tout cela pourtant on ne peut pas conclure, qu'ils reconnoiſſent veritablement le Soleil pour celui, qui a tout fait, & qui conſerve tout.

Le Soleil eſt l'Aſtre prédominant parmi toutes ces Nations, qui habitent le long de ce Fleuve. Ils lui preſentent ſouvent le meilleur & le plus delicat de

leur

leur Chasse dans la Cabanne de leur Chef, qui en profite plus que le Soleil. Ils marmottent ordinairement quelques paroles au lever de cet Astre, & lui envoient la premiere fumée de leurs Calumets, aprés quoi quand ils fument, ils poussent la fumée, qui sort de leur bouche vers les quatre parties du monde.

CHAPITRE XLII.

Description des divers langages de ces peuples, de leur soumission à leurs Chefs: des manieres differentes de ces peuples de Meschasipi d'avec les Sauvages du Canada: & du peu de fruit qu'on peut esperer pour la Religion Chrétienne parmi eux.

IL est surprenant, que parmi tant de Nations que l'on trouve dans l'Amerique,

rique, il n'y en ait pas une, qui n'ait ſon langage particulier tout different des autres. Quand même elles ne ſeroient qu'a dix lieües les unes des autres, il faut un truchement pour ſe parler, par ce qu'il n'y a point de langue, que l'on puiſſe appeller univerſelle, comme nous voions par exemple, que la langue franque eſt generale par tout le Levant, & que le Latin eſt la langue commune des ſavans. Ceux, qui ſont les plus voiſins de quelque Nation particuliere, ne laiſſent pas de s'entr'entendre, lorſqu'ils ſe trouvent enſemble. D'ailleurs chaque peuple a ſon Interprete, qui demeure chez ceux de ſes voiſins, qui lui ſont alliez, & qui y fait la fonction de Reſident.

Ces Sauvages ſont tous differens des peuples du Canada dans leurs maiſons ou Cabannes, dans leurs Meurs, dans leurs inclinations, dans leurs coûtumes, & même dans la forme de la tête. Les peuples, qui habitent le long du Fleuve Meſchaſipi l'ont fort plate. Ils nous ont dit ſouvent, qu'il y a des hom-

mes

mes au delà de leur pays, qui ont la tête de deux ou trois doits plus haute & plus pointue que la leur.

Ces Nations du Fleuve ont des places publiques fort grandes, des jeux, & des assemblées. Ils sont vifts, & sont fort agissans. Leurs Chefs ont une Authorité plus despotique que les autres Sauvages, dont les Chefs ne peuvent rien obtenir qu'a force de prieres, & de persuasions. L'on n'oseroit passer entre le Chef de ces Nations, qui habitent au bas du Fleuve, & le flambeau, qu'on allume en sa presence, & qu'il fait porter devant lui, lorsqu'il marche. On est obligé d'en faire le tour avec des démarches particulieres accompagnées de cérémonies Ils ont des Sauvages, qui leur servent de valets, & des Officiers, qui les servent, & qui les suivent par tout. Ils distribuent leurs presens & leurs gratifications à leur gré. En un mot on y trouve des hommes fort raisonnables, qui savent se servir fort bien de leurs lumieres naturelles.

Nous n'avons veu aucun de ces Sauva-

vages du Fleuve, qui eût aucune connoiſſance des Armes à feu, non plus que des Outils de fer, ou d'acier. Ils ſe ſervent de méchans couteaux, ou de haches de Pierre. En cela l'experience nous a fait voir tout le contraire, de ce qu'on nous avoit dit touchant ces peuples. On nous diſoit, qu'ils n'étoient éloignez que 30. ou 40. lieües des Eſpagnols du nouveau Mexique, & de ceux, qui ſont vers le Cap floride, & qu'ainſi ils avoient des haches, des fuſils, & tous les autres inſtrumens, que l'on trouve dans nôtre Europe. Nous n'avons rien trouvé de tout cela, excepté quelque maniere de porcelaines faites en forme de tuyaux enfilez les uns aux autres pour l'ornement de la teſte des femmes, de quelques bracelets de bonnes perles, qui ſont gaſtées par le feu, dont ils ſe ſervent pour les percer, afin de les attacher aux oreilles des filles, & des jeunes garçons. Les guerriers Sauvages nous ont fait connoitre, qu'ils les apportent de fort loin devers la Mer du Sud, & qu'ils les reçoi-
vent

vent en échange de leurs Calumets de jaſpe de la part de certaines Nations, qui ſelon toutes les apparences habitent du côté de la Floride.

Je ne diray rien ici de la converſion des Sauvages de l'Amerique, par ce que j'en feray un ample recit dans un troiſiéme Tome de cet Ouvrage, qui deſabuſera bien des gens de pluſieurs opinions fauſſes, dont ils ſont prevenus. Autrefois les Apôres n'avoient, qu'a ouvrir la bouche dans les pays, ou la Providence conduiſoit leurs pas. D'abord ils y faiſoient des conquêtes & des converſions prodigieuſes. Je ne me conſidere que comme un inſtrument extremement foible pour la propagation des Myſteres de l'Evangile, ſur tout en comparaiſon de ces grands ſerviteurs, que Dieu a emploiez à établir le Chriſtianiſme dans le Monde, & à y fonder ſon Egliſe. Mais il faut avoüer, que Dieu n'attache plus la grace ni l'onction de ſon Eſprit à nos Miniſtéres modernes pour eſperer ces converſions miraculeuſes, comme dans les premiers Sie-

cles;

cles. Mais il se sert de la voye commune & ordinaire, pour convertir les hommes, quand, & comme il lui plaist.

Je me suis donc contenté d'annoncer de mon mieux selon mes forces & mes lumieres, les principales veritez du Christianisme aux peuples, avec qui j'ay eu habitude. J'ay dit, que toutes ces Nations ont des langages differens. J'avois des principes de la Langue Iroquoise, & j'appris du depuis celle des Issati, ou Nadoüessans. Cependant tout cela m'a tres-peu servi parmi les autres Sauvages. Je ne pouvois me faire entendre que par des gestes, & par quelques termes de leurs langues, que j'apprenois insensiblement, & avec beaucoup de peine & de temps.

Je n'oserois assurer, que mes petits efforts pour la propagation de l'Evangile ayent produit des fruits considerables parmi ces peuples. Il n'y a que Dieu, qui connoisse les effets secrets de sa grace & de sa parole, ni qui sache jusqu'où ces Barbares en auront profité. Tout ce que je puis dire, à cet

égard

égard c'est, que le gain le plus sur, qu
j'aye pu faire, consiste uniquemen
dans le baptéme que j'ay fait de quel-
ques Enfans, dont j'étois moralemen
assuré de la mort. Au reste je n'ay pu tra-
vailler qu'a reconnoître l'état de la Na-
tion, & qu'a ouvrir le Chemin aux
Missionnaires, qui pourront se rendre
dans ces vastes pays. Comme j'ay eu
l'honneur de leur servir de précurseur,
je m'offre d'y retourner, quand on vou-
dra. J'y finiray mes jours de bon cœur
en travaillant à mon salut & à celui de
ces pauvres peuples, qui ont été pri-
vez jusques à present des lumieres de la
foi Chretienne. Mais afin de ne point
ennüier le Lecteur, il est temps de pour
suivre nôtre Voiage jusques à la source
du Fleuve Meschasipi.

CHAPITRE XLIII.

Description de la pêche, que nous faisions des Eturgeons. Crainte de nos gens, qui ne vouloient point passer en remontant prés de l'embouchure de la Riviere des Illinois, & du changement des terres & du Climat en allant vers le Nord.

NOus nous embarquâmes le 24. d'Avril, & le blé d'Inde ou gros millet venant à nous manquer de même que la viande boucannée, nous n'avions plus d'autre moien de subsister que par la Chasse ou la pêche. Les bêtes fauves étoient assez rares aux lieux ou nous étions alors, par ce que les Illinois y viennent souvent, & qu'ils y ruïnent la Chasse. Par bonheur nous trouvâmes quantité d'Eturgeons à longs becs, dont nous parlerons cy-aprés. Nous les tuïons à coups de haches, ou d'épées

d'épées emmanchées, dont nous nous servions en cette rencontre, afin d'épargner nôtre poudre & nôtre plomb. C'étoit alors le temps, que ces poissons fraïoient, & on les voit ordinairement venir prés des bords du Fleuve pour la fraye. Nous les tuïons donc aisément à coups de hache ou avec des épées sans nous mettre à l'eau, & par ce que nous en tuïons tant que nous voulions, nous n'en prenions que le ventre & les morceaux les plus delicats, & nous abandonnions le reste.

Si nos hommes avoient quelque satisfaction de cette abondante pesche, ils étoient d'ailleurs dans une grande apprehension des gens, que nous avions laissez au Fort des Illinois, ou de Crevecœur. Ils craignoient, qu'encore que nous en fussions élognez de plus de cent lieües, qui sont peu considerables, à cause de la grande diligence, que l'on fait avec les Canots d'écorce, il ne vinst des gens de ce Fort, & que voiant, qu'ils n'avoient point troqué leurs marchandises avec les Nations du Nord, on

ne se saisit de leurs effets. Je leur proposay de naviger pendant la nuit, & de cabanner de jour dans les Isles dont le Fleuve est rempli, & que nous trouverions dans nôtre route.

Ce Fleuve est tout plein de ces Isles, sur tout depuis l'embouchure de la Riviere des Illinois jusqu'au Saut de St. Antoine de Padoüe, dont je parleray cy-aprés. Cet expedient reüssit, & en effet aprés avoir navigé toute la nuit nous nous trouvâmes assez éloignez de cette embouchure approchans du Nord. Au rête les terres ne nous paroissoient plus si fertiles, ni les bois si beaux, que ceux que nous avions veu dans les pays, qui sont au bas du Fleuve Meschasipi.

Ces fuellets doivent s'inserer entre N. & O.

CHAPITRE XLIV.

Deſcription ſuccinte des Rivieres, qui perdent leurs noms dans le Fleuve Meſchaſipi : du Lac des pleurs : du Saut de St. Antoine de Padoüe : de la folle avoine, & de pluſieurs circonſtances de la continuation de nôtre Voiage.

CE Fleuve, comme je l'ay déja dit, a une lieüe de large preſque par tout, & en quelques endroits il en a juſques à deux. Il eſt partagé par quantité d'Iſles remplies d'Arbres entrelaſſez de tant de Vignes, qu'on a de la peine à y paſſer. Il ne reçoit aucune Riviere conſiderable du côté de l'Oüeſt depuis l'embouchure de la Riviere des Illinois juſques au Saut de St. Antoine de Padoüe, excepté celle des *Otenta*, & une autre qui vient de l'Oûeſt Nord-Oüeſt

Oüeſt à ſept ou huit lieües de ce Saut.

Du côté du Levant on trouve d'abord une Riviére peu conſiderable. Mais un peu plus loin on en trouve une autre appellée par les Sauvages *Oüiſconſin*, ou *Miſconſin*, qui vient de l'Eſt, & de l'Eſt Nord-Eſt. Aprés ſoixante lieües en remontant on la quitte pour faire un portage de demie lieüe, afin d'aller gagner une Riviere, qui ſerpente extraordinairement à ſa ſource, & par le moien de laquelle on pouvoit ſe rendre à la Baye des Puans. Elle eſt preſque auſſi grande que celle des Illinois, & ſe jette dans le Fleuve Meſchaſipi, où elle perd ſon nom. Elle eſt ſituée à cent lieües ou environ au deſſus de celle des Illinois.

A vingt cinq lieües plus haut remontant ce Fleuve du même côté de l'Eſt, on trouve la Riviere nommée par les Nadoüiſſans ou Iſſati *Chebadeba*, ou *Chabaoüadeba*, c'eſt à dire Riviere noire. Nous ne l'avons conſiderée qu'a ſon embouchure. Elle nous parut aſſez peu conſiderable.

 Tren-

Trente lieües plus haut on trouve le Lac des pleurs. Nous le nommâmes ainsi, par ce que les Sauvages, qui nous prirent, comme nous le verrons dans la suite, quelques uns d'eux vouloient, qu'on nous cassât la tête. Ces gens venoient donc pleurer sur nous pendant toute la nuit pour obliger les autres de consentir à nôtre mort. Ce Lac, qui est formé par le Fleuve Meschasipi, a sept lieües de longueur, & environ trois de largeur par le milieu. Il n'a point de courant, qui nous ait paru considerable. On en trouve seulement à son entrée & à son issue.

A une grande lieüe du Lac des pleurs du côté de l'Est il y a la Riviere des Taureaux Sauvages, laquelle est pleine d'une quantité prodigieuse de Tortues. On l'appelle ainsi à cause du grand nombre de ces Taureaux, qu'on y trouve ordinairement. Nous la suivîmes pendant dix ou douze lieües. Elle se décharge avec rapidité dans le Fleuve. Mais en la remontant on la trouve

ve égale & ſans rapides. Elle eſt bordée de hautes montagnes aſſez éloignées en certains endroits pour former des prairies, ſon embouchure a des bois des deux côtez. Elle eſt auſſi profonde & auſſi large que la Riviere des Illinois.

A quarante lieües au deſſus on trouve une Riviere pleine de rapides, par laquelle en tirant vers le Nord on peut ſe rendre au Lac Superieur, qui comme nous avons dit, eſt plus grand que le Roïaume de France, juſques à la Riviere Niſſipikoüet, qui tombe dans ce Lac. Nous avons donné à cette Riviere le nom de Riviere du tombeau, par ce que les Iſſati y ayant laiſſé le Cadavre d'un de leurs guerriers, qui avoit été mordu d'un ſerpent ſonette, je mis ſur lui une couverture blanche ſelon la coutume. Cette action d'humanité m'attira la reconnoiſſance de ceux de ſa Nation comme il me le firent paroitre dans leur pays par un grand feſtin, qu'ils me firent, où il y avoit plus de cent Sauvages conviez.

En remontant ce Fleuve dix ou douze lieües, la Navigation y est interrompue par un Saut, que nous avons appellé de St. Antoine de Padoüe, lequel nous avions pris pour Patron de nos entreprises. Ce Saut a 50. ou 60. pieds de hauteur, & une Islette de Roche en forme de pyramide au milieu de sa cheute.

Les grandes montagnes, qui bordent ce Fleuve ne durent que jusques a la Riviere de Ouisconsin environ six vingt lieües. Il commence en cet endroit à couler à l'Oüest, & au Nord-Oüest, sans que nous ayons pu apprendre des Sauvages, qui l'ont remontée fort loin, quel est le lieu, ou cette Riviere prend sa source. Ils nous ont fait connoitre, qu'a vingt ou trente lieües seulement au dessus, il y a un second Saut, au pied duquel il y a quelques Villages de Barbares, qui y demeurent pendant un certain temps de l'Année. On les appelle *Tintonha*, c'est à dire la Nation des prairies.

A huit lieües au dessus du Saut de St. Antoine en tirant vers la droite, on trouve la Riviere des Issati ou Nadouessans. Elle est étroite à son entrée. Mais on la remonte en allant vers le Nord environ soixante & dix lieües jusques au Lac des Issati, où j'ay été fait Esclave par ces Barbares. C'est de là, que cette Riviere, que nous avons appellée de S. François, prend sa source. Ce dernier Lac se repand dans de grands marais, où il croit de la folle avoine, de même qu'en plusieurs autres lieux jusques au bout de la Baye des Puans.

Cette folle avoine est une graine, qui croit dans les terres marécageuses, & même dans des Lacs, qui n'ont qûe deux ou trois pieds d'eau, sans qu'on l'y seme. Elle ressemble à l'avoine. Mais elle est de meilleur goust, & a les tuïaux & la tige beaucoup plus longs.

Les Sauvages la recueillent, quand elle est meure. Les femmes en lient plusieurs tiges ensemble avec des écor-

ces de bois blanc, pour empecher que la multitude des Canars, des Cignes, & des Sarcelles, qui s'y trouvent ordinairement, ne la mangent toute. Les Sauvages en font leur provision pour subsister une partie de l'année en la faisant cuire en maniere de bouillie hors du temps de leur Chasse.

Le Lac des Issati est situé à environ soixante & dix lieües à l'Oüest du Lac Superieur. Il est impossible d'aller par terre de l'un à l'autre à cause des terres marécageuses & tremblantes, qui sont entre-deux. On y peut aller en raquettes, quand il y a de la neige. Cependant on n'en fait le Voiage qu'avec peine par eau, par ce qu'il y a plusieurs portages, & que d'ailleurs on est obligé de faire plus de cent cinquante lieües de chemin à cause des détours, qu'il faut prendre.

Pour y naviger plus commodément du Lac Superieur en Canot, il faut passer par la Riviére du tombeau. Nous prîmes ce chemin & nous n'y trouvâmes

plus que les os du Cadavre de ce Sauvage, dont j'ay fait mention cy-devant. Les Ours en avoient mangé toute la chair aprés qu'ils eurent arraché avec leurs pattes, dans lesquelles consiste leur plus grande force, les perches, que les Parens du mort avoient fichées en terre en forme de Mausolée. L'un de nos Canoteurs y trouva un Calumet de guerre, qui étoit a côté du sepulcre, & un pot de terre renversé, dans lequel les Sauvages avoient laissé de la viande grasse de Vâches ou Taureaux Sauvages, pour faciliter, comme ils disent, à la personne morte le Voiage, qu'elle doit faire pour se rendre au païs des Ames.

Aux environs du Lac des Issati il y a quantité d'autres Lacs voisins, d'où sortent plusieurs Rivieres, sur les bords desquelles habitent les Issati, les Nadoüessans, les *Tintonha*, qui veut dire gens de prairies, les *Oüadebathon*, ou gens de Riviere, les *Chongasketon* Nation du Chien ou du Loup, car le mot de *Chonga* chez ces peuples signifie un

Loup ou un Chien, & plusieurs autres peuples, que nous comprenons tous sous le nom de Nadoüessans, ou Nadoüessious. Ces Barbares peuvent faire huit ou neuf mille Guerriers, Vaillants, grands coureurs & tres-bons Archers. Ce fut une partie de ces Nations, qui m'arrêta prisonnier, & que me mena au haut du Fleuve Meschasipi avec nos deux Canoteurs de la maniere, que je vais le raconter dans le Chapitre suivant.

CHAPITRE. 45.

l'Autheur est arrêté avec les deux Canoteurs par six vingt Sauvages, qui aprés plusieurs attentats sur leur vie les menérent enfin au haut du Fleuve Meschasipi.

NOus avions accoutumé de faire nos Prieres trois fois le jour, comme je l'ai marqué cy-devant, & je demandois toûjours à Dieu de pouvoir rencontrer les Sauvages de jour. Leur coutume est de tuer comme ennemis tous ceux, qu'ils trouvent de nuit, & cela dans le dessein de profiter de leurs dépoüilles, comme de haches, de couteaux, & choses semblables, qu'ils estiment plus, que nous ne faisons l'or & l'argent. Ils ne font pas même difficulté de tuer leurs Alliez, quand ils peuvent cacher leur mort, pour pouvoir se vanter un jour d'avoir tué des hommes, & de passer ainsi pour soldats, & pour gens de cœur.

Nous avions consideré avec beaucoup de plaisir le Fleuve Meschasipi en le remontant vers le Nord, & cela depuis le premier d'Avril. Rien ne nous avoit empêchez de reconnoître, s'il étoit navigable haut & bas. Nous avions tué dans nôtre chemin sept ou huit gros Coqs d'Inde, qui multiplient d'eux mêmes en ces Contiées là, comme tous les autres animaux sauvages. Nous ne manquions ni de Taureaux sauvages, ni de chevreuxs, ni de Castors, ni de Poissons, ni de chair d'Ours, que nous tuïons, quand ces animaux passoient le Fleuve à la nage.

Je faisois de profondes reflexions sur les douceurs, que l'on gouste dans l'exercice de la priere, & sur les avantages, que l'on en tire, lors que les miennes furent exaucées. Le méme jour 12. d'Avril, pendant que nos deux hommes faisoient cuire un Coq d'Inde, & que je regommois nôstre Canot sur le bord du Fleuve, j'apperçus tout d'un coup environ à deux heures aprés midy cinquante Canots d'ecorce conduits par six vingt

Sau-

Sauvages tous nuds, qui décendoient d'une fort grande viteſſe ſur ce Fleuve pour aller faire la guerre aux Miamis, aux Illinois, & aux Maroha.

Nous jettâmes le boüillon d'un Coq d'Inde, que nous faiſions cuire, & nous étant embarquez promptement, nous allâmes au devant d'eux en criant, *Miſtigouche* par troisfois, & *Diatchez*, ce qui veut dire dans la langue des Iroquois, & des Algonquins, Camarades, nous ſommes des hommes de Canots de bois. C'eſt ainſi, qu'ils nous appellent, qnand nous ſommes dans de grands vaiſſeaux. Ces cris nous furent inutiles, parce que ces Barbares ne nous entendoient pas. Ils nous inveſtirent donc, & nous tirérent quelques fleches de loin, & par ce que les Viellards me virent le Calumet de paix à la main en s'approchant de nous, ils empechérent leur jeuneſſe de nous tuer.

Ces hommes plus brutaux que ceux du bas Fleuve ſautérent les uns à terre, les autres dans l'eau, & nous abordérent ainſi avec des cris, & des huées épou-

vantables. Nous ne faisions aucune resistance, parce que nous n'êtions que trois contre un si grand nombre. L'un d'entr'eux m'arracha le Calumet de paix, que j'avois à la main, pendant que nôtre Canot, & les leurs estoient amarrez au bord du Fleuve. Nous leur presentâmes d'abord quelques morceaux de tabac de la Martinique, parce qu'il estoit meilleur que le leur. Les plus vieux d'entr'eux proferérent ces mots, Miamiha, Miamiha. Mais nous n'entendions poînt, ce qu'ils disoient. Nous marquâmes donc sur le sable avec nôtre Aviron, que les Miamis leurs ennemis, qu'ils cherchoient, avoient passé le Fleuve Meschasipi, & qu'ils avoient pris la fuite pour se joindre aux Illinois.

Quand ils se virent découverts, hors d'estat par consequent de surprendre leurs ennemis, trois ou quatre Vieillards ayant mis la main sur ma tête, se prirent à pleurer d'un ton extrémement lugubre, & avec un méchant mouchoir de toile d'Armenie, qui me restoit, j'e-

j'essuiois leurs Larmes. Tout cela pourtant fut inutile. Ils nous firent connoitre, qu'ils avoient dessein de nous massacrer, par ce qu'ils ne voulurent jamais fumer dans nôtre Calumet de paix. Ils nous firent donc traverser le fleuve avec de grands cris, qu'ils faisoient retentir tous ensemble. Ils nous faisoient redoubler les coups d'Aviron devant eux, afin d'aller plus vîte, & nous entendions des hurlemens horribles, capables de donner de la terreur aux hommes les plus intrepides. Ayant mis pied à terre à l'autre bord du Fleuve nous dechargeâmes nôtre Canot, & nôtre équipage, dont on nous avoit déja dérobé une partie.

Nous ne laissâmes pas d'allumer du feu pour achever de faire cuire nôtre Coq d'Inde. Nous en donnâmes deux, que nous avions tuez, à ces Sauvages. Ces Barbares ayant fait leur assemblée pour deliberer, sur ce qu'ils feroient de nous, les deux premiers Chefs s'approchérent & nous firent entendre par signes, que leurs guerriers vouloient nous

casser la tête. Cela m'obligea, pendant qu'un de nos Canoteurs gardoit nôtre équipage, de m'en aller avec l'autre trouver leurs Chefs. Je jettay au milieu d'eux six haches, quinze couteaux, & six brasses de Tabac noir, apres quoy baissant la tête, je leurs fis connoitre avec une hache emmanchée, qu'ils pouvoient nous tuer, s'ils vouloient.

Ce present en addoucit plusieurs d'entr'eux, Ils nous presentérent donc du Castor à manger, selon leur coutume, en nous mettant les trois premiers morceaux à la bouche apres avoir soufflé dessus, parce que la viande estoit chaude. En suite ils posérent leur plat d'ecorce devant nous pour nous laisser manger à nôtre fantaisie. Tout cela ne nous empêcha pas de passer la nuit avec beaucoup d'inquietude, parce qu'ils nous avoient rendu nôtre Calumet de paix, le soir avant que de se coucher. Nos deux Canoteurs étoient neantmoins dans la resolution de bien vendre leur vie, & de se defendre courageusement au cas, qu'on nous vinst attaquer. Pour

moy

moy je leur dis, que j'avois resolu de me laisser tuer sans resistance afin d'imiter le Sauveur, qui s'étoit remis volontairement entre les mains de ses bourreaux. Nous veillâmes l'un apres l'autre, afin de n'estre pas surpris en dormant.

CHAPITRE 46.

Resolution, que les Barbares prirent d'emmener l'Autheur avec ses deux hommes dans leur pays au haut du Fleuve Meschasipi.

LE 13. Avril de grand matin un Capitaine nommé *Narrhetoba*, du nombre de ceux, qui vouloient nous massacrer, & qui avoit le corps peint, me demanda mon Calumet de Paix. Il le remplit de Tabac de leur pays, apres quoy il y fit fumer premierement tous ceux de sa bande, & en suite tous les autres,

qui avoient resolu de nous tuer. Il nous fit signe d'aller avec eux dans leur pays. Ils s'en retournérent donc avec nous. Ainsi leur ayant fait rompre leur èntreprise contre leurs ennemis, je ne fus pas faché dans cette occasion de pouvoir continuer nos Découvertes avec ces peuples.

La plus grande de mes inquietudes estoit, que j'avois de la peine à dire mon Office, & â faire mes prieres devant ces Barbares. Plusieurs d'entr'eux me voyant remüer les lévres me dirent d'un ton fier, *Ouăckanché*, mais comme je ne savois pas un mot de leur langue, nous croyions, qu'ils se mettoient en colere. Michiel Ako Canoteur me dit tout effrayé, que si je continuois à dire mon Breviaire, ces gens nous tueroient sans misericorde. Le Picard du Gay me pria au moins de faire mes prieres en cachette pour ne plus irriter ces Barbares. Je suivis l'avis du dernier. Mais plus je me cachois, plus j'avois de Sauvages à ma suite. Lors que j'entrois dans les bois, ils croioient que j'y allois

cacher quelques marchandiſes ſous terre. Ainſi je ne ſavois, de quel côté me tourner pour faire mes devotions, car ils ne me quittoient point de veuë.

Cela m'obligea de dire enfin à nos deux hommes que je ne pouvois me diſpenſer de dire mon Office: que s'ils nous maſſacroient pour ce ſujet, je ſerois la cauſe innocente de leur mort auſſi bien que de la mienne, qu'ainſi je courois le même danger qu'eux, mais qu'enfin ce peril ne devoit pas me diſpenſer de mon devoir. Au reſte ces Barbares vouloient me dire par ce mot de *Ouäckanche* que le livre, que je liſois, eſtoit un méchant eſprit, comme je l'ay appris depuis étant parmy eux. Je connus donc à leurs geſtes, qu'ils en avoient quelque averſion. Ainſi afin de les y accoutumer je chantois pendant le chemin les Litanies à livre ouvert. Ils crurent, que mon Breviaire eſtoit un eſprit, qui m'apprenoit à chanter pour les divertir. Tous ces peuples aiment naturellemeut à chanter.

CHAPITRE 47.

Insultes & avanies, que les Sauvages nous firent avant que de nous conduire chez eux. Ils attentent souvent à nôtre vie.

LEs Insultes, que ces Barbares nous firent pendant nôtre route, sont au dessus de toute imagination. Nôtre Canot estoit plus grand & plus chargé que les leurs. Pour eux ils n'ont ordinairement qu'un carquois rempli de flêches, un Arc, & une méchante peau passée, qui leur sert ordinairement de couverture à deux personnes. Les nuits sont encore assez froides en cette saison, par ce que nous approchions toûjours du Nord. Ainsi on a besoin de se bien couvrir la nuit.

Ces gens voyant, que nous ne pouvions pas aller aussi vîte qu'eux, firent entrer trois guerriers dans nôtre Canot-

not. L'un ſe mit à ma gauche, & les deux autres ſe rangerent auprès de nos hommes pour les aider à ramer, afin que nous les puſſions ſuivre. Ces Barbares font quelquefois trente lieües par jour, lors qu'ils ſont preſſez d'aller à la guerre, ou qu'ils ont deſſein de ſurprendre leurs ennemis. Ceux, qui nous avoient pris, eſtoient de divers villages, & étoient fort partagez dans leurs ſentimens à nôtre égard. Nous nous cabannions tous les ſoirs auprês de ce jeune Chef, qui avoit demandé nôtre Calumet de paix. Nous lui faiſions connoître par là, que nous nous mettions ſous ſa protection.

Mais l'envie ſe mit parmi les Sauvages. Le Chef, nommé *Aquipagetin*, dont un des fils avoit eſté tué par les Miamis, voyant, qu'il ne pouvoit ſe vanger ſur cette Nation, tourna toute ſa vangeance contre nous. Il pleuroit pendant toutes les nuits ce fils, qu'il avoit perdu à la guerre. Il pretendoit par là porter ceux, qui étoient de ſa-bande, à le vanger, à nous tuer, &

à se saisir de tout nôtre équipage afin de pouvoir poursuivre en suite ses ennemis. Mais les autres Sauvages, qui estoient charmez de nos Marchandises de l'Europe, étoient bien aises de nous conserver, afin d'attirer d'autres Européens chez eux. Ils souhatioient sur tout d'avoir du fer, qui leur estoit fort pretieux, & dont ils avoient reconnu l'usage, lors qu'un de nos Canoteurs avoit tué trois au quatre Outardes ou Coqs d'Inde d'un coup de fusil. Pour eux ils, ne pouvoient tuer qu'un de ces oiseaux à la fois avec leurs fleches.

Nous avons reconnu depuis, que les mots *Manza Ouäkanché* signifient du fer, qui a un méchant esprit. C'est ainsi, qu'ils nommoient un fusil, qui brise les os d'un homme, au lieu que leurs fleches ne font que glisser au travers des chairs & des muscles, qu'elles percent sans briser les os, que fort rarement. C'est pour cela, que ces peuples guerissent plus facilement les blessures, qui se font à coups de fleches, qu'on ne fait celles de nos fusils.

Lors

Lors que nous fûmes pris par ces Barbares nous n'avions navigé qu'environ cent cinquante lieües en remontant le Fleuve depuis la riviére des Illinois. Nous navigâmes avec eux pendant dix neuf jours, tantôt aux Nord, & tantôt au Nord-Oüest selon les rhombs de vent, qu'il faisoit, & selon le jugement, que nous en avons fait par la Boussole. Ainsi depuis que ces Barbares nous eurent forcez de les suivre, nous fîmes plus de deux cens cinquante lieües sur le méme Fleuve. Ces sauvages vont d'une grande force en Canot. Ils rament depuis le matin jusqu'au soir sans discontinuer. A peine s'arrêtent ils pendant le jour pour prendre leur réfection.

Pour nous obliger à les suivre, ils nous donnoient ordinairement quatre ou cinq hommes afin de nous faire aler plus vîte. Nôtre Canot estoit plus grand, & plus chargé que les leurs, de sorte que nous avions besoin d'eux pour aller aussi vîte qu'eux. Nous cabannions ordinairement, quand il pleu-

voit. Mais quand il faisoit beau, nous couchions à terre sans abri. Nous avions par là le moien de contempler les Astres & la Lune, quand elle éclairoit. Malgré les fatigues du jour les plus jeunes guerriers de ces Sauvages alloient danser le Calumet à quatre ou cinq de leurs Chefs jusques à minuit; le Capitaine, chez lequel ils alloient, envoioit en ceremonie à ceux, qui chantoient, un guerrier de sa famille pour les faire fumer l'un aprés l'autre dans son Calumet de guerre, qui se distingue de celui de paix par la diversité des plumes.

La fin de cette espece de Sabbat se faisoit tous les jours par les deux plus jeunes de ceux, qui avoient eu des parens tuez à la guerre. Ils prenoient plusieurs fleches, lesquelles ils presentoient croisées par la pointe à leurs Chefs en pleurant amérement. Ils les leur donnoient à baiser nonobstant la force de leurs cris. Au reste les fatigues du jour, & les veilles de la nuit n'empêchoient pas que les Vieillards

ne s'eveillassent presque tous à la pointe du jour, de peur d'estre surpris par leurs ennemis. Des que l'aurore paroissoit, l'un d'entr'eux faisoit le cri ordinaire, & en un moment les guerriers entroient dans leurs Canots Quelques uns passoient autour des Isles pour tuer quelques bestes fauves, & les plus alertes alloient par terre pour découvrir par le moien de la fumée le lieu, ou étoient leurs ennemis.

CHAPITRE 48.

Les avantages, que les Sauvages du Nord ont sur ceux du Sud à la guerre, & la Cérémonie, que fit un des Capitaines en nous faisant faire halte à midy,

PEndant que les Sauvages du Nord sont en guerre, ils ont accoutumé de se poster toûjours sur la pointe de quelques unes de ces Isles, dont le Fleuve est

eſt plein, afin d'y être en ſeureté. Ceux du Sud, qui ſont leurs ennemis, n'ont que des Pyrogues, avec leſquelles ils ne peuvent pas voguer fort vîte, par ce que ces Pyrogues ſont fort peſantes. Il n'y a que les Nations du Nord, qui ayent du boulleau pour faire des Canots d'écorce. Les peuples du Sud ſont privez de cet avantage. Ainſi ceux du Nord ont une facilité admirable d'aller du Lac en Lac & de Riviére en Riviére pour attaquer leurs ennemis. Lors qu'ils ſe voyent découverts, ils ſont en aſſurance, pourveu qu'ils aient le temps de rentrer dans leurs Canots. Ceux, qui les pourſuivent par terre, ou dans des Pyrogues, ne les ſauroient atteindre, ni les pourſuivre avec aſſez de diligence.

Pour ce qui eſt de faire la guerre par embuſcade, les Sauvages du Nord y ſurpaſſent toutes les Nations du monde, à cauſe qu'ils ſont fort patiens à ſouffrir la faim & les plus grandes injures du temps. Ils ne vont qu'à

coup

coup ſeur dans les embuſcades. Ils ſont toûjours aſſurez du ſecours de trois ou quatre de leurs camarades, au cas que leurs ennemis les attaquent. Ils en viennent donc toûjours à bout à moins qu'ils ne ſoyent accablez par une trop grande multitude, qui les empêche d'entrer dans leurs Canots, ou de ſe ſauver à la fuite.

Pendant un des dixneuf jours de nôtre navigation qui fut fort pénible, le Chef nommé *Aquipaguetin*, qui m'adopta depuis pour ſon fils, comme nous le verrons dans la ſuite, s'aviſa de faire halte ſur le midy dans une grande prairie, ſituée à l'Oueſt de Meſchaſipi. Ce Chef avoit tué un gros Ours fort gras. Il en fit feſtin aux principaux Chefs de guerriers. Apres le repas ces Sauvages marquez tous au viſage, ayant le corps peint, chacun êtant diſtingué par la figure de quelque animal ſelon ſon genie, & ſelon ſon inclination, ayant méme leurs cheveux frottez d'huile d'Ours, & parſemez de plumes rouges & blanches, & les têtes chargées

de

de duvet d'oiseaux, dansoient tous ayant les poins sur les côtez, & frappoient de la plante du pied contre la terre d'une si grande force, que les marques y paroissoient. Pendant cela l'un des fils du Maistre de la ceremonie donnoit à fumer à tous ces gens là dans le Calumet de guerre, & cependant il pleuroit fort amérement. Le Pere, qui gouvernoit toute la ceremonie lugubre, l'accompagnant d'une voix lamentable & entrecoupée de soupirs & de sanglots capables d'attendrir le cœur le plus dur, baignoit tout son corps de ses larmes. Apres quoy il s'addressoit tantôt aux guerriers & tantôt à moy, me mettant les mains sur la tête, & faisant la même chose à nos deux Canoteurs. Par fois il levoit les yeux au ciel, & proferoit le mot de *Loüis* qui dans sa langue signifie le Soleil. Il se plaignoit à cet Astre de la mort de son Fils, & tâchoit par là d'obliger tout son monde à le vanger de ses ennemis.

Pour nous autant que nous pouvions juger de cette cérémonie, nous croions

que tout cela tendoit à nous faire perir. Et effet nous avons connu dans la suite, que ce Barbare en avoit voulu fort souvent à nôtre vie. Mais voyant l'opposition, qu'il y avoit du côté des autres Chefs, qui s'y opposoient, il nous fit rembarquer, & se servit d'autres ruses pour avoir peu à peu les Marchandises de nos gens. Il n'osoit les prendre hautement, comme il le pouvoit, par ce qu'il craignoit, que ceux de sa Nation ne le blamassent de lacheté, vice, que les plus Barbares, ont en horreur.

CHAPITRE 49.

Ruses & artifices d'Aquipaguetin pour avoir adroitement les marchandises de nos deux Canoteurs, avec plusieurs autres événemens de nôtre voyage.

IL est aisé de remarquer par tout ce que nous avons dit, qu'*Aquipaguetin*

tin estoit fort rusé. Il avoit avec luy les os de quelqu'un de ses parens défunt, lesquels il conservoit avec beaucoup de soin dans des peaux passées, & ornées de plusieurs bandes rouges & noires de porc-êpic. Il assembloit donc de temps en temps son monde pour leur donner à fumer, & en suite il nous faisoit venir l'un apres l'autre pour nous obliger de couvrir de quelques marchandises de l'Europe les os du defunt, & d'essuier les larmes qu'il avoit repandues pour luy, & pour son fils, lequel avoit esté tué par les Miamis.

Pour appaiser ce vieillard rusé, nous jettâmes sur les os du mort plusieurs brasses de Tabac de la Martinique, des Haches, des couteaux, de la Rassade, & quelques bracelets de porcelaine noire & blanche. Voila comment ce Barbare nous épuisoit par des motifs, sur lesquels on n'avoit rien à dire. Il nous faisoit connoitre, que ce qu'il nous demandoit ainsi, n'êtoit que pour le mort, & pour donner aux guerriers, qu'il avoit amenez avec luy, & en effet

ſet il leur diſtribuoit, tout ce que nous luy donnions. Il nous faiſoit concevoir par là, que comme Capitaine il ne prenoit pour luy, que ce que nous luy donnions de bon gré.

Pendant les jours ſus-dits de nôtre navigation nous chouchâmes à la pointe du Lac des pleurs. Nous le nommâmes ainſi à cauſe des larmes, que ce Chefs y répandit toute la nuit. Lors qu'il eſtoit las de pleurer, il faiſoit venir un de ſes fils, qui pleuroit à ſa place. Son deſſein en eela étoit d'exciter la compaſſion des guerriers, & de les obliger à nous tuer, afin de pourſuivre enſuite leurs ennemis, & de vanger ainſi la mort du fils, qu'il avoit perdu.

Ces Sauvages envoyoient par fois leurs meilleurs coureurs par terre, & ces gens chaſſoient des troupes de Taureaux ſauvages, & les forcoient de paſſer le fleuve à la nage. Ils en tuoient par fois quarante ou cinquante, dont ils ne prenoient que la langue, & les endroits les plus délicats. Ils laiſſoient le

reste, dont ils ne vouloient pas se charger, afin de faire une plus grande diligence, & de nous rendre plus promptement à leurs villages.

Il faut avoüer, que nous mangions de bons morceaux. Mais nous n'avions ni pain, ni vin, ni sel, ni épices, ni aucun autre aissaisonnement, & cela a duré pendant les quatre dernieres années de prés de douze, que j'ay demeuré dans l'Amerique. Dans nôtre dernier voyage nous avons subsisté de méme, ayant de l'abondance en de certains temps, & étant reduits dans d'autres à manquer de tout, si bien que nous ne mangions point pendant vingt & quatre heures, & quelquefois méme d'avantage. La raison en est, que dans ces petits Canots d'ecorce, on ne sauroit se charger de beaucoup de choses. Ainsi quelque précaution que l'on ait, on se voit souvent denué de toutes les choses necessaires à la vie. Si nos Religieux de l'Europe essuioient autant de fatigues & de travaux, & s'ils faisoient des abstinen-

ces pareilles à celles, que nons avons faites si long temps dans l'Amerique, on ne demanderoit point d'autres preuves de Canonisation, Mais il faut dire aussi, que ce qui ôtoit le prix à nos jeûnes, c'est, que si nous souffrions dans de semblables conjonctures, nos souffrances n'étoient pas tout à fait volontaires. Nous faisions, comme on dit ordinairement, de necessité vertu.

CHAPITRE 50.

Des Viellards pleurent pour nous pendant la nuit. Nouvelles insultes d'Aquipaguetin. Maniere, dont les Sauvages allument du feu par frixion.

PEndant plusieurs nuits il y avoit des Viellards qui venoient pleurer fort amérement sur nous. Ils nous frottoient souvent les bras & tout le

corps

corps de leurs mains, lesquelles ils nous mettoient en suite sur la tête. Ces pleurs me faisoient beaucoup de peine. Ils m'enpêchoient de dormir; & nous avions pourtant besoin de repos aprés la grande fatigue du jour. Par dessus tout cela ils me donnoient de l'inquiétude. Je ne savois qu'en penser. Il me sembloit, que ces Barbares pleuroient, par ce que quelques uns de leurs guerriers avoient resolu de nous tuer. Et je m'imaginois aussi par fois, qu'ils pleuroient par un effet de la compassion, qu'ils avoient du mauvais traitement, qu'on nous faisoit, Ainsi ces larmes me faisoient bien de la peine.

Dans une autre occasion Aquipaguetin rentra dans ses facheuses humeurs. Il avoit si bien menagé la plus grande partie des guerriers, qu'un jour ne pouvant camper aupres du Chef *Narhetoba* qui nous protegoit, nous fumes obligez de nous aller placer avec nostre Canot, & nôtre equipage au bout du campement. Alors ces Barbares nous firent connoître, que ce Chef avoit abso-

ſolument reſolu de nous caſſer la tête. Cela nous obligea de tirer encore d'une caiſſe vingt couteaux, & du tabac, que nous jettâmes tout en colere au milieu des mêcontens.

Ce malheureux regardant ſes gens les uns aprés les autres ſembloit heſiter leur demandant leur avis pour ſavoir, s'il refuſeroit, ou s'il accepteroit nôtre preſent. Comme nous baiſſions la teſte en luy mettant une hache à la main pour nous tuer, le jeune Chef, qui faiſoit ſemblant d'eſtre nôtre Protecteur, & qui l'eſtoit peutêtre en effet, nous prit par le bras, & tout en furie nous mena à ſa Cabanne. Un de ſes freres prennant des fleches les caſſa toutes en nôtre preſence, pour nous aſſurer par la, qu'il empêcheroit, qu'on ne nous tuaſt.

Le lendemain ils nous laiſſérent ſeuls dans nôtre Canot ſans nous donner des Sauvages pour nous aider, comme ils avoient fait juſques là. Ils demeurérent tous derriere nous. Aprés quatre ou cinq lieües de navigation un autre

Chef vint à nous & nous fit debarquer. Après cela il arracha de l'herbe, & en fit trois petits monçeaux, ſur leſquels il nous fit aſſeoir. En ſuite il prit un bout de bois de cedre tout plein de petits creux ronds, dans l'un deſquels il mit une baguette plus dure que le cedre. Il frotta rudement cette baguette entre les paumes de ſes mains, & alluma du feu de cette maniere. Il ſe ſervit de ce feu pour allumer le tabac de ſon grand Calumet, & après qu'il eût pleuré quelque temps, & qu'il nous eût mis les mains ſur la tête, il me donna à fumer dans un Calumet de paix, & nous fit connoître, que dans ſix jours nous ſeriont dans ſon païs.

CHAP-

CHAPITRE 51.

Ceremonie des Barbares, lors qu'ils partagérent les prisonniers, & continuation du voyage par terre.

APrês donc que nous eûmes ainsi voyagé dix neuf jours en Canot, nous arrivâmes enfin à cinq ou six lieües du Saut, que nous avons nommé de St. Antoine, comme nous avons eu lieu de le reconnoître depuis. Ces Barbares nous firent mettre pied à terne dans une Anse du Fleuve Meschasipi, apres quoy ils s'assemblérent pour aviser, à ce qu'ils feroient de nous. Enfin ils nous separérent, & nous donnérent à trois Chefs de Famille à la place de trois de leurs enfans, qui avoient esté tuez à la guerre. Aprés cela ils se saisîrent de nôtre Canot, & prîrent tout nôtre équipage. Ils mîrent le Canot en pieces, apeur que nous ne nous en

ſerviſſions pour retourner chez leurs ennemis. Ils cachérent les leurs dans des Aunayes pour s'en ſervir, lors qu'ils voudroient aller à la chaſſe, & quoy que nous puſſions nous rendre commodément par eau dans leur pays, il nous obligérent pourtant de faire ſoixante lieües par terre.

Ils nous faiſoient marcher ordinairement depuis la pointe du jour juſques à deux heures de nuit. Nous paſſions les Riviéres à la nage. Ces Barbares, qui ſont pour la plus part d'une taille extraordinaire, portoient nos habits & nôtre ëquipage ſur la teſte, & nos deux Canoteurs, plus petits que moy, ſur leurs épaules, par ce qu'ils ne ſavoient nager. En ſortant de l'eau, qui étoit ſouvent toute pleine de glaces, par ce que nons tirions toûjours vers le Nord à peine pouvois je me ſoutenir. La gelée méme continuoit encore toutes les nuits dans cette ſaiſon là. Nous avions donc les jambes toutes ſanglantes des glaces que nous rompions à meſure, que nous paſſions à gay des Lacs ou

ou des Riviéres: Nous ne mangions qu'une fois en vingt quatre heures. Encore n'étoit ce que quelques morçeaux de viande Boucannée, que ces Sauvages nous donnoient à regret.

J'estoit si foible, que je me suis souvent couché par terre, resolu de mourir plûtôt que de suivre ces Sauvages, qui marchoient d'une vistesse extraordinaire, laquelle surpasse toutes les forces des Européens. Afin de nous faire hâter, ces Barbares mettoient souvent le feu dans les herbes seches des prairies, par lesquelles nous passions. Ainsi nous etions obligez par force de marcher, ou de nous laisser brûler. J'avois un Chapeau, que j'avois pris pour me garentir de l'ardeur du Soleil pendant l'esté. Je le laissai tomber bien de fois dans le feu, par ce qu'il n'étoit pas ferme dans ma teste. Ces Barbares l'en retiroient, & me donnoient la main pour me sauver du feu, qu'ils avoient ainsi allum étant pour haster nôtre marche qu'afin d'avertir leurs gens de leur retour. Je dois dire ici, que si le Picard

du Gay ne m'eut ſouvent fortifié dans ce pénible & facheux voyage, j'aurois indubitablement ſuccombé à la fatigue, par ce que les vivres & les forces me manquoient.

CHAPITRE 52.

Conteſtation des Sauvages ſur le partage de nos marchandiſes, & de nôtre équipage avec mes Ornemens Sacerdoteaux, & ma Caſſette.

APrés avoir fait environ ſoixante lieües de portage, & aprés avoir ſouffert le faim, la ſoif, & mille outrages de la part des Barbares, marché jour & nuit ſans delai, paſſé des Lacs & des Riviéres à gay, & ſouvent méme à la nage, comme nous approchions du village de ces peuples, qui ſont ſituez dans des lieux marécageux, & inacceſſibles à leurs ennemis, ils partagérent

gérent entr'eux toutes les marchandiſes de nos deux Canoteurs. Peu s'en fallut, qu'ils ne s'entre tuaſſent pour le rouleau de tabac de Martinique, qui étoit encore d'environ cinquante livres. Ces peuples en font plus de cas que les Européens ne font de l'or. Ils en ont de tres bon parmi eux. Mais celuy, que nous avions, étoit ſi bien filé, & ſi bien tourné en andoüilletes, qu'ils en étoient charmez. Les plus raiſonnables d'entr'eux nous firent connoître par ſignes, qu'ils donneroient pluſieurs peaux de Caſtors à nos deux Canoteurs, pour ce qu'ils nous prenoient. Mais les autres nous ayant pris comme Eſclaves, par ce qu'ils diſoient, que nous portions des armes à leurs ennemis, ſoutenoient, qu'ils n'étoient pas obligez de donner du retour pour les choſes, qu'ils nous prenoient.

Tout cela ſe paſſoit ainſi, par ce que cette bande étoit compoſée de deux ou trois peuples differens. Les plus élognez craignant, que les au-

tres ne retinſſent toutes les marchandiſes dans les premiers villages, ou ils dèvoient paſſer, voulurent par avance en prendre leur part.

Ces Barbares n'eurent pas plus d'egard, pour ce qui me regardoit, que pour les marchandiſes de nos deux Cannoteurs. Ils prirent donc auſſi ma Chaſuble de brocard, & tous les ornemens de ma Chapelle portative, excepté le Calice, qu'ils n'oſérent toucher. Ils voyoient, que ce vaſe d'argent doré reluiſoit. Ils fermoient donc les yeux, & nous firent connoître depuis, que c'étoit un eſprit, qui les feroit mourir. Ils voulurent briſer une Caſſette, que j'avois, & qui fermoit à clef. Ils me firent connoître, que ſi je ne l'ouvrois, ou ſi je n'enrompois la ſerrure, ils le feroient eux mémes avec des roches pointues, qu'ils me montrérent. Le ſujet de cette violence venoit, de ce qu'ils n'avoient pû ouvrir cette caſſette pendant la route, ce qu'ils avoient tenté pluſieurs fois pour viſiter, ce qu'il y étoit enfermé. Ils n'a-

n'avoient aucune connoiſſance des clefs, ni des ſerrures. D'ailleurs ils ne prétendoient pas ſe charger de la Caſſette, mais ſeulement des hardes qui y étoient. Je l'ouvris donc, & quand ils virent, qu'il y avoit ſi peu de choſes, & qu'il ne s'y trouvoit que des livres & des papiers, ils la laiſſérent lá.

CHAPITRE 53.

La troupe approche du village, Conſeil des Sauvages pour ſavoir, s'ils nous tueroient, ou s'ils nous ſauveroient en nous adoptant pour leurs enfans. Reception, que nous firent ces peuples, & de l'uſage, qu'ils firent de ma Chaſuble.

APrés cinq fort grandes journées de marche par terre ſans nous repoſer

que tres peu pendant la nuit à la belle étoille, nous apperçumes enfin quantité de femmes & d'enfans, qui venoient au devant de nôtre petite Armée. Tous les Anciens de cette Nation s'assemblerent à nôtre sujet. Nous voïïons des Cabannes, aux piliers des quelles il y avoit des torches de paille, & de grandes herbes seches, ou ces Barbares ont accoutumé d'attacher & de brusler les Esclaves, qu'ils ont conduits chez eux. Ils faisoient chanter le Picard du Gay, qui tenoit entre ses mains, & qui secoüoit une Calebasse remplie de cailloux ronds. Je voiois de plus, que ses cheveux & son visage étoient peints de couleurs differentes, & qn'on avoit attaché une touffe de plumes blanches à sa tête. Nous crûmes alors avec beaucoup de raison, qu'ils avoient dessein de nous faire mourir. Nous en avions des conjectures assez fortes & assez plausibles. Ils pratiquérent en effet plusieurs cérémonies, qui leur sont ordinaires, quand ils veulent brûler leurs ennemis

Le mal étoit en tout cela, qu'aucun de nous ne pouvoit se faire entendre à ces Sauvages. Cependant aprés plusieurs vœux, & plusieurs prieres, que les Chrêtiens doivent faire à Dieu en de semblables occasions, ces Barbares nous donnérent à manger de la folle avoine, dont j'ai fait mention. Il nous la presentérent dans de grands plats d'écorce de bouleau. Les femmes Sauvages l'avoient assaisonnée avec des bluez. Ce sont des graines noires, qu'elles font secher au Soleil pendant l'été, & qui sont aussi bonnes que des raisins de Corinthe. Nos Flamans les appellent en leur langue *Clakebesien.*

Pendant ce Festin, qui étoit le meilleur repas, que nous eussions fait, depuis que ces Barbares nous avoient pris, il y eut de fort grandes contestations entre Aquipaguetin & les autres sur la distribution, qu'ils vouloient faire de nos deux Canoteurs & de moy. Enfin Aquipaguetin comme Chef du parti l'emporta, & se tournant du côté de l'un des principaux Chefs, il me presenta à fû-

mer dans ſon Calumet de paix, & il reçut en même temps celui, que nous avions apporté, comme le Symbole de l'unìon, qui devoit être desormais entre ces Barbares & nous. Il m'adopta donc pour ſon fils à la place de celuy, qu'il avoit perdu à la guerre.

Le Capitaine Narhetoba & un autre en firent de même avec nos deux Canoteurs. Cette ſéparation nous fût fort ſenſible, quoy qu'elle fût meſlée de quelque plaiſir, de voir qu'on nous laiſſoit la vie. Le Picard du Gay me tira à quartiér pour ſe confeſſer, par ce qu'il ne pouvoit encore s'aſſurer. Il craignoit donc de mourir de la main de ces Barbares. Cela l'obligea de m'embraſſer cordialement, & de me demander pardon du paſſé après l'avoir demandé à Dieu. J'euſſe été ravi de voir Michiel Ako dans de ſemblables diſpoſitions. Je ne laiſſai pourtant pas de leur donner à l'un & à l'autre des marques d'une extréme tendreſſe.

Enfin les Sauvages nous conduiſirent chacun à leurs villages & nous ſeparé-

rent

rent ainſi. Nous marchâmes au travers des Marais dans l'eau juſqu'a mijambe pendant une lieüe de chemin, au bout duquel cinq des femmes d'Aquipaguetin, lequel m'avoit adopté, me reçurent dans l'un des trois Canots d'écorce, qu'elles avoient amenez, & me menérent à une petite lieüe de là dans une petite Iſle, ou étoient leurs Cabannes.

CHAPITRE 54.

Reception faite à l'Autheur par les Parens d'Aquipaguetin. Ils le font ſuer pour le guerir de ſés fatigues. Uſage, qu'ils font de ſa Chapelle, & de ſes Ornemens.

J'Arrivai dans ce lieu au commencement du mois de Maï. 1680. Je n'en puis point marquer le jour preciſé-

ciſément, par ce que les Sauvages, qui m'avoient fort harcelé pendant le chemin, m'empêchérent de faire toutes les petites obſervations, que j'euſſe bien voulu. D'ailleurs il y a environ ſept ou huit heures de difference entre les jours & les nuits de l'Europe, & de l'Amerique ſeptentrionale, à cauſe de la retrogradation du Soleil. Nous avions toûjours eu le Cap à Ouëſt depuis la Rochelle juſques à Quebec, & depuis Quebec au Sud-Ouëſt juſques à ce que nous fûmes arrivez à Meſchaſipi, ce qui faiſoit une notable variation de l'Eguille aimantée.

Cette variation conſiſtoit en un mouvement inconſtant de l'Eguille, qui dans de certains parages déclinoit du Nord au Nord-Eſt, & dans d'autres ſe tournoit du Nord au Nord-Ouëſt. Jamais nous ne pouvons être aſſurez de nos eſtimes dans les voyages de long cours, à moins que d'être aſſurez du chemin, que nos vaiſſeaux ou nos Canots peuvent faire par jour, & qu'elle eſt la variation de l'Eguille en cha-

que parage. Nous trouvâmes plusieurs minutes de variation selon le rhomb de vent, que nous prenions.

A dire le vrai de plus habiles gens que moy auroient perdu la mémoire de bien des choses dans le tracas d'affaires pareilles à celles que j'ay eües.

A l'entrée de la Cabanne du Capitaine Aquipaguetin, qui m'avoit adopté, un de ces Barbares, qui me paroissoit d'un aâge décrepit, nous presenta à fûmer dans un grand Calumet, & me frotta la tête & les bras en pleurant fort amérement. Il me temoignoit en cela la compassion, qu'il avoit de me voir si fatigué. Et en effet il me falloit souvent deux hommes pour me soûtenir, & pour m'aider à me lever. Il y avoit une peau d'Ours auprès du feu, sur laquelle le plus jeune garçon de la Cabanne me fit coucher & m'oignit en suite les cuisses, les jambes, & la plante des pieds avec de la graisse de Chats Sauvages.

Le Fils d'Aquipaguetin, qui m'appelloit son frere, portoit en parade

ma Chasuble de brocard sur son dos tout nud. Il y avoit envelopé les os d'un homme considerable d'entr'eux, pour la memoire duquel ces Barbares avoient de la veneration. La Ceinture de Prêtre, faite de laine rouge, & blanche avec deux houpes au bout, luy servoit de bretelles, & il portoit en triomphe, ce qu'il appelloit *Louis Chinnen*, qui signifie, comme je l'apris depuis, la Robe de celui, qui se nommoit le Soleil. Apres que ces Sauvages eurent fait servir cette Chasuble d'ornement à couvrir les os de leurs morts dans leurs plus grandes cérémonies, ils en firent present à des peuples, qui leur sont Alliez, & qui demeurent à l'Oüest à quatre ou cinq cens lieües de leur pays. Ils étoient venus chez eux en Ambassade, & y avoient dansé le Calumet.

Le lendemain de nôtre arrivée Aquipaguetin, qui étoit Chef d'une grande famille, me couvrit d'une robe de peaux passées du ventre de Taureaux Sauvages. Il m'en donna une seconde, qui étoit composée de dix grandes peaux de

Castors. Ce Barbare me montra six ou sept de ses femmes, car la Polygamie regne parmi ces peuples. Il leur dit, à ce que j'appris ensuite, qu'elles devoient me regarder comme un de leurs fils. En suite l posa devant moy un plat d'écorce, dans lequel il y avoit des brêmes, & d'autres poissons blancs pour me regaler. Il donna ordre à tous ceux, qui étoient là, de m'appeller du nom, que je devois avoir selon le rang, que je tenois dans cette nouvelle Parenté.

Ce nouveau Pere voïant, que je ne pouvois me lever de terre, que par le moien de deux personnes, fit faire une étuve, dans laquelle il me fit entrer tout nud avec quatre Sauvages, qui avant que de commencer à suer, se lierent le prêpuce avec des liens faits d'écorce de bois blanc. Il fit couvrir cette étuve avec des peaux de Taureaux Sauvages, & y fit poser des cailloux, & des morceaux de rochers tout rouges, apres quoy il me fit signe de retenir mon haleine de fois à autre, ce que je fis

fis comme les Sauvages, qui étoient avec moy. Du reste je me contentai de me couvrir d'un mouchoir.

D'abord que ces Barbares eurent poussé leur haleine avec assez de force, Aquipaguetin commença à chanter d'une voix forte & tonnante. Les autres le secondérent, & me mettans tous la main sur le corps, ils me frottoient, & pleuroient amérement. Je commençois à tomber en défaillance, & cela m'obligea de sortir de l'étuve. A peine pû je prendre mon habit de St. François pour me couvrir, tant j'étois foible. Ils continuérent de me faire suer de la même maniere trois fois la semaine. Cela me rendit de la vigueur, & je me sentis aussi sain & aussi fort qu'auparavant.

CHAPITRE 55.

Faim, que l'Autheur souffre parmi les Barbares. Ils admiroient sa Boussole, & une marmite de fer, qu'il avoit. Il compose un petit Dictionaire, & les instruit sur la Religion, sur la Polygamie, & le Celibat.

JE passois souvent de mechantes heures parmi ces Sauvages. Aquipaguetin, qui m'avoit adopté, ne me donnoit qu'un peu de folle avoine cinq ou six fois la semaine avec des œufs de poissons boucannez pour me nourir. Les femmes faisoient cuire tout cela dans des pots de terre. De plus il me menoit dans une Isle voisine avec ses enfans, des hommes, & des femmes pour y labourer la terre avec une pioche, & une petite bêche

che, que j'avois retirée des mains de ceux, qui nous avoient volez. Nous y semâmes du Tabac, & des legumes de l'Europe, que j'y avois portées, & dont Aquipaguetin faisoit fort grand cas.

Cet homme pour se rendre plus considerable parmi sa Nation assembloit souvent les Anciens de son village, & en leur presence il me demandoit ma boussole, que j'avois gardée avec moy. Lors que je faisois tourner l'éguille aimantée avec une clef, il disoit avec raison, que nous autres Européens allions par tout le moude guidez par cette machine. Ce Chef, qui étoit habile Orateûr persuadoit à tout son monde, que nous étions des esprits, & que nous étions capables de faire des choses, qui surpassoient leurs forces. A la fin de son discours qui étoit fort pathetique, tous les Vieillards pleuroient sur ma tête, admirans en moy, ce qu'ils ue pouvoient comprendre.

J'avois une Marmite à trois pieds de

de la figure d'un Lion, dont nous nous ſervions dans le voyage pour cuire nôtre viande. Ce vaiſſeau n'étoit pas ſi ſujet à ſe caſſer, que les chaudieres ordinaires, leſquelles ſont plus fragiles, de ſorte que nous voiant ſans Chaudronnier pour les raccommoder au beſoin, nous avions pris cette Marmite. Les Barbares ne l'oſérent jamais toucher de la main ſans l'avoir auparavant envelopée de quelque Robbe de Caſtor. Ils en donnérent une ſi grande terreur à leurs femmes, qu'elles la faiſoient attacher à quelqués branches d'arbre. Autrement elles n'auroient oſé ſe rendre ni dormir méme dans la Cabanne, ſi elle y eût été.

Nous volûmes en faire preſent à quelques Chefs. Mais ils ne voulurent ni l'accepter ni s'en ſervir, par ce qu'ils croioient, qu'il y avoit quelque malin Eſprit caché, qui les auroit fait mourir. Tous ces peuples ſont ſujets à de pareilles ſuperſtitions. Les Jongleurs leur ſont croire, tout

ce qu'ils veulent. Je fus quelque temps parmi eux ſans pouvoir me faire entendre. Mais la faim commençant à me preſſer, je me mis à faire un Dictionaire de leur langue par le moien de leurs enfans. Je me familiariſois avec eux, autant qu'il m'étoit poſſible, afin de m'inſtruire.

D'abord que j'eus apris le mot de *Taketchiabien*, qui ſignifie en leur langue, comment appelles tu cela? Je fus bientôt en état de raiſonner des choſes les plus familiaéres avec eux. Cela m'étoit aſſez difficile au commencement, parce qu'il n'y auoit point d'Interprête, qui entendît les deux langues. Ainſi pour demander le mot de courir par exemple, je doublois mes pas, & je courois effectivement d'un bout à l'autre de la Cabane, afin qu'en ſuite je puſſe mettre dans mon Dictionaire le mot de leur langue, qui ſignifie courir. Les Chefs de ces Barbares, voiant mon inclination à apprendre leur langue me diſoient ſouvent, *Vatchiſon égagahé*, c'eſt à dire

dire, Eſprit, tu prens bien de la peine. Mets du noir ſur le blanc. Par ce moien ils me faiſoient ſouvent écrire. Ils me nommoient un jour toutes les parties du corps humain. Maîs je ne voulus point coucher ſur le papier certains termes honteux, dont ces peuples ne font point de ſcrupule de ſe ſervir à toute heure. Ils me reitéroient ſouvent le mot *d'égagahé* pour me dire, Eſprit, mets donc auſſi ce mot comme les autres.

Ils ſe divertiſſoient ainſi avec moy, & ſe diſoient ſouvent l'un à l'autre, quand nous interrogeons le Pere Loüis, car ils m'avoient ainſi oüi nommer par nos Canoteurs, il ne nous répond pas. Mais dés qu'il a regardé, ce qui eſt blanc, par ce qu'ils n'ont point de terme pour deſigner le papier, il nous répond, & nous fait entendre ſes pénſées. Il faut, ajoutoient ils, que cette choſe blanche ſoit un Eſprit, qui luy fait connoître tout ce que nous luy diſons. Ils tiroient une conſequence de là: C'eſt, que

nos

nos deux Canoteurs n'avoient pas tant d'Eſprit que moy, puis qu'ils ne pouvoient travailler comme moy, ſur ce qui eſt blanc. Ainſi cette écriture leur faiſoit croire, que je pouvois tout.

Lors que ces Sauvages voioient, qu'il tomboit de la pluïe en ſi grande abondance, que cela les empêchoit d'aller à la chaſſe, ils me diſoient de la faire ceſſer. Je ſavois déja aſſez de leur langue pour leur repondre. Je leur diſois donc en leur monſtrant du doigt les nuées, que celuy, qui étoit le graud Capitaine du Ciel, étoit le Maître de la pluïe & du beau temps, & qu'il diſpoſoit de tous les evenemens en general des homme , & de tout l'univers: que ce qu'ils me diſoient de faire, dependoit du premier Moteur, & non pas de moy : qu'il m'avoit envoyé chez eux pour le leur faire connoître comme leur Createur. & leur Redempteur.

Ces Sauvages me voïant diſtingué

par mes habits de nos deux Canoteurs, & n'aiant point de connoissance du Célibat, me demandoient souvent, quel âge je pouvois avoir, & combien j'avois de femmes & d'enfans. Ils ont accoutumé de conter les années par les hyvers. Ces hommes, qui sont sans lumieres & sans instruction, étoient surpris de la réponse, que je leur faisois. Je leur disois donc en leur montrant nos deux Canoteurs, que j'étois allé visiter à trois lieües de nôtre village, qu'un homme ne pouvoit épouser qu'une femme parmi nous, laquelle méme il ne pouvoit quitter que par la mort: que pour moi j'avois promis au grand Maître de la vie de vivre sans femme, & de venir demeurer avec eux pour leur faire connoître les volontez du grand Maître du Ciel & de la Terre, & pour vivre pauvrement avec eux, eloigné de mon pays, ou toutes sortes de biens abondent.

Il est vrai, me dit un de ces Barbares, que nous n'avons point de chasse en ces lieux, & que tu souffres. Mais attens l'été, Nous irons tuer

des Taureaux Sauvages dans les pays chauds, & alors tu pourras te recompenſer du mauvais temps, que tu paſſes. J'aurois eſté fort content, s'ils m'euſſent donné à manger, comme à leurs enfans. Mais ils ſe cachoient de moy, & ſe relevoient de nuit pour manger à mon inſçu : & quoy que les femmes aient par tout plus de tendreſſe que les hommes, cependant elles conſervoient le peu de poiſſon, qu'elles avoient, pour en nourrir leurs enfans. Elles me conſideroient comme un Eſclave, que leurs Guerriers auoient fait dans le pays de leurs Ennemis. Elles préféroient donc la vie de leurs enfans à la mienne. En quoy il eſt certain, qu'elles avoient raiſon.

Il y avoit des Vieillards, qui venoient ſouvent pleurer ſur ma tête d'une maniere fort triſte. L'un m'appelloit ſon petit Fils, l'autre ſon Neveu, & tous enſemble me diſoient, j'ai compaſſion de te voir ſi longtemps ſans manger, & d'apprendre, que tu as été ſi mal-traité dans ton voyage: Ce ſont

de

de jeunes Guerriers ſans eſprit, qui t'ont voulu tuer & qui t'ont derobbé tout ce que tu avois. Si tu voulois des Robbes de Caſtors, ou de Taureaux Sauvages pour eſſuier tes larmes, nous t'en donnerions. Mais tu n'as rien voulu de tout, ce que nous t'avons preſenté.

CHAPITRE 56.

Le plus conſiderable Chef des Iſſati & Nadoueſſans fait de grands reproches à ceux, qui nous avoient pris. l'Autheur baptiſe la fille de Mameniſi.

LE nommé Ouäſicoudé, c'eſt à dire le Pin percé, le plus ſage, & le plus conſiderable de tous les Chefs des Iſſati & Nadoüeſſans, fit paroitre de l'indignation contre les Guerriers, qui nous avoient ſi maltraitez. Il dit en plein Conſeil, que ceux, qui nous a-

voient volez, ce que nous avions, étoient ſemblables à des Chiens affamez, qui derobbent un morceau de viande dans un plat, & puis s'enfuïent: que ceux, qui en avoient uſé de la ſorte à nôtre égard, meritoient, qu'on les regardât comme des Chiens, puis qu'ils avoient fait un affront ſanglant à des hommes, qui leur apportoient du fer & des marchandiſes, dont ils n'avoient point eu de connoiſſance juſques là, & qui leur étoient pourtant ſi utiles: qu'il trouveroit un jour le moien de ſe vanger de celuy, qui nous avoit cauſé cet outrage. Cette reprimende étoit digne d'un Chef de l'importance de Oüaſicoudé Cette action genereuſe fut fort utile du depuis à toute la Nation, comme nous le verrons dans la ſuite.

Comme j'allois ſouvent viſiter les Cabannes, je trouvay un jour l'Enfant d'un nommé Mamenisi fort malade. L'ayant un peu examiné, je vis, que cet Enfant n'échapperoit pas de ſa maladie. Je priay nos deux Canoteurs de m'en dire leur ſentiment, & je leur fis connoî-

noître, que je croiois être obligé en conſcience de le baptiſer. Michel Ako ne voulut pas venir avec nous dans la Cabanne, ou cet Enfant étoit malade. Il me dit pour s'excuſer, que je ſavois, que pour n'avoir pas voulu discontinuer de dire mon Breviaire, nous avions couru riſque d'être maſſacrez par les Sauvages: qu'ainſi il étoit à craindre, que le Baptéme, que nous allions faire, ne nous exposât au méme danger.

Ce malheureux aimoit mieux conſentir à quelques ſuperſtitions des Barbares, que de m'aider dans un ſi loüable deſſein. Il n'y eut que le Picard du Gay, qui me ſuivit pour ſervir de Parrain, ou plutôt de témoin à ce Baptéme. Je nommay cet Enfant Antoinette à cauſe de St. Antoine de Padoüe, d'autant plus que ledit Picard du Gay s'appelloit Antoine Auguelle, natif d'Amiens, & Neveu de Monſieur du Cauroi Procureur General des Prémontrez, & du depuis Abbé de Beaulieu, à qui je le rendis à nôtre retour du Canada. Je pris donc un petit plat d'e-

corce faute d'autres utensiles, & j'y mis de l'eau commune, & ordinaire. J'en versay sur la tête de cette fille Sauvage, & je proferay ces paroles, *Creature de Dieu, je te Baptise au nom du Pere, du Fils, & du St. Esprit.* Je pris la moitié d'une nappe d'Autel, que j'avois arrachée des mains d'un Sauvage, lequel me l'avoit volée, & je la mis sur le corps de cet Enfant.

Au reste je n'accompagnay ce Baptéme d'aucune autre Ceremonie, parce que je n'étois plus en état de dire la Messe, & que je n'avois plus d'ornemens Sacerdotaux. Je crus, que ce linge ne pouvoit servir à un meilleur usage, qu'à celuy d'ensevelir le premier Enfant de ces pays là, qui eust été honoré du St, Baptéme. Je ne sai, si la douceur de ce linge avoit causé quelque espéce de soulagement à cette nouvelle baptisée. Mais enfin elle rioit le lendemain entre les bras de sa Mere, qui croioit que j'avois gueri son Enfant. Cependant elle mourut quelque temps aprés, ce qui me donna beaucoup de satisfaction & de joye.

Si cet Enfant fust revenu en santé, il étoit fort à craindre, qu'elle ne suivît les traces de ses Parens, & qu'elle ne demeurât dans leurs infames superstitions faute de Prédicateur pour l'instruire. Et en effet si ceux de sa Nation demeurent dans les tenebres de l'ignorance, & s'ils continuent à pécher sans la Loy, ils periront comme dit d'Apôtre, sans la Loy. J'étois donc fort aise, que Dieu eust tiré cette nouvelle baptisée de ce monde, de peur qu'elle ne tombât dans les tentations, si elle venoit à se guerrir, & que cela ne servît à l'engager dans l'erreur, & dans le vice. J'ai souvent attribué ma conservation au milieu des grands dangers, que j'ai courus au soin que j'avois pris de baptiser cet Enfant.

CHAPITRE 57.

Ambaſſade envoyée aux Iſſati par des Sauvages, qui habitent à l'Oüeſt de ces Peuples. Ce qni fait voir, qu'il n'y a point de Détroit d'Anien, & que le Japon eſt dans le même Continent que la Louiſiane.

SOus l'Empereur Charles Quint nos Peres Réçollects furent les premiers envoyez par ſon Ordre dans le Nouveau Mexique en qualité de Miſſionaires, & de ce temps là ils furent au de là de la Mer vermeille. La plus remarquable des Epoques du Detroit d'Anien eſt au temps de nôtre Excellent Religieux Martin de Valence, qui fut le premier Eveque de la grande ville de Mexique. Nous avons déja fait mention de luy.

Dans

Dans la ſuite du temps on à reconnu, que ce Détroit d'Anien étoit imaginaire. Pluſieurs perſonnes diſtinguées par leur grand ſavoir ſont de ce ſentiment. Je puis joindre ici une preuve de cette verité à toutes les leurs. C'eſt, que pendant, que j'étois parmi les Iſſati & les Nadoüeſſans, il y vint quatre Sauvages en Ambaſſade chez ces Peuples. Ils venoient de plus de 500 lieües du côté de l'Oüeſt. Ils nous firent entendre par les Interpretes des Iſſati, qu'ils avoient marché quatre Lunes. C'eſt ainſi, qu'ils appellent les mois. Ils ajoûtoient, que leur pays étoit à l'Oüeſt, & que nous étions au Levant à légard de leurs Contrées; qu'ils avoient toûjours marché pendant ce temps là ſans s'arrêter que pour dormir, & pour tuer à la chaſſe dequoi ſubſiſter. Ils nous aſſuroient, qu'il n'y avoit point de Détroit d'Anien, & qu'aſſurément ils n'avoient rencontré ni paſſé dans leur route aucun grand Lac, c'eſt le terme, dont les Sauvages ſe ſervent pour repreſenter la Mer, ni aucun bras de Mer.

Ils nous certifiérent de plus, que la Nation des Aſſenipoüalacs, dont le Lac eſt marqué ſur la Carte, & qui ſont au Nord-Eſt des Iſſati, n'étoient qu'à ſix ou ſept journées de nous : que toutes les Nations de leur connoiſſance, qui ſont à lOuëſt, & au Nord-Ouëſt, n'ont aucun grand Lac aux environs de de leurs vaſtes Pays, mais ſeulement des Riviéres, qui décendent du Nord au travers des Nations voiſines de leurs Confins du côté du grand Lac, c'eſt à dire de la Mer dans la langue des Sauvages : que là il y a des Eſprits, & des Pygmées ou petits hommes, par ce qu'en effet ils ſont d'une tres petite ſtature, comme les peuples plus avancez les en avoient aſſurez, & que toutes les Nations qui ſont ſituées au delà de leurs pays, & qui ſont les plus proches d'eux, habitent dans des prairies, & dans des campagnes immenſes, ou on trouve quantité de Taureaux Sauvages, de Caſtors, qui ſont plus gris que ceux du Nord, dont le poil tire plus ſur le noir, & pluſieurs autres beſtes fauves,

qui fourniſſent de tres belles pelleteries.

Les quatre Sauvages ſusdits, qui étoient venus en Ambaſſade, nous ont encore aſſurez, qu'il y a fort peu de foreſts dans les pays, par leſquels ils avoient paſſé pour ſe rendre au lieu, ou nous étions, & qu'ils étoient par fois obligez de faire du feu avec de la fiente de Taureaux Sauvages pour cuire de la viande dans les pots de terre, dont ils ſe ſervent, n'en aiant, & n'en connoiſſant point d'autres.

Toutes les circonſtances, que nous venons de rapporter, font connoître, qu'il n'y a point de Détroit d'Anien, comme on le repreſente ordinairement dans les Cartes. Pour preuve de la créance que j'en ai, je m'offre ici de tout mon cœur de retourner avec tels Vaiſſeaux, que Sa Majeſté Brittannique, ou les Hauts & Puiſſans Seigneurs des Eſtats Generaux des Provinces unies trouveront à propos d'y envoier pour en faire l'entiere Découverte. Je n'ai point d'autre but devant les yeux, que

la gloire de Dieu, la propagation de l'Euangile, l'inſtruction de tant de peuples aveuglés & ignorans, qu'on neglige depuis tant de Siécles, & l'utilité du Commerce, qui étant bien entendu, augmentera de plus en plus entre les ſujets du Roy d'Eſpagne mon Souverain, & ceux de Sa Majeſté Britannique & des dits Hauts & Puiſſans Seigneurs: la correſpondance, & l'unîon propre à les faire vivre, & à les faire travailler en commun au bien public. Je declare, que je n'ai point d'autre vüe, & que d'ailleurs mes intentions ſont pures & droites, & que je ſouhaite de rendre ſervice à toute la terre, ſauf le reſpect & l'obeiſſance que je dois premiérement à mon Prince naturel, au Roy d'Angleterre, & à leurs Hautes Puiſſances, auſquels je dois beaucoup pour le bon accueil, qu'ils m'ont fait. Peut-être que d'autres m'auroient tres mal recompenſé de mes pénibles voyages, dans leſquels je m'étois propoſé de contribuer à la gloire de Dieu, au ſalut des Ames, & au bien

bien de l'Europe. Je ſai bien qu'en penſer. Depuis pulſieurs Années quelques efforts, que les Anglois & les Hollandois, les peuples du monde, qui voyagent le plus ſur l'Ocean, aient pu faire pour aller à la Chine & au Japon par la Mer glaciale, ils n'ont pu y reuſſir juſques à preſent. Mais par le moien de ma Découverte j'espere, Dieu aidant, que toute l'Europe verra, qu'on pourra trouver un paſſage commode pour s'y rendre. On pourra en effet ſe tranſporter par des Riviéres capables de porter de gros Vaiſſeaux dans la Mer pacifique, & de la il ſera aiſé d'aller à la Chine & au Japon ſans paſſer ſous la ligne Equinoctiale. Ceux, qui auront leu ma Relation, & qui examineront un peu les Cartes, qu'on y a jointes, reconnoîtront aiſément la verité, de ce que je dis.

CHAPITRE 58.

Les Issati s'assemblent pour la Chasse des Taureaux Sauvages. Refus, que les deux Canoteurs font de prendre l'Autheur dans leur Canot pour descendre la Riviére de St. Francois.

APrés deux mois ou environ de mauvais jours passez chez les Issati & les Nadoüessans, ces Nations s'assemblérent pour la chasse des Taureaux Sauvages, & les Chefs en aiant reglé les lieux, afin de ne se point embarrasser les uns les autres, on se dispersa en plusieurs bandes.

Aquipaguetin ce Chef, qui m'avoit adopté pour son fils, voulut me mener à l'Ouëst avec environ deux cens familles. Mais me souvenant de la réprimende, que le grand Chef Ouäsicoudé luy avoit faite, du mauvais traitement

ment, que j'avois receu de lui, je craignis, qu'il ne s'en vangeât ſur moi, quand nous ſerions loin. Je lui repondis donc, que j'attendois des Eſprits, c'eſt à dire dans leur langue, des Européens à la Riviére de Ouïsconſin, qui ſe décharge dans le Fleuve Meſchaſipi, & que ſelon la promeſſe, qui m'en avoit été faite par le Sieur de la Salle, ils devoient s'y rendre avec du fer, & d'autres marchandiſes, qui leur étoient inconnües, & que s'il vouloit tourner de ce côté là, j'en aurois bien de la joye. Il y ſeroit venu volontiers. Mais ceux de ſá bande l'en empêchérent.

Nous déſcendimes donc vers le commencement du mois de Juillet 1680 vers le Sud avec le grand Chef Ouäſicoudé, & environ 80 Cabannes de de 130 familles, & 250 Guerriers. Les Sauvages, qui n'avoient que de vieux Canots, ne purent me donner de place, de peur de m'incommoder. Ils allérent à quatre journées plus bas pour y prendre du Boülleau afin de faire un

plus

grand nombre de Canots. Je fis un trou en terre pour y mettre mon Calice de vermeil doré avec mes petits livres & papiers juſqu'a nôtre retour de la Chaſſe. Je ne garday que mon Breviaire avec moy, afin de n'être point à charge.

Je me mis ſur le bord d'un Lac, qui forme la Riviére de St. François, ou je tendois les bras aux Canoteurs, qui paſſoient fort vîte les uns après les autres, pour les prier de me prendre avec eux. Nos deux Européens avoient un Canot, que les Sauvages leur avoient donné. Ils ne voulurent pourtant jamais m'y recevoir. Michel Ako me répondit brutalement, qn'il m'avoit mené aſſez long temps. Cette réponſe bruſque & mal-honête me cauſa beaucoup de chagrin voiant, que j'étois abandonné par des gens de ma Nation & de ma Religion, à qui je n'avois jamais fait que du bien, comme eux mémes l'avoient ſouvent reconnu chez des perſonnes de la premiere qualité, ou j'étois receu avec toutes ſortes de marques

de

de diſtinction, pendant qu'on les laiſſoit à la porte.

Dieu qui par ſa grace ne m'a jamais abandonné dans mon voyage, inſpira à deux Sauvages de me prendre avec eux dans leur Canot, quoy qu'il fuſt plus petit que celuy de nos Européens. J'y fus continuellement occupé à en jetter l'eau avec un plat décorce, par ce qu'elle y entroit par pluſieurs petits trous, en quoy j'eus aſſez de peine, parce que je ne pouvois m'empêcher d'être moüillé. Cependant il fallut prendre patience. On peut bien dire de ce petit bâtiment, que c'étoit un Coffre à mort, à cauſe de ſa fragilité, & de ſon peu de valeur. Ces ſortes de Canots ne peſent ordinairement qu'enuiron cinquante livres, & on les fait tourner à l'envers par le moindre mouvement du corps, à moins que d'être habitué de longue main à cette ſorte de navigation.

A nôtre debarquement du ſoir, le Picard me fit d'excuſe, pour que leur Canot étoit à demi pourri, & qu'il ſe fuſt indubitablement briſé, ſi nous y euſſions

été

été trois, qu'il nous euſt fallu reſter en chemin. Nonobſtant cette excuſe je leur dis, qu'étant Chrétiens ils n'en devoient pas uſer de cette maniere, ſur tout nous trouvans parmi des peuples Barbares: qu'ils m'avoient abandonné mal à propos, me laiſſant ſeul à plus de 800 lieues des habitations du Canada par les circuits, qu'il falloit faire pour y retourner: que s'ils avoient receu quelque bon traitement des Sauvages, ce n'étoit qu'a cauſe des Saignées, que je faiſois à quelques Aſthmatiques, de l'Orviétan, & de quelques autres remedes, que je conſervois ſoigneuſement.

J'adjoutay à tout cela, que j'avois eu le moien par là de ſauver la vie à quelques uns de ces Barbares, qui avoient eſté mordus par des Serpens-ſonnettes, dont je parlerai dans mon ſecond Tome: que d'ailleurs je raſois proprement la Couronne, que les Enfans des Sauvages portent juſqu'à l'âge de 18. ou 20 ans, que ces Barbares ne la peuvent faire qu'avec beaucoup de peine en brûlant

les Cheveux avec des cailloux plats, qu'ils ont fait rougir dans le feu: que je n'avois pu rien gagner ſur eux pour leur ſalut à cauſe de leur ſtupidité naturelle: qu'il m'avoit fallu les prendre d'abord par la partie animale: mais qu'au reſte j'avois gagné leur amitié par les ſervices, que je leur avois rendus: qu'ils nous auroient ſans doute tuez après nous avoir fait ſouffrir beaucoup, s'ils n'euſſent reconnu, que j'avois des remedes propres à rendre la Santé aux malades, choſes dont ils font grand cas.

Il n'y eut, que le Picard du Gay, qui en ſe retirant chez ſon hoſte me pria de l'excuſer. Mais le grand Chef Ouäſicondé aiant appris l'action inhumaine de nos deux Canoteurs, les fit venir au Conſeil, & leur dit, qu'il me retireroit deſormais, non pas des mains d'Aquipaguetin, qui m'avoit adopté après avoir attenté pluſieurs fois ſur ma vie, mais de la compagnie de ces deux mal heureux, qui m'avoient lâchement abandonné. Si je ne me fuſſe aviſé de rompre trois flé-

fléches en preſence de ce brave Chef, nos deux Canoteurs preſens, il les auroit indubitablement fait tuer à l'inſtant. Je n'oublierai jamais l'humanité de ce grand Capitaine, qui me traita toûjours ſi favorablement en toutes choſes. Nos deux hommes en étant ſurpris, me promirent en ſuite une entiere fidelité en toutes choſes.

CHAPITRE 59.

Les Sauvages font halte au deſſus du Saut de St. Antoine de Pade. Ils ſe trouvent en neceſſité de vivres. l'Autheur va avec le Picard à la Riviére d'Ouïsconſin. Avantures de leur voyage.

QUatre jours aprés nôtre départ pour la Chaſſe des Taurreaux Sauvages, les Barbares firent halte à huit

huit lieües au dessus du Saut de Saint Antoine de Pade sur une eminence, qui étoit vis a vis de la Riviére de St. François. Les femmes Sauvages firent leurs Chantiers en attendant ceux, qui devoient apporter des écorces pour en faire des Canots. Cependant la jeunesse alloit à la chasse des Cerfs, des Chevreüils & de Castors. Mais ils tuoient si peu de bêtes fauves pour autant de gens, qu'a peine chacun pouvoit il avoir un morçeau de viande. Il falloit se contenter d'avaller du bouillon une fois en vingt quatre heures.

Cela nous obligea le Picard du Gay & moy de chercher des senelles, des groseiles, & de petits fruits Sauvages, qui nous faisoient souvent plus de mal que de bien. Je suis persuadé que sans l'Orvietan en poudre, dont nous nous servions pour corriger la mauvaise nourriture, nous eussions couru grand danger de la vie. Cette extréme necessité nous fit prendre la résolution au refus, que Michel

chel Ako fit de venir avec nous, de nous en aller dans un méchant Canot à la Riviére de Ouïsconsin, de laquelle nous étions éloignez d'environ cens trente lieües, pour voir si le Sieur de la Salle nous auroit tenu parole. Il nous avoit promis fort positivement de nous envoyer des hommes & des marchandises avec de la poudre & du plomb dans le lieu, que je viens de marquer. C'est de quoy il nous avoit assûrez avant son départ des Illinois.

Les Sauvages ne nous auroient pas permis de faire ce voyage, si l'un des trois ne fust resté avec eux. Ces Barbares selon le sentiment du grand Chef Ouäsicondé vouloient me retenir & donner la liberté à nos deux Canoteurs. Mais Michel Ako, qui apprehendoit de souffrir dans ce voyage, n'y voulut jamais consentir. Voiant donc qu'il avoit pris goust à la vie de ces Sauvages, je priay leur Chef de me laisser aller avec ledit Picard, ce qu'il m'accorda.

Nous

Nous n'avions pour tout équipage, que quinze ou vingt coups de poudre, un fusil, un mechant petit pot de terre, que les Sauvages nous avoient donné, un Couteau pour nous deux, & une Robe de Castor: Tout cela pour faire environ deux cens cinquante lieües de chemin. Nous nous abandonnâmes ainsi à la Providence. Comme nous faisions le portage de nôtre petit Canot au Saut de St. Antoine de Pade nous apperçûmes cinq ou six de nos Sauvages, qui avoient pris le devant. L'un d'entr'eux étoit monté sur un Chêne vis a vis de la grande chûte d'eau. Ce pauvre Aveugle spirituel pleuroit amérement, & avoit attaché aux branches de cet Arbre une Robe de Castor passée. Elle étoit blanche par dedans, & garnie de porc-êpic.

Ce Barbare l'offroit apparemment en Sacrifice à ce Saut, qui de soy-méme est affreux, & a quelque chose de fort admirable. Cependant il n'approche pas de celuy de Niagara. J'ouïs que ce Sauvage disoit en pleurant à chaudes larmes,

mes, & en s'adreſtant à cette Caſcade, Toi, qui es un Eſprit, fais en ſorte, que ceux de ma Nation paſſent ici tranquillement ſans malheur ; que nous puiſſions trouver un grand nombre de Taureaux Sauvages, & que nous ſoions aſſez heureux pour vaincre nos Ennemis, & pour faire un bon nombre d'Eſclaves, que nous amenerons ici pour les tuer, devant toi, aprés leur avoir beaucoup fait ſouffrir. Les Meſſeneks, c'eſt ainſi, qu'ils appellent la Nation des Outtouägamis, ont tué de nos Parens. Fais en ſorte que uous puiſſions nous vanger ſur eux de cet affront.

C'eſt ce qui leur arriva inopinément. Car en revenant de la chaſſe des Taureaux, ils allérent attaquer leurs Ennemis. Ils en tuérent en bon nombre, & ramenérent des Eſclaves, qu'ils firent mourir devant ce Saut de la maniere du monde la plus inhumaine, comme nous le verrons au Second Tome. Au reſte quand ils manqueroient cent fois leur coup après une cérémo-

remonie telle, que nous venons de la décrire, que le hazard les y fasse reüssir une fois, cela suffit pour les rendre obstinez dans leurs coutumes superstitieuses. Cette Robbe de Castor offerte ainsi dans cette espece de Sacrifice servit à l'un de nos Européens, qui s'en accommoda à son retour, & qui auroit été ravi de faire souvent de pareilles rencontres.

A une lieüé au dessous du Saut de Saint Antoine, le Picard du Gay fut obligé de s'en retourner sur ses pas par terre pour reprendre sa boite à poudre, qu'il avoit oubliée à ce Saut. A son retour je luy fis voir un Serpent gros comme la jambe d'un homme, qui étoit long de sept ou huit pieds. Il s'atttachoit à une montagne droite & escarpée, & montoit de cette maniere. Il s'approcha insensiblement de plusieurs nids d'hirondeles pour en manger les jeûnes. Nous voyions en effet au pied de cette montagne les plumes de celles, qu'il avoit apparemment dévorées. Nous fîmes tomber ce monstreux rep-

tile à coups de pierres dans la Riviére. Il avoit une langue en forme de Lance, d'une longueur extraordinaire. Son sifflement s'entendoit de fort loin, & nous faisoit horreur. Le pauvre Picard en fremît en songe pendant la nuit. Il me dit, que je luy avois fait plaisir de l'éveiller. Et en effet cet homme d'ailleurs assez intrepide avoit le corps tout en eau de la fraïeur de son songe. Le souvenir de ce Serpent m'a aussi souvent fait de la peine en dormant, tant cette rencontre avoit fait d'impression sur mon esprit.

Comme nous décendions le Fleuve Meschasipi avec une assez grande vitesse, par ce que le courant est fort rapide en cet endroit à cause de la proximité du Saut, nous trouvâmes dans des Isles quelques uns de nos Sauvages cabannez, & chargez de viande de Taureaux Sauvages. Ils nous en offrirent fort liberalement. Mais environ deux heures aprés nôtre débarquement nous crûmes, que nous serions tous écrasez. Quinze ou Seize Sauvages entrérent au mi-

milieu de la troupe, aiant leurs Casse-têtes à la main. Ils renversérent la Cabanne de ceux, qui nous avoient conviez. Ils prirent toute leur viande, & l'huile d'Ours, qu'ils trouverent dans des vessies, ou dans des boïaux, dont ils se frotterent depuis la tête jusqu'aux pieds.

Nous crûmes d'abord, que c'étoient des Ennemis, & peu s'en fallut, que le Picard du Gay ne perçât le premier de ces Sauvages de son épée. Dans ce premier mouvement je mis la main sur deux pistolets de poche, que le Picard m'avoit laissez. Mais par bonheur je me retins, sans quoy sans doute c'étoit fait de nous, par ce que les Sauvages n'eussent pas manqué de vanger la mort de ceux, que nous eussions tuez.

Nous ne connoissions pas d'abord ces Sauvages. Ils étoient de ceux, que nous avions laissez au dessus du Saut de St. Antoine. L'un d'entr'eux, que se disoit mon Oncle, me dit, que ceux, qui nous avoient donné de la

viande, avoient mal fait, de devancer ainſi les autres à la Chaſſe, & que ſelon les maximes & les coûtumes de leur pays, ils avoient droit de les piller puis qu'ils étoient cauſes, que les Taureaux Sauvages prenoient la fuite, avant que la Nation fuſt aſſemblée. Ce qui cauſoit un notable préjudice au public. Car quand ils ſont aſſemblez, ils tuent une grande quantité de ces animaux, par ce qu'ils les environnent de tous côtez, & qu'ils ne peuvent leur échapper.

CHAPITRE 60.

Chaſſe des Tortues. Le Canot enlevé à l'Autheur par un vent impetueux, ce qui le jette dans une grande neceſſité avec ſon Compagnon de voyage.

PEndant environ ſoixante lieües de Navigation nous ne tuâmes qu'un

qu'un Chevreüil, qui passoit la Riviére à nage. Les chaleurs étoient si grandes alors, que la viande se gâtoit en vingt quatre heures. Cela nous obligea de chasser aux Tortues. Nous eûmes beaucoup de peine à en prendre, parce qu'ayant l'ouie fort subtile elles se jettent dans l'eau avec beaucoup de precipitation au moindre petit bruit. Nous en prîmes pourtant enfin une, qui étoit beaucoup plus grande que les autres & dont l'écaille étoit mince, & la viande fort grasse. Pendant que je tâchois de luy couper la tête, elle pensa me couper le doit avec ses dents qui sont fort tranchantes.

Pendant ce manége nous avions tiré le bout de nôtre Canot à terre. Mais un coup de vent fort impetueux le chassà au milieu du grand Fleuve. Le Picard étoit allé dans les prairies avec son fusil pour tacher de tuer un Taureau Sauvage. J'étois donc resté seul auprès du Canot. Cela m'obligea de jetter promptement mon habit sur la Tortue que j'avois renversée sur le dos,

afin qu'elle ne puſt ſe ſauver. Je mis même pluſieurs cailloux ſur mon habit pour enfermer cet animal. Aprés quoy je me mis à la nage pour rattraper nôtre Canot, qui décendoit fort vîte emporté par le rapide aſſez grand en cet endroit à cauſe d'une pointe de terre. Aprés l'avoir atteint avec aſſez de peine, je n'oſay lui faire faire le plongeon, craignant de mouiller la couverture de laine, qui y étoit, & dont je me ſervois pour me coucher, & le reſte de nôtre petit équipage. Je le pouſſois donc devant moy, & quelquefois je le retirois. Ainſi je gagnay le bord peu à peu environ à un demi quart de lieüe de l'endroit, ou j'avois laiſſé la Tortue.

Le Picard revenant de la Chaſſe, ou il n'avoit rien tué, & ne trouvant que mon habit ſur la Tortue, & point de Canot, crût avec quelque raiſon, qu'un Sauvage m'ayant trouvé ſeul m'avoit tué. Il retourna donc dans la prairie pour regarder de tous côtez, s'il n'y avoit perſonne. Cependant je remontay diligemment le Fleu-

ve en Canot, & je n'eus pas plutôt repris mon habit, que je vis plus de soixante Taureaux, ou Vâches Sauvages avec leurs veaux, qui traversoient le Fleuve pour gagner les terres du midy. Je les poursuivis en Canot avec une épée emmanchée, & je me mis à crier de toute ma force pour avertir le Picard. Il vint au bruit, que je fis, & ayant eu le temps de rentrer dans le Canot, pendant que le Chien, que nous avions, avoit poussé en jappant un bande de bêtes fauves dans une des Isles de ce Fleuve. Il les en chassa en suite, & comme elles passoient devant nous, le Picard en tua une d'un coup de fusil, qui luy cassa la tête. Nous l'attirâmes au bord. C'étoit une Vache Sauvage qui pesoit cinq ou six cens livres. Les Taureaux sont plus charnus, & pésent davantage. Mais par ce que nous ne pouvions pas la mettre tout à fait à terre, nous nous contentâmes de couper les meilleurs morceaux, que nous pûmes, & nous laissâmes le reste dans l'eau.

Il y avoit prés de deux fois 24 heures, que nous n'avions mangé. Nous allumâmes donc du feu avec du bois flotté, que les eaux du Fleuve avoient jetté sur le sable, & à mesure que le Picard écorchoit la bête, je faisois cuire dans nôtre petit pot de terre quelques morceaux de chair. Nous en mangeâmes avec tant d'avidité, que nous en fûmes tous deux malades, & nous nous vîmes obligez de rester lá deux jours, & de nous cacher dans une Isle pour nous rétablir par le moien de l'Orvietan en poudre, qui nous vint souvent à grand secours dans le voyage. Pendant que je portois les morceaux de viande, que le Picard me donnoit, je passay souvent sans m'en appercevoir prés d'un Serpent Sonnette, de sept ou huit pieds de long tout recoquillé, qui dormoit au Soleil. J'en avertis le Picard, qui le tua avec un de nos Avirons, & le jetta en suite dans le Fleuve.

Au reste nous ne pouvions nous char-

charger de beaucoup de viande à cauſe de la petiteſſe de nôtre Canot. D'ailleurs les chaleurs exceſſives la corrompoient d'abord. Ainſi nous nous en vîmes bientôt privez, par ce qu'elle fourmilloit de vers en moins de rien, & quand nous nous embarquíons le matin, nous ne ſavions, ce que nons mangerions pendant la journée. Nous n'avions jamais plus admiré la Providence que dans ce voyage. Nous ne trouvions pas toûjours des bêtes fauves, & nous n'en pouvions pas tuer, quand nous voulions.

Les Aigles, que l'on voit en abondance dans ces vaſtes pays, laiſſoient par fois tomber des brémes, ou de grandes Carpes, & d'autres poiſſons, qu'elles emportoient entre leurs griffes dans leur nids pour la nourriture de leurs Aiglons. Nous trouvâmes un jour une Loutre, qui mangeoit ſur le bord du Fleuve un grand poiſſon, qui avoit ſur la tête une maniere d'Aviron ou de bec de cinq doigts de large, & d'un pied & demi de long. Lors que le

Picard le vid, il s'ecria, qu'il voioit un Diable entre les pattes de la Loutre. Sa surprise n'empêcha pas, que nous ne fissions bonne chére de ce poisson. Il étoit fort bon, & nous le nommâmes l'Eturgeon à long bec.

CHAPITRE 61.

Nous cherchons la Riviére d'Ouïsconsin. Aquipaguetin nous trouve, & nous devance dans cette recherche. Nous ne subsistons que par un pur Miracle de la Providence.

APrès avoir fait tant de chemin nous ne trouvâmes pourtant point cette Riviére. Cela nous fit croire, qu'elle étoit encore bien eloignée. Aquipaguetin, que nous croyions à plus de deux cent lieües de nous, parut tout d'un

d'un coup accompagné de dix Guerriers environ la mi-Juillet 1680. Nous crûmes, qu'il vouloit nous tuer, par ce que nous l'avions quitté, quoy que ce fust de l'aveu des autres Sauvages. Il nous donna de la folle Avoine, & un bon morceau de Taureau-Sauvage, & s'informa de nous, si nous avions trouvé les Européens, qui devoient nous apporter des marchandises. Il ne se contenta pas de ce que nous luy dîmes. Il s'en alla luy méme à Ouïsconsin. Mais il n'y trouva personne. Il ne vint donc à nous qu'au bout de trois jours, comme nous étions en chemin, parce que nous voulions absolument nous acquitter de la promesse, que nous avions faite au Sieur de la Salle, de nous y rendre pour recevoir ceux, qu'il nous envoyeroit.

Lors qu'Aquipaguetin parut à son retour, le Picard étoit allé à la Chasse dans les prairies, & j'étois resté seul dans une petite Cabanne, que nous avions dressée pour nous y mettre à l'abri du Soleil, qui étoit ardent en cette sai-

ſon, ſous nôtre Couverture, qu'un Sauvage m'avoit rendue. Aquipaguetin me voiant ſeul s'approcha avec ſon Caſſe-tête à la main. Je me ſaiſis promptement de mes deux piſtolets de pôche, & d'un Couteau, leſquels le Picard avoit retiré des mains des Barbares. Je n'avois pas deſſein de tuer cet homme, qui m'avoit adopté. Je voulois ſeulement luy faire peur, & l'empêcher de me maſſacrer, au cas qu'il en euſt envie.

Aquipaguetin me tanſa rudement, de ce que je m'expoſois de la ſorte aux inſultes de leurs Ennemis: qu'au moins je devois me mettre de l'autre côté du Fleuve pour ma ſeureté. Il voulut m'emmener avec luy, me diſant, qu'il avoit trois cens Chaſſeurs avec luy qui tuoient plus de bêtes fauves, que ceux avec qui je m'étois engagé. J'aurois peut-être mieux fait de ſuivre ſon avis, que de m'engager plus avant dans mon voyage. Je continuay donc ma route vers la Riviére d'Ouïsconſin, ou je ne trouvay point les hommes de renfort, que le

le Sieur de la Salle nous avoit promis. Le Picard & moy pensâmes perir de faim en cent occasions differentes, & nous fûmes obligez de remonter le Fleuve avec des peines, & des difficultez incroyables.

CHAPITRE 62.

Grande necessité, ou l'Autheur se trouve avec son Compagnon de voyage, qui les oblige de redoubler leurs prieres. Ils retrouvent enfin les Sauvages au retour de la Chasse.

LE Picard, qui avoit été fort maltraité par les Sauvages, aima mieux hazarder sa vie, que de remonter le Fleuve avec Aquipaguetin. Nous n'avions plus que dix coups à tirer. Cela nous obligea a les menager. Ainsi nous

les partageâmes en vingt pour ne tirer plus que des Tourterelles, ou des Ramiers. Quand nôtre provision fut consumée à cet égard, nous eûmes recours à trois Hameçons, que nous amorçames avec de la Barbue pucante, qu'une Aigle avoit laissé tomber. Nous ne prîmes rien pendant deux jours, & nons nous vîmes ainsi denuez de tout moien de subsister. Nous redoublâmes nos prieres de bon cœur, comme chacun peut penser Parmi tout nôtre desastre le Picard ne peut s'empêcher de dire une fois, qu'il prieroit Dieu de bien meilleur cœur, s'il avoit de quoy se bien rassasier.

Je le consolay, & me consolay moiméme du mieux, que je pus, & je le priay de ramer de toute sa force pour tacher de trouver quelque Tortue. Le lendemain matin aprés avoir navigé une grande partie de la nuit, nous trouvâmes une Tortue, qui n'étoit pas plus grande qu'une assiéte ordinaire. Nous la fîmes cuire à l'instant sur le feu que nous avions allumé. Nous mangions

avec

avec tant d'avidité, que je ne pris pas garde, que je mangeois le fiel de cet animal. Cela mit toute ma bouche dans une amertume extreme. Je la rinçay promptement avec de l'eau, & je me remis à manger avec le méme empressement qu'auparavant.

Nonobstant cette grande disette nous ne laissâmes pas d'arriver dans la Riviére des Taureaux Sauvages. Nous jettâmes nos hameçons amorcez d'un poissons blanc, qu'un Aigle avoit laissé tomber. Dieu, qui n'abandonne jamais ceux, qui se confient en luy, nous secourut visiblement dans cette occasion. Nous avions redoublé nos prieres avec beaucoup d'ardeur. A peine les avions nous achevées vers les dix heures du soir, que le Picard entendit du bruit. Il quitta les prieres, & courut à nos hameçons. Il y trouva deux Barbues si grandes que je fus obligé d'aller à son secours pour les tirer de l'eau. Nous ne songeâmes point à ôter le limon de ces monstrenx poissons, qui pesoient plus de vingt cinq livres les deux. Nous

les coupâmes par piéces, & nous les fîmes rôtir ſur les Charbons, par ce que nous ne pouvions les faire boüillir. Par malheur nôtre pot de terre avoit été caſſé quelque temps auparavant.

Lors que nous eûmes mangé quelques tranches de ces Barbues, & que ſelon nôtre devoir nous eûmes rendu graces à Dieu, dont la Providence admirable nous avoit ſecourus ſi à propos, Nous entendîmes du bruit ſur le bord de la Riviére des Taureaux, ou nous étions environ à deux heures aprés mi nuit. Aprés le *qui vive* nous oüimes, qu'on répondoit, *Tepatoui Nika*, & le mot de Nikanagé, c'eſt à dire mon Ami voila qui eſt bien. J'averty le Picard, qu'au langage je croiois, que c'étoient des Illinois, ou des Outoüagamis, qui ſont Ennemis des Iſſati, & des Nadoüeſſans. Mais comme il faiſoit grand clair de Lune, & que méme le jour commençoit à paroitre, je reconnus, que c'étoit le Sauvage Mamenisi pere de cette petite fille, que j'avois baptiſée aux Iſſati, à qui le Picard

avoit servi de parrein ou de témoin. Ce Sauvage nous reconnut, & par ce qu'il revenoit de la Chasse, qui avoit été bonne, il nous donna de la Viande à discretion, & nous assura que tous les Sauvages de sa Nation décendoient la Riviére, qui se décharge dans le Fleuve, & qu'ils avoient avec eux leurs Femmes & leurs Enfans.

Tous les Sauvages donc, avec qui Michel Ako étoit demeuré, decendirent cette Riviére de Taureaux avec leur flotte de Canots chargez de Viande. Le Chef Aquipaguetin avoit raconté en passant à toute la Nation, comment le Picard, & moy nous étions exposez à faire le voyage d'Ouïsconsin, dans lequel nous avions couru de grands dangers. Les Chefs de ces Sauvages nous firent connoître, qu'ils étoient satisfaits de nous, & blamérent tous la lacheté de Michel Ako, qui n'avoit pas voulu venir avec nous de peur de mourir de faim. Le Picard n'auroit pas manqué de l'insulter en presence de tous les Sauvages, si je ne l'en eusse em-

peché, tant il étoit irrité contre lui de son peu de courage, & d'affection.]

CHAPITRE 63.

Les femmes Sauvages cachent adroitement leur provision de viande. On descend encore une seconde fois le Fleuve. Addresse des Sauvages. Bravoure d'un particulier sauvage.

LEs femmes sauvages cachérent leur provision de viande à l'embouchure de cette Riviere des Taureaux dans des Isles, & dans des creux sous terre. Ces peuples ont l'addresse de conserver ainsi leur viande sans sel, comme nous verrons cy-apres. Nous décendîmes encore une fois le Fleuve en chassant avec cette multitude de Canots, dont j'ai parlê, & nous fîmes environ quatre vingt lieües de chemin. Les sauvages d'espace en espace cachoient leurs Ca-

nots ſur le bord du Fleuve dans des roſeaux, ou dans des Iſles, & ils entrerent ſept ou huit lieües au delà des montagnes dans des prairies, ou ils tuoient à diverſes fois jusques à cent ou ſix vingt Taureaux ou Vâches ſauvages. Ils laiſſoient toujours ſur le haut des montagnes quelques uns de leurs vieillards pour tâcher de découvrir leurs Ennemis.

Pendant tout ce temps là je penſois un ſauvage, qui m'appelloit ordinairement ſon frere. Il étoit entré un chicot bien avant dans ſon pied, & j'y mettois une emplâtre, lors que l'alarme ſe mit tout d'un coup dans le Camp. Deux cens Archers accoururent, & ce genereux ſauvage, à qui j'avois ouvert le pied bien avant pour en tirer le bois, qui y étoit entrê de force, m'abandonna, & courut plus vite que les autres pour avoir ſa part de la gloire du combat. Mais au lieu d'Ennemis ils apperçurent environ cent Cerfs, qui prirent la fuite. Nôtre bleſſé eut bien de la peine de revenir au Camp. Durant cette alarme les femmes & les filles ſauva-

vages chantoient d'un ton fort lugubre.

Le Picard me quitta pour ſe joindre à ſon hôte, & je reſtay ſeul avec le nommé *Otchimbi.* Mais après la ſeconde Chaſſe je fus reduit à mener en Canot vne femme Sauvage âagée de plus de quatre vingt Ans. Cette vieille ne laiſſoit pas de p ouſſer à la Rame, & de frapper ſouven tde ſon Aviron trois Enfans, qui nous incommodoient dans le milieu de nôtre Canot. Les hommes avoient beaucoup de bonté pour moi: Cependant j'étois obligé de faire ſouvent ma Cour aux femmes, parce que les viandes étoient à leur diſpoſition, & c'étoient elles, qui diſtribuoient les portions à chacun. Je raſois donc de temps en temps la Couronne de leurs Enfans, car ils la portent à peu pres comme nos Religieux. Au reſte ils la portent juſques à l'âage de quinze, ſeize ou dixhuit ans, & leurs parens la leur font en brûlant le poil avec des pierres plattes rougies dans le feu. Ces femmes me ſavoient beaucoup de gré, de ce que je raſois ainſi leurs Enfans:

Nous

Nous eûmes encore une autre alarme dans nôtre Camp. Les Vieillards, qui étoient en faction au haut des montagnes nous avertirent, qu'ils voioient des guerriers de loin. Tous les Archers coururent à l'envi l'un de l'autre vers le lieu, où on voïoit paroitre du monde. C'étoit à qui devanceroit ſon Camarade à la courſe. Mais pour tout exploit ils ne ramenérent que deux femmes de leur Nation, qui venoient avertir, qu'une partie de leurs gens qui étoient allez à la chaſſe vers le bout du Lac Superieur, avoient trouvé cinq Eſprits, c'eſt ainſi qu'ils nomment les Européens. Elles ajoutoient, que ces Eſprits leur avoient fait parler par quelques gens de la Nation, qui nous avoient veus, & qui avoient été Eſclaves chez les Outoüagamis, & chez les Jroquois, dont ils entendoient la langue: que même ils les avoient fait prier de les conduire au lieu, ou nous étions, parce qu'ils ſeroient bien aiſes de nous venir voir pour reconnoître, ſi nous étions Anglois, Hollandois, Eſpagnols,

ou

ou Canadiens. Ils ne pouvoient pas comprendre, disoient ils à ces femmes, comment nous avions pu nous rendre par un si grand détour parmi ces peuples.

Il faut remarquer la dessus, qu'il y a de certaines gens, qui se sont rendus les maitres de toutes les affaires dans le Canada, comme je l'ay remarqué cy-devant. Ces gens là fachez, de ce que nous les avions prevenus dans nos Découvertes, avoient envoié du monde aprês nous pour participer à la gloire de nótre voyage. Ils pensérent donc à se procurer la connoissance des Nations, que nous avions veües afin d'y aller en commerce, des qu'ils auroient trouvé le moyen de nous renvoier en Europe.

CHA-

CHAPITRE. 64

Arrivée du ſieur du Luth dans nótre Camp. Il nous prie de retourner avec ſes gens & lui aux Iſſati & Nadoüeſſans Je jette ma couverte ſur un mort. Ce qui plût aux ſauvages.

LE 28, Juillet 1680 nous commençames à remonter le Meſchaſipi pour la troiſiéme fois. Les Sauvages, qui avoient fait une fort grande Chaſſe, prirent la réſolution de retourner à leurs villages, & nous preſſérent de nous y en aller avec eux, nous promettans de nous conduire juſques aux Nations, qui habitent au bout du Lac Superieur. Ils diſoient, qu'ils avoient deſſein de faire alliance avec ces peuples par nôtre moien. Là ſe trouva le Sieur du Luth venant du Canada avec cinq hommes equippez moitié en guerre, & moi

moitié en marchandises.

Ils me joignirent avec les deux femmes Sauvages, à six vingt lieües ou environ du pays des Barbares, qui nous avoient pris. Ils nous priérent, par ce que j'avois quelque connoissance de la langue des Issati, de les accompagner, & d'aller avec eux aux villages de ces peuples. Je fis volontiers, ce qu'ils souhaitoient, sur tout ayant appris d'eux que depuis deux Ans & demi, qu'ils étoient en voyage, ils n'avoient pas frequenté les Sacremens. Le Sieur du Luth, qui passoit pour le Capitaine, fut ravi de me trouver. Il me dit en parriculier par maniere de confidence, que ceux, qui l'avoient envoyé, ne viendroient pas à leur but, comme il me le feroit connoître en s'expliquant plus à loisir. Voiant, que je faisois la Couronne aux enfans des Sauvages, il leur fit dire, que j'étois son frere Aisnê.

Tout cela fut cause, que les Sauvages me traitérent mieux, que jamais, & qu'ils me fournirent ma subsistance as-

fez largement. Ainsi je ne m'appliquay plus qu'a travailler au salut de ces Barbares. Il faut avoüer, qu'ils m'écoutoient assez. Mais il faudroit demeurer parmi eux des années entieres, pour y faire quelque progrés, tant ils sont grossiers, stupides, & ignorants.

Le Sieur du Luth fut charmé de voir le Saut de St. Autoine de Padoüe, nom que nous luy avions donné, & qui selon toutes les apparences luy demeurera. Je luy fis voir l'endroit, ou le Serpent monstreux, dont j'ay fait mention, montoit sur le Roc escarpé pour y dévorer les jeunes hirondelles, qui étoient dans leurs nids. Je luy racontay la fraieur, qu'en avoit eu le Picard en songe.

Il faut remarquer, que me voyant dans une fort grande liberté de dire mon Office depuis l'arrivée du Sr. du Luth, je m'avisay afin d'y être plus exact, de luy demander quel jour du mois nous avions pour lors. Il me répondit franchement, qu'il ne pouvoit pas me satisfaire en cela, par ce qu'il en avoit per-

du l'idée. Je luy racontay les mauvais traitements, que les Sauvages nous avoient faits, lors qu'ils nous prirent, jusques là méme, qu'ils avoient voulu nous tuer plusieurs fois; qu'ainsi il pouvoit bien s'imaginer que les craintes & les fraieurs m'avoient fait perdre la memoire du jour de la semaine.

Nous arrivâmes aux villages des Issati le 14. d'Aoust 1680. Ou j'y retrouvay mon Calice de vermeil dorê, quelques livres & mes papiers, que j'avois cachez sous terre en presence des Sauvages mèmes. Ces pauvres gens n'avoient eu garde d'y toucher. Ils sont fort craintifs, & fort superstitieux sur le fait des Esprits. Ils croient, qu'il y a du sortilege dans tout ce qu'ils ne comprennent pas. Le Tabac, que j'avois planté avant nôtre depart, étoit à demi étouffé par les herbes. Pour ce qui est des Choux, & des autres legumes, que j'avois semez, ils étoient d'une grosseur surprenante. Les côtes de pourpier étoient grosses comme des Cannes. Les Sauvages n'osoient en manger avec nous.

Peu

Peu de temps après que nons fûmes de retour, les Sauvages nous conviérent à un grand festin à leur mode. Il s'y trouva plus de six vingt hommes nuds. Ouäsicondé le premier Chef de la Nation, parent du mort, que j'avois honoré d'une couverture, lors qu'on l'avoit ramené au village dans un Canot, m'apporta à manger de la viande Boucannée avec de la folle Avoine dans un plat d'écorce, lequel il posa sur une peau passée de Taureaux Sauvages, blanchie, & garnie de porc-épic d'un côté avec de la laine frisée de l'autre.

Après avoir mangé, ce Chef me mit cette Robbe sur la tête, & m'en couvrit le visage disant à haute voix devant tous ceux, qui étoient là, celuy, dont tu as couvert le corps mort, couvre le tien vivant. Il a porté de tes nouvelles au pays des Ames, car ces peuples croyent la transmigration des ames. Ce que tu as fait à l'egard du defunt est de grand prix. Toute la Nation t'en loüe, & t'en remercie.

Il fit quelque reproche au Sieur du Luth, de ce qu'il n'avoit pas couvert le mort comme moy. Aquoy ledit Sieur me pria de répondre qu'il ne couvroit que les corps des Capitaines comme luy. A cela ce Sauvage repliqua, le Pere Louïs, c'est ainsi, qu'il m'avoit ouï appeller par nos Européens, est plus grand Capitaine que toy. Sa Robbe, parlant de ma Chasuble de brocard, qu'on m'avoit dérobbée, que nous avons envoyée à nos Alliez, qui demeurent à trois Lunes de ce pays, étoit plus belle, que celle que tu portes.

Quand ces Sauvages parlent de marcher pendant trois Lunes, Ils veulent dire pendant trois mois. Les Sauvages marchent bien, & font quinze lieües par jour. Ainsi le Lecteur peut juger par là, qu'elle peut être l'entendue du chemin, qu'ils font pendant trois mois.

CHAPITRE 65.

L'Autheur prend congé des Sauvages pour retourner en Canada. Un Sauvage est massacré par le Chef, parce qu'il conseilloit de nous tuer. Contestation entre le Sieur du Luth & moy sur le Sacrifice d'un de ces Barbares.

SUr la fin de Septembre voyant, que nous n'avions point d'outils propres à nous bâtir une maison commode pour demeurer parmi ces peuples, & que d'ailleurs nous étions denuez des provisions necessaires pour y subsister, selon que nous en avions fait le dessein, nous nous resolûmes de leur faire connoître, que pour avoir du fer, & d'autres choses, qui leur seroient utiles, il ètoit à propos, que nous retournassions en Canada, & qu'ils feroient dans un

certain temps, que nous leur marquâmes, la moitié du chemin avec des pelleteries, & que nous ferions l'autre avec des marchandiſes de l'Europe, qu'on leur donneroit à bon prix: qu'ils pouvoient nous donner deux de leurs Guerriers, que nous emménerions avec nous dans nôtre pays, & que nous les raménerions de méme l'année ſuivante pour aller en ſuite au devant d'eux les avertir de nôtre retour, afin qu'ils vinſſent nous trouver.

Ces Barbares tinrent un grand Conſeil pour examiner, ſi effectivement ils envoyeroient quelqu'un de leur Nation avec nous. Il y en eut deux, qui furent d'avis d'y venir, & qui ſe preſentérent pour cela. Mais ils changérent de ſentiment le jour de nôtre départ, & nous dirent pour raiſon, que nous étions obligez de paſſer parmi beaucoup de Nations, qui étoient leur Ennemies jurées, & qui ne manqueroient pas de ſe-ſaiſir par force de leur hommes pour les brûler, & pour les faire mourir dans les tourmens: qu'au reſte nous ne pour-

rions pas les en empêcher, étant aussi peu de gens, que nous étions.

Je leur répondis, qne tous ces peuples, qu'ils craignoient, étoient nos Alliez & nos Amis, & qu'en nôtre consideration ils ne feroient aucun tort à ceux d'entr'eux, qui seroient avec nous. Ces Barbares ne manquent point d'Esprit. Ils ont méme le sens commun admirable. Ils nous dirent donc, que puis que nous passions parmi des peuples, qui étoient leurs Ennemis jurez, nous devions les détruire pour les vanger de divers outrages qu'ils en avoient recus, & qu'alors ils nous donneroient des hommes pour aller, & revenir avec nous, afin qu'ils pussent avoir du fer & d'autres marchandises, qui leur étoient necessaires, & dont ils traiteroient tres volontiers avec nous. Ce qui fait voir, que ces Barbares sont pleins de vengeance & de ressentiment contre leurs Ennemis, en quoy on peut remarquer qu'ils n'ont pas le cœur trop bien disposé pour les lumieres de l'Euangile.

Enfin Ouäſicoudé leur grand Chef ayant conſenti en plein Conſeil à nôtre retour, aprés nous avoir regalez du mieux, qu'il put à leur mode, nous donna quelques minots de folle Avoine pour nous nourrir pendant ce voyage. Nous avons déja dit, que cette Avoine eſt meilleure & plus ſaine que le riz. En ſuite il nous marqua, avec un crayon ſur une fueille de papier, qui me reſtoit, la route, que nous devions ſuivre pendant quatre cens lieües de chemin. Au reſte ce Geographe naturel nous dépeignit nôtre chemin ſi exactement, que cette Carte nous ſervit auſſi utilement, que la Bouſſole auroit pu faire. Et en effet en la ſuivant ponctuellement nous arrivâmes au lieu, ou nous avions deſſein de nous rendre ſans nous égarer de nôtre route en aucune maniére.

Nous nous diſpoſâmes donc à partir huit Européens, que nous étions alors. Nous nous mîmes en deux Canots, & nous quittâmes ces peuples aprés la décharge de tous les fuſils de nos hommes, ce

qui donna une terrible fraïeur à ces Sauvages. Nous décendîmes la Riviére de St. François, & en suite le Fleuve Meschasipi. Deux de nos hommes sans en rien dire prirent les deux Robbes de Castor, qui étoient au Saut de St. Antoine de Padoüe, & que ces Barbares y avoient attachées à un Arbre comme par une espece de Sacrifice. Cela causa quelque contestation entre le Sieur du Luth & moy. Je loüay cette action de nos deux hommes, qui faisoient voir en cela, qu'ils improvoient la superstition de ces peuples. Le Sieur du Luth disoit au contraire, qu'on devoit laisser ces Robbes au lieu, où ces Barbares les avoient mises, parce que les Sauvages ne manqueroient pas de se vanger du mépris, que nous faisions d'eux en cette rencontre, & qu'il étoit à craindre, qu'ils ne nous vinssent insulter en chemin.

J'avoüe, qu'il y avoit quelque fondement, à ce qu'il disoit, & qu'en cela il parloit selon les regles de la

prudence humaine. Mais nos deux hommes répondirent franchement, que ces deux Robbes les accommodoient, & qu'ils ne se soucioient point de ces Barbares, ni de leurs superstitions. Le Sieur du Luth se mit en si grande colére à ces paroles, que peu s'en fallut, qn'il ne donnât un coup d'épée à celuy, qui les avoit dites. Mais je me mis entre deux & j'accommoday ce different. Le Picard & Michel Ako se rangérent du party de ceux, qui avoient pris les Robbes de question, & cela auroit pu causer quelque malheur. Mais je fis connoître au Sieur du Luth, que les Sauvages n'oseroient nous attaquer, par ce que j'étois persuadé, que leur grand Chef Ouäsicondé prendroit toûjours nos interests à cœur, & qu'on pouuoit faire fonds sur sa parole, & sur le grand crédit, qu'il avoit parmi sa Nation. L'affaire se termina à l'amiable, & nous décendîmes le Fleuve fort agreablement en chassant aux bêtes fauves.

Nous

Nous nous arrétâmes près de la Riviére Ouïsconsin pour boucanne de la chair de Taureaux ou Vâches Sauvages, que nous avions tuez, en chemin. Pendant le sejour, que nous fûmes obligez de faire pour cela, trois Sauvages des Nations, que nous avions quittées, nous abordérent en Canot pour nous dire, que leur grand Chef Ouäsicoudé ayant appris, qu'un des Chefs de ces peuples vouloit nous poursuivre pour nous tuer, il étoit entré dans la Cabanne, ou il consultoit de cette affaire avec ses associez, & qu'il luy avoit cassé la tête avec tant de furie, qu'il en avoit fait sauter la Cervelle sur ceux, qui étoient presens à ce Conseil, afin d'empêcher l'execution de son pernicieux dessein. Nous regalâmes ces trois Sauvages ayant alors de la viande en grande abondance.

Le Sieur du Luth voyant nos trois Sauvages partis, rentra dans ses premiers transports, & fit paroitre, qu'il craignoit, que ces Barbares ne nous

vinssent attaquer dans nôtre voyage. Il eust poussé la chose plus loin. Mais voyant que nos hommes luy tenoient tête, & qu'ils n'étoient pas d'humeur à souffrir des avanies, il se modera encore pour cette fois, & je les appaisay enfin en les assurant que Dieu ne nous abandonneroît point au besoin, & que pourveu que nous missions toute nôtre confiance en luy, il sauroit nous delivrer de tous nos Ennemis, par ce qu'il est le maître des hommes, & des Anges.

CHAPITRE 66.

Le Sieur du Luth est épouvanté d'une Armée de Sauvages, qui nous surprit, avant que nous fussions dans la Riviére d'Ouïsconsin.

LE Sieur du Luth avoit eu raison de croire, que les trois Sauvages, dont

dont nous avons parlé, étoient veritablement des Espions envoyez pour nous reconnoître. Et en effet ils savoient, qu'on avoit enlevé les Robbes de Castor, dont il a été fait mention cy-devant. Il ne pouvoit point revenir de ses frayeurs, & me disoit, qu'il auroit bien fait d'obliger de gré ou de force celuy, qui les avoit prises, de les remettre au lieu, ou elles étoient. Je prévoyois, que la dissension pourroit nous être funeste. Je fus encore Mediateur de paix pour cette fois, & j'appaisay tout ce bruit en leur faisant connoître, que Dieu, qui par sa bonté nous avoit conservez dans les plus grands dangers, auroit encore un soin particulier de nous en cette occasion, puis que l'action de cet homme étoit bonne en elle méme.

Deux jours après toute la viande boucanné pour nôtre provision étant en état, nous nous preparâmes à partir. Mais le Sieur du Luth fut bien surpris, lors que nous apperçumes u-

ne Armée de cent quarante Canots remplis d'environ deux cent cinquante Sauvages, qui venoient droit à nous. Nos hommes en furent aussi fort épouvantez. Mais lors qu'ils me virent tirer de nôtre équipage un Calumet de paix, que les Issati m'avoient donné pour assurance de leur parole à mon égard, ils prirent courage, & me dirent, qu'ils feroient tout ce que je trouverois à propos.

J'ordonnay, que deux hommes s'embarquassent avec moy dans le Canot pour aller au devant de ces Barbares. Le Sieur du Luth me pria de prendre un troisiéme homme pour ramer, afin que demeurant au millieu du Canot, je fusse mieux en état de montrer le Calumet de paix, que j'avois afin d'addoucir les Sauvages, dont je savois assez bien la langue. Je laissay donc quatre de nos hommes avec le Sieur du Luth, & je luy dis, qu'il ne falloit point, qu'ils se familiarisassent avec les jeunes Guerriers, au cas qu'ils voulussent mettre pied à terre pour s'appro-

cher: qu'il falloit, que nos gens demeuraſſent fermes dans leurs poſtes avec leurs Armes en état. En ſuite je m'en allay droit à ces Barbares en remontant le Fleuve qu'ils décendoient en Canot.

Ne voyant point de Chef je criay après Oüäſicondé en repetant ſon nom pluſieurs fois à haute voix. Je l'apperçus enfin, qui venoit à moy à force de Rames. Pendant tout cela aucun de ſes gens ne me fit inſulte, ce qui me fut de bon Augure. Je couvris mon Calumet de paix, afin de leur mieux temoigner la confiance, que j'avois en leur parole. Nous mîmes pied à terre, & nous entrâmes dans la Cabanne, ou étoit le Sieur du Luth, qui voulut embraſſer leur Chef. Il faut remarquer ici, que les Sauvages n'ont pas la coutume de s'embraſſer à la maniere des François. Je dis donc au Sieur du Luth, qu'il n'avoit ſimplement qu'à preſenter le meilleur morceau de viande cuite, qu'il pouvoit avoir, & que ſi le Chef en mangeoit,

nous

nous pouvions être ſur, qu'il ne nous ſeroit fait aucun tort.

Cela reuſſit, & tous les autres Chefs de cette petite Armée nous rendirent viſite. Il n'en couta à nos gens que quelques pipes de Tabac de la Martinique, dont les Sauvages ſont paſſionnez, quoy que le leur ſoit de beaucoup meilleur goût, plus fort & plus agreable que celuy de nos gens. Ainſi ces Sauvages ſans faire aucune mention des Robbes de Caſtor, dont nous avons parlé, nous traitérent fort humainement. Le Chef Ouäſicondé me dit d'offrir une braſſe de Tabac de Martinique au Chef Aquipaguetin, qui m'avoit adopté pour ſon fils. Cela produiſit un effet admîrable parmi ces Barbares, qui nous quittans prononcérent par pluſieurs fois à haute voix le mot de *Louis*, qui comme nous l'avons dit, ſignifie le Soleil. Il me ſemble, que je puis dire ſur ce ſujet, que mon Nom ſera long temps dans la bouche de ces Barbares par la rencontre fortuite des noms.

CHAP-

CHAPITRE. 67

Voyage de l'Autheur avec ses Compagnons depuis l'embouchure de la Riviére d'Ouïsconsin jusques à la grande Baye des Puans.

LEs Sauvages nous ayant quittez pour aller en guerre contre les Messorites, les Maroha, & les Illinois, & contre d'autres Nations, qui habitent vers le bas du Fleuve Meschasipi, qui sont les irreconciliables Ennemis des peuples du Nord, le Sieur du Luth, qui m'avoit donné des marques de son amitié en plusieurs rencontres, ne put s'empêcher de dire à nos hommes que j'avois tous les sujets du monde de croire, que le Vice-Roy du Canada me feroit un favorable accüeil, si nous pouvions nous rendre auprès de luy avant l'hyver, & qu'il souhaitoit de tout son cœur,

cœur, qu'il pût avoir été chez autant de Nations que moy.

Nous trouvâmes en remontant la Riviére d'Ouïsconsin, qu'elle étoit aussi large que celle des Illinois, laquelle peut porter de gros bâteaux dans l'éspace de plus de cent lieües. Nous ne pouvions nous lasser d'admirer la grandeur de tant de vastes pays, & les terres charmantes, par lesquelles nous passions, & qui demeurent incultes. Les guerres effroiables, que ces Nations se font les unes aux autres, sont cause, qu'il n'y a pas assez d'habitans pour les cultiver. D'ailleurs les guerres mémes, qui durent depuis long temps dans toutes les parties du monde, empêchent qu'on n'y aille annoncer l'Euangile, & y établir des Colonies de Chrétiens. Et ici je ne puis m'empêcher de dire, que les pauvres gens de nôtre Europe devroient aller s'établir dans ces beavx Pays. Pour peu de peine qu'ils prissent à en defricher les terres, ils y vivroient heureusement, & y subsisteroient beaucoup mieux, qu'ils ne font. J'ay veu des

terres, qui peuvent fournir aisément trois Récoltes par an. L'air y est incomparablement plus doux, & plus temperé qu'en Hollande, laquelle ne continue ra-jamais mieux ses progrés, que par le grand commerce, qu'elle peut avoir dans les pays étrangers.

Après environ soixante & dix lieües de navigation dans la Riviére d'Ouïsconsin, nous trouvâmes un portage d'une demie lieüe, qu'Ouäsicondé nous avoit marqué dans sa Carte. Nous y couchâmes, & nous y laissâmes des marques par les Croix que nous fimes sur des troncs d'arbres. Le lendemain après avoir fait le portage de nos Canots, & du peu d'équîppage, que nous avions, nous entrâmes dans une Riviére, qui serpentoit presque autant que celle des Illinois le fait à sa source. Aprês six heures de navigation à force de Rames, qui nous faisoient aller fort vîte, nous trouvâmes malgré tous nos efforts, que nous étions encore vis à vis de l'endroit, ou nous nous étions embarquez. L'un de nos hommes voulut

tirer un Ligne, qui voloit. Cela fit tourner le Canot. Mais par bonheur il trouva fond.

Nous fûmes obligez de rompre plusieurs Ecluses de Castors pour passer en Canot. Autrement nous n'eussions pu continuer nôtre route, ni faire le portage pour nous embarquer au dessus de ces Ecluses. Ces animaux les font avec une addresse surprenante. Les hommes ne sauroient les égaler. Nous en parlerons dans nôtre second. Volume. Nous trouvâmes plusieurs de ces Etangs, & des retenues d'eau faites avec des pieces de bois en forme de Chaussée, que les Castors y avoient faîtes.

Nous passâmes en suite quatre Lacs, qui sont formez par cette Riviére. C'est là ou habitoient autrefois les Miamis. Nous y trouvâmes les Maskoutens, les Kikapous, & les Outouägamis, qui y sément du blé d'Inde pour leur subsistance. Tout ce pays là est aussi beau, & aussi charmant que celuy des Illinois.

Nous fîmes en suite le pottage d'un Saut, que l'on nomme le Kakalin, par ce que les Sauvages y vont souvent décharger leurs ventres & qu'ils ont accoutumé d'y reposer le visage au Soleil. Ainsi aprés plus de quatre cens lieües de chemin par eau depuis nôtre départ du pays des Issati & des Nadouëssans, nous arrivâmes enfin à la grande Baye des Puans, laquelle fait une partie du Lac des Illinois.

CHAPITRE 68.

L'Autheur avec ses Compagnons sejourne quelque temps parmi la Nation des Puans. Origine de ce nom. On celebre la Messe en ce lieu, & on passe l'hyver à Misilimakinak.

NOus trouvâmes plusieurs Canadiens dans cette Baye des Puans

On

On appelle ainſi la Nation, qui y habite, par ce qu'elle demeuroit autrefois dans de certains lieux marécageux, & pleins d'eaux puantes, qui ſont du côté de la Mer du Sud. Mais elle en à été chaſſée par ſes Ennemis, & eſt venue demeurer dans cette Baye, laquelle eſt à l'Ouëſt des Illinois. Ces Canadiens venoient negotier avec les Sauvages de cette Baye contre les ordres. Ils avoient encore quelque peu de vin, qu'ils avoient apporté avec eux, & qu'ils gardoient dans un flacon d'étain. Je m'en ſervis pour dire la Meſſe. Je n'avois pour lors qu'un Calice, & un marbre d'Autel aſſez leger, mais fort joliment travaillé. Mais je rencontray par bonheur des ornemens Sacerdotaux. Quelques Illinois, qui ſe ſauvoient devant les Iroquois, par ce que ces derniers les avoient attaquez, & preſque detruits pendant mon voyage, & le temps que j'avois été Eſclave parmi les Barbares, prirent les ornemens de la Chapelle du Pere Zénobe Mambré, que nous auions laiſſez parmi les Illinois.

Quelques uns d'entr'eux se rendirent donc au lieu, ou j'étois, & me remirent tous ces ornemens entre les mains à la reserve du Calice. Ils promirent méme de me le rendre, & en effet ils me l'apportérent quelques jours après, moiennant quelque peu de tabac, que je devois leur faire avoir.

Il y avoit plus de neuf mois, que je n'avois celebré la Messe faute de vin. Nous eussions pû en faire dans nôtre voyage, si nous eussions eu des vaisseaux propres à le conserver. Mais nous ne pouvions pas nous en charger dans nos Canots, qui n'auroient pû en supporter le poids. Il est vray, que nous avions trouvé beaucoup de Raisins dans les endroits, par lesquels nous avions passé. Nous en avions méme fait du vin, que nous auions mis dans des gourdes. Mais il nous manqua chez les Illinois, comme nous l'avons observé. Au reste j'avois encore du pain à chanter comme on l'appelle. Il s'étoit parfaitement bien conservé dans une boite de fer blanc, qui fermoit fort juste.

Nous demeurâmes deux jours à la Baye des Puans. Nous y chantâmes le *Te Deum*. J'y dis la Messe, & j'y préchay. Nos hommes se mirent en état de communier, & communiérent en effet pour rendre graces à Dieu de nous avoir conservez parmi tant de détours & de perils, que nous avions courus, parmi les monstres, que nous avions eûs à vaincre, & parmi tant de précipices, par lesquels nous avions passé.

L'un de nos Canoteurs troqua un fusil avec un Sauvage contre un Canot plus grand que le nôtre, & dans lequel aprés cent lieües de navigation nous nous rendîmes en côtoïant la grande Baye des Puans à Missilimakinak dans le Lac Huron, & nous fûmes obligez d'y hyverner, par ce que tirans toûjours dans nôtre chemin vers les terres du Nord, les glaces & les frimats nous auroient indubitablement fait perir.

Par la route, que nous etions obligez de faire, nous étions encore à plus

de quatre cens lieües du Canada. Je rencontray parmi ces peuples Hurons avec beaucoup de ſatisfaction pour moy, le Pere Pierſon Jeſuite fils du Receveur du Roy de nôtre Ville d'Ath en Hainaut. Il étoit venu là pour y apprendre la langue de ces peuples, & il la parloit pour lors paſſablement bien. Ce Religieux retenant toûjours de la franchiſe & de la droiture de nôtre pays, ſe diſtinguoit par ſon humeur bien faiſante, & me paroiſſoit Ennemi des intrigues, ayant le genie tout à fait tourné du côté de la candeur, & de la ſincerité. En un mot il me ſembloit être tel, que tout vrai Chrétien doit être. Le Lecteur peut donc bien s'imaginer, que je paſſay mon hyver fort agreablement aprés tant de maux, & de fatigues, que j'avois ſoufferts dans nôtre Découverte.

Pour emploïer le temps utilement je préchay toutes les Fêtes & les Dimanches de l'Advent, & du Carême afin d'entretenir nos hommes, & pluſieurs autrés Canadiens, qui étoient en traite

pour amaſſer des pelleteries, qu'ils cherchoient parmi les Sauvages à quatre ou cinq cens lieües du Canada. Voila comment certaines gens ſont autant avides des biens de la terre, qu'aucunes perſonnes du monde. Les Outtaoüacts & les Hurons aſſiſtoient ſouvent à nos Cérémonies dans une Egliſe couverte de Joncs & de quelques planches, que les Canadiens y avoient bâtie. Mais ces Sauvages venoient plûtôt là par curioſité, que par deſſein formé de vivre dans les Regles de la Religion Chrétienne.

Ces derniers Sauvages nous diſoient en parlant de nos Découvertes, qu'ils n'étoient que des hommes: Mais que pour nous autres Européens, il falloit que nous fuſſions des Eſprits: qu'en effet, s'ils avoient été auſſi loin que nous, les Nations étrangéres n'auroient pas manqué de les tuer: que cependant nous paſſions par tout ſans crainte, & que nous ſavions nous attirer l'amitié de tous ceux, que nous rencontrions dans nos voyages.

Pendant cet hyver nous faiſions des

trous dans les glaces du Lac Huron, & par le moien de plusieurs grosses pierres, nous enfonçions des filets à vingt & vingt cinq brasses d'eau, pour y prendre du poisson blanc, comme en effet nous en prenions en abondance. Nous y prîmes aussi des Truites Saumonées, qui pesoient souvent jusques à quarante ou cinquante livres. Tout cela nous servoit à manger plus agreablement nôtre blé d'Inde, qui nous servoit de nourriture ordinaire. Nous n'avions pour boisson que du bouïllon de poisson blanc, que nous beuvions tout chaud. J'ay déja dit, que quand ce bouïllon est froid, il se fige comme de bonne gelée de veau.

Pendant nôtre séjour en ce lieu là le Pere Pierson se divertissoit souvent sur la glace avec moy. Nous courions sur le Lac avec des Patins à la maniere de Hollande. J'avois autrefois appris ce petit manége, lors que j'étois à Gand d'ou on se rend à Bruge avec beaucoup de plaisir en trois heures, lors que le Canal est gelé. C'est le divertisse-

ment ordinaire de ces deux Villes, dont les habitans s'entretienent pendant l'hyver à la faveur des glaces.

Il faut avoüer fans faite tort au autres Religieux, que ceux de St. François font extrémement propres à faire les établiffemens des Colonies. Ils font un Veu fort étroit de pauvreté, & ne poffedent rien en propre. Ils n'ont que le fimple ufage des chofes neceffaires à la vie. Ceux, qui nous donnent quelques meubles, en font toûjours les maîtres, & les peuvent retirer, quand il leur plaît. C'eft en effet, ce qui nous eft recommandé par les Ordres de plufieurs Papes, & fur tout par nôtre Regle, qui eft la feule, que l'on trouve inferée dans le Droit Canon.

Ce qui fe paffa à Miffilimakinak pendant cet hyver, eft une preuve de la veritê, que je viens de remarquer. Quarante deux Canadiens, qui étoient venus en ce lieu là pour le commerce, qu'on y fait ordinairement avec les Sauvages, me prièrent de leur donner le

Cordon de St. François. Je leur accorday leur demande, & à chaque fois que je distribuois un Cordon, je faisois une petite exhortation à celuy, qui le recevoit, & je l'associois aux prieres de l'Ordre. Ces gens vouloient me retenir avec eux, & me faire un établissement, ou ils pouroient se retirer de temps en temps auprés de moy. Ils me promettoient de plus, qu'ils obtiendroient des Sauvages, que puis que je ne voulois aucunes Pelleteries, ils me fourniroient ma subsistance, selon qu'on la peut avoir dans ces Pays là. Mais la plus part de ceux, qui me faisoient cette proposition, negotioient en ce pays sans ordre. Je leurs fis donc connoître que le bien commun de nôtre Decouverte devoit être preferé á leurs avantages particuliers, & je les priay de me laisser retourner en Canada pour un plus grand bien.

CHAPITRE 69.

Départ de l'Autheur de Missilimakinak, Il passe deux grands Lacs. Prise d'un grands Ours & particulairez dela chair de cet animal.

NOus partîmes de Missilimakinak la Semaine de Paques 1681. Nous fûmes obligez de trainer nos vivres & nos Canots sur les glaces pendant quelque temps. Cela dura bien l'espace de douze ou treize lieux sur le Lac Huron, dont les bords étoient encore gelez cinq ou six lieües de larger. Les glaces s'étant brisées, nous nous embarquâmes après la Solemnité de *Quasimodo*. Nous la célébrâmes, par ce que nous avions un peu de vin, qu'un Canadien avoit par bonheur apporté, & qui nous servit pendant tout le reste du voyage. Aprés cent lieües de Navigation sur les bords

bords de ce Lac Huron nous paſſâmes le Détroit de trente lieües, & le Lac de Sainte Claire qui eſt au milieu. Nous arrivâmes ainſi au Lac Erié, ou du Chat, ou nous nous arrétames quelque temps à tuer à coups de Haches ou d'épées emmanchées un grand nombre d'Eturgeons, qui venoient fraïer ſur le bord de ce Lac. Nous ne prenions, que le ventre de ce poiſſon, qui eſt l'endroit le plus delicat, & nous jettions le reſte.

Le Gibier ni la venaiſon ne nous manquoient pas dans ce lieu. Nous apperçumes un Ours à perte de vuë. Nous étions dans le Lac ſur une grande pointe de terre, qui s'avançoit loin fort dans l'eau. Je ne ſay comment cet animal s'étoit rendu là. Il n'y avoit point d'apparence, qu'il eût nagé d'un bord à l'autre au lieu, où nous étions. Il y avoit plus de trente ou quarante lieües de trajet. Il faiſoit alors un fort beau calme. Deux de nos Canoteurs m'ayant laiſſé ſur une longue pointe de terre, allérent aborder cet

Ours, qui étoit à près d'un grand quart d'heure au large du Lac. s'Ils n'eussent tiré deux coups de fusil l'un après l'autre, cet animal les auroit sans doute fait couler à fond. Ils furent donc obligez de s'écarter de cette bête à force de Rames pour charger leurs fusils. Ils retournérent en suite à luy, & furent obligez de tirer sept coups pour l'achever.

Comme ils voulurent le charger dans leur Canot, ils manquérent de tourner, ce qui les eust fait indubitablement perir. Tout ce qu'ils purent faire, fut de l'attacher à la barre, qui est au milieu du Canot, & ils l'amenérent ainsi sur le bord du Lac au grand péril de leur vie. Nous eûmes tout le temps, qu'il nous falloit pour accommoder cette bête, pendant quoy après en avoir nettoyé les entrailles nous les fîmes cuire, & en fîmes nôtre repas. Elles sont aussi delicates, que celles des Cochons de l'Europe. Nous nous servîmes en suite de la chair de cet Ours pendant le reste

de

de nôtre voyage, & nous la mangions ordinairement avec de la chair maigre de Chevreux parce qu'elle est trop grasse. Nous vecûmes pendant près de cent lieües de chemin de la Chasse, que nous fîmes alors.

CHAPITRE 70.

Rencontre, que l'Autheur fait sur le Lac Erié d'un Capitaine Outtaoüacts nommé Talon, par l'Intendant de ce nom, lequel nous raconta plusieurs aventures de sa Famille, & de sa Nation. On examine encore le grand Saut de Niagara.

IL y avoit un Capitaine des Outtaoüacts, qui avoit receu le Nom de Talon de l'Intendant de ce nom, qui étoit en ce temps là à Quebec. Ce Chef Sauvage se rendoit souvent avec

ceux de ſa Nation dans cette Ville, ou ils apportoient beaucoup de Pelleteries. Cet homme nous ſurprit fort, quand nous le rencontrâmes preſque mort de faim plus ſemblable à un ſquelete qu'à un homme vivant. Il nous dit, que le nom de Talon s'alloit perdre en ce pays là, puis qu'il ne pouvoit ſurvivre à la perte, qu'il avoit faite de ſix perſonnes de ſa Famille, qui étoient mortes de faim. Il ajouta, que la pêche & la Chaſſe lui avoient manqué cette année, & que cela avoit fait perir ſon monde de miſére.

Il nous dit de plus, que bien que les Iroquois ne fuſſent pas en guerre avec ſa Nation, ils avoient neantmoins enlevé une Famille entiere de douze perſonnes, qu'ils avoient emmenées priſonnieres. Il me pria donc fort inſtamment de travailler à les retirer d'entre leurs mains, s'ils étoient encore en vie. Pour cet effet il me jetta deux Coliers d'une braſſe de porcelaine noire & blanche, afin que je n'oubliaſſe point cette affaire, qui luy tenoit ſi fort à cœur.

J'ay confiance en toy, pieds nuds, me dit il, c'est ainsi, qu'ils nous appellent. Les Iroquois, que tu connois particulierement, écouteront tes raisons preferablement à celles de tous les autres. Tu les as souvent entretenus au Conseil, qui se tenoit alors au Fort de Katarockouï, ou tu as fait bâtir une grande Cabanne. Si j'avois été à mon Village, lors que tu y as passé en revenant de visiter toutes les Nations, que tu as découvertes, j'aurois fait tout mon possible pour te retenir au lieu d'une Robbe noire, qui y étoit. C'est ainsi, qu'ils appellent les Jesuites. Je promis solemnellement à ce pauvre Capitaine de travailler chez les Iroquois à delivrer ses compagnons.

Nous navigâmes le long du Lac Erié, & aprés plus de cent quarante lieües de chemin, par les détours des Bayes & des Anses, que nous étions obligez de côtoïer, nous repassâmes par le grand Saut de Niagara & nous nous occupâmes pendant la moitié d'un jour à considerer cette prodigieuse Cascade.

Je ne pouvois concevoir, commēnt il ſe pouvoit faire, que quatre grands Lacs, dont le moindre à quatre cens lieües de circuit, & qui ſe déchargent les uns dans les autres, qui viennent tous enfin aboutir à ce grand Saut n'inondoient pas cette grande partie de l'Amerique. Ce qu'il y a de plus ſurprenant en cela, c'eſt que depuis l'embouchure du Lac Erié juſqu'à ce grand Saut, les terres paroiſſent preſque toutes plates, & unies. A peine peut on remarquer, qu'elles ſoient plus hautes les unes que les autres, & cela pendant l'eſpace de ſix lieües. Il n'y a que le Niveau de l'eau, dont le courant eſt fort rapide, qui le faſſe obſerver. Ce qui ſurprend encore davantage, c'eſt que depuis cette grande Cataracte juſques à deux lieües plus bas en tirant vers le Lac Ontario ou Frontenac, les terres paroiſſent auſſi unies, que dans les lieux, qui ſont au deſſus vers le Lac Erié juſques à ce prodigieux Saut.

Nôtre admiration redoubloit ſur tout, de ce qu'on ne voit aucunes Montagnes,

nes, que deux grandes lieües au dessous de cette Cascade. Et cependant la décharge de tant d'eaux, qui sortent de ces Mers douces, aboutit à cet endroit, & saute ainsi de plus de six cens pieds de haut en tombant comme dans un Abyme, que nous n'osions regarder qu'en fremissant. Les deux grandes nappes d'eau, qui sont aux deux côtez d'une Isle en Talus, qui est au milieu, tombent en bas sans bruit, & sans violence, & glissent de cette maniere sans fracas. Mais quand cette grande abondance d'eau parvient en bas, alors c'est un bruit, & un tintamarre plus grand que le tonnerre.

Au reste le réjaillissement des eaux est si grand, qu'il forme une espece de nuées au dessus de cet Abyme, & on les y voit dans le temps méme de la plus grande clarté du Soleil en plein mydi. Quelque chaleur, qu'il fasse pendant le fort de l'Eté, on les voit toûjours elevées au dessus des Sapins & des plus grands Arbres, qui soient dans cet Isle en Talus, par le moien de laquelle, se for-

ment ces deux grandes nappes d'eau, dont j'ay parlé.

J'ay souhaité bien des fois en ce temps là d'avoir des gens habiles à d'écrire ce grand & horrible Saut, afin d'en pouvoir donner un idée juste & bien circonstantiée, capable de satisfaire le Lecteur, & de le mettre en état d'admirer cette merveille de la Nature, autant qu'elle le merite. Voici pourtant une description de ce prodige de la Nature telle, que je la puis donner par écrit, pour en faire concevoir la plus juste idée, qu'il me sera possible au Lecteur curieux.

Il faut se souvenir, de ce que j'en ai fait remarquer en commençant mon voyage. On le trouve dans 7. Ch. le de ce livre. Depuis la sortie du Lac Erié jusques au grand Saut, on conte six lieües, comme je l'ay dit, & cela continue le grand Fleuve de St. Laurent, qui sort de tous ces Lacs, dont il a été fait mention. On conçoit bien, que dans cet espace le Fleuve est fort rapide, puis que c'est la decharge de cette

gran-

grande quantité d'eau, qui ſort de tous ces Lacs. Les terres, qui ſont des deux côtez à l'Eſt, & à L'Oüeſt de ce Courant, paroiſſent toûjours égales depuis le dit Lac Erié juſques au grand Saut. Les bords n'en ſont point eſcarpez, & l'eau y eſt preſque toûjours au Niveau de la terre. On voit bien, que les terres, qui ſont au deſſous, ſont plus baſſes, puis qu'en effet les eaux coulent avec une fort grande rapidité. Cependant cela eſt preſque imperceptible pendant les ſix lieües, dont il a été fait mention.

Après ces ſix lieües de grand Courant les eaux de ce Fleuve trouvent une Iſle en Talus d'environ un demi quart d'heure de long, & de trois cens pieds de large à peu prés, autant qu'on en peut juger à l'œil, par ce qu'il n'eſt pas poſſible d'aller dans cette Iſle avec les Canots d'écorce ſans s'expoſer à une mort aſſurée, à cauſe de la violence des eaux. Cette Iſle eſt pleine de Cedres & de Sapins. Cependant ſes terres ne ſont pas plus elevées que celles,

qui

qui ſont aux deux bords du Fleuve. Elles paroiſſent méme unies juſques aux deux grandes Caſcades qui compoſent le grand Saut.

Les deux bords des Canaux, qui ſe forment à la rencontre de cette Iſle, & qui coulent des deux côtez, moüillent preſque la ſuperficie des terres de cette Iſle, comme celles, qui ſont aux deux bords du Fleuve à l'Eſt & à l'Oüeſt en décendant du Sud au Nord. Mais il faut remarquer, qu'à l'extrémité des Iſles du côté des grandes Nappes ou chûtes d'eau, il y a un Rocher en Talus, qui décend juſques au grand gouffre, dans lequel ces eaux ſe precipitent. Cependant ce Rocher en Talus n'eſt nullement arroſé des deux nappes d'eau, qui tombent aux deux côtez, par ce que les deux Canaux, qui ſe ſont formez par la rencontre de l'Iſle, ſe jettent avec une extréme rapidité, l'un à l'Eſt, & l'autre à l'Oüeſt depuis le bout de cette Iſle, & c'eſt là ou ſe forme le grand Saut.

Après donc que ces deux Canaux ont cou-

coulé des deux côtez de l'Isle, ils viennent tout d'un coup à jetter leurs eaux par deux grandes Nappes, qui tombent avec roideur, & qui sont ainsi soutenues par la rapidité de leur chûte sans moüiller ce Rocher en Talus. Et c'est alors qu'elles se precipitent dans un Abyme, qui est au dessous à plus de six cens pieds de profondeur.

Les eaux, qui coulent à l'Est, ne se jettent pas avec tant d'impetuosité, que celles, qui tombent à l'Oüest. La nappe coule plus doucement, par ce que le Rocher en Talus, qui est au bout de l'Isle, est plus elevé dans cet endroit qu'à l'Oüest. Et cela soutient plus longtemps les eaux, qui sont de ce côté-là. Mais ce Rocher panchant davantage du côté de l'Oüest, cela est cause, que les eaux n'étant pas soutenues si longtemps, elles tombent plutôt, & avec plus de precipitation. Ce qui vient aussi, de ce que les terres, qui sont à l'Oüest, sont plus basses, que celles qui sont à l'Est. Aussi voit on, que les eaux de la

nap-

nappe, qui eſt à l'Oüëſt, tombent en maniere de trait quarré, faiſant une troiſiéme nappe, moindre que les deux autres, laquelle tombe entre le Sud & le Nord.

Et parce qu'il y a une terre eminente au Nord, qui eſt au devant de ces deux grandes Caſcades, c'eſt là ou le gouffre prodigieux eſt beaucoup plus large qu'à l'Eſt. Il faut pourtant remarquer, que l'on peut décendre depuis les terres eminentes, qui ſont vis à vis des deux dernieres nappes d'eau, que l'on trouve à l'Oüëſt du grand Saut, juſques au fond de ce gouffre affreux. L'Autheur de cette Découverte y a été, & a veu de prés la cheute de ces grandes Caſcades. C'eſt de là, qu'on voit une diſtance conſiderable au deſſous de la Nappe d'eau, qui tombe à l'Eſt, telle que quatre Caroſſes y pourroient paſſer de front ſans être moüillez. Mais par ce que les terres, qui ſont à l'Eſt du Rocher en Talus, ou la premiére nappe d'eau ſaute dans le gouf-

gouffre, ſont fort eſcarpées, preſques en ligne perpendiculaire, il n'y a point d'homme, qui ſe puiſſe rendre de ce côté là dans le lieu, ou les quatre Caroſſes peuvent paſſer ſans être moüillez, ni qui puiſſe percer cette multitude d'eau, qui tombe vers le gouffre. Ainſi il eſt fort vray ſemblable, que c'eſt dans cette partie ſéche, que ſe retirent les Serpens Sonettes, où ils ſe rendent par des trous ſoûterrains.

C'eſt donc au bout de cette Iſle en Talus que ſe forment ces deux grandes nappes d'eau, avec la troiſiéme, dont j'ay fait mention: Et c'eſt de là qu'elles ſe jettent en ſautant d'une maniere effroiable dans ce prodigieux gouffre de plus de ſix cens pieds de profondeur, comme nous l'auons remarqué. J'ay déja dit, que les eaux, qui tombent à l'Eſt, ſautent & ſe jettent avec moins de violence, & qu'au contraire celles de l'Oüeſt ſe precipitent tout d'un coup, & font deux Caſcades, dont l'une eſt mediocre, l'au-

tre fort violente. Mais enfin ces deux dernieres Caſcades font une eſpece de crochet ou de trait quarrê, & ſautent du Sud au Nord, & de l'Oüeſt à l'Eſt. Aprés quoy elles vont rejoindre les eaux de l'autre Nappe, que ſe jette à l'Eſt: & c'eſt alors qu'elles tombent toutes deux, quoy qu'inegalement dans cet effroiable Abyme avec toute l'impetuoſité, qu'on peut s'imaginer dans une chûte de ſix cens pieds de haut, ce qui fait la plus belle, & tout enſemble la plus affreuſe Caſcade, qui ſoit au monde

Aprés que ces eaux ſe ſont ainſi precipitées dans cet horrible gouffre, elles recommencent leurs cours, & continuent le grand Fleuve de St. Laurent pendant deux lieües juſques aux trois montagnes, qui ſont à l'Eſt de ce Fleuve, & juſques au gros Rocher, qui eſt à l'Oüeſt, & qui paroit fort elevé hors des eaux à trois braſſes de la terre, ou environ. L'Abyme, dans lequel ſe jettent ces eaux, continue ainſi pendant deux lieües entre deux chaines de mon-

tagnes, qui ſont une grande Ravine bordée de Rochers, leſquels ſont aux deux côtez du Fleuve.

C'eſt donc dans ce gouffre, que tombent toutes ces eaux avec l'impetuoſité, qu'on peut s'imaginer d'une chûte ſi haute, & ſi prodigieuſe de cette horrible abondance d'eau. C'eſt là, que ſe forment ces tonnerres, ces mugiſſemens, ces bondiſſemens, & ces bouïllons effroiables avec cette nuée perpetuelle, qui s'eleve au deſſus des Cedres & des Sapins, que l'on voit dans l'Iſle en Talus, dont il à été fait mention. Apres que le Canal, s'eſté formé au bas de cette horrible chûte par les deux rangs de Rochers, dont nous avons parlé, & qui eſt rempli par cette prodigieuſe quantité d'eau, qui y tombe continuellement, le Fleuve de St Laurens recommençe d'y couler. Mais c'eſt avec tant de violence, & ſes eaux heurtent ces Rochers depart & d'autre avec une ſi terrible impetuoſité, qu'il eſt impoſſible d'y naviger, non pas méme en Canot d'écorce, avec leſquels pour-

pourtant en navigeant terre & à terre on peut franchir les rapides les plus violens.

Ces Rochers, & cette Ravine durent pendant deux lieües depuis le grand Saut jusques aux trois Montagnes, & au gros Rocher, dont il à été fait mention. Cependant tout cela diminue insensiblement à mesure, qu'on s'approche des trois montagnes, & du gros Rocher. Et alors les terres recommencent à être presque de Niveau avec le Fleuue, & cela dure jusques au Lac Ontario, ou de Frontenac.

Quand on est auprès du grand Saut, & qu'on jette les yeux sur cet effroiable gouffre, on en est épouvanté, & la tête tourne à tous ceux, qui s'attachent à regarder fixement cette horrible Chûte. Mais enfin cette Ravine venant à deminuer, & à tomber méme á rien aux trois Montagnes, les eaux du Fleuve St Laurent commencent à couler plus doucement. Ce grand rapide se rallentit & le Fleuve reprenant presque le Niveau des terres, Il est pour lors navigable

ble juſques au Lac de Frontenac au travers duquel on paſſe pour ſe rendre dans le nouveau Canal, qui ſe forme de ſa décharge. Et alors on rentre dans le Fleuve de St. Laurens, qui forme peu après ce qu'on appelle le long Saut à cent lieües de Niagara.

J'ay ſouvent ouï parler des Cataractes du Nil, qui rendent ſourds ceux, qui en ſont voiſins. Je ne ſay, ſi les Iroquois, qui habitoient autrefois près de ce Saut, & qui vivoient des bêtes fauves, que les eaux de ce Saut entrainoient avec elles, & qu'elles faiſoient tomber d'une ſi prodigieuſe hauteur, ſe ſont retirez du voiſinage de cette grande chûte d'eau, dans la crainte de devenir ſourds, ou ſi cela eſt arrivé par la fraïeur, ou ils étoient ſans ceſſe des Serpens ſonnétes, qui ſe trouvent en ce lieu là pendant les grandes chaleurs, & qui ſe retirent dans des creux, ou on ne peut les attaquer le long des Rochers juſques aux Montagnes, qui ſont deux lieües plus bas.

Quoy qu'il en ſoit on voit de ces dangereux animaux juſqu'auprès du Lac de Frontenac vers la côte Meridionale, Mais comme ces Serpens ne paroiſſent, que pendant les grandes chaleurs, & méme lors qu'elles ſont extraordinaires, on ne les craint pas tant, qu'ailleurs, Cependant on peut preſumer aſſez raiſonnablement, que le bruit horrible de ce grand Saut, & la crainte de ces dângereux Serpens peuvent avoir obligé ces Sauvages de chercher une habitation plus commode.

Nous nous rendîmes au Lac Ontario ou de Frontenac, en faiſant le portage de nôtre Canot depuis le grand Saut de Niagara juſques au pied de ces trois Montagnes, qui ſont deux lieûes plus bas, vis à vis du gros Rocher, dont j'ay fait mention. Pendant ces deux lieües de chemin nous n'apperçumes aucun de ces Serpens Sonnétes.

CHAPITRE 71.

L'Autheur part du Fort qui est à l'Embouchure de la Riviére de Niagara, & oblige les Iroquois en plein Conseil de rendre les Esclaves, qu'ils avoient faits sur les Outtaoüacts.

NOus ne trouvâmes point de Sauvages dans le petit Village des Iroquois, qui est près de l'embouchure de la Riviére de Niagara. Ces peuples n'y sément ordinairement que tres peu de blé d'Inde, & ils ne demeurent dans ce Village, que dans le temps de la Recolte, qu'ils en font, ou de la pêche des Eturgeons ou des poissons blancs, qui y est tres abondante. Nous croïïons aussi trouver des Canadiens au Fort de la Riviére de Niagara que nous avions ébauché dans le commencement de nôtre Découverte. Mais tous ces Forts, qu'on

avoit fait ſemblant de bâtir, ne ſervoient dans le fond qu'à couvrir le commerce ſecret qu'on faiſoit de Pelleteries, & pour ſoutenir les belles eſperances, que le Sieur de la Salle avoit données à la Cour.

Et ici il eſt vray de dire, que des particuliers ne peuvent pas entreprendre ces ſortes de Découvertes. Elles ſont au deſſus de leurs forces. Il eſt donc neceſſaire de les appuyer de l'authorité des Souverains. Et en effet les ſucces en dépendent de leur appuy, & de leur protection. Cela avoit obligé le Sieur de la Salle de ſe faire authoriſer par la Cour de France. Cependant il n'avoit point d'autre vüe dans le fond que ſon propre avantage. Et c'eſt pour cela, qu'il n'appuyoit pas ſon entrepriſe de tous les établiſſements, qui euſſent été propres à la bien ſoutenir. Il en faiſoit quelqûe ſemblant au dehors. Mais dans la verité il ne ſongeoit qu'à faire ſon profit particulier.

Nous ne trouvâmes donc perſonne

dans ce Fort de la Riviere de Niagara. Nous ne vîmes méme qu'un grand hangar vuide, & couvert de planches au lieu d'un Fort. Nous nous rendîmes le long de la côte Meridionale du Lac Ontario ou Frontenac au grand Village des Iroquois Tſonnontouäns aprés trente lieües de navigation. Nous y arrivâmes environ les Fêtes de la Pentecôte de l'an 1681.

Ces Barbares nous voyans tout brûlez du Soleil, & mon habit de St. François rapetacé de morceanx de peaux de Taureaux Sauvages, mais d'ailleurs aſſez gay, & alerte, coururent tous au devant de nous en repetant ſouvent à haute voix le mot *d'Otchitagon*, pour dire, le Pieds nuds eſt de retour du grand voyage, qu'il avoit entrepris pour aller viſiter les Nations, qui ſont au delà de la Riviére Hohio, & du Fleuve Meſchaſipi. Ils me conduiſirent avec mes deux hommes dans la Cabane d'un de leurs principaux Chefs.

Ils aſſemblérent le Conſeil des Vieillards, qui s'y rendirent au nombre de

plus de trente, portans pompeusement leurs Robbes de peaux de toutes sortes de bêtes fauves, entortillées au tour de leurs bras, ayant le Calumet à la main. Ils donnérent ordre, qu'on nous régalât à leurs mode, pendant qu'ils fumoient tous sans manger.

Aprés le repas je leur fis dire en plein Conseil par un Canadien, qui parloit leur langue plus facilement que moy, quoy que je l'eusse appris quelques années avant mon départ, que leurs Guerriers avoient amenez chez eux comme Esclaves douze Outtouäcts, qui étoient leurs Alliez, de méme que d'Onontio, c'est ainsi, que ces peuples appellent le Vice-Roy de Canada. Je fis ajoûter à cela, qu'Onontio les regardoit comme ses enfans aussi bien que les Iroquois & que par cette violence ils rompoient la paix, & déclaroient la guerre à tout le Canada. Afin méme de les obliger à nous rendre ces Outaouäcts, qui par bonheur étoient encore tous vivans, nous jettâmes au milieu de l'assemblée les deux Coliers de porcelaine,

que le Capitaine Talon nous avoit donnez. C'eſt la coûtume, qui s'obſerve parmi ces peuples pour entrer en affaire.

Le Conſeil étant aſſemblé le lendemain, les Iroquois me répondirent par d'autres Coliers de porcelaine, & me dirent, que ceux, qui avoient fait ces Eſclaves, étoient de jeûnes guerriers ſans eſprit: que nous pouvions aſſurer Onontio, qui étoit pour lors Monſieur le Comte de Frontenac, que leur Nation le reſpecteroit en toutes choſes, qu'ils vouloient vivre avec luy comme de vrais enfans avec leur Pere, & qu'ils rendroient ceux, qui avoient été pris mal à propos.

L'un des Chefs nommé Teganeot, qui porta la parole pour toute la Nation dans ce Conſeil, me fit un preſent de Pelleteries, de Loutres, de Martres, & de Caſtors, qui valoit plus de trente écus. Je le pris d'une main, & je le rendis de l'autre à ſon Fils, qu'il aimoit tendrement. Je luy dis, que je luy faiſois ce preſent, afin qu'il le pût troquer contre des marchandiſes de l'Eu-

rope, ajoûtant à Teganéot, c'est ainsi, que nous autres Pieds nuds en usons, car c'est ainsi, qu'ils nous appellent. Nous ne voulons ni Castors, ni Loutres, ni aucun present. Ce n'est point par mépris, que nous les refusons. Nous n'avons garde. Mais nous sommes ainsi desinteressez en toutes choses. Au reste je feray connoître vôtre bonne amitié au Gouverneur.

Ce Chef Iroquois fut surpris de ce refus, que je fis de son present, & voyant ensuite, que je donnois encore à son Fils un petit miroir, qui me restoit, & dont je me servois pour me raser, il disoit à ceux de sa Nation, que les autres Canadiens n'en usoient pas de méme Et c'est ce qui obligeoit ces Barbares de nous envoyer de temps en temps des presens de viandes de leurs chasses, disant, que puis que nous allions pieds nuds comme eux, & que nous aprenions leur enfans à reciter des prieres en leur langue, il étoit bien juste, qu'ils en eussent de la reconnois-

noiſſance, & qu'ils nous la témognaſſent dans l'occaſion. Aprés que ces Sauvages nous eurent aſſurez, qu'ils vouloient vivre en bonne intelligence avec nous, nous prîmes congé d'eux, & nous nous mîmes en état de partir pour continuer nôtre voyage.

CHAPITRE 72.

L'Autheur quitte les Iroquois Tſonnontoüans, & arrive au Fort de Frontenac.

IL faut avoüer, qu'il eſt bien doux & bien agreable de ſortir de l'Eſclavage, & de la main des Barbares, & qu'on reflechit avec plaiſir ſur les maux paſſez, dont on ſe voit heureuſement garanti: ſur tout quand on retourne parmi ſes amis, & qu'on eſt en état de ſe refaire de ſes fatigues, & de ſes travaux. Il eſt impoſſible, qu'on n'admire les ſecours ſurprenans de la providen-

dence, & qu'on ne penſe avec une ſatisfaction incroyable aux avantages, qu'on en à tirez dans le beſoin.

Nous avions encore environ quatre vingt lieües de chemin à faire ſur le Lac Ontario pour nous rendre au Fort de Catarockouï ou de Frontenac. Nous fîmes cette navigation fort gayement. J'avois travaillé à faire avoir quelques Pelleteries au Picard du Gay, & à Michel Ako nos deux Canoteurs pour addoucir la memoire de toutes les peines, & de toutes les fatigues, qu'ils avoient eſſuiées dans le voyage. Ils pouſſoient avec moy à force d'Avirons le Canot, qui étoit plus grand que celuy, dont nous nous ſervions en quittant les Iſſati & Nadouëſſans. Nous nous rendîmes donc au Fort en quatre jours, & nous tuâmes en chemin quelques Outardes, & quelques ſercelles. Nous ne manquions alors ni de poudre ni de plomb. Nous tirions à tout hazard ſur le petit gibier, que nous rencontrions, comme des Tourterelles, & des Ramiers, qui revenoient alors des pays étran-

trangers en si grande quantité, que ces Oiseaux dont la chair est fort delicate, paroissoient comme des nuées dans cette saison là.

Nous remarquâmes une chose digne sans doute d'admiration. C'est, que les Oiseaux, qui voloient à la tête des autres, se mettent souvent derriére pour soulager ceux d'entr'eux, qui sont fatiguez. C'est ainsi, que ces petits animaux s'entr' aident les uns les autres, ce qui fait bien voir aux hommes, qu'ils doivent aussi se secourir mutuellement dans le besoin. Le Pere Luc Buisset, & le Sergent nommé la Fleur, qui commandoit dans le Fort en l'absence du Sieur de la Salle, nous receurent dans nôtre Maison de la Mission, que nons avions bâtie ensemble.

Ils furent fort surpris de nous voir. On avoit fait courir le bruit, que les Sauvages m'avoient pendu avec le cordon de St. François, il y avoit deux Ans. Tous les habitans du Canada, & tous les Sauvages, que nous avions attirez pour demeurer auprès du Fort

de Frontenac & pour èn cultîver les terres, me firent un accueil extraordinaire, & me temoignérent beaucoup de joie de me revoir. Les Sauvages mettans la main ſur la bouche repetoient ſouvent le mot *d'Otkon* pour dirè, le Pieds nuds eſt un Eſprit, puis qu'il a fait tant de Chemin, & qu'il eſt échappé de tant de Nations, qui les auroient tuez, s'ils y avoient été. C'eſt ce qu'ils ne ſe pouvoient laſſer de me dire. On nous fit toutes les honetetez imaginables dans ce Fort. Mais nos deux Canoteurs avoient une extréme démangeaiſon de ſe rendre dans le Canada. Je conſentis à leurs deſirs, d'autant plus qu'apres avoir tant eſſuié de perils enſemble, j'étois bien aiſe d'achever le voyage avec eux. Nous prîmes donc congé du Pere Luc Buiſſet, & de tous nos gens, qui demeuroient dans ce Fort.

CHAPITRE 73.

L'Autheur part du Fort de Frontenac, & passe l'affreux rapide, qu'on appelle le long Saut, il est agreablement reçeu a Mont-réal par Monsieur le Comte de Frontenac.

NOus nous mîmes en Canot plûtôt, que je ne l'avois crû, parce que nos deux Canoteurs ne me laissoient point de repos. Nous considerâmes l'embouchure du Lac Ontario, ou Frontenac avec plus d'exactitude, que nous n'avions fait autrefois. Cet endroit s'appelle mille-Isles, parce qu'il y en a si grande quantité, qu'on ne les peut compter. Le courant des eaux en est fort rapide, & cette rapidité s'augmente d'une maniere affreuse, lors que cette grande abondance d'eau, qui vient de tous ces Lacs, ou Mers douces, dont j'ay parlé, s'augmente

par la grande quantité de Riviéres, qui ſe jettent dans ce Lac. Elles ſeroient ſeules capables de former un grand Fleuve. Mais quand elles viennent à ſe reunir dans l'endroit, qu'on appelle le long Saut, alors elles paroiſſent auſſi affreuſes, que le grand Saut de Niagara.

Et en effet les rapides y ſont prodigieuſement violens par l'abondance des eaux, & par le grand panchant de leur lit. Par deſſus tout cela on voit aux bords & au milieu du Fleuve de St. Laurent environ 8 ou 10 lieües au deſſus dudit Lac en décendant vers le Canada des Rochers de tous ètages, tellément elevez au deſſus du courant de ce déluge d'eaux, que ces eaux rapides étant arrętées par ces Rochers, elles font un grand bruit, & tonnent continuellement d'une maniere auſſi violente qu'au grand Saut de Niagara. Ce terrible Choq des eaux, qui viennent battre ſi rudement ces Rochers, dure près de deux lieües, & ces ondes rejaillisſent en l'air à la hauteur de plus de cinq ou ſix toiſes, & font paroitre des

des manieres de gros pelotons de neige, de la gresle, de la pluye avec des tonnerres épouvantables, qui semblent accompagnez des sifflemens & des hurlemens des bêtes les plus furieuses. Ce qui se fait uniquement par la violence, avec laquelle les eaux vinnent frapper ces Rochers. Je crois fortement, que si on demeuroit long temps en cet endroit on deviendroit sourd, sans espoir d'en pouvoir jamais guerir, tant le fracas en est horrible, & le mugissement prodigieux.

Dans cet endroit nos deux Canoteurs ne voulurent pas faire le portage par terre ni du Canot, ni des pelleteries, qu'ils avoient amassées. J'avois déja autrefois décendu ces rapides du long Saut en Canot. Je risquay donc encore gaillardement ce voyage avec nos deux hommes. J'avois essuié un fort grand nombre de dangers par une benediction particuliere de Dieu. J'esperay donc, qu'il me feroit encore la grace de franchir ce mauvais pas. Nôtre Canot passoit souvent entre deux Rochers au milieu desquels, il n'y avoit

que la largeur du Canot pour passer, mais d'une vitesse si grande, qu'à peine pouvions nous conter les Arbres, qui sont sur le bord du Fleuve. Nous fîmes plus de deux grandes lieües dans ces rapides affreux en si peu de temps que cela est inconcevable.

Il ne faut donc pas s'étonner, si nous nous rendîmes en moins de deux jours de ce Fort de Frontenac au Mont-réal, quoi qu'il y ait plus de soixante lieües de navigation de l'un à l'autre. Avant que de mettre pied à terre à Mont-réal nos deux Canoteurs me prierent de les laisser dans une Isle voisine avec leurs pelleteries pour eviter de payer certains droits, ou plûtôt pour empêcher, que les Créanciers du Sieur de la Salle ne s'en emparassent. Ces pauvres gens étoient bien aises de se conserver ce petit profit, qui étoit tout ce qu'ils rapportoient du grand voyage qu'ils avoient fait avec moy pour nôtre grande Découverte.

Comme j'étois seul en Canot, le Comte de Frontenac, Vice-Roy de Canada, qui étoit au Mont-réal à une

fe-

fenêtre, m'apperçut de loin, & crut, que c'étoit un de nos Recollects nommé le Pere Luc Fillâtre, Normand de Nation, qui luy servoit de Chapelain, dans le temps de la traite, que les Sauvages faisoient tous les Ans au Mont-réal. L'un de ses Gardes m'aiant reconnu il en avertit ce Seigneur, qui eut la bonté de me venir recevoir. Il le fit avec toutes les marques de tendresse, qu'un Missionaire peut attendre d'une personne de son rang, & de sa qualité. Il avoit crû, que j'avois été massacré par les Sauvages, il y avoit plus de deux Ans. Il fut interdit pendant quelque temps, croiant toûjours, que c'étoit quelque autre Religieux, qui venoit peut être de la Virginie ou nous avons des Recollects Anglois. Mais enfin il me reconnut, & me recut fort cordialement.

Ce Seigneur étoit étonné de me voir maigre, havre, decharné, tout brulé du Soleil & de la fatigue, n'ayant plus de manteau, par ce que les Issati me l'avoient dérobbé, & n'étant

n'étant couvert que d'un méchant habit rapetacé de morceaux de peaux de Taureaux Sauvages, il me mena avec luy, & me retint pendant douze jours dans sa maison pour me rétablir. Il defendit à tous ses gens de ne me rien donner à manger sans son ordre exprés. Il me donnoit luy mème, ce qu'il vouloit, que je mangeasse, par ce qu'il craignoit, que je ne tombasse malade, si on me laissoit manger à discretion, après de si longues diétes.

En vivant ainsi avec moderation à la table délicate de ce Seigneur, il prenoit beaucoup de plaisir à m'ouïr raconter les divers accidens de mon voyage, & les evenemens, qui m'étoient arrivez parmi ce grand nombre de Nations differentes, que j'avois vues. Je luy fis connoître les grands avantages, que l'on pouvoit tirer de nôtre Découverte. Je remarquay, que quelques jours aprés mon retour il reiteroit les mémes demandes, qu'il m'avoit faites d'abord.

Je

Je luy répondis donc. que je luy avois dit dès le premier jour l'essentiel, de tout ce que je savois : que je ne doutois point, que le Sieur de la Salle, qui devoit repasser en France pour se rendre à la Cour pour ses affaires, ne luy eust dit, ce qu'il avoit reconnu de plus particulier dans le voyage, que nous avions fait ensemble jusques à ce qu'il fut obligé de nous quitter pour retourner en Canada.

J'eus raison alors de me tenir ainsi reservé, j'avois quelque secret pressentiment de ce qui m'est arrivé depuis. Le Sieur de la Salle, étoit homme à ne me le pardonuer jamais, si j'en eusse trop dit. J'eus donc assez de force sur moy pour garder le secret de la Découverte entiere, que nous avions faite du Fleuve Meschasipi. Nos deux Canoteurs avoient autant d'interest que moy à cacher ce voyage, parce qu'on les auroit châtiez sans doute d'avoir fait cette entreprise contre les Ordonnances: Et on n'auroit pas manqué de se saisir de toutes leurs Pelleteries, qu'ils

qu'ils avoient amaſſées en revenant des Iſſati avec le Sieur du Luth, qui étoit reſté tout exprès chez les Outtaouäcts.

Le dit Seigneur Comte me montra un jour à l'écart une lettre, que le dit Sieur du Luth luy avoit envoyée par un Huron voiſin des Outtaouäcts. Il lui mandoit entre autres choſes, qu'il n'avoit pu jamais rien apprendre de nôtre voyage ni de moy, ni de nos deux Canoteurs. Je ne pus m'empécher alors de dire à ce Seigneur, qu'il croioit, que le dit Sieur du Luth luy étoit abſolument devoüé, que je pouvois pourtant l'aſſurer, que l'intereſt de certaines gens, qui luy étoient oppoſez, avoit fermé la bouche au dit Sieur du Luth: que j'etois perſuadé, que ces gens l'avoient envoyé avec un ordre ſecret pour apprendre de mes nouvelles: que tout cela ſe faiſoit par l'intrigue de certaines gens, que mon Caractere & la charité m'obligeoient d'epargner: que cependant pluſieurs
de

de ces gens là n'en avoient pas usé de méme à mon égard dans quelques occasions particulieres: Mais que je remettois tout à Dieu, qui ne manqueroit pas de rendre à chacun selon ses œuvres.

Le Seigneur François de Laval premier Evêque de Quebec vint faire sa visite le long du Fleuve St. Laurent, pendant que je décendois vers Québec avec ledit Seigneur Comte de Fronetnac. Nous le rencontrâmes dans le temps, que nous entrions dans la Riviére pour aller au Fort de Champlein, lequel on avoit fortifié pour reprimer les incursions des Iroquois. Ledit Signeur Comte me demanda fort agréablement, si je n'avois pas la fiévre. Aprés quoy regardant ceux, qui étoient à sa suite, il leur dit ce proverbe, Guillot & Finot ne manquent pas de redoubler la fiévre de leurs malades, quand ils leurs tâtent le poux. Il vouloit me faire connoître par là, qu'on avoit dessein de me faire dire adroitement, ce que j'avois sur le cœur.

Aprés

Après quelque temps de conversation fort honête, que j'eus avec ledit Seigneur Evêque, je luy demanday sa bénédiction Episcopale, par ce que je ne voyois pas qu'il fust fort necessaire, & que je n'étois pas même obligé en conscience de lui dire tout ce que je pouvois savoir. Je ne dis donc en cette rencontre, que ce que je pouvois, & que ce que je devois dire touchant nos grandes Découvertes. Nous en étions là, lors que ledit Seigneur Comte vint nous interrompre pour inviter ledit Seigneur Evêque à dîner: Tout cela pour me fournir le moyen d'enterrer la Synagoge avec honneur.

L'épée cédant à la Robbe en cette occasion, & le Seigneur Evêque étant comme le Chef de cette compagnie, je me trouvois assez embarassé, par ce que j'avois de grandes mesures à garder pour plaire également à deux personnes de ce rang, ausquels je devois toutes sortes de respect. Je me tiray d'affaire adroitement & j'empê-

chay, que la converſation ne roulât ſur des matieres, qui m'auroient pu faire de la peine par des queſtions embarraſſantes. Je dis donc audit Seigneur Evêque, que le Seigneur Comte de Frontenac avoit eu la bonté de me preſcrire un regime de vivre fort exact pour m'empêcher de tomber malade après toutes les fatigues que j'avois eſſuyées, & après la mauvaiſe nourriture, que j'avois eüe parmi les Sauvages : Qu'ainſi je ſupplиois ledit Seigneur Evêque de me permettre de retourner avec luy à nôtre Convent de Quebec pour y vivre dans la retraite: Et qu'en effet je n'étois pas alors en état de catechiſer les enfans, ni de faire les fonctions de Miſſionaire dans les viſites, que ledit Seigneur Evêque faiſoit au peu de monde, qui ſe trouvoit pour lors en Canada, que J'avois beſoin de repos: pour travailler plus vigoureuſement dans la ſuite. C'eſt ainſi, que je previns pluſieurs petits embarras, dans leſquels je pouvois aiſément tomber, & que j'obtins la permiſſion de finir

nir mon voyage, & de me retirer dans la ſolitude de nôtre Maiſon Religieuſe pour y prendre un peu de Repos, aprés tous mes travaux paſſez.

CHAPITRE 74.

Grande deroute des Illinois qui furent attaquez, & ſurpris par les Iroquois.

PEndant que je travaillois à me rétablir de mes grandes fatigues, Monſieur le Comte de Frontenac reçut des lettres du Pere Zénobe Mambré, que j'avois laiſſé parmi les Illinois. Il mandoit à ce Seigneur, que les Iroquois ayant attiré les Miamis dans leur parti, & que s'étant joints enſemble, ils avoient formé une aſſez grande armée, & étoient venus fondre tout d'un coup ſur les Illinois pour détruire cette Nation. Il âjoutoit, qu'ils faiſoient bien neuf cens hommes de guerre tous Fu-

ſi-

ſiliers, par ce que les Iroquois & les Miamis avoient des fuſils & de toutes ſortes de munitions de guerre par le commerce, qu'ils avoient avec les Européens.

Les Iroquois firent cette entrepriſe vers le 12. de ſeptembre 1680. pendant que je travaillois à la Découverte du Fleuve Meſchaſipi. Dans cette conjoncture les Illinois furent pris au depourveu, parce qu'ils ne ſe défioient point du tout des Iroquois, ni des Miamis, avec leſquels ils étoient en paix. Le Sieur de la Salle les avoit méme aſſurez, qu'il feroit en ſorte, que ces peuples obſerveroient ſoigneuſement le Traité, que les Illinois avoient fait avec eux. Dans cette aſſurance ils avoient envoyé la plus grande partie de leur jeuneſſe en guerre d'un autre côté.

Un *Chaouänon* allié des Illinois retournant de chez eux en ſon pays rebrouſſa chemin tout d'un coup pour les avertir, qu'il avoit découvert une Armée compoſée d'Iroquois & de Miamis, qui étoit

étoit déja dans leur pays, & qu'apparemment ils venoient fondre ſur eux pour les ſurprendre plus facilement.

Cette nouvelle effraya les Illinois. Ils ne laiſſérent pourtant pas de ſe mettre en campagne dés le lendemain, & de s'en aller droit à l'Ennemi. D'abord qu'ils furent arrivez en vuë, ils les chargérent, & la mélée fut âpre. On tua beaucoup de monde de part & d'autre.

Le Sieur de Tonti, que le Sieur de la Salle avoit laiſſé au Fort de Crevecœur pour y commander en ſon abſence, ayant appris cette irruption des Iroquois & des Miamis eut peur pour les Illinois, quoy que leur Armée fuſt plus forte en nombre, que celle de leurs Ennemis, par ce qu'ils n'avoient point d'armes à feu. Il s'offrit donc d'aller vers les Iroquois & les Miamis *Askenon*, c'eſt à dire comme Mediateur, ayant le Calumet de paix à la main pour tacher de les porter à un bon accommodement. Les Iroquois trouvans plus de reſiſtance, qu'ils n'a-

voient crû, & voians que les Illinois étoient resolus à soutenir la guerre, n'eurent point de peine à se resoudre à la paix. Ils reçurent donc le Sieur de Tonti comme Mediateur, & écoutérent les propositions, qu'il avoit à leur faire de la part des Illinois, qui avoient accepté sa mediation de leur part.

Le Sieur de Tonti leur representa, que les Illinois étoient les Enfans & les Alliez d'Onontio aussi bien qu'eux. C'est le nom, qu'ils donnent au Vice-Roy de Canada. Le Pere Zénobe ajoute, comme je l'ay remarqué dans ma Louïsiane, qu'étant auprès du Sieur de Tonti, un Iroquois Tsonnontoüan l'avoit reconnu; & que ledit Sieur de Tonti les avoit pressez d'en venir à la paix, puis que leur attaque ne pouvoit manquer de donner beaucoup de chagrin à Onontio, qui les aimoit tous fort tendrement, & qu'ainsi il les conjuroit de s'en retourner chez eux, & de laisser les Illinois en repos, puis qu'ils avoient soigneusement observé le traité de paix.

Ces propoſitions ne pleurent pas à quelques jeunes Iroquois, qui mouroient d'envie de combattre. Le Sieur de Tonti avec les gens, qu'il avoit avec luy, ſe vit donc chargé tout d'un coup de pluſieurs coups de fuſil. Et un Iroquois déterminé, qui étoit du Canton *d'Onnontaghé*, donna un coup de couteau prés du cœur audit Sieur de Tonti. Cependant par bonheur il ne fit qu'effleurer, par ce que le coup gliſſa ſur une côte. Pluſieurs autres ſe jettérent ſur luy, & voulurent l'enlever. Mais un d'entr'eux reconnut à ſon chapeau, de méme qu'à ſes oreilles, qui n'étoient pas percées, qu'il n'étoit pas Illinois. Cela fut cauſe, qu'un Viellard Iroquois cria, qu'il falloit l'épargner, & en méme temps ce Barbare lui jetra un Collier de porcelaine, comme pour arrêter le ſang, & pour ſervir d'emplâtre à la plaie.

Nonobſtant tout cela, le jeune Iroquois enleva le chapeau du Sieur de Tonti, & le mit au bout de ſon fuſil pour intimider les Illinois. Ces pau-

vres gens croiant donc, que les Iroquois l'avoient tué avec le Pere Zénobe & les autres Européens, qui l'accompagnoient, ſurpris de cet attentat, penſérent être défaits par leurs Ennemis, par ce qu'ils ſe crurent vendus. Cependant les Iroquois ayant fait ſigne au Pere Zenobe de s'approcher pour chercher avec eux les moiens d'empecher les deux Armées d'en venir aux mains, ils reçurent en ſuite le Calumet de paix, & firent ſemblant de ſe retirer. Mais à peine les Illinois furent ils arrivez à leurs Villages, que l'Armée des Iroquois parut ſur des côteaux, qui étoient vis à vis.

Ce mouvement obligea le Pere Zenobe de ſe rendre près de ces Barbares pour ſavoir, quelle étoit la raiſon d'une demarche ſi contraire à ce qui venoit de ſe paſſer, lors qu'ils avoient accepté la Calumet de paix. Les Illinois l'avoient prié de prendre cette commiſſion. Mais cette Ambaſſade n'étoit pas agreable à ces Barbares, qui avoient les Armes à la main, & qui ne vouloient

pas perdre leurs avantages. Ainſi le Pere Zénobe courut riſque d'être maſſacré par ces hommes impitoyables. Cependant le méme Dieu, qni avoit ſauvé pluſieurs de nos Religieux dans de pareilles occaſions, & qui m'avoit preſervé de tout malheur dans ma Découverte, garantit auſſi ce bon Pere Zénobe de la main de ces furieux. Il étoit de fort petite ſtature. Mais il avoit beaucoup de courage. Il ſe tranſporta donc hardiment parmi les Iroquois, qui le reçurent fort humainement.

Ils luy dirent, que la neceſſité les avoit obîgez de faire cette nouvelle démarche, par ce qu'ils n'avoient plus de vivres pour leur Armée, & que leur grande troupe avoit déchaſſé les Taureaux Sauvages, qui ſont ordinairement en grand nombre dans ce pays là. Le Pere Zénobe ayant rapporté leur réponſe aux Illlnois, ce peuple leur envoya du bled d'Inde, & tout ce qui leur manquoit pour leur ſubſiſtance. Ils leur propoſérent méme de traiter de leur peaux de Caſtors, & de toutes les

au-

autres Pelleteries, qui se trouvent en abondance dans toutes ces Contrées là

Les Iroquois acceptérent ces propositions. On donna des Otages de part & d'autre, & le Pere Zénobe alla plusieurs fois dans le camp des Iroquois pour amener toutes les affaires à un bon accommodement. Il y coucha méme afin de ne point perdre de temps, & de hâter la conclusion du Traité. Mais les Iroquois s'étant rendus en grand nombre dans les Cantons des Illinois, qui ne se défioient de rien, ces Barbares passérent méme jusques à leur Village. Etant là ils commencérent à y faire des actes d'hostilité. Ils ruinérent les Mausolées, que ces peuples ont accutumé d'elever à leurs morts à la hauteur de sept ou huit pieds. Ils gatérent les blez d'Inde, qu'ils avoient semez, & ces perfides les ayant trompez sous les belles apparences de paix, ils se fortifiérent dans le Village de ces pauvres gens.

Dans cette confusion il ne fut pas fort difficile aux Iroquois unis aux Miamis, d'enlever huit cent femmes ou Enfans

aux Illinois. Ces malheureux Antropophages mangerent de rage quelques Vieillards de cette Nation. Ils en brûlérent quelques autres, qui n'avoient pas la force de les ſuivre, & ils s'en retournerent ainſi avec les Eſclaves, qu'ils avoient faits, dans leur demeure ordinaire, qui étoit à quatre cent lieües du pays des Illinois.

Des les premiers avis, que ces pauvres peuples eurent de l'approche des Iroquois, ils avoient par bonheur envoyé la plus grande partie de leurs familles au de là d'un Côteau pour les mettre à l'abri de leur rage, & leur faire gagner le Fleuve Meſchaſipi afin d'être en ſeureté. Les Guerriers Illinois ſe retirérent par troupes, comme ils pûrent, ſur les Côteaux, qui étoient près de leurs habitations, & en ſuite ils ſe diſſipérent peu à peu pour ſe rendre du côté de ce Fluve afin de pourvoir à la ſubſiſtance & à la conſervation de leurs familles, qu'ils y avoient envoyées pour eviter la fureur des Iroquois.

Ces Barbares aprés cette lâche expedi-

dition, voulurent donner quelque couleur à leur perfidie. Ils firent donc tous leurs efforts pour persuader à nos deux Religieux de se retirer d'avec les Illinois, puis qu'ils avoient pris la fuite & qu'il n'y avoit plus d'apparence, qu'ils pussent rester avec eux à l'avenir pour leur apprendre les priéres, comme les *Atsientatsi* ou les Robbes noires faisoient dans leurs Cantons. C'est ainsi, qu'ils appellent les Peres Jesuites. Ces Barbares dirent en raillant finement & malignement aux dits Peres Gabriel & Zénobe, qu'ils feroient mieux de s'en retourner en Canada, & que pour eux ils n'avoient garde d'attenter à la vie des Enfans du grand Onontio Gouverneur de Canada, qu'ils les prioient de leur donner une lettre de leur main pour faire connoître la droiture de leur procedé dans cette occasion, & qu'assurément ils ne devoient plus épouser les interests des Illinois leurs Ennemis.

Nos deux Religieux se voyant ainsi abondonnez de leurs hôtes, & jugeans que par consequent ils seroient trop ex-

poſez à la fureur d'un Ennemi barbare, & victorieux, ne heſitérent point à prendre le parti de s'en retourner, ſuivant l'avis des Iroquois. Ils s'embarquérent dans un Canot d'ecorce, que ces peuples leur fournirent, & de cette maniere ils s'en retournérent en Canada.

CHAPITRE 75.

Les Sauvages Kikapoux aſſaſſinerent le Pere Gabriel de la Ribourde, Miſſionaire Recollect.

DIeu m'a fait la grace d'être inſenſible aux outrages de mes Ennemis, & d'avoir de la reconnoiſſance pour les bienfaits, que je reçois. Si jamais j'ay eu lieu de témogner ma reconnoiſſance à ceux qui ont eu la bonté de m'inſtruire, il faut, que j'avoüe que ç'a été à ce bon Pere Gabriel, qui a été mon Maître de Novitiat dans le

Cou-

Couvent de nôtre Ordre qui eſt à Bethune dans la Province d'Artois. Il eſt donc bien juſte, que je parle ici d'un auſſi honnête & bon Religieux que lui, à qui j'ay eu de ſi grandes obligations, & que j'en faſſe mention dans ma Découverte, à laquelle il a eu quelque part, ſur tout ayant été malheureuſement aſſaſſiné par les Sauvages Kikapous, comme je m'en vais le raconter.

Il faut remarquer, que le Sieur de Tonti ne pouvant plus reſter au Fort de Crevecœur après la déroute des Illinois, il pria les Peres Gabriel & Zénobe d'entrer avec deux jeunes garçons, qui leur reſtoient, dans un Canot pour s'en retourner en Canada. Tous les autres avoient deſerté depuis ce malheureux accident, & cela par la ſuggeſtion de quelqu es Canadiens, qui étoient les genies predominans du pays, & qui les avoient flattez de diverſes eſperances pour les obliger d'abandonner l'entrepriſe du Sieur de la Salle.

Nos Religieux étant donc hors d'é-

tat de demeurer avec les Illinois aprés ce débris, s'embarquérent le 18. Septembre ſuivant, denuez de toutes ſortes de vivres. Par bonheur ils avoient encore quelque peu de poudre & de plomb avec trois ou quatre fuſils pour chaſſer pendant le chemin, afin d'avoir dequoi ſe nourrir. Mais étant arrivez à huit lieües ou environ des Illinois, leur Canot ayant touché quelque roche, faiſoit eau. Ils furent donc obligez de mettre pied à terre ſur le midi pour le regommer, & pour le radouber.

Le Pere Gabriel charmé de la beauté des prairies, des petits côteaux, & des agreables boccages, qu'on trouve en ce pays là d'eſpace en eſpace, comme s'ils étoient plantez exprès, s'engagea dans ces beaux lieux en diſant ſon Breviaire, pendant qu'on travailloit le reſte du jour à retablir le Canot. Sur le ſoir le Pere Zénobe alla chercher ce bon Vieillard, par ce qu'il ne revenoit point. Tous les autres en firent de méme, par ce qu'il étoit generalement aimé de tous ceux, qui le connoiſſoient.

Mais

Mais le Sieur de Tonti entrant dans des terreurs paniques, ſe mit en fantaſie, que les Iroquois luy alloient tomber ſur les bras à tout moment. Il fit donc rappeller le Pere Zénobe, & obligea tout ſon monde d'entrer en Canot, & de paſſer de l'autre côté de la Riviére des Illinois, qui eſt fort large en cet endroit. Il laiſſa donc ce bon Religieux, expoſé dans ces prairies aux inſultes des Barbares. C'eſt ainſi, qu'il le ſacrifiia ſans avoir aucun égard à ſon âage, ni à ſon merite perſonnel.

Cet Italien ne penſoit qu'á ſe garantir des ſurpriſes. Il croioit donc, qu'il les eviteroit plus aiſément en ſe retirant de cette maniere. Il obligea le Pere Zenobe, qui étoit de fort petite ſtature, & aſſez delicat, de ɔpaſſer la Rivière avec luy. Pour moy j'avoüe, que dans cette conjoncture je me ſerois fortement oppoſé à ſon deſſein. Je l'aurois contraint d'attendre ce bon Pere. Pour peu qu'il euſt fait de bruit en tirant quelques coups de fuſil, jamais les Sauvages n'euſſent eu la hardieſſe d'atten-

ter à la vie de ce bon perſonnage. J'aurois même caſſé le Canot d'ecorce plûtôt que de ſouffrir, qu'on paſſât la Riviere.

Il eſt vray, que ſur le ſoir le Sieur de Tonti fit tirer un coup de fuſil par un des jeunes hommes, qui étoient dans le Canot avec le Pere Zenobe, & qu'il fit allumer un grand feu. Mais tout cela fut inutile.

Le lendemain ledit Sieur de Tonti voyant, qu'il en avoit uſé fort lachement en cette rencontre, il retourna des la pointe du jour à l'endroit, ou on avoit laiſſé le Pere Gabriel le jour precedent. Il demeura juſques à midi en ce lieu là faiſant faire une eſpece de perquiſition de ce pauvre Religieux. Quelques uns de ſes gens entrérent dans des boccages, ou ils virent des piſtes d'hommes aſſez fraiches, de même que dans ces vaſtes prairies, qui ſont ſur le bord de la Riviére. Ils les ſuivirent aſſez long temps. Mais ils ne virent perſonne. Le Sieur de Tonti a dit depuis pour s'excuſer d'avoir

lache-

lachement abandonné le Pere Gabriel, qu'il avoit ſujet de craindre, que les Iroquois ne lui euſſent dreſſé quelque embuſcade pour le ſurprendre. Il ajoutoit à cela, qu'ils luy avoient veu prendre la fuite, & qu'ainſi ces Barbares pouvoient s'imaginer, qu'il ſe déclaroit pour les Illinois, & qu'il prenoit leur parti.

Cependant il faut ſe ſouvenir, que ces Iroquois s'étoient chargez de quelques lettres du Sieur de Tonti pour les rendre en Canada. D'ailleurs s'ils euſſent eu deſſein de ſe défaire de luy, comme ils le pouvoient facilement, ils ne luy euſſent pas donné un Collier de porcelaine ſelon la coûtûme de ces peuples, quand quelque coup de malheur eſt arrivé par inadvertance. Si donc ces Barbares euſſent eu deſſein de l'inſulter, ils n'euſſent pas fait tant de façons. Les Sauvages n'ont pas tant de circonſpection. Ainſi cette excuſe étoit frivole, & inventée après coup. Le Pere Zénobe a laiſſé par ecrit, qu'ayant voulu reſ-

ter pour apprendre des nouvelles du Pere Gabriel, le Sieur de Tonti l'avoit forcé de s'embarquer à trois heures après midi, disant, qu'assurément il auroit été tué par les Ennemis, ou que peut être il étoit allé devant à pied en suivant le bord de la Riviére, & qu'en allant toûjours terre à terre on pourroit le trouver infailliblement.

Cependant ils n'en purent apprendre aucune nouvelle. Plus ils avançoient, plus l'affliction du Pere Zénobe s'augmentoit. Parmi tout cela les vivres manquoient à toute cette troupe, & ils ne vivoient que par le moien de quelques pommes de terres, de l'ail sauvage, & des petites racines, qu'ils découvroient en grattant la terre avec leurs doigts. Nous avons appris depuis, que le Pere Gabriel avoit été massacré quelque temps après avoir mis pied à terre. Les Kikapous, Nation, que l'on trouve dans la Carte à l'Oueëst de la Baye des Puans, qui sont leurs voisins, avoient envoié de

leurs jeunes gens à la guerre contre les Iroquois. Mais ayant appris, que ces Barbares faisoient eux mémes la guerre aux Illinois, ils cherchérent les moiens d'en surprendre quelques uns à l'écart Trois d'entr'eux, qui faisoient l'avant-garde, trouvérent le Pere Gabriel. Ils s'approcherent de luy se cachans autant qu'ils pouvoient dans les herbes, qui sont fort grandes dans ces païs là. Quoy qu'ils seussent bien, que ce n'etoit pas un Iroquois, ils ne laissérent pas de le tuer, lors qu'ils se furent approchez de luy.

Ils l'assommérent donc avec leurs Casse-têtes, qui sont faits d'un bois fort dur. Ils laissérent son corps sur la place, & se contentérent d'emporter son Breviaire, & son Diurnal, qui tomba quelque temps après entre les mains d'un Pere Jesuite, donc je feray mention dans mon troisiéme Tome, qui parlera de la naissance de la Foy dans le Canada. Ces Barbares au reste enlevérent la chevelure de ce bon Religieux, & la porterent en triomphe dans leur Village,

lage, publiant, que c'étoit la Chevelure d'un Iroquois, qu ils avoient tué.

Voila comment mourut ce bon Viellard par les mains folles de ces jeunes Barbares. Nous pouvons bien luy appliquer ici, ce que le Texte Sacré dit de ceux, qu'Herode fit égorger dans sa fureur. *Non erat, qui sepeliret.* Il ne se trouva personne pour l'ensevelir. Ce venerable personnage avoit accoutumé dans les leçons, qu'il nous faisoit pendant nôtre Novitiat, de nous préparer à de parilles épreuves au dedans & au dehors. Il nous accoutumoit aux mortifications, & faisoit connoître, qu'il avoit quelque pressentiment de ce qui devoit luy arriver. Ce bon Maître de Novices meritoit un meilleur sort que celuy là, si pourtant on en peut souhaiter un plus avantageux que de mourir ainsi dans les fonctions d'une Mission Apostolique par les mains des Nations, ausquelles la providence envoye ses serviteurs.

Le Pere Gabriel étoit âgé d'environ soixante cinq ans. Il n'avoit pas seule-

lement mené une vie exemplaire, commune à tous les bons Religieux. Il s'étoit encore parfaitement bien acquité de tous les emplois, qu'il avoit eus dans l'Ordre, ou il avoit été Gardien, Superieur, inferieur, & Maître des Novices: & de ceux qu'il avoit exercez dans le Canada depuis l'an 1670. jusques à sa mort, Il m'a souvent fait connoître, qu'il avoit d'extremes obligations à nos peuples de Flandres, qui l'avoient nourri fort long temps. Il nous en parloit ainsi, afin de nous inspirer par son exemple des sentimens de reconnoissance pour nos bienfaiteurs. Je l'ay veu souvent dans les transports d'une extréme douleur, de ce que tant de peuples Barbares vivoient dans une profonde ignorance du salut. Il auroit souhaité de mourir pour eux en travaillant à les tirer de ces horribles tenébres.

Les Iroquois parlant de luy, disoient, qu'il avoit enfanté, par ce qu'il avoit le ventre naturellemenr assez gros. Mais il étoit devenu fort plat, par ses frequentes diétes, & par l'austerité de sa pénitence.

Le

Le Sieur de Tonti ne pourra jamais ſe diſculper de la lachetê, qu'il a commiſe, d'avoir abandonné le Pere Gabriel, comme il a fait, ſous pretexte, qu'il craignoit les Iroquois. Cette Nation toute farouche, qu'elle eſt, aimoit ce bon Vieillard, qui avoit ſouvent été parmi eux. Ce Religieux voyant après la déroute des Illinois, que le Canot du Sieur de Tonti étoit trop chargé de peaux de Caſtors, & qu'il ne pouvoit y avoir place, en jetta pluſieurs, aux Iroquois pour leur faire connoître, qu'il n'étoit pas venu en ces pays là pour y amaſſer des pelleteries. Et cela peut être cauſa quelque chagrin au Sieur de Tonti.

D'ailleurs Le Sieur de Tonti apperçût ces Sauvages Kikapous, qui s'approchoient du Pere Gabriel. Un coup de fuſil ſeul auroit ſuffi pour les faire fuïr tous. Le pauvre Pere Zénobe n'eut ni aſſez de voix ni aſſez de vigeur pour perſuader audit Sieur de Tonti d'attendre quelque temps ce bon Pere Gabriel. Il le ſacrifia donc, & l'abandonna de

la

la maniére, que nous avons dit, forçant le Pere Zénobe d'entrer en Canot pour paſſer de l'autre côté de la Rivîére Tout cela dans le deſſein de ſauver quelques pelleteries, qu'il avoit, en expoſant ainſi malheureuſement un bon Religieux. Je ne doute point, que la mort de ce venerable Vieillard n'ait été pretieuſe devant Dieu, & qu'elle ne produiſe un jour ſon effet, quand il plaira à Dieu d'uſer de ſon infinie miſericorde enuers ces Natíons Barbares. Je ſouhaite méme avec ardeur, qu'il vueille bien ſe ſervir d'un inſtrument foible comme moy, pour achever ce que j'ay déja ébauché par ſa grace avec tant de travaux.

CHAPITRE 76.

Retour de L'Autheur de cette grande Découverte à Quebec. Ce qui ſe paſſa à ſon arrivée au Couvent de Nôtre Dame des Anges prez de cette ville.

MOnſieur le Comte de Frontenac Vice-Roy de Canada, me donna deux des ſes Gardes, qui étoient tres bons Canoteurs pour me reconduire à Québec. Nous partîmes donc du Fort de Champlein, dont nous avons parlé, & étant enfin arrivez près de la Ville, je mis pied à terre pour me rendre à nôtre Couvent au travers des terres defrichées. Je fis porter le Canot, qui étoit magnifiquement peint, par les deux Gardes, & ces hommes me diſoient, que ledit Seigneur Comte les avoit aſſurez, que les peintures de ces Canots luy coutoient autant que

que les Chevaux d'Eſpagne, dont il s'étoit ſervi en Candie dans la guerre contre les Turcs.

Je ne voulus point débarquer à Québec, par ce que l'Evéque avoit donné ordre à ſon grand Vicaire de me recevoir dans ſon Palais Epiſcopal pour s'entretenir à loiſir avec moy de nôtre grande Découverte. Mais ledit Seigneur Comte avoit commandé fort expreſſément à ſon Major dans la ville de l'êmpecher, & de me faire conduire premierement à nôtre Maiſon Religieuſe pour conferer avecle Pere Valentin le Roux, Commiſſaire Provincial des Recollects dans tout le Canada, homme habile, & d'une grande étendue d'eſprit.

Il n'y avoit alors dans nôtre Couvent de nôtre Dame des Anges que trois Miſſionaires, qui s'y trouvoient avec ledit Commiſſaire. Tous les autres étoient diſperſez çà & là en diverſes Miſſions à cent lieües de Québec. On peut aiſement s'imaginer, que nos Religieux me recurent avec bien de la joie. L'un d'en-

d'entr'eux nommé le Pere Hilarion Jeunet me disoit souvent d'un air enjoüé, *Lazare veni foras*. Je luy demanday enfin la raison, pour laquelle il me faisoit cette application du Lazare. Il me répondit, qu'il y avoit deux Ans, qu'on avoit chanté une Messe de *Requiem* pour moy dans le Couvent, parce que des Sauvages étrangers avoient assuré une Robbe noire, c'est le nom par lequel ces Barbares désignent les Jesuites, que les peuples, que les Iroquois appellent *Hontouágaha* m'avoient étranglé à un Arbre avec le Cordon de St. François, & que les mémes Sauvages avoient fait mourir d'une maniére fort cruelle les deux hommes, qui m'accompagnoient.

Il faut avoüer ici, que tous les hommes ont leurs Amis & leurs Ennemis. Il y a des gens, qui sont assez semblables au feu, qui noircit le bois, qu'il ne peut brûler. Certaines gens donc, qui n'avoient pu m'attirer dans leur parti, se servirent de ce bruit de ma

mort pour ternir ma reputation. Ainſi on avoit fait pluſieurs diſcours à mon desavantage dans le Canada. Quoy qu'il en ſoit, car je m'expliquerai davantage ſur ce ſujet dans mon troiſiéme Tome, s'il plaiſt à Dieu, je dois reconnoître, que Dieu m'a conſervé par une eſpece de miracle dans ce grand & dangereux voyage, que j'ay fait, & dont j'ay donné la Relation dans ce volume. Et quand j'y reflechis avec un peu d'attention, je ſuis perſuadé, que la Providence m'a conſervé pour publier au monde les grandes Découvertes, que j'ay faites pendant un ſejour d'onze Ans, ou environ, que j'ay vécu dans l'Amerique.

Il faut remarquer ici, que bien des gens veulent ſouvent ſe meſler des choſes, qui ne ſont point de leur reſſort, & qu'ils prennent ombrage de ceux, qui ne veulent point ſe conformer à leurs inclinations. Le Commiſſaire Provincial, dont j'ay parlé, me preſſa fort inſtamment de luy donner

ner copie du journal de la Découverte, que j'avois faite dans mon voiage de près de quatre Ans, me promettant, qu'il me garderoit le ſecret. J'âvoüe, que je me fiay à ſa parole, par ce que je le croiois, comme je le crois encore, homme d'honneur & de probité. Je conſideray méme, que comme il avoit penſé ſerieuſement à la connoiſſance, que les dits Seigneurs Evéque de Québec, & Comte de Frontenac vouloient avoir de cette Découverte, il cherchoit les moiens de les inſtruire luy méme pour leur communiquer ce qu'il faudroit ſans m'expoſer, afin que l'un & l'autre fust content.

C'eſt à cela, que je rapportois les ſoins, que ce Commiſſaire Provincial prenoit de moy, & les careſſes extraordinaires, qu'il me faiſoit en me régalant de tout ce qu'il pouvoit trouver pour lors & en m'appellant ſouvent le Reſuſcité. Il me pria méme de retourner dans l'Europe pour faire connoître au public les grandes Découvertes, que j'avois faites, &

il

il ajouta, que j'éviterois par ce moien la jalousie de ces deux Personnes, & qu'en effet il étoit difficile de plaire à deux Maîtres, dont la condition & les interests étoient si differens.

Le Commissaire eut donc tout le temps, qu'il lui falloit avant mon retour en Europe, de copier generalement tout mon Voiage sur le Fleuve Meschasipi, lequel j'avois entrepris contre le sentiment de Monsieur de la Salle, qui a fait ensuite le Voiage depuis les Illinois jusques au Golphe de Mexique en 1682. deux Ans aprés moy. Il avoit eu quelque soupçon, que je pouvois bien l'avoir fait. Cependant il ne put pas s'en éclaircir à mon retour du Fort de Frontenac, par ce qu'il étoit alors en Voiage chez les Outaüagamis. Il ne savoit donc pas, si les Sauvages ne m'avoient pas massacré, comme le bruit en avoit couru, & qu'on l'en avoit assuré avant que de partir de ce Fort.

Je suivis le Conseil de nôtre Commissaire, & je pris la resolution de m'en retourner en Europe. Avant que de partir je lui fis connoitre fort serieusement,

qu'il étoit abſolument neceſſaire pour l'établiſſement des Colonies dans nôtre Découverte, & pour y faire quelques progrés pour l'établiſſement de l'Evangile, d'entretenir toutes ces Nations differentes en paix, & même les plus élognées en les ſoutenant contre les Iroquois, qui ſont leurs Ennemis communs: que ces Barbares ne font jamais de veritable paix avec ceux: qu'ils ont une fois battus, ou qu'ils eſperent de vaincre en mettant de la diviſion entr'eux: que la maxime ordinaire des Iroquois avoit toujours été telle, & que c'étoit par ce moien, qu'ils avoient fait perir plus de deux millions d'Ames.

Le Commiſſaire Provincial entroit fort bien dans toutes ces vües, & il me diſoit auſſi, qu'a l'avenir il me chargeroit de toutes les inſtructions neceſſaires pour cela.

Nous décrirons, s'il plaiſt à Dieu, dans mon ſecond Tome, les moiens, qu'il faut employer à l'établiſſement de la Foi parmi tant de peuples, qui ont des langages ſi divers, & les expediens, par leſquels on peut établir de bonnes Colonies dans ces vaſtes Contrées, que l'on peut appeller avec raiſon les Delices de l'Amerique, & y fonder l'un des plus grands Empires de l'Univers.

FIN.

